25, 195/A
J XVI
18/8

Jean Goulain et Jean A & B
Brechillet Journaux

55150

LE MÉDECIN DES DAMES,

OU L'ART DE LES CONSERVER EN SANTÉ.

Nouvelle Édition, revue & augmentée.

. . . . . Sincerum mihi,
Candore noto, reddas judicium peto.
PHÆD. *Lib. III.*

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

LE Médecin des Dames, ou l'Art de les conſerver en Santé, embraſſe des objets plus eſſentiels que ceux de la toilette. Les maladies auxquelles les femmes ſont particulierement ſujettes m'ont paru mériter la plus grande attention ; auſſi en ai-je fait la plus grande & la plus ſolide partie de mon Ouvrage. Les perſonnes de l'art s'appercevront facilement que j'ai profité des lumieres des plus célébres Auteurs : je rends volontiers hommage à leurs travaux ; & je me croirai très-honoré, ſi l'extrait que j'ai fait de ces excellens Ouvrages peut remplir les

vues que je me ſuis propoſées dans les deux premieres parties du mien, c'eſt-à-dire, d'éviter la peine de chercher dans une multitude d'Auteurs, qui ne s'accordent pas toujours entr'eux, ce qui peut convenir pour remédier aux accidens, & donner le tems de recourir aux avis ſalutaires d'un Médecin éclairé & expérimenté.

L'Anatomie, par laquelle je commence, eſt bien différente de ces Traités complets, dont l'étendue néceſſaire, dans certains cas, ſeroit trop diffuſe pour les perſonnes que j'ai eu envie de ſatisfaire juſqu'à un certain point, ſans les ennuyer par des détails qui ne peuvent convenir qu'à des gens deſtinés, par goût ou par état, à acquérir des connoiſſances complettes de la ſtructure humaine.

Les termes anatomiques, ceux

de Médecine & de Chirurgie ſont peu familiers à bien des gens, & particuliérement aux femmes : auſſi ai-je eu l'attention de m'en écarter, & d'en ſubſtituer d'autres plus aiſés à comprendre ; & j'ai tâché, autant qu'il m'a été poſſible, de comparer telle partie humaine avec telle partie d'un animal domeſtique. De cette façon, la femme la moins inſtruite peut avoir une idée d'elle-même, ſans que rien la rebute ni n'offenſe ſa pudeur.

L'air, les alimens, le genre de vie, les exercices, le repos, les lieux que l'on habite, les ſoins du corps, &c. ſont autant d'objets qui contribuent à la ſanté : auſſi ai-je entré, à cet égard, dans des détails analogues au plan de cet Ouvrage ; & c'eſt à-peu-près ce que contient la premiere partie.

A meſure que l'on avance en

âge, le tempérament change, les occupations ne sont plus les mêmes, & le genre de vie doit être différent. Pour mieux remplir ces objets, j'ai cru devoir diviser le cours de la vie de l'homme en cinq tems différens ; l'enfance, l'adolescence, la puberté, la virilité, & la caducité. Les précautions que doivent prendre les meres qui veulent nourrir leurs enfans, m'ont encore paru mériter mon attention ; & les soins que demande le corps termine la seconde Partie de cet Ouvrage.

Quand à la troisieme partie, elle n'est, à proprement parler, qu'un extrait de différentes recettes de médicamens conseillés par les meilleurs Auteurs & dont il est toujours prudent de ne faire usage que d'après l'avis de son Médecin, parce que le meilleur remède peut quelquefois être nuisi-

ble entre des mains peu habituées aux obſervations eſſentielles qui ſont la baſe de la ſcience de guérir. L'âge, le tempérament, & les différentes circonſtances dans leſquelles les malades peuvent ſe trouver, méritent les plus grands égards, ſur-tout pour les remèdes pris intérieurement.

J'aurois bien deſiré ne me pas écarter de mon premier plan, c'eſt-à-dire, le terminer par les récettes ci-deſſus énoncées; mais pluſieurs Dames, auxquelles je fis part du deſſein que j'avois de faire un Ouvrage deſtiné à les conſerver en ſanté, me reprocherent de n'avoir pas parlé des ſoins qu'exige la beauté. J'eus beau leur repréſenter que la *Chymie des Dames*, *Bligny*, Mademoiſelle *Dauvergne*, le *Médecin charitable*, *Abdecker*, le *Traité des Odeurs*, &c. &c. &c. s'en étoient occupés, &

que ces ouvrages contenoient tout ce qu'elles pouvoient desirer là-dessus : rien ne put les faire désister de leur prétention. » Que nous » citez-vous-là, me dirent-elles ? » Et pourquoi nous obliger à re» courir à tant d'Ouvrages divers, » tandis que vous pouvez extraire » de ces différens Auteurs ce que » vous jugerez nous convenir le » mieux & sans danger, & l'insé» rer dans le vôtre ; du moins n'au» rons-nous qu'un seul & même » Volume pour le tout, & qui » nous instruira sans crainte d'ac» cidens...» Ces petits larcins, leur » répondis-je, ne sont pas honnê» tes..... » Vous êtes bien scrupu» leux, me repondit une de ces » Dames ! L'Auteur du *Traité des* » *Odeurs* n'a-t'il pas pris plusieurs » recettes de la *Chymie des Da*» *mes*, & de plusieurs autres ? » Croyez-nous ; ne vous brouillez

» point avec notre ſexe ; & ſoyez-» lui utile, puiſque vous le pou-» vez ». Enfin j'eus beau m'en défendre ; il fallut me rendre : d'après cela, on peut juger que les ſoins de la toilette ſont, pour ainſi dire, un objet détaché, & fait après coup, & que, ſi je les ai inſérés, en forme de ſupplément, dans mon Ouvrage, ce n'a été que pour ſouſcrire aux ordres d'un ſexe auquel on eſt ſouvent obligé d'accorder, par bienſéance, ce qui répugne ſouvent à une façon de penſer délicate, qui a des vues plus ſolides ; mais, malgré le déſagrément que j'ai éprouvé à compoſer ce dernier article, (la Toilette des Dames,) j'oſe aſſurer y avoir apporté toute mon attention, & n'avoir expoſé ou conſeillé que ce qui peut être réellement utile, & nullement dangereux.

Enfin, comme on ne peut être

être trop attentif à ce qui regarde la ſanté, j'ai fait enſorte d'éclaircir nombre de préjugés ſur différens remèdes que l'intérêt ſuggere à leurs auteurs, & dont les effets ſont ſouvent plus dangereux qu'utiles.

TABLE DES MATIERES.

Contenues dans cet Ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

Précautions nécessaires pour conserver la Santé.

CHAPITRE PREMIER.

Elémens de Santé.

SECTION I. *De l'Idée qu'on doit avoir de soi-même*, Page 1
SECTION II. *De la Circulation*, 4
SECTION III. *Des Glandes*, 6
SECTION IV. *Des Muscles*, 7
SECTION V. *Des Poumons*, 8.

CHAPITRE II.

De la Santé, 11
SECTION I. *De l'Air chaud*, 13
SECTION II. *De l'air froid*, 16
SECTION III. *De l'Air huimide*, 19

CHAPITRE III.

SECTION I. *Du Printems*, 22
SECTION II. *De l'Eté*, 25

SECTION III. *De l'Automne*, 31
SECTION IV. *De l'Hiver*. 34

CHAPITRE IV.

De la Faim & de la soif, 41

CHAPITRE V.

Des Alimens, en général, 45
SECTION I. *Du Règne végétal*, 48
SECTION II. *Du Règne animal*, 57
SECTION III. *Des Boissons*, 63

CHAPITRE VI.

De la Digestion, 72

CHAPITRE VII.

Des Sécrétions & des Excrétions, 77
SECTION I. *Des gros Excrémens*, 78
SECTION II. *Des Urines*, 82
SECTION III. *De la Transpiration & de la Sueur*, 85
SECTION IV. *De la Salive*, 87
SECTION V. *Des Larmes*, 88
SECTION VI. *De la Morve*, 91
SECTION VII. *De l'Humeur des Oreilles, ou* Cerumen, *& de celles des Parties naturelles*, 98
SECTION VIII. *Des Règles, ou mois*, 99
SECTION IX. *Des Fleurs blanches*, 103

CHAPITRE VIII.

Des Passions, en général, 107
SECTION I. *De la Colere*, 109
SECTION II. *De la Joie*, 111

SECTION III. *De la Crainte & de la Triſteſſe*, 112
SECTION IV. *Des Effets des paſſions ſur les Tempéramens*, 113

CHAPITRE IX.

Des Sens, en général, 116
SECTION I. *Du Goût*, 118
SECTION II. *De l'Odorat*, 120
SECTION III. *De l'Ouie*, 123
SECTION IV. *De la Vue*, 125
SECTION V. *Du Toucher*, 128
SECTION VI. *De la Voix*, 129

CHAPITRE X.

De l'Exercice & du Repos, 133

CHAPITRE XI.

Du Sommeil & de la Veille, 137

CHAPITRE XII.

De la beauté, 143

CHAPITRE XIII.

Du Mariage, en général, 145
SECTION I. *De la Saiſon la plus propre pour marier les demoiſelles*, 149
SECTION II. *De l'Age le plus convenable pour marier les demoiſelles*, 148
SECTION III. *Des Momens les plus propres à remplir les Devoirs du mariage*, 150
SECTION IV. *Du Tempérament des Hommes, Comparé, pour la génération, à celui des Femmes*, 152

CHAPITRE XIV.

De la Génération, 154

CHAPITRE XV.

De la Groſſeſſe, 160

CHAPITRE XVI.

De l'Accouchement, & de ſes Suites, 172

CHAPITRE XVII.

De la Conduite que doivent tenir les Femmes qui veulent nourrir, 186

SECONDE PARTIE.

Des Maladies des différens Ages.

CHAPITRE PREMIER

Des Maladies de l'enfance, 191

CHAPITRE II.

Des Maladies de l'Adoleſcence, 204

CHAPITRE III.

Des Maladies de la Puberté, 216

CHAPITRE IV.

Des Maladies de l'Age viril.

Premiere Epoque, 225

Seconde Epoque, 232

CHAPITRE V.

Des Maladies de l'Age avancé, & de celles qui attaquent l'Age décrépit, 246

CHAPITRE VI.

Précautions à prendre pour corriger les Difformités naissantes, 255
SECTION I. *Des Cheveux*, 256
SECTION II. *Des Yeux*, 262
SECTION III. *Du Nez*, 265
SECTION IV. *De la Bouche*, ibid
SECTION V. *Des Oreilles*, 277
SECTION VI. *Des Parties naturelles*, 278
SECTION VII. *De la Gorge*, 282
SECTION VIII. *Des Mains & des Bras*, 285
SECTION IX. *Des Pieds*, 291

CHAPITRE VII.

Des Bains & des Lavages, 294

CHAPITRE VIII.

Des Maladies de la Peau, que l'on peut guérir sans danger, & de celles qu'on ne doit point supprimer, 301

CHAPITRE IX.

Concernant quelques Incommodités particulieres, 306

TROISIEME PARTIE.

Maladies particulieres.

N. B. *Comme les Articles contenus dans cette* Troisieme partie *sont rangés par ordre alphabétique, on a cru pouvoir se dispenser d'en faire la table.*

Fin de la Table.

AVIS

Comme il eſt aſſez ordinaire que les Doſes des Médicamens ſoient déſignées, dans les ordonnances des Médecins & des Chirurgiens, par des caracteres chymiques, que tout le monde ne connoît pas, j'ai cru devoir mettre ici la Table ſuivante.

Fig.	*Explic.*	*Valeur.*
℞,	Prenez.	
ℊr.	grain... peſanteur d'un grain d'orge.	
℈ ß,	demi-ſcrupule.....	10 grains.
℈ j,	un ſcrupule.....	20 grains.
ʒ ß,	demi-drachme.....	30 grains.
ʒ j,	une drachme.....	60 grains.
℥ ß,	demi-once.....	240 grains.
℥ j,	une-once.....	480 grains.
℔ ß,	demi-livre... en Médecine...	6 onces.
℔ j,	une livre.....	12 onces.

āā, *ou* aña, quantité égale.
q. ſ..... quantité ſuffiſante.
m. j..... poignée, *ou* manipule.
P..... pugille, *ou* pincée.

LE

LE MÉDECIN DES DAMES.

PREMIERE PARTIE.

Précautions nécessaires pour conserver la Santé.

CHAPITRE PREMIER.

Élémens de Santé.

SECTION I. *De l'idée qu'on doit avoir de soi-même.*

NOTRE corps est un composé de parties dures & de parties molles. Les parties dures sont les os, ou cette charpente osseuse & articulée, qui soutient les parties charnues, recouvertes d'une enveloppe extérieure, dont la finesse, l'éclat & la blancheur flattent nos yeux. Ceci, en général, convient à toute la char-

pente osseuse. La forme & la distribution de cette charpente produisent des cavités dans lesquelles sont contenues différentes parties dont la mollesse, la structure délicate, & les usages essentiels à la vie, ont exigé qu'elles fussent à l'abri des chocs extérieurs : tel est le cerveau qui est contenu dans la tête ; les poumons, le cœur, &c. contenus dans la poitrine ; le foie, placé sous les côtes du côté droit, &c.

Les autres parties molles, desquelles je crois devoir parler, sans m'arrêter exactement aux détails anatomiques, sont les vaisseaux, ou les tuyaux par lesquels passe un liquide quelconque.

Eu égard à leurs usages, les anatomistes ont divisé les vaisseaux en autant de classes qu'ils leur ont reconnu de propriétés particulieres. Je ne parlerai ici, que de ceux qui sont les plus sensibles au commun des hommes. Je n'en admettrai donc, pour l'instant que de deux espéces ; les veineux, & les artériels.

On appelle *vaisseaux sanguins* ceux qui portent le sang dans toutes les parties de notre corps, & qui rapportent celui qui doit être rapporté au reservoir du sang, qui est le cœur, pour renouveller la circulation. D'après cette legere explication, il est aisé de concevoir qu'il y a des vaisseaux sanguins qui portent le sang dans un sens, & qu'il y en

a d'autres qui le rapportent dans un ſens contraire. On peut facilement reconnoître les uns & les autres. Le battement, que l'on ſent au poignet & au cœur, vient des vaiſſeaux qui portent le ſang à toutes les parties du corps. On nomme ces vaiſſeaux *arteres*. Ils forment le pouls, ou la bouſſole du médecin, parce qu'en effet, lorſqu'il y a quelques dérangemens dans les fonctions de l'œconomie animale, l'égalité du mouvement des arteres ne ſe ſoutient plus. Quant aux autres veines ſanguines, & qui différent des arteres, on les reconnoît dans la ſaignée. Il n'y a point de femmes qui n'ait obſervé que l'on fait toujours la piquure de la ſaignée, à quelque diſtance de la partie inférieure de la ligature. La raiſon de cette précaution eſt fondée ſur ce que le ſang, qui revient des parties inférieures pour regagner les parties ſupérieures, trouvant la ligature qui s'oppoſe à ſon paſſage, par la compreſſion qu'elle fait ſur les vaiſſeaux, oblige le ſang à ſortir par l'ouverture de la ſaignée. Au contraire, ſi l'on faiſoit l'ouverture à la partie ſupérieure de la ligature, il ne ſortiroit que peu ou point de ſang, à moins qu'on n'ouvrît quelqu'artere. Dans ce dernier cas, le ſang ſortiroit par ſoubreſault, au lieu de faire l'arcade, comme dans la ſaignée ordinaire. Enfin la ſortie du ſang, dans cette derniere ſaignée,

paroît être suivie : au lieu qu'elle est interrompue dans l'ouverture des arteres, parce que, comme je l'ai dit plus haut, le sang qui circule dans ces derniers vaisseaux, y reçoit un mouvement de devant en arriere, duquel l'effet est sensible dans leur ouverture.

Quant aux veines que l'on nomme *lymphatiques*, cet ouvrage ne me permettant pas d'entrer dans un trop grand détail sur leur description, j'exposerai seulement quelles sont celles qui fournissent cette liqueur blanchâtre, que l'on remarque dans les poëlettes, après la saignée, lorsque le sang est suffisamment reposé & refroidi. On nomme *lymphe* cette liqueur aqueuse. Les vaisseaux lymphatiques produisent encore la blancheur de la peau ; & de l'entrelacement de ces vaisseaux avec les arteres, & les veines sanguines, dépend ce beau coloris qui nous flatte tant dans une belle personne.

SECTION II. *De la Circulation.*

Le mot de *circulation* peut s'entendre sous différens sens ; mais je ne l'emploie ici, que pour caractériser le cours des liqueurs dans les vaisseaux desquels j'ai parlé dans la Section précédente. On doit donc entendre par la circulation ce mouvement par lequel le sang est dé-

terminé du cœur vers les extrêmités inférieures. Ce mouvement eſt regardé, à juſte titre, comme le principe de la vie : il commence & finit avec elle.

Pour bien concevoir l'effet de la circulation : il faut ſe repréſenter le cœur comme double, & capable de ſe dilater & de ſe reſſerrer. Je ſupprime ici tous autres détails anatomiques, comme trop ambigus pour des perſonnes qu'il s'agit de ſatisfaire pour l'inſtant, ſans chercher à les inſtruire à fond. D'après ce que je viens de dire, lorſque le cœur, ſe dilate, le ſang entre dans le cœur, &, lorſqu'il ſe reſſerre, il en ſort, pour être diſtribué dans toutes les parties du corps. La ſtructure interne du cœur eſt donc telle, que le ſang, qui eſt entré d'un côté, ne peut reſſortir de ce même côté, chaque côté ayant ſes uſages qui ne peuvent être dérangés ſans quelques cauſes particulieres, qui peuvent faire perdre la vie.

Quant au degré de vîteſſe de la circulation, il n'eſt guères poſſible de le déterminer. Tout ce que l'on peut dire là-deſſus eſt que ce mouvement eſt plus rapide chez les jeunes perſonnes que chez les vieilles ; que le tempérament, la force des paſſions, les exercices, & le genre de vie, y contribuent beaucoup : auſſi l'augmentation de ce mouvement, & ſon moindre degré de vîteſſe, ſont

également dangereux, quand ils sont contre nature.

D'après la legere idée que je viens de donner du cœur, on doit pressentir combien est foible & dénué de sens le propos de certaines femmes qui disent : „ Madame telle est morte subitement d'une goutte de sang, qui lui est tom„bée sur le cœur. „ Les morts subites dépendent de toute autre cause.

Enfin pour bien concevoir le mouvement progressif du sang, il faut observer que, si la colomne sanguine fait un pas en avant, elle en recule presque trois en arriere, pour agir avec plus de puissance contre des espéces de soupapes qui se rencontrent dans les arteres. Ce mouvement est continu, tant que l'animal existe ; & il ne finit qu'avec lui. La diminution ou l'augmentation de l'action propre des vaisseaux, par telle cause que ce soit, & celle des autres parties qui contribuent à la circulation, sont ce qui augmente ou ralentit ses effets.

SECTION III. *Des Glandes.*

Tout peut piquer la curiosité de femmes. Elles entendent parler des glandes, sans savoir ce que c'est. Faut-il pour cela qu'elles aillent consulter des ouvrages anatomiques ? Il est bien plus simple de leur dire que l'on nomme

glandes des espéces de pelotons composés de l'assemblage de différens vaisseaux. La fraise de veau cuite peut les instruire à cet égard. Les glandes sont tous ces petits noyaux blanchâtres, qui parsement la fraise de cet animal. L'ordre & les usages de ces glandes sont rangés dans des classes particulieres, & ont différens noms. Les unes produisent la sueur, & parsement la peau. Celles qui fournissent la salive occupent la bouche. Il y en a aux yeux, pour les larmes, & enfin il y en a d'autres plus cachées, qui servent à la digestion & à d'autres usages. Les plus sensibles sont celles du col, des aisselles, & des aînes. Je ne parle point actuellement des nerfs, parce que cet article a trop de rapport aux passions, pour l'en séparer.

SECTION IV. *Des Muscles.*

Tout ce qui vit dans la nature est sujet à des mouvemens volontaires, & à d'autres qui sont involontaires. Lorsque l'on veut remuer le bras, l'idée s'en est d'abord déterminée dans l'ame ; & celle-ci la transmet aux parties qui lui sont soumises. Mais, dans la respiration, les muscles, qui l'opérent, agissent purement & simplement, par une espece d'effet méchanique, duquel on ne

s'apperçoit pas. Tous ces mouvemens s'exécutent par le moyen de certaines masses charnues, susceptibles de s'étendre & de se racourcir. Ces masses se nomment *muscles* ; &, pour me faire mieux entendre, les muscles sont toutes les parties charnues des animaux, qui servent à nous nourrir. Si l'extrêmité de cette partie charnue se termine par une espece de corde très-serrée, & qu'on ne peut manger dans les gros animaux, cette extrêmité est appellée *tendon*. On la trouve ordinairement attachées à l'os. Mais si cette extremité est terminée par une espece de toile, ou de parchemin très-serré, alors on la nomme *aponévrose*. Ceci ne doit s'entendre que des muscles destinés à exécuter les différens mouvemens extérieurs. En voilà, je crois, autant qu'il en faut pour donner aux femmes une idée des muscles.

SECTION V. *Des poumons, &c.*

Demander à une femme ce que c'est que les poumons, le foie, la rate, l'estomac, &c. & où toutes ces parties sont situées, c'est lui faire une question le plus souvent ridicule, & presque toujours embarrassante. Il faut donc l'instruire, sans la rendre trop scientifique, sur un objet trop abstrait par lui-même.

Ce que l'on nomme *moul* dans le veau, & que d'autres nomment *l'ame* dans les volatils, eſt préciſement ce que les anatomiſtes appellent *les poumons*, ou les réſervoirs de l'air que l'on reçoit dans l'inſpiration, & duquel on rend une partie dans l'expiration. L'inſpiration eſt le moment auquel la poitrine & la gorge ſe ſoulevent chez les femmes; & l'expiration eſt celui où ces parties s'affaiſſent. Les poumons ſont ſitués ſous cette eſpéce de hote formée par la poitrine qui commence au-deſſous des clavicules, ou l'os pouilleux, qui ſupporte les mammelles, ou encore cette belle table ſolide, que l'on admire chez les femmes, & qui ſe termine inférieurement, de chaque côté, par deux demi-cercles qui vont ſe terminer à l'épine du dos. La poitrine contient auſſi le cœur. Ce que je viens de dire de la poitrine m'oblige néceſſairement à prévenir les femmes ſur une expreſſion impropre, qui leur échappe très-ſouvent. Si elles ont mal au dos, elles n'héſitent point à dire que le derriere du dos leur fait mal. Nous croyons devoir les prévenir que la partie qu'elles nomment ainſi eſt la poitrine. Elles doivent donc dire tout uniment qu'elles ont mal au dos. Quant à ce qui regarde le foie, il eſt bon qu'elles ſachent que ce viſcere, qui filtre la bile, eſt ſitué du côté droit, ſous l'arc

que j'ai dit terminer la partie inférieure de la poitrine. La rate occupe le côté gauche.

Les femmes tombent encore dans une erreur qui leur eſt très-pardonnable. Elles prennent ſouvent le ventre pour l'eſtomac, & l'eſtomac pour le ventre. Elles ſeront sûrement moins inquiétes, quand elles ſauront que l'eſtomac eſt ſitué dans l'eſpace qui s'obſerve entre la partie inférieure de la poitrine & le nombril, & que le reſte doit être regardé comme ventre & bas-ventre qui eſt ordinairement le ſiége des coliques. Ce dernier contient les inteſtins, ou boyaux; la matrice qui contient l'enfant pendant la groſſeſſe; la veſſie qui eſt le dépôt des urines filtrées par les reins, ou les rognons dans le bœuf, le veau, le mouton, &c. Quant aux reins, ils ſont ſitués dans cet eſpace qui eſt latéralement, & un peu poſtérieurement contre la terminaiſon inférieure de la poitrine, & l'élévation des hanches. Quoique ce détail ſoit très-ſuccint, cependant il me paroît ſuffiſant pour que, dans bien des cas; les femmes puiſſent connoître elles-mêmes la partie qui eſt affectée chez elles, & faire une accuſation plus juſte aux miniſtres de leur ſanté. Il pourra même réſulter de ce détail, que, voulant elles-mêmes conſulter par écrit, elles le feront plus sûre-

ment, en caractérisant la région de l'endroit qui leur paroît malade.

CHAPITRE II.

De la Santé.

C'EST de l'exécution complette & bien entendue des fonctions des différentes parties que j'ai exposées, & de celles de plusieurs autres qui m'écarteroient de mon plan, que dépend la santé. On doit donc nommer *état de santé* cette intégrité parfaite & cet accord admirable, qui régnent dans les liqueurs, de maniere que toutes les fonctions animales s'exécutent sans trouble ; car le moindre dérangement dans cette œconomie peut non-seulement altérer la santé, mais même avoir des suites funestes, qui dépendent assez ordinairement de l'abus des six choses non-naturelles, savoir, l'air, les alimens, tant solides que liquides, le mouvement, le repos, les passions de l'ame, les excrémens retenus ou évacues, le sommeil & la veille.

L'air est aussi nécessaire à notre vie, qu'il est utile à notre santé. C'est par l'air que nous vivons ; & c'est par lui que nous finissons. Cet élément subtil,

dont nous sommes environnés, duquel nous sentons si bien les influences, est d'une nécessité indispensable à tous les êtres vivans, qui périssent bientôt, lorsqu'ils en sont privés. Les poissons même meurent l'hyver, sous la glace, si l'on n'a pas soin d'y faire un trou, pour que l'air puisse passer dessous, & se communiquer aux poissons qui y sont enfermés. Ce n'est pas encore pour avoir avalé beaucoup d'eau, que les hommes se noient; mais c'est parce qu'ils perdent la respiration, n'ayant pas, comme les poissons, des organes capables de séparer l'air d'avec l'eau.

Autant l'air est nécessaire à notre vie & à notre santé, autant il leur est préjudiciable, par les différens états de sécheresse & d'humidité, par lesquels il peut passer. Tous les physiciens sont d'accord que l'air est fluide. Rien ne peut lui ôter cette qualité qui lui est nécessaire pour borner l'accroissement de toutes nos parties qui, par cette sage précaution du Créateur, nagent toujours dans un fluide dont la pression est égale par-tout. De plus, si l'air étoit susceptible de se congeler, comme les autres liquides, notre vie seroit de peu de durée. D'après ce leger exposé, on ne doit pas être surpris des altérations que les changemens de tems apportent dans nos corps, & conséquemment

dans notre santé, puisque la qualité de notre bien-être dépend des différentes parties qui le composent, & de l'élévation où nous sommes.

Nous succomberions souvent sous le poids de l'air, s'il n'avoit une libre communication dans notre corps, & si celui qui se trouve dans nos vaisseaux ne se mettoit en équilibre avec l'air extérieur, que nous recevons, tant par les pores de la peau, que par la respiration & les alimens que nous prenons.

Il ne suffit pas encore de respirer l'air en liberté, pour n'avoir rien à craindre : il faut aussi qu'il soit d'une température convenable à l'âge & au tempérament. Ces conditions de l'air sont d'autant plus nécessaires, que, tantôt il est chaud & brûlant, tantôt froid & glaçant, tantôt sec, & tantôt humide; enfin qu'il y a des tempéramens chauds & secs, froids & humides, &c.

SECTION I. *De l'Air chaud.*

L'air chaud est produit par le vent du midi. Il est ordinairement brûlant, & le moins favorable à la santé des femmes d'un tempérament chaud, & d'une constitution sanguine. Il peut être la cause d'une infinité de maladies, lorsqu'elles s'y exposent trop long-tems inconsidérément, si elles n'y sont pas accoutumées.

L'effet de l'air chaud eſt de rendre plus épais le ſang que reçoivent les poumons. en augmentant l'activité de la circulation, il procure une tranſpiration trop abondante ; enleve au ſang & aux autres liqueurs qui circulent dans les vaiſſeaux, leurs parties les plus ſubtiles ; les prive de leur fluidité, & les coagule : de-là les engorgemens des vaiſſeaux, les obſtructions de différens genres, & les maladies inflammatoires ; la pleuréſie, les fluxions de poitrine, la phrénéſie, &c.

Lorſque l'air eſt chaud, les femmes du tempérament que j'ai indiqué ci-deſſus, doivent habiter un appartement frais, & qui par ſon expoſition, ſoit à l'abri de l'impreſſion de la chaleur de l'air. Elles peuvent quelquefois ſuppléer à l'expoſition, en faiſant mettre ſur le plancher des feuilles ou des rameaux verds, ſur leſquels elles auront ſoin de faire jetter de l'eau fraîche. Cette précaution ne doit s'obſerver que pour éviter la grande chaleur ; car il ſeroit très-pernicieux aux femmes d'entrer dans de pareils appartemens, ſi elle venoient de dehors, étant en ſueur. Dans les chaleurs, les appartement, pour être ſains, doivent être expoſé au nord, dans un lieu pur, ſerein & élevé ; les planchers doivent avoir une hauteur bien proportionnée, les fenêtres & les portes con-

venablement hautes, larges & dégagées.

Un danger très-familier, & auquel les femmes, en général, ne font point attention, eſt de ſe tenir preſques nues dans l'été, de ſe deshabiller, de reſter en chemiſe avec un ſimple jupon de toile. Cette façon de ſe mettre à ſon aiſe pourroit bien n'être point préjudiciable à la ſanté, ſi on l'adoptoit le matin en ſe levant, & qu'on la continuât le reſte de la journée; mais c'eſt ordinairement dans le milieu de la journée, & preſque toujours dans le tems que la digeſtion s'opere, qu'on a recours à ce moyen pour ſe rafraîchir. Il ne faut pas être beaucoup inſtruit, pour ſavoir que, dans le tems que la digeſtion s'opere, la nature eſt dans un travail qui exige l'augmentation des forces : auſſi eſt-ce dans ce moment que la tranſpiration eſt plus abondante. Si on ſe met à l'air, on arrête cette tranſpiration : elle rentre dans ſes propres réſervoirs, ſurcharge la maſſe des liqueurs, trouble la digeſtion, & donne lieu à des douleurs colliquatives, que les femmes reſſentent plus particuliérement en été, ſur le ſoir.

Dans l'été, on doit s'habiller ſimplement & à la legere, pour ne pas trop couvrir ni ſurcharger le corps. C'eſt encore dans le tems que l'air chaud fait reſſentir ſes effets, que les femmes doivent boire moins de vin, & beaucoup

plus de liqueurs aqueuſes, légérement acides, telles que la limonade, l'eau de fraiſes, de groſeilles, ou de l'eau édulcorée avec le ſirop de Berberis, &c. Toutes ces boiſſons calment l'activité des liqueurs, rafraîchiſſent, & réſiſtent à la putrefaction. Les avantages que l'on retire de ces boiſſons, lorſqu'on ne les boit pas à la glace, ſont ſupérieurs à tous ceux des autres boiſſons fermentées. Les fruits bien mûrs, tels que les fraiſes, les céríſes, les groſeilles, les pêches, pris avec modération, ſont principalement utiles à la ſanté, dans cette ſaiſon. Si les femmes pouvoient encore faire des végétaux la baſe de leur nourriture, elles ſe porteroient beaucoup mieux qu'en s'abandonnant à l'uſage de la viande qui, dans cette ſaiſon, ſe diſpoſe facilement à un genre de putréfaction contraire à l'œconomie animale.

L'heure de la promenade mérite des égards. Le matin, juſqu'à dix heures, & l'après-midi, depuis cinq ou ſix heures, juſqu'à huit ou neuf heures, ſont regardés comme les momens les plus favorables, quand il n'y a point eu d'orage quelques heures auparavant.

SECTION II. *De l'Air froid.*

De tous les vents, celui du nord eſt

le plus favorable à la santé. En fortifiant les fibres, il rend les solides en état d'agir plus puissamment sur les liqueurs. Par sa densité, il dissipe les nuages, les brouillards, & ramene la sérénité dans le ciel : il purge l'air de ce qu'il y a de grossier ; emporte au loin ces miasmes dangereux & subtils, & ces exhalaisons putrides, qui sont la source de nombre de maladies mortelles.

Les effets de l'air froid sont donc opposés à ceux de l'air chaud. Dans l'hyver, toutes les fibres animales se contractent ; les liqueurs se condensent ; les corps diminuent de volume, & deviennent plus pesans, parce qu'il y a moins de dissipation extérieurement, & plus de concentration intérieurement.

Le froid produit un picotement accompagné de chaleur, & d'une espéce d'inflammation dans les parties qui y sont exposées. Cette irritation resserre les fibres, & en augmente la force & l'activité : aussi presque tout le monde se porte-t-il mieux dans le tems de la gelée.

L'air froid, dont les effets sont si sensibles sur nos corps, n'est pas moins dangereux pour nos poumons. Nous en ressentirions souvent de funestes effets, si, en le respirant, il ne se trouvoit adouci & mitigé par celui qui reste dans

les véſicules * du poumon, à chaque expiration. Néanmoins, quand il eſt trop froid, il peut condenſer le ſang dans les poumons, & y produire des inflammations. Les effets qu'il produit extérieurement, en reſſerrant les fibres de la peau, & en refroidiſſant trop le ſang dans les vaiſſeaux, retient la partie la plus groſſiere de la tranſpiration, & produit des maladies très-fâcheuſes.

Enfin les alternatives du froid & du chaud ſont néceſſaires à l'œconomie animale; mais, ſi l'un ou l'autre eſt extrême, il eſt préjudiciable. L'extrême chaud & l'extrême froid font tomber les ſubſtances animales dans un premier degré de pourriture.

L'air froid ne convient pas à tous les tempéramens. Les femmes attaquées de la poitrine, & celles qui ſont d'un tempérament délicat, ou ſujettes à des douleurs de rhumatiſme, ne doivent point s'expoſer à cet air trop ſubitement, lorſqu'elles ſortent d'un endroit chaud, ſur-tout ſi cet endroit étoit échauffé par un poële. Elles doivent préférer le feu de la cheminée, ſe couvrir la tête, la poitrine, les bras, les mains, les jambes & les pieds. Leurs

* On entend par *véſicules* des grains à-peu-près comme ceux du raiſin, mais plus petits, & qui, par leur union & leur rapprochement, forment la ſubſtance du poumon.

habits doivent être chauds, sans être trop lourds. Les boissons fermentées, telles que le vin vieux, le cidre & le poiré bien mûrs, leur sont très-convenables, étant coupées avec beaucoup d'eau. La bière leur est nuisible. Les fruits en compôte peuvent leur convenir; & des alimens doux & d'un bon suc doivent être la base de leur nourriture.

Les appartemens doivent être exposés au midi, & point au rez-de-chaussée, à moins qu'il n'y ait quelques marches à monter; pour les élever de la terre. La chaleur des appartemens doit être douce & modérée; &, quand il fait beau, il est bon d'ouvrir les fenêtres, à l'heure du midi, pour raréfier l'air.

Une précaution que les femmes doivent encore avoir, est de ne point mettre de chauffrettes sous elles. Outre que cette façon de se chauffer est indécente, elle altère la beauté de la cuisse; fait monter des feux au visage; donne lieu à nombre d'accidens & aux vapeurs, & est suivie de beaucoup d'inconvéniens desquels j'aurai occasion de parler dans la suite.

SECTION III. *De l'Air humide*

L'air humide rend les corps sujets à de grandes altérations. Cet air, sur-

chargé de vapeurs qui couvrent la surface de la terre, détruit le ressort des fibres animales ; d'où s'ensuivent l'abbattement, la foiblesse, les douleurs que l'on ressent dans tous les endroits où la circulation est gênée, comme dans les parties qui ont été démises ou rompues, & dans celles où les rhumatismes se font ressentir ordinairement.

L'air humide gonfle les vésicules des poumons, gêne & supprime même quelquefois totalement la transpiration ; d'où dépendent les rhumes de différentes espéces, les toux opiniâtres, les diarrhées, &c.

Les précautions que les femmes doivent prendre pour éviter les impressions de l'air humide, consistent à se bien couvrir toutes les parties du corps, mais particuliérement la tête, la poitrine & les pieds.

L'habitude qu'ont certaines femmes de porter de caleçons, dans l'hyver, n'est point aussi ridicule que des esprits peu sensés se l'imaginent. Non seulement les caleçons garantissent du froid les cuisses, les parties naturelles & le bas-ventre ; mais encore ils délivrent les femmes du poids incommode des hardes qu'elles portent pour se garantir du froid. Elles sont donc moins fatiguées ; & le bas-ventre est moins gêné, & moins exposé à prendre une mauvaise forme.

S'il eſt néceſſaire de tenir les appartemens ſecs, c'eſt principalement dans l'humidité; tems auquel l'air tranſpire, & forme une eſpéce de roſée malfaiſante, que l'on voit ſur les murs & ſur les planchers qui ſont carrelés. Les appartemens bien boiſés & bien parquetés ne ſont pas ſujets aux mêmes inconvéniens; mais, comme tout le monde n'eſt pas à portée de jouir des mêmes avantages, on peut y ſuppléer, en entretenant toujours dans l'appartement une chaleur douce & égale. Les rez-de-chauſſée ſont, en général, mal-ſains dans cette ſaiſon. Les appartemens qui donnent ſur les cours & les jardins ſont auſſi peu avantageux, à moins que les cours & les jardins ne ſoient grands, & que les maiſons ne ſoient expoſées au midi. Enfin les tems humides ne peuvent engager à les paſſer à la campagne: dès qu'ils commencent, il faut ſe retirer dans les villes.

De tous les différens airs, il n'y en a point, en général, qui ſoit plus malſain pour la ſanté, que l'air humide. Les pulmoniques, les aſthmatiques, les catarrheux, les fluxionnaires, les rhumatiſans, les cacochymes *, &c. doivent éviter cet air qui leur eſt très-pernicieux. Le régime de vivre doit

* On nomme *cacochymes* ceux qui ſont comme bouffis, & remplis de mauvaiſes humeurs.

être un peu plus ſpiritueux, dans cette ſaiſon, que dans les autres. Les légumes ne conviennent guères : le bœuf, le mouton, & quelque peu de gibier noir, ſont les viandes qui paroiſſent alors mériter la préférence. Les aromates peuvent entrer dans les alimens. Le vin vieux, & d'un bon crû, pris avec ſageſſe, mérite la préférence ſur toutes les autres boiſſons.

Comme l'air ſec produit le même effet que l'air chaud, il faut voir ce que j'ai dit de ce dernier, à la Section I. de ce Chapitre.

CHAPITRE III.

Des Saiſons, en général.

LEs quatre température de l'air, qui diviſent l'année en quatre tems égaux, de trois mois chaque, ſont appellées *ſaiſons*, qui ſont le printems, l'été, l'automne, & l'hyver.

SECTION I. *Du Printems.*

Le printems eſt, de toutes les ſaiſons de l'année, celle après laquelle on aſpire le plus. Nous déſirerions qu'elle durât toujours, parce qu'elle eſt la plus

brillante, la plus douce, la plus tempérée, & la plus propre à donner à notre individu de la force, de l'agrément, de la legéreté & de la soupleſſe. Elle eſt d'ailleurs remplie de beaucoup d'agrémens que l'on ſent mieux qu'on ne peut les dépeindre. En effet, c'eſt dans cette ſaiſon que l'on reſſent plus de vigueur. La nature, pour ainſi dire, rajeunie, ſemble diſtribuer ſes dons, & faire éclater ſes merveilles. Tous les êtres acquiérent une nouvelle force, tout reçoit une nouvelle forme; en un mot, tout reſpire le plaiſir & la gaieté. Les animaux ſont même plus propres à ſe reproduire. Les efforts répétés, qu'ils font pour y parvenir, leur ſont moins dangereux: ils repeuplent bien plus sûrement la terre, l'air & les eaux.

Quoique cette ſaiſon paroiſſe ſi bienfaiſante, elle n'eſt pas pour cela exempte de produire des maladies très-graves, & quelquefois mortelles; ce qui dépend de la ſtructure de notre individu, laquelle, par les frotemens continuels auxquels elle eſt expoſée, s'uſe inſenſiblement, & court néceſſairement à ſa deſtruction. D'ailleurs c'eſt une loi inconteſtable, que tout ce qui exiſte dans la nature eſt ſujet à dépérir & à s'altérer.

L'imprudence eſt ſouvent la cauſe des maladies qui régnent dans le prin-

tems. On les éviteroit sans doute, si, trop tôt séduit par une température agréable, on ne cherchoit pas à se soustraire aux précautions qu'exige l'hyver. Mais, par malheur, une femme n'est point du bon ton, si elle ne suit pas la saison, ou, pour mieux dire, l'ordre marqué par le Calendrier. Les habits d'hyver rentrent dans la garde-robe; & ceux qui sont indiqués par la saison, & non par l'intérêt de la santé, doivent figurer : de-là les rhumes, les fiévres, &c. Le froid alors, qui frappe subitement sur toutes les parties du corps, qui avoient été couvertes pendant l'hyver, bouche les pores de la peau; arrête la transpiration, & produit des maladies graves de différentes espéces, telles que les pleuréfies, les péripneumonies, les esquinancies, &c. Il est donc essentiel de ne quitter les robes d'hyver, que lorsque la douceur de la température de l'air est constamment bien établie depuis quelque tems. Enfin les femmes doivent éviter scrupuleusement de s'exposer au froid, lorsqu'elles ont fait quelqu'exercice qui a pu les échauffer, ou qu'elles ont été exposées à ressentir les effets de la chaleur d'un appartement bien clos & bien échauffé par un poële ou par le feu de la cheminée. Ces précautions regardent encore les femmes qui ont l'habitude de porter

des

des corſets ouatés : elles ne doivent pas ſe preſſer de les quitter.

Les précautions que j'indique ſont d'autant plus eſſentielles à obſerver, qu'au commencement du printems l'air eſt ſujet à beaucoup de variations, & que, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, on éprouve ſucceſſivement du froid, du chaud, & de l'humidité. Un exercice modéré, une nourriture douce & legére, telle que celle des végétaux, une boiſſon délayante, la privation des liqueurs ſpiritueuſes, & ce que j'ai indiqué ſur le tems le plus convenable pour changer la façon de s'habiller, éviteront une partie des maladies auxquelles l'envie de ſuivre les modes donne lieu.

SECTION II. *De l'Eté.*

Le printems eſt bientôt paſſé. A peine s'apperçoit-on de cette agréable ſaiſon, dont le commencement tient encore beaucoup de l'hyver. Il n'y a donc que ſa fin qui puiſſe nous faire appercevoir de la différence de l'une & de l'autre ſaiſon. Le printems eſt l'image d'une fleur qu'on admire aujourd'hui, & qui ſera flétrie demain : image trop ſenſible des beaux jours de l'humanité, dont nous ne connoiſſons pas le prix avant d'être arrivés à ce terme que nous abré-

geons par l'abus des plaisirs, lorsqu'ils luisent pour nous, & dont il ne nous reste que le triste souvenir, lorsque nous sommes dans notre hyver!

Par sa chaleur vivifiante, le soleil fait naître au printems les végétaux desséchés : il ranime ces insectes qui étoient engourdis pendant l'hyver : il réveille ces animaux endormis *, qui, après un sommeil de six mois, pendant lequel ils se sont épuisés eux-mêmes, en se nourrissant de leur propre substance, sortent de leur retraite, pour aller réparer les pertes qu'ils ont faites, & se procurer de nouvelles ressources, lorsque le froid viendra se faire sentir.

Ce même soleil, le principe de la végétation, lorsqu'il darde avec trop de force ses rayons brûlans, devient le destructeur de cette plante admirable, qu'il auroit vivifiée. Mais, en nuisant aux unes, il est utile à d'autres, pour lesquelles une chaleur modérée ne seroit pas suffisante. Il nous dédommage, en quelque façon, de l'incommodité qu'il nous cause, en donnant la maturité à des fruits de toute espéce, dont les uns sont comme un antidote salutaire contre l'ardeur de ses feux, & dont les autres, qu'il a faits, pour ainsi dire, les dépositaires de cette flamme

* Le loir, la marmotte,

vivifiante, ſerviront pendant la triſte ſaiſon, à conſerver ou à ranimer chez nous la chaleur vitale, que le froid vient éteindre ou diminuer.

Tant de fruits divers, que la terre produit abondamment en été, nous ſont donnés pour modérer les effets funeſtes de la chaleur qui met nos liqueurs en mouvement; en diſſipe une partie, par l'exceſſive tranſpiration; en altére la fluidité, les épaiſſit, leur ôte la liberté de la circulation, & nous expoſe aux inflammations & à toutes ſortes de maladies aiguës.

L'uſage modéré de ces préſens de la ſaiſon, connus ſous le nom de *fruits horaires*, nous met à l'abri des maux dont nous ſommes alors menacés. Leurs ſucs aqueux, doués d'une agréable acidité, ont la vertu d'étancher la ſoif en même tems qu'ils réparent l'humidité que le ſang a perdue, & qu'ils entretiennent ſa fluidité.

Nous avons moins à redouter qu'on ne le croit communément des fruits horaires, que nous déſirons naturellement alors. Leurs excès même (ce qui doit s'entendre dans le cas où l'on en feroit preſque ſa nourriture ordinaire, comme le petit peuple,) n'eſt pas auſſi nuiſible qu'on le dit. Les incommodités & les maladies, que l'on obſerve chez ceux qui mangent beaucoup de fruits, vien-

nent de ceux qui n'ont pas acquis leur parfaite maturité, ou qui sont de mauvaise qualité; d'un suc acerbe ou trop astringent, ou qui ont été brûlés par la foudre, ou sur lesquels des animaux venimeux ont répandu leur bave, enfin de ceux qui sont gâtés ou pleins de vers. Ce que je viens de dire, touchant l'usage des fruits, ne doit point s'appliquer aux personnes réduites à la diéte laiteuse, auxquelles les fruits doivent être interdits. Mais, excepté cette circonstance, on peut user des fruits, en observant les précautions convenables, c'est-à-dire, soit en les examinant, soit en les pelant, soit même en les lavant, soit enfin en s'abstenant scrupuleusement de ceux que l'on reconnoît soi-même être pernicieux à la santé; car, les complexions n'étant pas les mêmes, & les estomacs ayant des espéces de caprices dont on ne peut rendre raison, il n'est pas possible d'établir des loix fixes & invariables à cet égard.

L'attention qu'il faut encore avoir, dans cette saison, est de manger moins qu'en hyver; de faire un plus grand usage des boissons délayantes & legérement acides; de préférer les végétaux à la chair des animaux, que je ne prétends pas cependant interdire absolument; de s'abstenir sur-tout des liqueurs spiritueuses; de ne boire que du vin le-

ger, & bien trempé ; de renoncer au café, au chocolat, ou au moins n'en prendre que le tiers de la dose permise en hyver, & une fois par jour seulement. Du fruit bien mûr, avec du pain, est un très bon déjeûné en été. On peut varier son déjeûné, en prenant tantôt un verre d'orgeat, & tantôt un verre de limonade, l'un ou l'autre avec un peu de pain.

On se fait un plaisir délicieux de boire à la glace, en été. A la vérité, plusieurs personnes, qui en ont contracté l'habitude, n'en sont pas incommodées. Quoique plusieurs médecins n'approuvent pas cet usage, peut-être n'est-il pas aussi nuisible qu'on le dit : le danger au moins se réduira presqu'à rien, si l'on ne boit point ainsi lorsqu'on est en sueur, ou qu'on a l'estomac plein, & si l'on a la précaution de ne faire réfroidir que le vin ou l'eau. Au surplus, les personnes qui ont l'estomac délicat doivent absolument s'abstenir de boire à la glace. Ceci regarde particuliérement les femmes qui sont dans le tems critique, ou qui sont enceintes.

Quoiqu'il soit quelquefois nuisible de boire à la glace, cependant il ne paroît pas qu'on ait à craindre le même inconvénient des glaces factices, que l'on prend, tant à la fin des repas, que dans

l'intervalle qui les suit ou les précède : au contraire, on a observé que les estomacs les plus lents à digérer, & peut-être les plus délicats, s'en trouvoient bien après un grand repas ; ce qui dépend, sans doute, des différens ingrédiens qui entrent dans la préparation de ces glaces factices.

On sçait encore combien il est dangereux de s'exposer long-tems au soleil, & encore plus lorsqu'on a la tête nue, sur-tout depuis onze heures du matin, jusqu'à deux heures après midi, que sa chaleur est plus brûlante : aussi les femmes, & sur-tout les jeunes demoiselles, ne doivent-elle pas s'y exposer sans un parasol, ou un chapeau de paille, une caleche, &c. si elles veulent éviter les migraines violentes, les foiblesses de vue, en un mot, la perte de l'éclat de leur teint, & de celui de leur peau. Les accidens, qui arrivent par les coups de soleil, sont suffisans pour faire sentir l'utilité de ce que je ce conseille *.

Il est également important, dans cette saison, d'habiter, s'il est possible, un appartement frais, & hors de la portée des rayons du soleil, ou au moins exposé au nord, ou fermé par des jalou-

* Quand ces accidens arrivent, il faut avoir recours au *Dictionnaire de Santé*, qui indique, au mot COUP DE SOLEIL, les moyens d'y remédier.

fies, & rafraîchi comme je l'ai indiqué à la Section de l'*Air chaud*.

L'exercice doit être celui de la promenade ; &, ſi on le fait à pied, il faut que ce ſoit de grand matin, & le ſoir. Si c'eſt au milieu du jour, on doit choiſir les allées d'un bois impénétrable aux rayons du ſoleil. L'exercice du cheval eſt très-nuiſible en plein midi. Celui du carroſſe peut convenir à toutes les heures, parce que l'impériale met à l'abri de l'ardeur du ſoleil. Les ſtores, que l'on met aux portieres des carroſſes, me paroiſſent très-utiles.

SECTION III. *De l'Automne.*

Il ſemble que l'automne devroit avoir pour nous les mêmes avantages que le printems, & nous procurer les mêmes délices. Il paroît même que nous devrions le préférer au printems, & que cette préférence lui ſeroit dûe, puiſqu'il n'eſt pas expoſé, comme lui, aux mêmes inconvéniens & aux mêmes variations. D'ailleurs il n'eſt pas auſſi brûlé par le ſoleil qui, chaque jours alors, s'avance vers le point de l'équinoxe. De plus, comme quelques plantes ſemblent reprendre une nouvelle vie, que pluſieurs même donnent une ſeconde fois des fleurs, & que le ſoleil eſt alors, à notre égard, & dans une poſition pareille

à celle où il étoit au printems, l'automne ne devroit-il pas être regardé comme un second printems, & en avoir tous les agrémens?

Les animaux qui ont souffert, pendant l'été, une forte transpiration qui les a épuisés, songent à réparer leurs forces: aussi observe-t-on que l'exception des hommes & de quelques animaux domestiques, l'accouplement n'est pas aussi fréquent dans cette saison. D'ailleurs la campagne, en se dépouillant de toutes ses beautés & de tous ses ornemens, répand un air de tristesse sur toute la nature. Enfin l'engourdissement qui commence à saisir ce qui nous touchoit si agréablement, & ce qui faisoit nos délices, nous rappelle l'hyver, image de la vieillesse.

La premiere précaution qu'il faut avoir, dans cette saison, est de quitter de bonne heure les robes d'été, & d'en prendre de plus chaudes, sur-tout le soir; de se couvrir un peu plus la nuit; d'être plus sobre dans l'usage des fruits qu'on pouvoit se permettre pendant l'été.

Les fruits d'automne pour acquérir un parfait degré de maturité, ont ordinairement besoin d'être conservés pendant quelque tems dans des serres destinées à cet usage. L'espéce de fermentation qui se fait dans ces fruits en rend

le suc doux, agréable, & plus capable de s'assimiler à nos liqueurs & de nous être bienfaisant.

La plûpart des jeunes demoiselles & des femmes, en général, se font une partie de plaisir d'aller en vendange, & d'y boire avec avidité du moût * de vin, de pommé, de poiré. Ces liqueurs, qui ont déjà subi un commencement de cette fermentation nécessaire pour en faire une boisson salutaire, continuent de fermenter dans l'estomac & dans les intestins *, où elles causent les plus grands désordres, tels que les diarrhées, les dyssenteries, la colique de Poitou, & autres maladies dont on trouve le traitement dans le *Dictionnaire de Santé*. On observe sur-tout que ces accidens sont plus fréquens dans les années abondantes, parce qu'on peut plus aisément, & à moins de frais, se procurer cette boisson.

Comme les brouillards commencent à paroître dans cette saison, on doit éviter de se promener, le matin, avant que le soleil ait paru; & le soir, dès que le soleil est retiré, on ne doit point s'exposer au serein. Les appartemens frais ne conviennent plus; & ceux qui sont exposés au midi méritent la préférence. Les végétaux & la chair des ani-

* C'est ce qu'on appelle du *vin doux*.

*) Entrailles ou boyaux.

maux, à parties égales, doivent être la base de la nourriture. Le café & le chocolat, pris avec précaution, feront moins nuisibles à la santé, que dans l'été. Un vin vieux, & bien trempé, paroît être la meilleure boisson que l'on puisse employer. Enfin on peut augmenter ses exercices. La promenade à pied, à cheval, & en carrosse; le volant, & autres jeux qui appartiennent aux dames, sont très-convenables à leur santé.

SECTION IV. *De l'Hyver.*

Quoique le soleil soit plus près de nous dans cette saison, nous en sentons cependant moins la chaleur, parce qu'il ne nous envoye ses rayons qu'obliquement, & qu'il demeure moins de tems sur notre horizon. La nature alors est engourdie; les herbes sont desséchées: les arbres sont dépouillés de leurs ornemens; &, parmi les insectes, les uns sont presque sans mouvement: le germe d'une nouvelle génération, chez les autres, ne se trouve conservé que dans les œufs fécondés, qu'une mere attentive pour des êtres qu'elle ne doit pourtant pas voir, a cachés avec soin dans un lieu abrité, ou qu'elle a enveloppés dans une espéce de duvet, pour préserver sa race future des rigueurs du froid. Au

premier coup d'œil, on croiroit donc la nature éteinte ; mais, en pénétrant plus avant, on découvre qu'elle vit, & qu'elle disposé ses forces pour reparoître avec éclat au printems. Enfin la rigueur de l'hyver n'empêche pas la circulation de la séve dans les végétaux.

Quoique cette saison soit toujours triste & cruelle à passer, cependant il est certain qu'elle est utile à la santé. Pendant l'hyver, la transpiration insensible est plus abondante ; les liqueurs circulent plus librement, & avec plus de force ; les membres ont plus de vigueur : en un mot, il semble que l'on prend plus d'embonpoint, tant par la vie plus tranquille que l'on mene, que parce qu'on mange plus dans cette saison que dans toutes les autres.

Si le corps a besoin d'être couvert, c'est dans l'hyver. La tête, la poitrine & les pieds ne doivent point éprouver de froid, parce que, s'il vient à saisir ces parties, la transpiration s'arrête ; & de-là tous les accidens que j'ai décrits à la Section de l'*Air froid*.

Il n'est pas nécessaire pour se bien couvrir, d'avoir des habits lourds : il suffit d'en avoir qui, quoique legers, conservent leur chaleur. Les ouates de soie, placées entre deux étoffes legeres, paroissent remplir cette indication.

Les brouillards presque continuels,

qui obscurcissent l'air, (principalement celui de Paris;) l'humidité des rues, les pluies de la saison, ne causent pas moins de mal que le froid, si on s'y expose inconsidérément. L'humidité bouche les pores, & supprime la transpiration. Plus cette excrétion est grande & abondante, plus le danger de la suppression est grand; car elle se porte alors sur les poumons, sur le cerveau, sur le foie, ou sur les intestins; & l'on est alors puni de son imprudence, par des maux de tête violens, par des ophthalmies, des rhumes, des catarrhes, des diarrhées, des difficultés de respirer, par des douleurs de côté, &c. dont on trouve les moyens curatifs dans le *Dictionnaire de Santé*, dans le *Précis de Médecine* de M. Lieutaud, & dans d'autres Ouvrages de la même classe. D'après ce que je viens d'exposer, on ne peut donc être trop attentif à prendre les moyens d'entretenir la transpiration; &, pour y parvenir, les femmes doivent avoir soin de se bien couvrir la tête, la poitrine, les bras, les mains, les pieds, &c. Elles doivent encore, pendant cette saison, renoncer aux coëffures de mode & de goût, & frustrer les yeux des hommes de tous ces attraits séduisans, que présente une poitrine bien dessinée & bien parée. Il ne leur est pas moins salutaire de chan-

ger de linge & d'habits, si les brouillards ou les pluies les ont pénétrés.

Quoique les pieds demandent beaucoup d'attention, parce qu'il sont, plus que toutes les autres parties du corps, exposés à l'humidité, cependant ce sont celles qu'on néglige davantage : aussi, lorsqu'ils sont saisis du froid & de l'humidité, en résulte-t-il des rhumes dont on pourroit se garantir en portant des chaussures impénétrables à l'eau. Si les claques, ou faux souliers, que les femmes ont adoptées, depuis quelques années, à l'imitation des hommes, étoient plus épaisses, & d'un bon cuir, elles pourroient répondre aux vues que je propose, si les personnes qui en portent avoient soin d'en changer, dès que celles qu'elles ont aux pieds sont trop humides. La propreté des pieds n'est pas moins utile à la santé, dans cette saison, que dans toutes les autres, en observant que, dans l'hyver, on ne doit point laver ses pieds à l'eau froide, ni dans un lieu frais & humide, dans lequel il n'y a point de feu, quand bien même l'eau seroit chaude, parce que les pieds, qui ont été échauffés par l'eau, venant à être subitement frappés par l'air froid, il peut en résulter de très-grands inconvéniens. Enfin, quoiqu'on se lave les pieds dans l'eau chaude en hyver, & devant le feu, il ne faut

pas que les serviettes, que l'on employe pour s'essuyer, soient froides. On ne doit pas non plus rester les jambes nues : il est bon même de ne retirer qu'un pied à la fois, & de laisser l'autre dans l'eau chaude, pendant qu'on essuie & qu'on chausse le premier. Une derniere précaution que je crois devoir recommander aux jeunes personnes & aux femmes, c'est de ne se laver jamais les pieds aux approches de leurs régles, pendant leur écoulement, & immédiatement après.

Les mains n'exigent pas moins de précautions que les pieds. Les effets répercussifs du froid m'engagent à conseiller aux filles, & aux femmes qui sont dans le tems critique, à ne se jamais laver, dans l'hyver, les mains à l'eau froide. La plaisanterie de faire, avec ses mains, des pelotes de neige, d'y laisser fondre de la glace, d'en couler un morceau dans le dos, &c. a souvent eu des suites funestes. Il n'est pas moins ridicule d'en manger.

Quant aux exercices du corps, on peut s'y livrer plus hardiment, pourvu que, si l'on est en sueur, ou près d'y entrer, on ne s'avise pas de quitter ses habits, ou de se tenir à un air froid & humide, ou de boire trop froid.

Les poëles, dont se servent quelques personnes, devroient être rejettés, &

même ne pas être placés dans les antichambres, où bien des riches particuliers font dresser le couvert. En échauffant l'atmosphere d'une chambre, ou d'un appartement, en tenant les pores très ouverts, ils les rendent plus sensibles aux effets du froid, lorsqu'on en sort. Les salles de spectacles, où l'on reste enfermé plusieurs heures, ont aussi cet inconvénient.

Si les poëles sont nuisibles à la santé, le grand feu, que l'on fait dans de certaines chemines, y est également contraire. Pour qu'un appartement soit sain, il faut que la chaleur, qu'on y veut procurer, soit douce, & à-peu-près égale à cette douce influence que l'on ressent dans un beau printems * : sans cela, la respiration d'un air ainsi trop raréfié expose à des maladie cruelles, lorsque l'on sort, & que l'on en respire un qui ne l'est point ; ce qui rentre dans le principe que j'ai déjà établi, qu'il ne faut jamais faire succéder la chaleur au grand froid, ni un grand froid à une forte chaleur.

Outre que la décence s'oppose totalement à la façon qu'ont certaines femmes de se présenter au feu pour s'y chauffer, en retroussant leurs jupes, il

* La chaleur des appartemens, suivant M. de Reaumur, doit être au vingtieme degré de son thermometre.

en peut encore réſulter beaucoup d'inconvéniens, tels que le deſſéchement, & la brûlure de l'épiderme des parties ſur leſquelles la chaleur ſe porte. Un dernier inconvénient, & qui n'eſt pas moins préjudiciable aux loix de la ſageſſe, eſt que la façon de ſe chauffer, que je viens de condamner, anime beaucoup les paſſions des deux ſexes. Il arrive donc ſouvent que, ſans le vouloir, on fait parler la nature, dans un tems où la plus petite précaution pourroit la conſerver dans cette chaſte intégrité qui fait le bonheur de l'homme & de la femme. On ne peut donc pas être trop circonſpect ſur la façon de ſe chauffer.

Quand l'épiderme eſt brûlée, il s'éleve des veſſies pleines de ſéroſités, qui, en ſe crevant, forment une eſpece d'eſcarre qui demande des ſoins que l'on trouve décrits dans le *Dictionnaire de Santé*. Cette brûlure peut quelquefois dégénérer en ulcere, en gangrene, ſurtout chez les perſonnes qui ont la maſſe des liqueurs empreinte de quelques vices particuliers.

CHAPITRE IV.

De la Faim & de la Soif.

AVANT que de parler des alimens, j'ai cru qu'il étoit utile de donner une legere idée des signes & des causes de nos besoins. La faim & la soif sont certainement ceux que l'enfant exprime plus parfaitement au moment qu'il est né, & dès qu'il a respiré. Ce sont deux besoins imprimés à tous les êtres vivans. Ils soutiennent & prolongent notre existence, quand nous n'en abusons pas; & ils la détériorent, quand nous nous écartons des loix que la nature nous impose pour ne point déranger ses fonctions.

La faim & la soif sont deux sentimens, ou pour mieux dire, deux appétits naturels, que nous avons de tems en tems, & qui sont excités dans l'ame par l'action des nerfs de l'estomac & du gosier. Ces deux sentimens s'excitent en nous quand l'estomac est vuide, c'est-à-dire qu'il n'est pas rempli d'alimens. Alors la liqueur, qui a coutume de descendre des artéres dans l'estomac, & qui contribue à la digestion, ne trouvant pas de quoi exercer son action, agite &

ébranle l'eſtomac. Ce mouvement eſt porté juſqu'au cerveau, & excite dans l'ame le ſentiment de la faim : auſſi, quand on a faim ; le jugement eſt-il moins ſolide, le corps plus foible ; & la machine eſt dans une eſpece d'affaiſſement & d'anéantiſſement, qui indique le beſoin de réparer ſes forces.

La ſoif vient de ce que l'humeur qui a coutume de monter de l'eſtomac dans le goſier, en forme de vapeur moite & groſſiere, pour y entretenir ſes parties dans l'humidité qui leur eſt convenable pour le bien du corps, étant trop échauffée & trop agitée, parce que ſon action n'eſt point tempérée par celle de quelqu'autre liqueur, ou parce que le feu, qui eſt par tout le corps, en augmente l'agitation, ou enfin par quelqu'autre cauſe que ce puiſſe être ; cette humeur portée au goſier, en forme d'air ou de vapeur trop ſubtile, alors, au lieu d'humecter & de rafraîchir le goſier, l'échauffe & le deſſéche ; ce qui produit, dans les nerfs, un mouvement propre à exciter dans nous le ſentiment de la ſoif.

Si l'on doit s'en rapporter à l'exemple & aux ſentimens de bien des gens, la faim & la ſoif, lorſqu'on peut les ſatisfaire raiſonnablement, excitent en nous une ſenſation bien agréable. Mais, quand on ne le peut pas, que ces ſenti-

mens ſont cruels ! Quel tableau plus effrayant que celui d'un homme qui périt faute de pouvoir les contenter ! La nature, irritée d'être fruſtrée de ſes droits, ſe méconnoît elle-même, ſe tourne en fureur ; & c'eſt alors qu'elle efface dans le cœur ces ſentimens d'amour & de tendreſſe, que tous les êtres vivans ont naturellement pour leurs ſemblables. L'amant immole ſa maîtreſſe : les peres & les meres ſacrifient leurs propres enfans; & les animaux s'entre-tuent, pour aſſouvir deux beſoins d'où dépend la conſervation de notre exiſtence.

Si la faim & la ſoif ont des inconvéniens, leurs avantages ne ſont pas moins réels. La nature les a imprimés chez nous, pour réparer les pertes que notre machine fait continuellement ; pour corriger l'âcreté des ſels que les humeurs contractent, & qui ſe trouvent adoucis par un nouveau chyle*. Dans l'état de ſanté, la faim & la ſoif ſe font ſentir ; mais, dans les maladies de langueur, ces deux ſentimens s'éteignent.

L'état de la maladie n'eſt pas la ſeule cauſe de la perte de l'appétit : les gourmans y ſont ſujets, parce qu'à force d'avoir fatigué leur eſtomac, ce viſcere perd l'action propre à exciter le deſir de manger.

* Eſpece de bouillie, ſous laquelle les alimens ſe réduiſent dans la digeſtion.

Je crois devoir encore faire observer que la salive peut contribuer à la faim, quand l'estomac n'en est pas trop rempli. Que l'on joigne à ce que j'ai dit la bile que l'on trouve dans l'estomac de ceux qui meurent de faim, & dans celui des chiens fort affamés, on sera suffisamment instruit des causes de la faim qui se perd facilement par l'horreur ou la répugnance naturelle, qu'on a pour certains alimens, certaines odeurs, & même pour certains discours que les gens mal élevés tiennent à table. En un mot, la faim est l'appétit des alimens, & la soif celui des liquides.

L'effet de la soif est de nous avertir de la diverse acrimonie des liqueurs, & du desséchement de l'œsophage *; c'est pourquoi elle succede à la faim. On observe que les chameaux, après avoir rempli les vastes cellules de leur estomac, supportent la soif pendant des semaines entieres; mais l'homme ne peut la supporter un petit nombre d'heures, sans qu'il en résulte des accidens quelquefois très-graves, & même la mort.

Les alimens chauds, les vins, les liqueurs fortes, les spiritueuses; les assaisonnemens aromatiques, les sucreries,

* L'œsophage est un conduit par lequel passent les alimens & la boisson, pour se rendre dans l'estomach. Je donne cette explication, pour instruire certaines femmes qui croient encore que le manger passe par un trou, & la boisson par un autre.

les pâtisseries, l'exercice trop violent, les chaleurs, le crachement excessif des gens pituiteux, &c. sont autant de causes de la soif qui ne se perd pas aussi aisément que la faim ; car la plûpart des yvrognes meurent presque tous en buvant ; au lieu que les gourmands sont souvent privés de leurs plaisirs, longtems avant leur mort, parce que la langue & l'estomac perdent tout-à-coup l'usage de leurs facultés.

CHAPITRE V.

Des Alimens, en général.

LEs alimens sont aussi nécessaires à la vie, que l'air que l'on respire. L'un nous anime ; les autres nous soutiennent. L'air pénétre dans nos poumons, se glisse dans nos veines, s'insinue dans les plus petits vaisseaux de notre corps, & répand en nous un aliment dont nous ne connoissons point les qualités, mais dont nous éprouvons les effets. Les alimens nous fournissent une nourriture plus grossiere : aussi produisent-ils en nous des effets plus sensibles.

Les plantes dont la terre se couvre, les fruits qu'elle tire de son sein, les

animaux qu'elle porte, ſont autant de moyens de nous nourrir, que la nature nous offre, & qui ſont des témoignages frapans de ſa libéralité. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que la nature n'ait eu d'autres vues que de flatter nos ſens. Elle a moins cherché à nous plaire qu'à nous être utile; à nous ſatisfaire qu'à nous nourrir: en un mot, elle a varié les élémens de notre nourriture, pour nous laiſſer la liberté d'en faire un choix conforme aux tempéramens, aux ſaiſons, aux ſexes, aux âges, aux différentes circonſtances dans leſquelles nous pouvons nous trouver, & peut-être à nos différens déſirs.

Les corps, les végétaux & les animaux ont entr'eux une grande analogie. Les nuances infinies, qui ſe trouvent entre la plante la plus tendre, & l'animal le plus fort, ſont autant de degrés qui marquent l'altération de ces principes, depuis l'inſtant où la terre les développe de ſon ſein, juſqu'à celui où ils ſont prêts à y rentrer, par la putréfaction.

Ce ſont ces différentes épreuves *, que ſubiſſent les alimens, qui dégagent la matiere nutritive, & la rendent plus propre à accomplir ſes effets. Ainſi, pour que nous puiſſions nous nourrir de quel-

* Je les expliquerai en donnant une idée de la digeſtion.

que ſubſtance que ce ſoit, il faut qu'elle puiſſe s'altérer dans notre corps. Les productions alimenteuſes de la terre ſont moins altérées que les animaux : auſſi ſont-elles très-propres à les nourrir. Les plantes, au contraire, ne pourroient pas tirer leur nourriture des animaux, dont les ſucs ſont trop altérés, à moins que la putréfaction ne les ait rendus à leur état primitif.

Les végétaux ſont-ils plus ſains pour la ſanté, & nous nourriſſent-ils mieux que la chair des animaux ? C'eſt une queſtion que l'on doit examiner à fond avant d'y répondre.

Dans les premiers âges du monde, on ne ſe nourriſſoit que des productions de la terre. Les hommes, plus ſobres, avoient moins de beſoins. Ils ignoroient cet art dangereux & flatteur, enfant de la gourmandiſe & de l'opulence, qui couvre nos tables de mêts, & ſurcharge nos eſtomacs de nourriture. Si l'on fait mention à la prodigieuſe quantité d'animaux de toutes eſpeces, dont le Créateur a peuplé la terre, on ſe perſuadera aiſément qu'ils ſont autant deſtinés à nous alimenter, qu'à nous amuſer & à nous ſervir.

Si nous avions été aſſujettis à ne vivre que de végétaux, nous aurions ſouvent été les victimes de la groſſiéreté de cette nourriture, & de l'intempérie

de faisons; &, si on examine les choses des près, on s'apperçoit facilement que l'animal paroît avoir été formé comme un terme moyen entre nous & les végétaux, comme un estomac vivant, qui nous broie continuellement des alimens, & nous les prépare. Quelques réflexions sur la nature des deux especes d'alimens qui sont destinés à notre nourriture, serviront à établir une régle certaine sur le choix que l'on en doit faire.

SECTION I. *Du Régne végétal*

On remarque, dans la classe des végétaux, les fruits & les plantes que la terre produit. Tout le monde peut savoir que plus un corps contient de mucilage, plus il est nourrissant, pourvu qu'il n'ait pas éprouvé une trop grande altération; mais aussi plus ce mucilage s'altére promptement dans l'eau, & tire à la putréfaction, plus il a souffert d'altération. On peut aussi juger de son élaboration plus ou moins grande, par la façon dont il se gonfle dans l'eau. Le mucilage fermenté se gonfle beaucoup plus que celui qui ne l'est pas. Un autre caractere sert à reconnoître celui de la partie mucilagineuse; c'est la viscosité qui prouve l'union plus ou moins intime des parties, &, par conséquent, la plus ou moins forte altération. Le

Le mucilage tiré des végétaux, & qui eſt encore brut, a donc une très-longue marche à faire pour parvenir à la deſtruction de ſes principes, & pour nourrir les animaux. Celui qui a paſſé par la fermentation, en acquérant une nouvelle nature, a perdu de l'étendue de ſes droits: il ſe digere mieux; mais il nourrit moins. Le mucilage, qui s'approche le plus de notre nature, eſt celui qui des végétaux, a paſſé dans celui des animaux, & qui reçoit des qualités propres à l'animal. Il ne faut pas cependant qu'il ait été plus atténué que ne le ſont les ſucs de l'animal qu'il doit nourrir.

Après ce mucilage, vient immédiatement celui du lait qui eſt une liqueur toute particuliere. Quelques unes de ſes parties tendent à la putréfaction; d'autres ſont ſuſceptibles de fermentation acide. Enfin l'eſprit des plantes, dont cette liqueur eſt ſaturée, tempere la nature putreſcible de l'état animal, & forme un mucilage intermédiaire entre l'état animal & l'état végétal.

Les veines des végétaux ſont les premieres parties de la plante, qui ſe développent. Elles ſervent à nourrir toute la plante, en recevant de la terre les parties propres à former le mucilage. C'eſt-là que ce mucilage éprouve la premiere élaboration qui eſt continuée

dans le reſte de la plante. Plus les parties de la plante ſont éloignées de la racine, & plus le mucilage qu'elles contiennent eſt atténué & aſſimilé. Par une raiſon toute contraire, les racines ſont remplies d'un mucilage plus viſqueux, plus indigeſte, & préſentent à l'eſtomac plus de crédulité que toutes les autres parties de la plante. Enfin les tiges & les feuilles laiſſent paſſer la partie de la plante la plus épurée vers les fleurs ; & les fruits ne conſervent que la plus groſſiere.

Quant aux feuilles & aux fleurs des plantes, il ne paroît pas qu'elles ſoient ſuſceptibles de fournir beaucoup de ſucs nourriciers.

Les fruits naiſſent autant pour nos beſoins, que pour notre ſenſualité. C'eſt un rafraîchiſſement dans les chaleurs les plus vives de l'été, & une douceur dans tous les tems.

Les oranges, les citrons, ſont des fruits très-rafraîchiſſans. Les plantes & les ſemences aromatiques, qui s'oppoſent à la putréfaction, & tempérent les effets de la plus violente chaleur, naiſſent dans les pays chauds. Plus le degré de chaleur eſt conſidérable, plus la maturité des fruits eſt complette.

Il eſt rare que l'on ſe trouve incommodé des abricots, des pêches, & de certaines eſpeces de poires, quand on

en mange avec prudence, & que ces fruits ſont mûrs. Il y a, outre cela, des eſpeces de poires & de pommes qui ne parviennent jamais à maturité ſur les arbres : auſſi ne ſont-elles mangeables que lorſqu'un mouvement inteſtin a perfectionné leur mucilage. Les neffles & les coings ſont encore dans le cas des fruits dont je viens de parler.

Les fruits acides, comme les groſeilles, les ceriſes, les fraiſes, les framboiſes, &c. ſont plus propres à flatter notre goût, qu'à nous nourrir.

Les prunes & les pruneaux humectent, adouciſſent, rafraîchiſſent, déſaltérent, & excitent l'appétit. Il y a des prunes douces & de ſures. Les premieres rafraîchiſſent; les autres conſtipent. Les pruneaux déſaltérent, & adouciſſent l'acrimonie de la bile.

Les figues, principalement celles qui ſont ſéches, ſont très-bonnes pour l'aſthme, l'enrouement, la toux, & toutes ſortes de maladies de poitrine. Elles facilitent l'expectoration, aident la reſpiration; &, dans de certains cas, elles provoquent les urines, lorſqu'elles ſont embarraſſées dans les voies urinaires, par quelques ſables ou graviers. Elles ont auſſi d'autres uſages que j'indiquerai à leur place.

Les raiſins ſecs ſont très-bons dans les catarrhes. Ils détergent les reins & les voies urinaires.

Les noix passent pour être cordiales, anti-scorbutiques & propres à exciter la transpiration.

Les châtaignes sont âcres, astringentes, & indigestes, si on en mange trop à la fois. Si on les fait cuire sous les cendres ou sur les charbons, elles passent pour une assez bonne nourriture, quand on n'en abuse pas. On les croit même propres à remédier aux foiblesses des femmes.

Le melon, pris bien à tems, est très-gracieux à manger. Il rafraîchit beaucoup, calme la soif, aiguise l'appétit, & empêche, dit-on, les concrétions des pierres & des graviers dans la vessie & les reins, lorsqu'on en mange souvent; mais il est sujet à occasionner des vents & de grandes douleurs dans le ventre : c'est pourquoi il ne convient point aux personnes sujettes à la colique. Il cause d'ailleurs des flux de sang, &, entr'autres, des fiévres quartes. Tout bien considéré, il ne convient point aux estomacs délicats, ni aux foibles constitutions. si on veut en manger, il faut que ce soit avec du sel & du gros poivre. Les filles & femmes qui ont leurs régles, ou qui sont près de les avoir, & celles qui, depuis peu de tems, en sortent, ou qui sont accouchées, il n'y a pas long-tems, doivent absolument s'en abstenir.

Si la nature n'avoit eu en vue, dans la formation des semences, que la reproduction des plantes, elle n'auroit pas été si prodigue, puisqu'un seul grain de froment suffit pour conserver l'espece; mais il falloit nous nourrir, & alimenter tous les animaux. C'est pour remplir cet objet si important, que la terre est si fertile. La semence est la partie de la plante la plus utile: en un mot, c'est celle qui contient le mucilage le plus altéré; c'est aussi celle qui est la plus nourrissante.

Il y a deux especes de semences; les unes qui sont inaltérables dans l'eau, les autres qui y éprouvent tous les changemens communs aux mucilages. Les amandes contiennent un mucilage extrêmement compact & terreux, & conservent dans l'eau l'union entiere de toutes les parties. Cependant l'expérience apprend que tous les estomacs ne digerent pas facilement les émulsions; ce qui prouve que leurs parties mucilagineuses ne sont pas si atténuées que celles du chyle, auquel ces liqueurs paroissent ressembler, ce qui dépend de la grande quantité d'huile que contiennent les émulsions qui sont sujettes à se rancir dans l'estomac. Elles peuvent, par conséquent, diminuer ou détruire l'effet des dissolvans de la digestion. On ne doit donc faire usage

des émulsions qu'avec beaucoup de prudence.

Les semences propres à faire du pain, & les légumes, constituent deux classes d'alimens qui ont des propriétés bien différentes que celles dont je viens de parler. L'eau agit aisément sur elles, & les pénètre avec beaucoup de facilité. Les pois, les féves, les lentilles, fermentent difficilement. Les légumes frais forment cependant un chyle plus doux que ceux qui sont gardés. Les lentilles, & les féves sur-tout, sont âcres & produisent des vents, pendant la digestion; ce qui prouve le peu d'union de leurs principes. On doit donc préférer les légumes frais.

Les semences farineuses sont, de toutes les productions de la terre, celles qui fournissent le mucilage le plus parfait. Ces semences, avant la fermentation, ont plus de pesanteur spécifique, que toutes les autres substances propres à nourrir. Quand elles ont été fermentées, elles occupent spécifiquement plus de volume; ce qui prouve combien elles sont nourrissantes.

Cette préparation, que l'on donne aux substances farineuses, nous produit une nourriture agréable, que l'habitude nous rend presqu'indispensable: le pain est l'aliment le plus ancien, le plus universel; & il fait la base de notre nour-

riture. Le froment trituré & réduit en poudre, est suffisamment fermenté : la coction supplée à ce qui reste à faire. Le pain bien cuit est préférable à celui qui l'est moins. Tout le monde fait usage de pain. Quand il est bien fait, & qu'on a l'attention de ne pas le manger chaud, il est rare qu'on en soit incommodé. C'est un des alimens les plus legers, & un de ceux dont on abuse le moins. Un peu de seigle ou d'orge le rendent plus rafraîchissant. On peut encore faire du pain avec des farines de différentes especes. Quoique le froment soit assez généralement abondant, il y a cependant des pays où il est très-rare, ou bien où il est si cher, à cause de son exportation, que bien des gens sont obligés d'y suppléer par d'autres moyens.

Le seigle, l'orge, la farine de riz, &c. sont les ressources ordinaires auxquelles ont recours ceux qui ne peuvent avoir de froment.

Le pain de seigle n'est pas, à beaucoup près, si nourrissant que celui de froment. Il donne souvent des tranchées à ceux qui n'y sont pas accoutumés ; mais il y a des personnes d'un tel tempérament, qu'elles n'iroient pas à la garderobe, si elles n'avoient le soin de déjeûner avec un morceau de pain de seigle, & un verre d'eau par-dessus. Un moyen aussi simple de se procurer la santé ne doit pas être rejetté.

Le pain que l'on fait avec l'orge eſt beaucoup plus rafraîchiſſant que celui de froment. Il convient aux perſonnes dont le tempérament eſt chaud, & qui ſont replettes. Il provoque les ſelles, en détergeant les paſſages ſécrétoires, & en diminuant la trop grande plénitude des humeurs.

Le pain de riz, quoique très-nourriſſant & très-fortifiant, n'eſt en uſage que dans de certains pays. Les perſonnes d'un tempérament foible peuvent en faire uſage. Il diminue l'âcreté des liqueurs, donne plus de conſiſtance à celles qui ſont trop fluides; ce qui ne le rend pas propre aux perſonnes ſanguines & replettes.

Quant au pain d'avoine, on ne s'en ſert guères que pour nourrir les chiens & autres animaux quadrupedes. Malgré cela, la farine qu'on en retire, & qui eſt connue ſous le nom de *gruau*, eſt un aliment que l'on conſeille dans preſque toutes les maladies d'épuiſement.

Le beurre & l'huile d'olive ne conviennent qu'aux tempéramens ſecs & reſſerrés. Ces deux alimens ſont très-nuiſibles aux jeunes perſonnes.

Le lait eſt, en général, d'une digeſtion très-facile; mais il ne convient pas à tous les tempéramens. Il ſe caillebotte quelquefois dans de certains eſtomacs,

& occasionne des dévoiemens. On ne doit pas en faire usage sans l'avis d'un médecin éclairé.

Le fromage nourrit assez. Il aide à la digestion, quand il est vieux ; mais, s'il est trop nouveau, il charge l'estomac. Son usage trop fréquent, & en trop grande quantité, peut être nuisible.

Tout le monde convient des propriétés des œufs, c'est-à-dire qu'on leur attribue celle d'échauffer & de nourrir. Il faut éviter d'en manger, lorsqu'ils ont été cuits durs, à moins qu'on ne veuille les assaisonner avec du poivre & du vinaigre, pour aiguillonner les fibres de l'estomac & animer leurs mouvemens, pour hâter la digestion.

SECTION II. *Du Régne animal.*

Moins il y a de tems que les animaux sont nés, & moins ils sont aisés à digérer. Ils ont les parties solides coriaces, & leurs fibres résistent très-longtems à l'action de l'estomac, à moins qu'ils n'ayent été nourris avec un mucilage tout préparé, comme le lait & les œufs. Dans ce cas, ils sont très tendres & très-délicats. Le mucilage, que fournissent les jeunes animaux, est ordinairement indigeste, sur-tout s'il n'a pas été convenablement préparé par l'action du feu. C'est pour cela que le veau,

l'agneau & le cochon de lait cauſent des indigeſtions.

Les ſexes différens forment auſſi, dans l'altération, quelques nuances. Les femelles, en général, ont l'eſtomac moins fort, les fibres plus molles; & les humeurs ſont moins aſſimilées que celles des mâles, auxquelles on doit donner la préférence, quand ils ne ſont point privés des parties de la génération; car alors ils rentrent preſque dans la claſſe des femelles. Malgré cela, un vieux animal châtré eſt plus utile à la ſanté, qu'un jeune animal pourvu de toutes ſes parties.

Si l'âge & le ſexe produiſent des différences, que ne doivent pas faire l'exercice & la nourriture? L'eſtomac commence la digeſtion, & l'exercice la finit.

Entre les quadrupédes qui ſervent à nous nourrir, le bœuf, le veau & le mouton tiennent le premier rang.

Le bœuf eſt une viande très-ſaine & d'un fort bon goût. Elle contient des ſucs groſſiers, qui, une fois condenſés dans les véſicules des fibres, ne s'en ſéparent pas aiſément: c'eſt pourquoi ceux qui mangent beaucoup de bœuf ſont forts, vigoureux & robuſtes; mais il reſſerre un peu. En général, on préfere le bœuf d'un certain âge, & qui a travaillé.

Il s'en faut beaucoup que le veau

puisse, ainsi que le bœuf, convenir à tous les estomacs, soit parce qu'il est relâchant, soit qu'à cause de sa jeunesse, il a les mêmes inconvéniens que ceux que j'ai fait observer sur les animaux trop jeunes.

Le mouton fait, c'est-à-dire celui qui n'est ni trop jeune ni trop vieux, est très-estimé, parce qu'alors il est tendre & de bon goût. Il paroît convenir à tous les âges, à tous les sexes & à tous les tempéramens. Mais il faut que le mouton vieux ait été gardé pendant quelques jours; car, si on le mange aussitôt qu'il vient d'être tué, il est dur, & a peu de goût.

Le porc doit se considérer sous deux especes différentes; la domestique & la sauvage. L'espece domestique est celle que l'on nomme *le cochon*, & la sauvage *le sanglier*. L'une & l'autre flattent différemment notre sensualité. Le cochon renfermé sous le toit qui le couvre n'est point sujet aux injures de l'air, aux rigueurs des saisons: il trouve sa nourriture, sans la chercher; la prend avec plaisir, & profite sans peine. Accablé sous le poids de sa graisse, il ne quitte le repas que pour se livrer au sommeil. Sa vie oisive énerve ses forces; rend ses fibres plus molles, ses sucs plus doux, mais moins altérés; ce qui le rend nuisible à la santé. Le sanglier,

fier de sa liberté, parcourt les forêts; brave l'intempérie de l'air & des saisons; cherche sa nourriture, sans souvent la trouver. L'exercice qu'il prend, l'abstinence forcée qu'il éprouve, les frayeurs qu'il ressent à l'aspect des hommes, endurcissent ses fibres; alterent son mucilage; le rendent moins abondant, mais plus âcre, plus irritant, & malgré cela mieux assimilé que celui des cochons; ce qui peut le rendre d'une digestion plus facile.

Les liévres ont la chair tendre & délicate, des sucs très-atténués: aussi sont-ils dans un mouvement perpétuel. Un canard sauvage est un mets délicieux: un canard domestique est souvent un aliment fade & insipide. On sent dans les perdrix des champs un fumet, un parfum que n'ont point celle que les hommes ont apprivoisées. L'exercice les rend différentes par le goût.

Les animaux qui vivent de végétaux moins grossiers, ont aussi des sucs plus épurés, plus altérés, qui s'assimilent plus facilement, & qui conviennent mieux aux estomacs foibles & délicats: tels sont les liévres & les moutons. Parmi les animaux qui vivent de productions de la terre, il y en a qui vivent d'alimens plus grossiers, & qui, pour cette raison, ont un mucilage plus épais & plus visqueux. J'ai nommé les qua-

drupedes : les volatils ſont les pigeons, les poulets, les perdrix, les faiſans, &c. A l'égard de ceux qui ſe mangent entr'eux, comme quelques oiſeaux aquatiques & quelques poiſſons, ce ſont, de toutes les ſubſtances propres à nous nourrir, celles qui ont acquis le plus grand degré d'aſſimilation : elles ſe digerent aiſément. Enfin, quoique les beccaſſes & les beccaſſines ſemblent avoir la chair très-dure, cependant il eſt rare qu'on en ſoit incommodé.

Il n'eſt pas d'animaux dans leſquels la circulation ſoit auſſi ſenſible que dans les poiſſons. La plûpart ſe dévorent les uns & les autres. Le brochet eſt le réſultat d'une infinité de poiſſons de la même eſpece, qui ſont devenus ſucceſſivement les victimes les uns des autres. De-là il eſt aiſé de juger combien les ſucs de ces animaux doivent être préparés. A cet avantage ſingulier, les poiſſons en réuniſſant un autre qui eſt d'avoir la chair très-délicate, d'une digeſtion & d'une aſſimilation très-faciles : auſſi n'y a-t-il point d'aliment qui fatigue moins l'eſtomac, & qui nourriſſe plus promptement les convaleſcens, ceux qui digerent difficilement, & ceux qui menent une vie oiſive & ſédentaire.

Parmi les poiſſons d'eau douce, il s'en trouve rarement qui ne ſoient indigeſtes ; car il y en a peu qui vivent

d'autres poiſſons : tels ſont la carpe, l'anguille, le barbeau.

Les poiſſons de mer ſont d'une nature bien différente, & d'une qualité bien préférable aux autres. Le mouvement perpétuel dans lequel ils ſont pour fauter ſur leur proie, ou pour éviter d'être pris eux-mêmes, & les particules de ſel qui pénétrent dans leur ſubſtance, & qui circulent dans leurs liqueurs, rendent leur chair d'un goût exquis, & d'une digeſtion plus aiſée. Il faut pourtant excepter de cette régle quelques coquillages, comme les huitres, les moules, & la plûpart des poiſſons de mer, qui vivent des plantes marines, ou d'un mucilage qui nous eſt inconnu. Ces animaux donnent peu d'alimens, & beaucoup d'excrémens. Ils ſont plutôt une nourriture de fantaiſie, qu'un aliment utile.

Enfin, ſi l'on compare la façon de vivre des quadrupédes, avec celles des poiſſons & des volatils, on aura tout lieu d'être ſurpris. Toute la nourriture des oiſeaux n'eſt compoſée que des grains les plus ſecs, des alimens les plus arides. La nourriture des quadrupédes, au contraire, eſt le réſultat d'un mélange preſqu'égal de liquides & de ſolides. En un mot, il eſt bon d'obſerver que la nourriture des volatils & des poiſſons contribue beaucoup à entrete-

nir leur liberté respective, & à conserver la sécheresse de leurs écailles : aussi ces animaux transpirent très-peu, n'urinent point, ne salivent point, & rendent peu d'excrémens. A l'égard des quadrupédes que la nature a destinés plus directement à nous nourrir & à nous servir, ils transpirent comme nous, urinent de même, & sont, par le matériel, à-peu-près modelés sur nous. Assujettis aux mêmes besoins & aux mêmes fonctions ; ils nous deviennent plus analogues, & méritent la préférence sur tous les autres moyens de nous nourrir.

SECTION III. *Des Boissons.*

De toutes les boissons, l'eau est celle qui paroît la plus analogue à nos liqueurs, celle qui est plus capable de s'y mêler plus parfaitement, & de leur conserver leur fluidité. Les autres liqueurs ne sont que comme des surcrois, dont on ne devroit faire usage que comme des remèdes.

Les liqueurs flattent le goût ; mais elles émoussent le sentiment, dissolvent les humeurs, & les appauvrissent : d'où résultent mille maux ; tels que la privation des facultés de l'ame, la perte de la raison, celle de la mémoire, l'abrutissement, en un mot, l'apoplexie, la

paralysie, la manie, la goutte, &c.

L'eau pure, au contraire, est un des plus grands dissolvans de la nature. C'est elle qui dissout les sels, qui fond le mucilage, & qui est, par conséquent, le premier instrument de sa perfection. Elle ne fait pas la nutrition; mais elle la favorise. C'est par elle que commence la fermentation; & c'est par elle qu'elle finit. L'eau sépare des alimens les parties grossieres; arrose les fibres; rend les humeurs plus coulantes, en tempere l'acrimonie. Elle entre dans la composition de la préparation des alimens qui servent à nous nourrir. Cependant le trop grand usage de l'eau est nuisible; comme l'on peut se trouver très-mal de n'en pas boire assez. Toutes les eaux ne sont pas bonnes à boire. La plus legere & la plus pure mérite la préférence: aussi l'accorde-t-on à l'eau des rivieres. L'eau de pluie n'est bonne à boire, qu'après l'avoir fait bouillir une fois seulement. Il faut observer que j'entends par eau de pluie celle qui descend des nuës, d'où elle est attirée par ces hautes montagnes couvertes de rochers, le long desquels elle forme de petits ruisseaux, & se purifie. Je passe sous silence les eaux des neiges, & celles qui sont dormantes. Les eaux des puits de la campagne ne sont pas aussi mauvaises que celles de nos puits. Les premieres

viennent ordinairement des pleurs de la terre, & ont une espece de cours qui, quoique très-lent en apparence, ne laisse pas de les purifier. Enfin les eaux de sources, & qui passent par différens canaux, sont les plus lourdes, parce qu'elles entraînent avec elles des particules du métal par lequel elles passent: aussi ne conviennent elles pas à tous les tempéramens.

Quoique bien des gens prétendent que le vin est absolument nécessaire, cependant on voit des personnes, qui ne boivent que de l'eau, être très-fortes, très-robustes, en embonpoint, & avoir l'imagination aussi vive que ceux qui, en quelque façon, abusent des liqueurs spiritueuses. On observe encore que les femmes qui, pour la plûpart, sont très-modérées sur le vin, ont le tein beaucoup plus frais, la santé plus integre, que celles qui se font gloire de tenir presque tête aux hommes sur l'usage du vin. D'ailleurs les femmes d'une certaines naissance ne faisant aucun exercice violent, & n'ayant, par conséquent, pas besoin d'augmenter l'action de l'œconomie animale, il semble qu'elles peuvent très-bien se restreindre sur l'usage du vin qui leur fait monter des feux au visage, augmente leurs régles, leur anime les yeux, & donne à la bouche une odeur qui, si elle est

déplaisante chez les hommes, l'est bien davantage chez les femmes.

Malgré ce que je viens de dire, mon intention n'est pas de l'interdire totalement aux femmes & aux filles, parce qu'il y en a d'un tempérament tel qu'elles ne pourroient pas supporter l'eau pure. Mes réflexions regardent seulement ces femmes qui, livrées à la société & aux plaisirs de la table, croiroient manquer aux avantages de leur sexe, si, bien loin de se refuser aux différens vins & aux autres liqueurs que l'on sert à la fin du repas, elles n'étoient elles-mêmes les premieres à engager les convives à prodiguer ces liqueurs meurtrieres.

Le vin pris modérément, & bien trempé, peut être d'une très-grande utilité. Doué de beaucoup d'esprits, il les porte dans les veines de ceux qui le boivent. Ses effets se manifestent, bientôt après par une aimable gaieté. Les membres ont plus de force, & les discours plus d'énergie.

L'abus du vin s'est perpétué dans quelques familles. Ce défaut pourroit devoir son origine à la malheureuse habitude, qu'ont certaines gens, de faire boire, dès l'âge le plus tendre, du vin & des liqueurs à leurs enfans. A mesure que l'enfant grandit, le défaut croît avec lui : insensiblement il devient le rebut des sociétés honnêtes, par les sui-

tes funeſtes & les actions honteuſes auxquelles l'excès du vin le réduit. On n'eſt que trop convaincu de l'avidité avec laquelle les enfans ſaiſiſſent les mauvais exemples, & les impriment dans leur imagination. Il ne faut donc leur offrir que ce qui peut contribuer à les rendre heureux, en conſervant leur corps & leurs ſens dans une intégrité qui puiſſe les rendre utiles à la ſociété. Je voudrois que, juſqu'aux approches des régles, l'eau fût la boiſſon des jeunes demoiſelles.

C'eſt une erreur de croire que le vin rend les enfans forts & robuſtes : on peut, ſi l'on veut, leur donner de l'eau panée. Nombre d'enfans élevés juſqu'à l'âge de huit à neuf ans, ſans avoir goûté de vin, ſi ce n'eſt en maladies, s'élevent très-bien : c'eſt même le vrai moyen de leur rendre cette liqueur plus ſalutaire, lorſque la néceſſité exige de leur en donner. Je crois devoir encore faire obſerver que l'exemple prouve qu'un homme habitué au vin, & qui tombe dans l'épuiſement, ou qui eſt ſujet à quelque défaillance, n'en retire aucun ſoulagement : au contraire, l'uſage de l'eau, ou de quelques autres fluides que la nature peut offrir, ou que l'art peut préparer, produiront un effet plus ſalutaire. Il en eſt de l'uſage du vin comme de divers alimens. Lorſque la nature y eſt habituée, elle n'en retire

aucun avantage particulier : alors c'eſt pour elle un aliment. Ceux qui ne ſe nourriſſent que de végétaux, & qui ne boivent que de l'eau, n'en ſont point incommodés : l'uſage de la viande, & celui du vin, ne peuvent leur convenir que dans la convaleſcence, à la ſuite de quelques maladies. De même, ceux qui tirent leurs alimens du règne animal ne ſe trouvent bien de ceux du règne végétal, que dans des circonſtances particulieres. Enfin le meilleur vin, ainſi que le plus mauvais, ne produit ordinairement aucune ſenſation agréable à ceux qui en font excès. On voit même des gens boire de l'eau-de-vie & des liqueurs auſſi familiérement que le vin, ſans que leur goût en ſoit flaté. Tout invite donc à ne pas abuſer d'une boiſſon qui eſt peut-être le reméde le plus précieux que la nature nous offre dans bien des cas, quand on en fait un uſage convenable.

Le cidre eſt auſſi une liqueur très-ſaine, & convient mieux que le vin à ceux qui y ſont originairement faits. Cette boiſſon eſt pectorale, rafraîchiſſante, ſalutaire aux perſonnes mélancoliques ou ſcorbutiques : elle fortifie le cœur & l'eſtomac, comme on le voit dans les pays où l'on ne connoît point d'autre boiſſon.

La bière adoucit, lubréfie, & nourrit beaucoup. Elle rafraîchit & relâche

les fibres trop tendues : c'eſt pour cette raiſon qu'elle convient mieux que le vin aux perſonnes d'un tempérament chaud. Les Flamands ne donnent point d'autre boiſſon à leurs enfans ; & ils ont ſoin de la couper avec moitié eau. Elle eſt très-ſalutaire en été ; mais ſon excès occaſionne quelquefois, par les parties naturelles des deux ſexes, des écoulemens que des gens peu inſtruits peuvent regarder comme ſuſpects. Deux ou trois cuillerées de bonne eau-de-vie, priſes le matin à jeun, pendant quelques jours ; remédient à cet accident.

Le café eſt devenu aujourd'hui à la mode parmi les dames, & même parmi les gens du bas peuple. Je crois que, ſi l'on vouloit comparer la conſommation du café avec celle du tabac, l'on y trouveroit peu de différence. Un bon repas n'eſt pas complet, ſi le café manque. On s'imagine n'avoir point dîné ; on ſe figure ne point digérer, en un mot avoir des migraines, des maux de tête, &c. quand on n'a pas pris ſon café après le dîner. Il y a même nombre de gens qui ne croient pas pouvoir exiſter ſans cette infuſion plus préjudiciable qu'utile. Autrefois le café étoit un médicament : comme tel, il produiſoit un bon effet. Aujourd'hui c'eſt un aliment : auſſi le perſonnes ſujettes à la conſtipation éprouvent-elles divers accidens

qu'elles attribuent à leur tempérament, mais qu'un peu de réflexion leur feroit rejetter sur le café qu'elles n'hésitent pas de prendre deux ou trois fois par jour. Que l'on examine les effets de cette infusion sur les personnes qui en ont contracté l'habitude, & sur celles qui n'en font usage que par hazard, on verra que les premieres sont sujettes aux indigestions & aux maux de tête aussi fréquemment, & même plus souvent que celles qui n'en prennent que de tems à autres: on observe même que les dernieres en éprouvent de bons effets, dans de certaines circonstances. De ces observations il est aisé de conclure que l'infusion du café n'est pas d'une grande nécessité, sur-tout aux jeunes personnes, & qu'elle ne peut être que nuisible aux tempéramens chauds & maigres. Il n'y a donc que celles qui sont fortes & robustes, qui peuvent en user; encore faut-il que ce soit modérement. En général, le lait rend le café moins nuisible à la santé.

Le thé est une autre espece d'infusion qui n'a pas moins de vogue que le café. Cette boisson desséche les fibres, affoiblit l'estomac, lorsque l'on est à jeun, ou qu'il y a du tems qu'on n'a pris de nourriture. Les effets nuisibles du thé seroient bien plus sensibles en France, si nous avions cette feuille munie de toutes ses vertus; mais les Hollandois ont

la ſage précaution de nous l'envoyer qu'après l'avoir dépouillée de ſes parties les plus actives, en lui faiſant ſubir une premiere infuſion.

L'uſage du chocolat n'eſt pas auſſi familier que celui du café & du thé, & cela peut-être, parce qu'il eſt trop cher pour être bon. Mais ajourd'hui qu'on a trouvé le ſecret de faire une pâte qui a l'odeur & la couleur du chocolat, ſans en avoir les qualités, il eſt a préſumer que l'on verra courir dans les rues des marchands de chocolat, comme on en voit actuellement qui vendent du café au menu Peuple, ſur les quais & dans les halles. Cet abus a peut-être ſon avantage, en ce qu'il peut diminuer, chez ces ſortes de gens, l'uſage immoderé du vin & de l'eau-de-vie.

Le vrai & bon chocolat eſt une eſpece d'huile ſéche, unie au ſucre. Quand le chocolat donne de l'appétit, c'eſt une preuve qu'on en en peut continuer l'uſage. Il faut, au contraire, s'en abſtenir, quand il affoiblit l'eſtomac. Enfin les trois dernieres boiſſons, dont je viens de parler, ne conviennent point du tout aux jeunes perſonnes.

CHAPITRE VI.

De la Digeſtion.

DE quelque nature que ſoient les alimens que nous prenons pour ſatisfaire à la faim & à la ſoif, en un mot, pour nous nourrir, & réparer les pertes que la nature fait continuellement dans tous les tems & dans tous les âges, cependant nous n'en retirerions aucun avantage, ſi les alimens ne recevoient de la part de l'eſtomac, une préparation capable de ſéparer de nos alimens ce qu'ils contiennent de plus fin, de plus délicat, & de plus analogue à notre eſpece, d'avec ce qu'il y a de plus groſſier, & de ce qui ſeroit nuiſible à notre ſanté. C'eſt ſous ces deux points de vue différens, qu'il faut conſidérer la digeſtion.

La premiere préparation des alimens ſe fait dans la bouche, au moyen des dents qui les diviſent & les broient. La ſalive les humecte, & les charge d'un ſel qui contribue à leur diſſolution. C'eſt ſous cette forme pâteuſe, que les alimens doivent être reçus dans l'eſtomac, lequel, par une action qui lui eſt propre & par le ſecours de la bile & d'une autre liqueur particuliere, les réduit en une eſpece de bouillie griſâtre. Lorſque l'eſtomac

tomac a fait ſon opération, il ſe débarraſſe des alimens, & les tranſmet aux inteſtins qui, après une nouvelle élaboration, les transforment en une bouillie blanchâtre & aigrelette. Cette bouillie eſt ce qu'on nomme le *chyle*. Réduits à ce ſecond état, les alimens éprouvent encore divers changemens. Une partie du chyle ſert à former le ſang, & les autres humeurs, telles que la bile, la ſalive, les larmes, la ſueur, &c. Quant à la matiere prolifique, ou celle qui eſt deſtinée à la reproduction de l'eſpece humaine, elle émane de la partie la plus pure, la plus ſubtile & la plus exquiſe du chyle. Cette matiere prolifique doit donc être regardée comme le plus parfait extrait balſamique. Cette réflexion doit ſuffire pour faire concevoir combien il eſt dangereux de la prodiguer inutilement. Enfin, lorſque le chyle a été ainſi dépouillé de ce qu'il avoit de plus eſſentiel, ce qui en reſte alors n'eſt plus qu'une matiere groſſiere, que l'œconomie animale ne peut conſerver ſans inconveniens. C'eſt de ce réſidu que ſont formées les matieres ſtercorales & l'urine.

Telles ſont, en peu de mots, les régles que la nature obſerve pour tourner les alimens à notre profit, quand nous ſommes aſſez prudens pour ne point en abuſer, ſoit par une conduite irrégulié-

re, soit par des excès dans le boire & dans le manger. Ces deux derniers objets regardent la quantité & la qualité des alimens. En général, on doit être un peu son médecin soi-même. Il ne faut pas toujours suivre ses goûts, ses caprices, & braver la nature, parce qu'elle est toujours la maîtresse de nous rendre les victimes de nos écarts.

La diéte est la conduite la plus sage que l'on puisse observer, quand elle est bien entendue. On doit la considérer sous deux points de vue différens : la diéte de santé, & celle de maladie.

La diéte de santé a pour objet le choix, la qualité & la quantité des alimens, eu égard à l'âge, au sexe, aux tempéramens, & aux exercices.

La jeunesse est l'âge où la nature à plus d'action, & le moment où elle perd le plus. Les jeunes personnes doivent donc manger plus que les vieillards ; mais la quantité doit être bornée dans ces deux âges parce qu'il faut toujours que l'estomac ait la liberté de faire ses fonctions, pour bien opérer la digestion. Le choix des alimens est assez indifférent pour les jeunes personnes qui sont fortes & robustes ; mais, pour ceux qui ont atteint un certain âge, ou qui sont d'une foible complexion, il y a des régles à observer, que l'on trouvera décrites dans le second volume du

Dictionnaire de Santé, au mot TEMPÉRAMENT.

On pourra me reprocher la liberté que je donne aux jeunes personnes de satisfaire leur appétit jusqu'à un certain degré. Je me figure entendre certaines meres me dire que c'est exposer leurs filles à devenir trop grasses, & à avoir la taille trop matérielle. Il est aisé de rassurer ces meres plus jalouses d'une apparence flatteuse & momentanée, que des intérêts de la nature. Je les prie de vouloir bien observer pour un instant, 1°. que leurs filles sont généralement destinées à être meres; 2°. qu'il est essentiel de ne point gêner la nature dans les moyens qu'elle emploie pour acquérir de la force; 3°. qu'une personne grasse, & en embonpoint, a toujours quelque chose de plus flatteur que ces figures pâles & efféminées, que l'on rencontre assez souvent chez les jeunes personnes auxquelles on refuse, pour ainsi dire, le manger; 4°. que, toutes les fois que les différentes évacuations & les sécrétions seront proportionnées à la quantité des alimens, la nature ne sera point surchargée: si le contraire arrive, il y a des signes qui l'annoncent; 5°. que l'on voit des personnes très-grasses, quoiqu'elles mangent peu, comme on en voit de très-maigres, quoique celles-ici mangent beaucoup.

La nature n'accorde donc l'embonpoint ou la maigreur que par des dispositions qui lui sont particulieres ; & si, on cherche à la contrarier, on la détruit. Enfin, si on veut jetter les yeux sur les enfans de la campagne, on observera que ces enfans, qui mangent à leur gré différens alimens, sans choix & sans préparation, sont, les uns très-gros, & les autres très-maigres, quoique tous pour ainsi dire, assujettis au même genre de vie & d'exercice. Il faut donc souvent abandonner bien des choses à la nature ; car, on aura beau faire, si la personne, que l'on est chargé d'élever, est naturellement disposée à devenir forte & en embonpoint, elle le deviendra nécessairement, à moins qu'on ne la réduise, pour ainsi dire, au jeûne, ce qui sera pour-lors un vice dans l'ordre du régime ; vice d'autant plus dangereux, que bien des jeunes femmes périssent très-souvent dans leurs premieres couches, parce que, dans leur enfance, on a restreint la nature dans le développement de ses forces.

CHAPITRE VII.

Des Sécrétions & des Excrétions.

J'AI dit, dans le Chapitre précédent, que la nature tiroit du chyle tout ce qui doit former & composer nos différentes liqueurs. Le sang en est la base ; & c'est de lui qu'elles dépendent toutes. J'ajoûte ensuite que le sang est dépouillé d'une partie de ce chyle, qui entre dans les voies de la circulation, comme la lymphe, la graisse, le suc médullaire, & la moëlle. Cette séparation de quelques liqueurs d'avec la masse générale, se nomme *sécrétion*. On a donné le nom d'*excrétion* à l'évacuation des différentes humeurs, dont l'abondance ou le séjour seroient préjudiciables à la santé. Cette derniere classe comprend les parties excrétielles ; l'urine, la sueur, la salive, les larmes, la morve, l'humeur des oreilles, celle des parties naturelles dans les deux sexes, les régles, en un mot, le lait des mammelles des femmes en couche, & les hémorrhoïdes.

Il est encore essentiel d'observer que, de ces différentes évacuations, il y en a qui se font, presque tous les jours, en différens tems de la journée ; telles que

l'urine & les matieres ſtercorales, la ſalive, la morve, &c; d'autres qui ont lieu à tout inſtant, ſans que l'on s'en apperçoive : telles ſont la ſueur, les larmes, l'humeur lacrymale, ou qui coule dans le nez, & qui alors eſt inſenſible ; (car je n'entends point parler ici de celle qui coule dans les pleurs;) l'humeur des oreilles, & celle des parties naturelles. Enfin les dernieres, qui n'ont lieu qu'à des tems marqués, ſont les régles, le lait, & ſouvent les hémorrhoïdes. C'eſt enfin de la façon dont s'exécutent ces différentes excrétions, que l'on en diſtingue de *ſenſibles* & d'*inſenſibles*.

Si la nature obſerve des régles pour la ſéperation des différentes ſécrétions, ainſi que pour les excrétions, elle eſt également attentive à fixer le ſéjour des unes, & à procurer l'évacuation des autres. La quantité des excrétions, leurs qualités, & les tems où elles doivent ſe faire, conſtituent l'état de ſanté, ou celui de maladie.

SECTION I. *Des gros Excrémens.*

Dans une perſonne ſaine, les matieres ſtercorales, ou les gros excrémens, ne doivent être ni trop durs ni trop mols : il faut qu'ils ayent la forme des inteſtins par où ils paſſent. Lorſque l'on rend des excrémens trop durs, & en

petite quantité, il y a lieu de croire qu'on eſt échauffé & conſtipé ; ce qui peut dépendre d'épuiſement, de travail, de jeûnes, de foibleſſe d'eſtomac, de l'action des inteſtins, qui eſt affoiblie, ou enfin des excès de liqueurs ſpiritueuſes.

Si les ſelles ſont trop molles & trop abondantes, on peut attribuer ce défaut à une nourriture trop ſucculente, & priſe en trop grande quantité. Dans ces circonſtances, l'eſtomac ſurchargé ne produit qu'un chyle mal digéré, & en trop grande abondance, pour paſſer en total dans des conduits particuliers, deſtinés à le recevoir : d'où il réſulte deux inconvéniens ; le premier, que la partie chyleuſe, qui eſt obligée de paſſer dans les gros inteſtins avec les excrémens, s'y arrête, y fermente, s'y aigrit ; & produit des vents, des coliques, & des affections hypochondriaques ; le ſecond, que la partie de ce chyle indigeſte, qui a paſſé dans le ſang, étant viſqueuſe & mal élaborée, y cauſe toutes ſortes de dérangemens, dont le principal effet eſt d'arrêter la tranſpiration ; ce qui a des ſuites toujours funeſtes.

Quand les fonctions de l'eſtomac ſont dérangées, ou que les digeſtions ſe font mal, on ne conſidére pas que ces accidens ſont une ſuite de l'intempérance. On ſe perſuade, au contraire, que, vingt-

quatre heures après, s'il n'arrive rien; on peut être en sûreté sur cette cause primordiale. Rien n'est plus dangereux que cette sécurité. Il est très-certain que si dans, l'ordre naturel, l'estomac emploie environ sept heures pour opérer la digestion d'une quantité d'alimens pris d'une façon à ne point gêner ses fonctions, il doit nécessairement employer trois fois plus de tems pour chylifier une quantité triplée : j'ajoûte même que ce surcroît de tems ne peut être évalué au juste, parce que ce n'est que par des efforts continuels qu'il en peut venir à bout; efforts qui dépendent de la nature de ses fibres, de celle de l'âge & du tempérament du sujet, de la qualité des alimens, en un mot, des plus ou moins bonnes qualités & de l'abondance d'une humeur particuliere, qui est dans l'estomac, & de celle qui arrose les intestins, & contribue à la digestion. A ce que je viens de dire, que l'on réunisse actuellement l'effet de la sécurité dans laquelle on est sur le tems de la digestion, & la liberté que l'on se permet, en conséquence, de manger à son ordinaire, on concevra facilement que l'indigestion n'aura lieu qu'au bout de trois ou quatre jours, & même huit; mais toujours sera-t il vrai que cette indigestion aura été occasionnée par l'excès fait précédemment. Je renvoie au

Dictionnaire de Santé, où l'on trouvera les moyens de remédier à ces divers accidens.

On n'entend que trop de femmes se plaindre de vapeurs après le repas. Il ne leur paroît pas naturel que les alimens, & les liqueurs spiritueuses, dont elles ont chargé leur estomac, puissent y exciter une fermentation dont l'effet est d'attaquer les nerfs, & de diriger les esprits & le sang au cerveau. Qu'elles soient plus sobres ; qu'elles s'exercent davantage, elles rétabliront bientôt l'harmonie de leur estomac.

Quand à la couleur des excrémens, il est assez inutile de s'en occuper. Quand on se porte bien, elle varie même souvent, en s'emprégnant des alimens que l'on a pris la veille.

Les tems où l'on doit aller à la selle ne doivent pas non plus devenir un sujet d'occupation, ou de réflexion, quand d'ailleurs on n'éprouve pas des dérangemens sensibles. Il y a des personnes qui vont à la selle tous les jours, & d'autres qui n'y vont que tous les deux jours. L'âge, le tempérament & le genre d'exercice réglent ces fonctions. Les jeunes personnes vont ordinairement à la selle plus souvent que celles qui sont d'un âge plus avancé. En général, quand les selles sont proportionnées à la quantité des alimens, on ne doit point s'inquiéter.

SECTION II. *Des Urines.*

L'évacuation des urines n'eſt pas moins néceſſaire à la ſanté, que celle des matieres ſtercorales. Leur quantité & leur qualité conduiſent également à la connoiſſance de l'état de la ſanté.

Les urines d'une perſonne en bonne ſanté doivent être d'une couleur de citron, & chargées d'un leger ſédiment qui occupe depuis le milieu du vaſe juſqu'en bas. Dans cet état, elles caractériſent une bonne digeſtion. Au contraire, ſi les urines ſont pâles & claires, la digeſtion n'eſt pas parfaite, la tranſpiration a été moindre, & il y a eu quelqu'excès dans le boire ou dans le manger; ce qui produit ſouvent un écoulement abondant d'urine, &, par une ſuite de ce premier accident, un abbatement d'eſprit, des friſſons, un froid aux extrêmités, des douleurs vagues de rhumatiſme, des maux de tête, des coliques, des tranchées, & d'autres accidens deſquels on trouvera la deſcription & les remédes dans le *Dictionnaire de Santé.*

Les urines troubles, ou chargées d'un ſédiment de couleur de brique, déſignent que le ſang abonde en ſels épais & en crudités.

Quant les urines ſont en petite quan-

tité; & rougeâtres, elles préſagent ordinairement l'inflammation du ſang, & ſouvent quelques maladies aigues, ſi on ne prend pas les meſures convenables pour y remédier, en profitant des avis d'un médecin éclairé.

Les urines ferrugineuſes, d'un brun obſcur, en petite quantité, & ſans ſédiment, annoncent que la coction des alimens ne ſe fait plus; qu'il y a une foibleſſe extrême dans toutes les fonctions animales.

Dans la colique néphrétique, les urines ſont ordinairement brunes, mêlées de ſang, de pus, de graviers, & de débris de filamens.

Enfin il y a des perſonnes qui rendent quelquefois par les ſelles une matiere blanche, tranſparente & viſqueuſe, & avec les urines un ſédiment laiteux & gluant. Malgré ce caractére des urines, il ne faut pas toujours s'imaginer, pour cela, avoir des ulceres aux reins: ce qui paſſe alors avec les ſelles n'eſt ſouvent qu'une partie du chyle, qui n'a pu ſuivre les routes indiquées par la nature. Il arrive encore que la matiere laiteuſe, qui ſe trouve au fond des urines, n'eſt ſouvent qu'une portion d'humeur lymphatique, ou prolifique, produite, ſoit par les glandes de la veſſie, ſoit par celles qui contiennent la derniere matiere, & qui ſe vuident, ou

qui laissent échapper cette humeur, dans les efforts que l'on fait pour uriner, après s'être long tems retenu, ou parce que l'on aura fait quelques excès qui en auront arrêté le cours, ou provoqué l'écoulement.

Les trois derniers états dans lesquels peuvent être les urines, & que j'ai exposés dans les trois articles précédens, exigent la plus grande attention, & l'examen le plus réfléchi. On peut, à ce sujet, consulter le *Précis de Médecine* de M. *Lieutaud*, & quelques autres bons Ouvrages de la même classe.

La mauvaise odeur que les urines contractent, après avoir mangé des asperges, dépend de la vertu très-diurétique de ce légume qui détache beaucoup de sels urineux : aussi doit-il être défendu à ceux qui ont les vaisseaux étroits, & qui sont sujets aux coliques néphrétiques. On observe encore que les choux-fleurs produisent quelquefois le même effet sur les urines.

Elles contractent enfin l'odeur de la violette, quand on a pris intérieurement quelques baumes résineux, comme ceux du Pérou, de Copahu, la térébenthine, &c.

La rhubarbe & le safran jaunissent les urines jusqu'au point de tacher le linge. En un mot, on urine plus en hiver qu'en été, parce que le froid rend

la tranſpiration moins abondante : auſſi les urines ſont-elles plus chargées & plus jaunes en été qu'en hyver. Une autre obſervation qui me reſte à faire, eſt que les filles & les femmes doivent uriner plus ſouvent que les hommes, parce que la veſſie eſt moins grande chez elles, à raiſon de la matrice qui eſt poſée derriere, & qu'en outre elles ont le conduit de l'uréthre beaucoup plus ouvert & plus court.

SECTION III. *De la tranſpiration & de la Sueur.*

On entend par la tranſpiration l'évacuation ou la diſſipation inſenſible, dans l'état naturel, d'une humeur claire & limpide, qui s'échappe par les pores de la peau qui recouvre toutes les parties du corps. Cette évacuation eſt un des premiers principes conſtitutifs d'une bonne ſanté. Sa rétention occaſionne des accidens très-graves, ainſi que ſa trop grande évacuation qui devient très-ſenſible, lorſque l'on a trop chaud, ou par quelque cauſe que ce ſoit. Quoiqu'elle ſe faſſe ordinairement d'une maniere peu ſenſible, elle eſt cependant la plus conſidérable, puiſqu'elle ſe fait continuellement, avec plus ou moins d'abondance, ſuivant que l'on eſt plus ou moins éloigné du tems où l'on a mangé. Quand

l'évacuation n'excéde point les régles de la nature, l'œconomie animale se débarrasse des humeurs âcres & grossieres, qui la surchargeoient. Au contraire, quand elle ne se fait pas, les autres liqueurs, qui s'en trouvent surchargées, s'épaississent, corrompent le sang, en lient toutes les parties, suppriment toutes les autres sécrétions, & troublent les fonctions vitales. Mais, quand ces évacuations sont trop abondantes, elles énervent les liqueurs, les alterent, & occasionnent le dépérissement du sujet.

La sueur est une transpiration sensible & forcée. Ses causes sont la foiblesse du tempérament & des fibres, le fréquent usage des liqueurs spiritueuses, du café, des aromates; les violens exercices, les longues veilles, la chaleur de l'air, les grandes affections de l'ame, & généralement tout ce qui peut accélérer & animer le sang & les passions.

Il est aussi dangereux d'arrêter subitement cette évacuation, que de la provoquer. Son reflux produit des maladies aigues très-rebelles; & sa trop grande abondance maigrit & affoiblit.

Comme aux articles de l'*Air* & des *Saisons*, j'ai donné des régles sur la conduite que l'on doit tenir, pour ne point déranger l'ordre de la nature dans ces évacuations, je crois devoir y renvoyer.

SECTION IV. *De la Salive.*

La salive est une humeur claire, transparente, un peu visqueuse & savoneuse, qui coule dans la bouche, & qui l'arrose, ainsi que la langue. Dans l'état de santé, elle n'a ni odeur ni saveur : elle sert à lubréfier les alimens, & contribue à leur division. Elle humecte les lèvres, en augmente le jeu, & facilite la prononciation.

La salive n'est pas moins utile à la santé, que les autres liqueurs émanées du sang. Sa perte peut occasionner l'amaigrissement, la consomption, & même la mort.

La digestion est viciée, quand la salive n'a pas le tems de se mêler aux alimens. Celle du matin est plus savonneuse & plus active, parce qu'en dormant, on ne fait pas une perte aussi considérable de l'esprit animal, que dans le courant de la journée. Elle coule peu pendant la nuit, parce que les muscles, qui compriment les glandes dans la mastication, ou lorsqu'on parle, sont dans l'inaction.

Quand on est trop long-tems sans manger, la salive devient âcre, comme on s'en apperçoit aisément par l'odeur que répand la bouche, lorsque l'on est à jeun. Nos humeurs, n'étant point re-

nouvellées par l'action de la chaleur, deviennent susceptibles d'acrimonie.

En un mot, quand on a faim, la salive est plus claire que lorsqu'on a mangé, parce qu'alors elle coule en plus grande quantité.

On ne doit pas confondre les crachats avec la salive. Les crachats sont produits par les fosses nazales, par les glandes du gosier, & par celles qui sont aux environs. Cette humeur, venant à s'épaissir, communique aux crachats son plus ou moins d'épaississement.

Au reste, de quelque nature qu'ils soit, il faut toujours les jetter; car, outre qu'il est très-mal-propre de les garder, ou de les avaler, comme font les jeunes personnes, elles s'exposent d'ailleurs à nombre d'accidens.

SECTION V. *Des Larmes.*

Les larmes sont une humeur excrémentielle, aqueuse, claire, douce, légérement salée, séparée du sang par des glandes destinées à cet usage. Cette humeur sert à humecter & à déterger les yeux & les paupieres; ensuite elle gagne un conduit particulier, pour se perdre dans le nez. Dans l'état naturel, l'humeur lacrymale s'écoule entiérement par cette voie; mais, si les glandes, qui la fournissent, sont irritées, soit par le

contact, soit par l'impulsion de quelques corps étrangers, ou par d'autres corps chargés de parties âcres; en un mot, si cette humeur devient âcre par elle-même, ou qu'elle soit augmentée par l'effet de la joie, du chagrin, ou par celui de la douleur, alors elle coule avec plus d'abondance.

La rétention des larmes a souvent eu des suites funestes. On a vu des personnes réduites dans l'état le plus fâcheux, pour avoir voulu braver les pleurs. L'étouffement, la suffocation, sont ordinairement les suites de cette magnanimité mal entendue. Il faut quelquefois abandonner à la nature ce qui paroît lui être dû.

Les filles, les femmes & les enfans pleurent plus souvent que les hommes d'un âge viril. Les vieillards pleurent facilement, parce qu'ils résistent moins aux passions, & que leur tempérament humide rend la source des larmes plus abondante chez eux.

Les femmes pleurent aussi plus aisément que les vieillards, parce que, douées d'organes plus délicats, elles s'affectent plus vivement. La douceur doit être leur caractére; &, dès qu'on cherche à déranger chez elles cet aimable attribut de la nature, elles ne peuvent surmonter le trouble qu'on excite dans leur ame, sans répandre des

larmes. C'eſt toujours par une ſuite de la douceur de leur caractére, que la joie, chez les femmes, augmente l'écoulement des larmes; ce qui dépend de la promptitude avec laquelle elles ſaiſiſſent ce qui flatte leurs ſens: auſſi ont-elles le genre nerveux plus ſuſceptible d'agacement.

Je pourrois comparer les enfans aux femmes: les uns & les autres pleurent facilement, ſans ſavoir pourquoi. Dans l'enfance, le genre nerveux eſt très délicat; & les paſſions de l'ame ſont très-vives. La joie n'eſt jamais mieux exprimée que par un enfant qui eſt hors des yeux de ſes ſurveillans. La colere eſt égale chez lui, & lui fait même faire des efforts violens pour pleurer. Enfin la douleur excite plus ſouvent les pleurs, chez les femmes & chez les enfans, que chez un homme fait.

C'eſt une mauvaiſe maxime d'empêcher les enfans de pleurer, quand la douleur, la joie ou la triſteſſe les affectent. Pourquoi exiger que ces foibles créatures ſoient plus raiſonnables que nous? On veut les rendre ſtoïques; on détruit leur tempérament. On voudroit qu'ils fuſſent doux & compatiſſans; & l'on s'efforce de leur former un cœur dur, un caractere féroce.

L'écoulement des larmes, lorſqu'il eſt excité par des motifs juſtes, eſt auſſi

utile à la ſanté, qu'il y eſt nuiſible, quand il eſt trop répété, & ſans ſujet, parce qu'alors il eſt contre les régles de la nature, & qu'une telle habitude tient de la mauſſaderie, & énerve le tempérament.

SECTION VI. *De la Morve.*

La morve, ou mucoſité du nez, eſt une humeur pituiteuſe, glaireuſe, épaiſſe, blanchâtre ou verdâtre, ſéparée du ſang par des glandes deſtinées à cet uſage. Le nez n'eſt pas la ſeule ſource de cette humeur; elle coule encore de différentes parties que l'on me permettra de ne pas nommer, pour éviter les termes anatomiques: je dirai ſeulement que ces parties ſont ſituées à la partie ſupérieure & interne du nez, & à ſes côtés. L'uſage de la morve eſt d'humecter l'intérieur du nez, de conſerver l'odorat, de retenir les corpuſcules odoriférans, & d'empêcher que, dans l'inſpiration, les vapeurs & les exhalaiſons âcres ne faſſent impreſſion ſur les poumons, & n'alterent la délicateſſe des nerfs qui conſtituent l'odorat.

Quand la morve eſt trop abondante ou trop épaiſſe, qu'elle relâche, ou qu'elle recouvre les houppes nerveuſes qui ſervent à l'odorat; dans ces deux cas, cet organe eſt bleſſé; & il faut

chercher à le rétablir, par les moyens appropriés aux circonstances, & qu'un médecin éclairé ne manquera pas de saisir.

L'épaississement du *mucus* me paroît plus à craindre, sur-tout s'il est d'une nature âcre, que quand il est trop fluide, comme il arrive dans les rhumes de cerveau, qui dépendent de l'impression du froid sur les parties destinées à le filtrer, ou bien de la suppression de la transpiration qui doit se faire par les pores de la peau de la tête. J'ai indiqué au Chapitre *des Saisons*, lorsque j'ai parlé de l'hiver, les précautions que l'on doit prendre pour ne point arrêter la transpiration : on peut consulter cet article.

Lorsqu'on prend par le nez des poudres sternutatoires, ou quelque chose d'âcre, la morve coule plus abondamment, par l'irritation que la membrane pituitaire reçoit. Puisque je suis sur l'article des sternutatoires, je crois devoir parler du tabac.

Je ne m'arrêterai point ici à décrire l'origine de son introduction en France : je dirai seulement que quelques couronnes étrangeres le défendirent, sous peine d'avoir le nez coupé. Si tous ceux qui en usent aujourd'hui étoient soumis à cette loi rigoureuse, on verroit bien des personnes défigurées. L'usage de

cette poudre eſt preſqu'autant en vogue chez les femmes que chez les hommes.

Le tabac eſt une plante âcre & piquante, qui, réduite en poudre, irrite l'extrêmité des fibres de la membrane qui revêt l'intérieur du nez, & en fait ſortir l'humeur la plus voiſine : c'eſt pour cela que ceux qui en uſent mouchent fréquemment.

Si les perſonnes d'un tempérament humide & phlegmatique ſe trouvent bien de moucher beaucoup, celles d'un tempérament chaud, ſec & bilieux, éprouvent des effets contraires.

Les femmes, qui ont le cerveau humide, pourroient peut-être bien ſe diſpenſer de prendre du tabac, ſi elles vouloient avoir l'attention de ſe tenir la tête chaudement, de ſe faire peigner à fond, de ſe frotter le derriere de la tête, & ſur-tout des oreilles. De cette façon, l'abondance des humeurs qui les incommodent tranſpirera. S'il leur ſurvient, en hiver, quelque ſuppreſſion de tranſpiration, qui intercepte l'écoulement du *mucus*, une legere moiteur qu'elles pourront exciter en ſe couvrant bien la tête, & l'inſpiration d'une décoction un peu chaude de quelques plantes émollientes, rétabliront la nature dans tous ſes droits. D'ailleurs elles conviendront, ſans peine, que l'uſage de cette poudre donne à la plus belle

figure un aſpect très-déſagréable. D'un côté, ſi les femmes entendoient un peu leurs intérêts, elles ne s'expoſeroient pas à avoir l'haleine forte, & les yeux animés, comme il leur arrive, quand elles uſent ſouvent d'un tabac trop fin, ou qui a trop de montant. D'un autre côté, la couleur jaune, que le tabac laiſſe au bout des doigts, doit être un motif ſuffiſant pour les déterminer à ne point dégrader les beautés naturelles de leurs mains.

L'uſage immodéré du tabac eſt ſujet encore à des inconvéniens beaucoup plus fâcheux, tels que ceux d'altérer ces dons naturels, qui font l'agrément de la ſociété, c'eſt-à-dire la prononciation, la déclamation, le chant, la mémoire, &c.

Perſonne n'ignore que ces avantages précieux, que nous avons complettement au-deſſus de tous les êtres vivans, dépendent, en partie, du libre paſſage de l'air dans le nez. On n'ignore pas non plus que, lorſque le nez eſt naturellement trop étroit, ou qu'il eſt bouché, la voix ne rend que des ſons déſagréables.

Quelques réflexions ſur ce qui ſe paſſe dans le nez des perſonnes qui font uſage du tabac, va me ſervir à prouver les inconvéniens de cette poudre, principalement chez les femmes & les filles.

Les femmes, qui ne ſont point habituées au tabac, éternuent, lorſqu'elles en prennent, & s'en débarraſſent promptement. Au contraire, celles qui ont contracté cette habitude, le conſervent long-tems dans le nez, où il s'humecte, ſe gonfle, & prend la conſiſtance d'une pâte croûteuſe, qu'on a bien de la peine à expulſer totalement. L'humeur muqueuſe, par ſa qualité glutineuſe, en retient & en colle une portion ſur les parties latérales des différentes iſſues deſtinées par la nature à l'écoulement de la morve. L'étendue des foſſes naſales eſt donc néceſſairement diminuée; & l'air n'y peut paſſer que difficilement: de-là ces ſons incomplets, aigres, faux, ou tirés du nez ou de la gorge, qui n'échappent point aux oreilles délicates: de-là encore ces contractions des muſcles de la gorge, de ceux de la face, de la tête: de-là enfin cette gêne ſi ſenſible dans l'expreſſion du chant, ou lorſqu'il s'agit de peindre quelques grandes paſſions.

Il eſt aiſé de preſſentir que ces mouvemens forcés peuvent détacher ſubitement quelques pelotons de tabac, qui, en tombant dans la gorge, la picotent, & excitent une toux qui interrompt la beauté de l'action.

Le tabac fait moucher, dit-on: cela eſt vrai. Mais pourquoi ſe moucher ſans

ceſſe, puiſque la nature a établi d'autres voies pour ſe débarraſſer des humeurs ſuperflues ? En ſuppoſant que le tabac ſoit quelquefois utile, & même néceſſaire; eſt ce une raiſon pour en faire un uſage continuel ? Un reméde pris habituellement perd toute ſa vertu, & ceſſe même, en quelque façon, d'en être un. Lorſque les femmes ſe ſentent le cerveau embarraſſé, & qu'elles veulent le décharger, le muguet en poudre avec le café produiront cet effet.

Les plus grands inconvéniens que le tabac entraîne après lui, lorſqu'on en abuſe, ſont le deſſéchement du cerveau, ſon affaiſſement, ſon épuiſement, la léſion des organes de l'odorat, l'inſomnie, l'yvreſſe, la diminution des facultés de l'eſprit, la perte de la mémoire, les vapeurs, les vertiges, les éblouiſſemens, & quelquefois l'apoplexie & la léthargie. Ce tableau effrayant devroit, ſans doute, engager les femmes, plus particuliérement que les hommes, à ſe reſtreindre ſur l'uſage du tabac.

Il n'eſt pas moins pernicieux d'en prendre pendant la nuit, parce qu'il bouche le nez, & gêne la reſpiration; ce qui oblige à avoir la bouche ouverte : de-là le deſſéchement de la poitrine, & les maux de gorge.

Mais comment quitter le tabac, s'il incommode,

incommode, quand on en a contracté l'habitude? Rien de plus aisé. Il s'agit de le quitter comme on l'a commencé; c'est-à-dire, peu-à-peu; & bientôt on n'y pensera plus. Pour y réussir, l'été est le tems le plus favorable. Dans cette saison, les humeurs se dissipent facilement par l'insensible transpiration. Plus le tabac est fin, plus il affecte le cerveau. On a vu de grands preneurs de tabac d'Espagne perdre complettement l'odorat. Plusieurs observations, faites sur des personnes mortes subitement, constatent que la cause de ces accidens n'étoit dûe qu'à des amas de cette poudre dans deux cavités situées au dessus des sourcils: on a même trouvé plus haut de ces pelotons de tabac.

Le tabac d'Espagne a souvent occasionné des accès de folie très-difficiles à guérir, & qui n'ont cessé qu'en le quittant tout-à-fait.

Enfin nombre de gens, pour avoir fait un usage abusif de ce même tabac, ont été privés de tout sentiment.

Que les parens, & les personnes chargées de l'éducation des enfans, daignent donc apprécier ces réflexions, & qu'ils apportent toute leur attention pour empêcher les enfans de contracter une habitude de cette espece, pour le moins aussi dangereuse qu'onéreuse.

Si je me suis un peu écarté de ce que

j'avois à dire sur l'humeur muqueuse, pour parler du tabac, c'est que je me suis apperçu que l'usage de cette poudre est plus familier en hiver qu'en été. En effet, si, dans l'hiver, on s'expose à un air froid ou à un vent du nord, les glandes, qui fournissent cette humeur muqueuse, se trouvant comprimées, font refluer la matiere qu'elles filtrent. Mais, comme les tuyaux, par lesquels cette humeur doit passer, sont resserrés, elle ne peut être qu'aqueuse, & former ce qu'on appelle *la roupie*. Si, dans cette circonstance, on prend beaucoup de tabac, l'écoulement augmente, contracte de l'acrimonie de cette poudre; & le dessous du nez en est coupé ou fendu. Concluons donc que le tabac, au lieu d'être absolument nécessaire, est très-souvent pernicieux.

SECTION VII. *De l'Humeur des Oreilles, ou* Cerumen, *& de celle des Parties naturelles.*

L'humeur des oreilles a été nommée *cerumen*, parce que c'est une espece de cire jaunâtre, que l'on apperçoit facilement aux environs des oreilles des gens mal-propres. L'utilité de l'humeur des oreilles est d'enduire le conduit auditif. L'abondance de cette humeur est capable d'occasionner la surdité. Il y auroit

cependant du danger d'en priver totalement le conduit auditif.

Les parties naturelles des deux sexes sont enduites d'une humeur que l'on nomme *sébacée*, parce qu'étant un peu desséchée, elle ressemble à du suif. Son usage est de lubréfier ces parties, & d'empêcher qu'elles ne s'excorient. Si cette humeur s'échauffe & s'épaissit, elle acquiert une odeur forte, désagréable, & produit souvent des excoriations qui se guérissent facilement, quand il n'y a point dans la masse des liqueurs quelques vices particuliers; car, s'il en existe, les excoriations dégénerent souvent en ulceres qui ont le caractere du vice qui y donne lieu, & qui veut être détruit par les remédes que la Médecine a reconnus propres à cet effet. L'eau fraîche remédie aux excoriations qui ne dépendent d'aucuns vices particuliers.

SECTION VIII. *Des Régles* ou *Mois*.

Lorsque les filles sont parvenues à l'âge de quinze ou seize ans, elles sont ordinairement sujettes, tous les mois, à une espece d'hémorrhagie par les parties de la génération. Quelques personnes ont prétendu que les influences de la lune contribuoient beaucoup à cette évacuation; mais l'expérience,

qui fait voir que le flux menſtruel arrive à certaines femmes, de quinze en quinze jours, & à d'autres plus tard, ſemble détruire cette opinion.

C'eſt avec raiſon que Galien attribue les écoulemens périodiques des femmes à la plénitude. Pour bien concevoir l'idée de cet auteur, il faut tenir pour certain, 1°. que, ſi, après une hémorrhagie, la maſſe de notre corps eſt la même que long-tems avant que le ſang coulât, il eſt évident qu'il y avoit plénitude; 2°. que la maſſe de notre corps n'augmente pas, ſi la matiere qui ſort par la tranſpiration, ou par la voie des excrémens, eſt égale à la quantité des alimens dont nous uſons; 3°. que quand il arrive une évacuation par l'effet de la plénitude, la tranſpiration, les urines, &c. n'ont pas été égales à la quantité d'alimens que l'on a pris.

Les femmes qui travaillent beaucoup, & qui ont, par conſéquent, une tranſpiration plus abondante, ont leurs régles en bien moindre quantité que celles qui ſont ſédentaires, ou qui ſont expoſées à des travaux peu pénibles. Enfin les régles ne paroiſſent qu'à des diſtances proportionnées, parce qu'il faut un certain tems pour que la plénitude ait lieu. Ainſi, plus le ſang coulera avec viteſſe, & moins la tranſpiration ſera abondante; plus la plénitude ſera promp-

te, plus auſſi les régles ſeront promptes à paroître, & à s'écarter de l'ordre naturel.

Mais, quand les femmes touchent à leur cinquantieme année, les régles ne paroiſſent que tous les deux mois; après cela, plus tard, & enfin elles diſparoiſſent totalement : cela dépend de ce que, chez les femmes qui avancent en âge, les extrémités des vaiſſeaux qui s'abouchent à la matrice, & qui permettent le paſſage du flux menſtruel, ſe durciſſent infailliblement, & à la fin ſe collent. A meſure que tout ce que je viens d'expoſer s'opére, le ſang trouvant plus de réſiſtance, emploie plus de tems pour forcer l'obſtacle ; & enfin, devenu trop foible, & les vaiſſeaux oppoſant trop de réſiſtance, le flux menſtruel ſe repompe dans la maſſe des liqueurs.

Si l'apparition des régles a de quoi flatter les filles, la ſuppreſſion de cet écoulement peut paroître gracieuſe aux femmes. Les premieres ſe font gloire de n'être plus comptées au nombre des enfans : elles ſont de grandes filles chez leſquelles tous les charmes de la nature commence à ſe développer. Les proportions du corps paroiſſent avec éclat; & bientôt la nature ſe diſpoſe à faire revivre ſes droits. Quant à celles chez leſquelles les régles diſparoiſſent, elles y enviſagent un bien-être, en ce qu'elles

ne seront plus assujetties à ces précautions de propreté, qu'exige le tems des régles. Elles ne seront point d'ailleurs privées de quelques plaisirs de la société, que certaines petites incommodités, certains désagrémens qui accompagnent souvent les régles, leur enlevent. En un mot, quel plaisir pour elles de se livrer à leur aise à certaines circonstances, sans en craindre des suites qu'elles ne pouvoient éviter lorsqu'elles étoient réglées !

On ne peut blâmer les jeunes filles d'être charmées intérieurement de se voir au nombre des filles raisonnables. Elles profitent des avantages qui y sont attachés : leur cour devient plus nombreuse & plus brillante ; leur esprit se développe : les talens semblent se perfectionner avec l'âge ; en un mot, elles deviennent l'ame & l'agrément de la société. Les femmes, qui cessent pour toujours d'être réglées, jouissent à-peu-près des mêmes avantages ; mais, pour les obtenir, les unes & les autres sont exposées à des dangers qui influent souvent sur leur santé, qui les rendent languissantes le reste de leurs jours, & qui quelquefois les font périr. C'est ici le cas d'appliquer ce vieux proverbe : „ Point de plaisir sans peine ! „

Enfin, par quelle présomption, ce que les unes se font gloire d'annoncer

par un langage muet, que l'on ne conçoit que trop, les autres veulent-elles cacher ce que leur âge & d'autres circonstances probables confirment ? La décence & cette aimable innocence retiennent les premieres. La crainte de perdre leur cour ; l'envie de paroître encore jeunes engage les autres à soutenir que la nature est encore florissante chez elles. La timidité peut perdre les unes ; & l'opiniâtreté peut avoir des suites funestes chez les autres. L'apparition & la cessation des régles demandent également des précautions que l'on ne peut connoître qu'en consultant un médecin éclairé.

SECTION IX. *Des Fleurs blanches.*

Les fleurs blanches sont un écoulement d'humeur séreuse, lymphatique, visqueuse, blanche dans l'état naturel, mais quelquefois verte, jaunâtre ou noirâtre. Celle-ci sont suspectes, quoique toutes deux paroissent se faire par les parties naturelles des filles & des femmes.

Les fleurs blanches forment quelquefois un écoulement continuel, rarement bien abondant. Quelquefois elles cessent par des intervalles irréguliers ou périodiques. Elles précédent souvent le flux menstruel ; & elles subsistent même

quelque tems après qu'il eſt ceſſé : d'autrefois elles le remplacent complettement.

Les perſonnes délicates, celles qui ſont d'un tempérament phlegmatique, y ſont plus ſujettes que celles qui ſont d'un bon tempérament, & qui digerent bien. Les filles en ſont moins attaquées que les femmes.

On obſerve encore que les vraies fleurs blanches doivent ceſſer dans le tems des régles, ſinon elles ſont ſuſpectes. Les fleurs blanches viennent des veines lymphatiques de la matrice : au lieu que les régles, proprement dites, ſont produites par les vaiſſeaux ſanguins de cette partie. Alors ces derniers vaiſſeaux, venant à ſe dégorger, confondent & emportent les fleurs blanches qui pourroient s'échapper. De plus, comme la nature jouit alors de ſes droits, quand les régles paroiſſent en rouge, les vaiſſeaux lymphatiques, qui fourniſſoient les fleurs blanches, ceſſent de le faire. Il n'en eſt pas de même, lorſque cet écoulement eſt tout autre que celui des fleurs blanches. 1°. Il ne vient pas de la matrice, mais bien des glandes vaginales. 2°. Il eſt continuel. 3°. Il eſt accompagné de chaleur, de douleur, de cuiſſon, quand on urine, à cauſe des excoriations qu'il produit aux parties naturelles, qui dans cette

circonſtance, ſont irritées & enflammées. 4°. Les fleurs blanches ne laiſſent ſur le linge qu'une tache ſemblable à du blanc d'œuf frais, dont on auroit frotté ce linge qui paroît comme empeſé. Il reprend ſon premier état, quand on le frotte, c'eſt-à-dire que la tache s'efface; au lieu que quand l'écoulement n'eſt point de vraies fleurs blanches, ou que celles-ci ſont accompagnées d'un écoulement d'une nature différente, la tache des fleurs blanches occupe le milieu de la tache générale, tandis que toute la circonférence de cette même tache eſt ou jaune ou verte, & ne s'en va pas complettement, quoiqu'on la frotte. De plus, quand ces fauſſes fleurs blanches ont un certain degré de malignité, elles s'impriment tellement dans la ſubſtance du linge, que la leſſive ne peut en effacer l'empreinte qu'après pluſieurs blanchiſſages.

L'expérience démontre encore, tous les jours, qu'une femme qui a des fleurs blanches, claires, & abondantes, eſt ſtérile, parce que cette humeur, qui abbreuve la matrice & les parties qui en dépendent, noie & abſorbe la matiere créatrice, que l'homme fournit dans l'union des deux ſexes. Au contraire, l'écoulement, qui n'eſt point cauſé par les fleurs blanches, ne s'oppoſe point à la génération.

Je dois cependant prévenir qu'il y a des fleurs blanches qui contractent une certaine acrimonie, & que des personnes peu instruites pourroient suspecter. Mais, dans ce cas, 1°. un homme, qui vit avec un femme qui est dans cet état, ne court pas des dangers éminens. 2°. Ce que j'ai dit devoit se passer dans le tems des régles ; 3°. les expériences que j'ai proposées sur le linge, & l'absence des accidens aux parties naturelles de la femme, doivent rassurer, à tous égards. Enfin les vraies fleurs blanches dépendent de bien des causes. Celles qui peuvent y donner lieu sont l'âcreté & l'épaississement de la partie lymphatique du sang, & son engorgement dans la matrice ; la foiblesse des solides, par quelques vices qui leur ont été communiqués ; le relâchement naturel de la matrice, la délicatesse du tempérament des femmes ; les mouvemens violens & fréquens, que cette partie peut éprouver, tant par le coït, que par des moyens artificiels, que les passions suggerent. Les congestions de la partie blanche du sang ; les différens vices particuliers, comme le scorbut, le cancer, les écrouelles, &c. peuvent donner lieu aux fleurs blanches.

Au reste, une des raisons qui favorisent le plus l'épaississement de la lymphe, &, par conséquent, les fleurs blanches,

eſt la foibleſſe de l'eſtomac, & celle du tempérament, en général. Dans ces circonſtances, il faut prendre l'avis d'un médecin éclairé, ou conſulter le *Dictionnaire de Santé*, le *Précis de Médecine* de M. *Lieutaud*, le *Traité des Fleurs blanches* par M. *Raulin*.

Comme le lait, les lochies & les hémorrhoïdes n'ont guères lieu, chez les femmes, que dans le tems des couches, j'en parlerai à cet article.

CHAPITRE VIII.

Des Paſſions, en général.

LEs paſſions ſont le penchant que l'on a à une choſe plutôt qu'à une autre. Tous les âges y ſont ſoumis. Si nous penſons, ſi nous réfléchiſſons, il ne paroît pas que ce ſoit au premier moment de notre vie. La foule d'objets qui nous environnent, dans le nouveau monde que nous habitons alors, ne fait ſur nous aucune impreſſion, & nous eſt étrangere. Nos mouvemens partent de la machine; & nos ſens engourdis ſont des voiles épais, qui dérobent à notre ame ſes ſentimens & ſes penſées. Mais comment ſe peut-il que, nés dans cette

espece d'anéantissement, nous paroissions ensuite avec tant d'éclat ? C'est un mystere dont nous ignorons le secret quoiqu'il soit renfermé en nous-mêmes. Le desir est, sans doute, le premier mobile des passions ; c'est lui qui met en jeu les ressorts de la société. Il tire le paresseux de la nonchalance dans laquelle il étoit plongé ; il fait mouvoir le pauvre & le riche, le fort & le foible, le savant & l'ignorant : en un mot, c'est le desir qui rend l'homme heureux ou malheureux.

Cependant ce que je viens de dire mérite quelqu'éclaircissement ; car, entre les passions & le desir, il paroit y avoir des différences. Quoique les passions excitent nos desirs, ou que les desirs soutiennent nos passions, il faut observer que, si nous naissons avec quelques desirs, c'est avec ceux que nous croyons devoir nous rendre heureux, au risque de nous tromper nous-mêmes & de nous aveugler. Le plus grand criminel envisage son bien-être dans son crime, comme le plus vertueux éprouve en lui-même une certaine satisfaction. Il y a cependant bien de l'éloignement entre l'une & l'autre passion : c'est donc une absurdité des plus grossieres d'avancer comme l'a fait un auteur, qu'entre le crime & la vertu, il n'y a que le préjugé de différence. Mais commen-

l'opinion peut-elle être certaine ! En pareil cas, il eſt ſur qu'il y a une régle pour connoître la vérité, & que chaque homme a naturellement une idée du bien & du mal, de la joie & de la triſteſſe ; que tout ſe préſente à notre eſprit par le miniſtere des ſens, & que nous nous portons avec vivacité à ce qui les affecte le plus.

Tout bien conſidéré, & par les différens effets qui réſultent des paſſions, on peut, en quelque façon, les regarder, pour la plûpart, comme des eſpéces d'accès périodiques de folie, qui entraînent l'eſprit avec tant de violence & de furie, qu'il ne nous eſt pas toujours aiſé de nous en rendre maîtres ; ce qui eſt cauſe qu'ils prennent inſenſiblement un ſi grand empire ſur nous-mêmes, que nous ſommes inhabiles à les ſurmonter. Pour donner plus de jour à cet article, je crois devoir diviſer les paſſions en quatre Sections.

SECTION. I. *De la colere.*

Toutes les paſſions dépendent en général, de l'impreſſion plus ou moins vive, que les nerfs * reçoivent, ſoit

* Les nerfs ſont des cordons blanchâtres, qui permettant le paſſage d'un fluide extrêmement ſubtil, que l'on appelle *eſprit animal*. C'eſt par l'intermède des nerfs que nos ſens jouiſſent de leurs facultés. Enfin ce que l'on nomme *le tiran* dans le bœuf eſt la réunion & l'aſſemblage de pluſieurs filets nerveux,

par l'effet de notre propre imagination ; soit que cela dépende d'une cause étrangere, comme lorsque l'on voit quelque chose qui flatte ou qui déplaît. Eu égard aux circonstances qui nous affectent, les nerfs sont susceptibles de se contracter & de se dilater. Dans la colere, les nerfs sont dilatés. La fatigue, que ressentent ordinairement les personnes qui y sont sujettes, le prouve. Dans cette passion, les esprits se portent sans interruption, avec plus de vivacité & d'action, dans toutes les fibres ; ce qui les entretient dans une tension continuelle : alors le cours des esprits animaux, ainsi accéléré, augmente aussi celui des autres fluides, dilate leurs canaux, & met les uns & les autres dans un très-grand désordre qui peut être suivi de convulsions, d'épilepsies, d'hémorrhagies, de palpitations de cœur, de fievres, &c. Toutes les veines se gonflent ; les membres se roidissent ; la bouche écume : les yeux sont éteincellans ; le plus souvent même la transpiration & la sueur sont tellement augmentées, que le corps de ces effrénés est tout fumant. Qui ne peut reconnoître, à ce tableau effrayant, une véritable folie qui dégrade autant l'homme, qu'elle est indigne de lui ? Les femmes ne sont point exemptes de tous ces désordres.

SECTION II. *De la Joie.*

Nous ſommes aſſez naturellement portés à cette paſſion : elle paroît même une de celles qui ſympathiſent le plus avec notre exiſtence.

La joie & la gaieté excitent la tranſpiration, parce qu'elles raniment & accélerent le mouvement. Elles donnent un paſſage libre aux fluides nerveux, en procurant le relâchement des fibres : elles atténuent les humeurs, & font exécuter à propos les fonctions qui dépendent de l'équilibre de la circulation du ſang. Dans cet état, il ne ſe fait d'autre ſécrétion que celle des humeurs qui pourroient être nuiſibles au reſte de la maſſe des liqueurs : auſſi voit-on les perſonnes gaies ſe mieux porter que celles qui ſont ſombres & taciturnes.

Quelqu'avantageuſe que ſoit cette paſſion, elle peut devenir dangereuſe, quand elle eſt portée à l'excès. Une joie immodérée affoiblit les eſprits. & cauſe ſouvent des morts ſubites Une trop grande circulation des eſprits animaux eſt fatale dans les maladies convulſives. Quoique la joie ſoit ſujette à des inconvéniens, malgré cela, il vaut mieux avoir cette paſſion, que d'être ſujet à la colere. La gaieté eſt le charme de la jeuneſſe, & l'ame de la ſociété.

SECTION III. *De la Crainte & de la Triſteſſe.*

La crainte & le chagrin affectent les organes du cerveau. Dans les perſonnes timides, les nerfs ont un certain mouvement, les eſprits ſont embarraſſés & gênés dans le cours naturel de leurs fonctions. Dans la triſteſſe, le ſang circule plus abondamment & plus lentement dans nos vaiſſeaux, parce que les nerfs ſont bouchés, & que les eſprits animaux ne peuvent plus arriver au cœur avec la même facilité ; ce qui empêche cet organe eſſentiel à la vie d'exécuter parfaitement ſes fonctions. Nous ſoupirons dans la triſteſſe, parce que le ſang ſe croupit, pour ainſi dire, pendant un certain tems, dans les poumons qui ſe trouvant embarraſſés, s'irritent & ſe contractent : de-là la difficulté de reſpirer. On eſt pâle dans la triſteſſe, parce que le ſang, qui doit ſe porter aux extrêmités, n'y peut circuler librement faute d'un véhicule ſuffiſant pour le faire avancer. La parole manque, parce que les muſcles ſont privés des eſprits qui leur communiquent le mouvement. Le défaut d'appétit, le mauvais tempérament, la paralyſie, le ſcorbut, les vapeurs ſont aſſez ſouvent les ſuites de la triſteſſe. La terreur & la crainte, pouſ-

fées à leur plus haut degré, ont auſſi des ſuites aſſez ſouvent funeſtes : elles ſuppriment tout d'un coup toutes les évacuations des humeurs : elles occaſionnent des toux convulſives, & font périr en un moment, comme il arrive aſſez fréquemment après une frayeur ſubite. Dans cette ſituation, les eſprits, qui partent du cerveau, n'ont aucune communication libre avec les autres parties du corps : l'obſtruction eſt univerſelle ; d'ou s'enſuit un refroidiſſement ſubit, qui porte le trouble dans l'œconomie animale, & qui détruit enfin tous les reſſorts de la machine. *

SECTION IV. *Des effets des Paſſions ſur les Tempérumens.*

La volonté eſt une puiſſance aveugle, dépendante de l'entendement, comme l'entendement dépend lui-même des impreſſions extérieures, qui affectent nos ſens. Il eſt certain que nous naiſſons avec des diſpoſitions propres à acquérir des connoiſſances, & à ſaiſir l'image du bien ou du mal qui ſe préſente à notre eſprit, par le miniſtere des ſens, ou bien par la combinaiſon des percep-

* Cet état devient encore plus dangereux chez les filles & les femmes qui ſont dans un tems critique. On ne doit jamais les effrayer, ni leur apprendre quelques nouvelles diſgracieuſes, ou qui puiſſent leur cauſer une joie trop précipitée.

tions antérieures : nous approuvons celui-là, & nous détestons celui-ci. Toutes ces dispositions & toutes les autres actions de l'ame naissent, à leur tour, des impressions que font sur nos sens les idées & les objets qui les ont frappés.

J'ai dit plus haut, que dans les passions, les nerfs étoient affectés ; j'ai fait appercevoir les differens changemens qu'ils éprouvoient, eu égard au genre de passion qui les affecte : d'après cela, il est aisé de pressentir ce que la colére peut produire sur un tempérament sanguin & hystérique, & sur un esprit vif. La colere nuit également à un tempérament phlegmatique, & à un esprit sombre, parce que l'effet de cette passion est d'animer trop subitement les liqueurs, en un mot, de faire succéder le grand chaud au grand froid : elle est souvent plus violente chez la femme que chez l'homme, & n'est ordinairement, chez ce dernier, que le produit d'une passion momentanée. Mais, si la décence & les égards qu'une femme se doit à elle-même la retiennent, le cœur n'y perd souvent rien. L'ame préoccupée saisit tous les moyens d'obtenir la réparation de l'outrage ; ce qui influe sur l'œconomie animale, & la dégrade bientôt dans les tempéramens foibles & délicats. La raison peut seule obvier à cet inconvénient.

La gaieté convient très-bien aux tempéramens phlegmatiques, & aux caracteres doux & tranquilles : elle donne du reſſort à toutes les parties, & diſſipe les mauvaiſes humeurs. Mais cette paſſion doit être amenée par degrés. Si, d'une ſombre mélancolie, on paſſe rapidement à une gaieté complette, on donne à la nature une ſecouſſe qui peut lui devenir préjudiciable.

De toutes les paſſions qui nous affectent le plus, l'amour peut tenir le premier rang. L'avare, comme le riche, s'y abandonne : tout ce qui a vie dans la nature ſemble ſoumis à ſon empire. On ſait les excès auxquels il porte l'homme. Il le rend irraiſonnable : ſouvent même il le dégrade, en lui faiſant ſacrifier ſon honneur à ſa fortune. Combien auſſi n'influe-t-il pas ſur nos ſens & ſur notre tempérament ? Le deſir d'un moment en eſt ſouvent l'objet. S'abandonner ſans réſerve à l'amour, c'eſt ſe rendre criminel ; s'y oppoſer trop conſtamment, c'eſt donner lieu à des maladies ſouvent incurables, ſur-tout chez les filles : de là les jauniſſes, les pâles couleurs, la maigreur, la phthiſie ; la pulmonie, les fievres lentes, la mélancolie, la manie, la folie, &c. On peut conſulter le *Dictionnaire de Santé*, pour ces différentes maladies qui affectent plus particuliérement les filles d'un tempérament qui

paroît tranquille, que celles qui sont d'un tempérament vif & bouillant. Chez les premieres, la transpiration ne se fait qu'avec peine ; les esprits se concentrent, & sont même en plus grande abondance ; leur ame s'affecte aussi davantage, & s'arrête plus long-tems sur les objets ; au lieu que les filles qui sont d'un tempérament un peu gai, transpirant beaucoup, & conservant moins d'esprits, cette passion ne fait sur elles qu'une impression passagere.

Enfin, quoique toutes les passions semblent légitimes dans leurs principes, un pas de trop les rend quelquefois illicites & pernicieuses.

CHAPITRE IX.

Des Sens en général.

LA formation des sens est certainement un des plus beau chefs-d'œuvres de la nature. Nos sens sont, quand il nous plaît, des ministres actifs, intelligens & fidéles, qui rendent compte à notre ame de ce qui se passe dans l'univers, & de ce qui peut nous affecter dans certains cas. Sans eux, toute la nature nous deviendroit souvent indifférente, sur-tout si nous étions privés de

la vue & du toucher. Les nerfs, qui communiquent tous avec le cerveau, se répandent sur tout notre corps, & sont les instrumens immédiats de nos sensations. Pour les produire, les nerfs ont à subir cinq changemens différens. D'abord ils naissent sous la peau, & ressemblent à de petites houppes nerveuses très-fines, très-délicates & toujours remplies d'un fluide spiritueux, qui les rend sensibles aux moindres impressions. Bientôt après, ces mêmes appendices, ou parties nerveuses, se répandent sur la langue, y acquiérent un nouveau degré de sensibilité, & forment l'organe du goût. Elles se perfectionnent dans la membrane qui tapisse l'intérieur des narines; nous donnent des sensations moins grossieres, & forment l'odorat. Dans l'oreille, elles sont encore plus raffinées; aussi ce sens est-il plus parfait que tous les autres: enfin ces houppes nerveuses forment l'œil qui n'est lui-même qu'un nerf épanoui, poussé au plus haut degré de perfection, & dont le sentiment l'emporte sur tous les autres en vivacité & en délicatesse. La perfection de ces différens organes dépend du plus ou du moins de délicatesse des parties qui les constituent.

Les hommes & les femmes ont presque tous le même degré de sensibilité.

La conformation des uns & des autres eſt à peu-près ſemblable. Ce ſont les mêmes ſens, les mêmes organes, les mêmes nerfs, les mêmes diſtributions. Cependant, ſi l'on en doit juger par la délicateſſe de la peau des femmes, il paroît qu'elles doivent être plus ſenſibles que les hommes. Elles ont auſſi des ſens plus vifs, un toucher plus délicat, & des ſenſations plus diſtinctes. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on leur apprit, dès l'enfance, à faire uſage de leurs ſens, pour les mettre en état de réunir un jour tous les avantages du corps, & tous les talens de l'eſprit. La bonnne éducation, l'étude de certaine ſcience, & la lecture de quelque bon ouvrage, ne peuvent que rectifier les ſenſations, & ouvrir l'eſprit. On ne ſçauroit croire combien les premiers élémens de l'enfance influent ſur les ſens.

SECTION I. *Du Goût.*

De tous les ſens, le goût eſt un des plus flatteurs, par les plaiſirs réitérés qu'il nous donne : c'eſt même un des plus néceſſaires. D'un côté, il nous procure une ſenſation agréable ; de l'autre, il fait un bien réel à la machine : il eſt le gourmet de l'eſtomac, & donne la vie aux autres ſens. Il nous apprend à diſtinguer les alimens utiles, & à rejetter

ceux qui peuvent être nuisibles. La langue, le palais, &c. concourent à former ce sens délicat, qui paroît être le premier agrément dont jouit l'enfant qui naît; & c'est ordinairement le dernier amusement du vieillard qui se croit heureux, quand il en jouit jusqu'au tombeau.

Il y a des alimens qui impriment sur la langue une sensation désagréable, & qui cependant peuvent être salutaires. Les racines des plantes, les écorces des arbres, les feuilles, les fruits même de certaines productions végétales que l'Auteur de la nature a répandues sur la terre, pour nous soulager dans nos maux, & pour remédier à nos infirmités, deviennent des secours inutiles, s'ils répugnent à notre goût. Je conviens que tout ce qui a le caractére de médicament produit dans l'organe du goût un certain dérangement. Mais, combien de fois aussi l'imagination n'y a-t-elle pas de part?

Quand les alimens font sur la langue une sensation douce, tempérée, que les huiles, les sels & la terre y paroissent combinés en égale proportion, pourquoi en chercher d'une nature contraire, qui, en excitant d'avantage l'appétit, détruisent insensiblement la délicatesse des houppes nerveuses de la langue, & diminuent l'organe du goût; ce qui pro-

duit des indigestions, &, par la suite, le délabrement de l'estomac.

Si des alimens d'une certaine qualité, tels que les ragoûts trop épicés, les fruits trop verds, les sucreries, &c. peuvent altérer l'organe du goût, les boissons trop spiritueuses, celles qui sont trop chaudes, ou trop froides, peuvent aussi diminuer sa finesse. On doit également se méfier des substances âcres & mordantes, qui sont les poisons du corps. Quant aux maladies qui portent tout leur effet sur la bouche ou sur la langue, c'est aux médecins à y remédier.

SECTION II. *De l'Odorat.*

L'odorat est un ministre fidéle à qui rien n'échappe, un guide vigilant, qui avertit du danger. Il concourt à augmenter les plaisirs du goût, sans chercher à les partager. Souvent il le détourne, ou il l'approuve dans ses caprices. L'odorat, comme on peut en juger, n'est, à proprement parler, qu'un sens auxiliaire du goût; car, lorsque nous prenons ce qui plaît à la bouche, c'est sur-tout, quand l'odorat lui a servi d'avant-goût. Cependant ce sens a des facultés plus étendues, &, par conséquent, des plaisirs variés, des désagrémens que le goût ne partage point avec lui. Enfin, quoique l'odorat ne paroisse

roiſſe avoir été formé que comme un ſupplément du goût, il a cependant des loix ſéparées, des ſenſations diſtinctes, qui ne ſe confondent point avec celles de la bouche.

Ce qui fait le principe de la vie de l'enfant fait auſſi celui de ſes peines. A peine eſt-il né, que l'air qui entre dans ſes narines lui cauſe de la douleur, & met tous ſes muſcles en convulſion, en un mot, le fait éternuer. C'eſt ainſi que, par l'effet de l'air ſur les nerfs de l'odorat, la machine ſe ſouleve; &, par ſes efforts, elle met en jeu tout le méchaniſme de la reſpiration : ce que l'enfant reſſent, en naiſſant, nous l'éprouvons, tous les jours. S'il nous arrive de ſortir d'un endroit échauffé pour reſpirer ſubitement un air froid, nous ſentons une vive impreſſion qui nous contraint d'éternuer. C'eſt ainſi que l'Ateur de la nature, en rendant l'air vif & fluide, lui a donné le pouvoir de faire reſpirer tout ce qui eſt animé.

S'il eſt avantageux de ne point trop fatiguer l'odorat, pendant la jeuneſſe, il ne l'eſt pas moins de le ménager, tout le tems de la vie. Les perſonnes qui font un uſage immodéré des odeurs ont ordinairement l'odorat émouſſé, & font perdre à cet organe toute ſa ſenſibilité. Les animaux nous donnent des exemples bien frappans du ménagement qu'exige

l'odorat; & des gens sages sont parvenus à perfectionner ce sens par les soins qu'ils y ont apportés, quelques-uns même l'ont poussé à un degré incroyable de finesse, en ne lui présentant, dans la nécessité, que des odeurs qui ne pouvoient y exciter que des sensations délicates.

Pour prouver combien la familiarité que l'on contracte avec les odeurs fortes est contraire à l'odorat, il suffit de jetter les yeux sur l'effet qu'elles produisent, présentées sous le nez d'une personne languissante, ou qui se trouve mal, quand elle n'y est point accoutumée. Le vinaigre suffit, le plus souvent, chez celles-ci, tandis que d'autres, qui ont l'odorat absorbé par cette diversité d'odeurs que la prodigalité & le luxe ont inventées, sont très-longtems à revenir, parce que, chez ces dernieres, les parties spiritueuses & volatiles des odeurs les plus fortes ne font plus d'impression sur l'odorat.

On peut donc conserver ce sens précieux dans toute son intégrité, si l'on a soin d'éviter les odeurs fortes, les essences musquées, & généralement tout ce qui peut affecter trop vivement cet organe.

SECTION III. *De l'Ouïe.*

Sans l'ouïe, le commerce des hommes nous seroit inconnu : nous ne goûterions ni les charmes de l'harmonie, ni les douceurs de la voix. Nous ne pourrions pas encore emprunter les secours de l'éducation pour orner l'esprit & le cœur. Avec le sens précieux de l'ouïe, nous éclaircissons nos doutes, nous rectifions nos idées & nos pensées ; nous voyons d'un coup d'œil tous les progrès de l'esprit humain ; nous comparons les tems, & nous faisons passer devant nous l'histoire de l'univers.

Si le sens de l'ouïe est le plus raffiné de ceux dont j'ai parlé, il est aussi sujet à de plus grandes erreurs. Il nous communique des sensations plus délicates, mais moins fidéles. Enfin il nous trompe, toutes les fois que nous ne pouvons pas rectifier, par le toucher, les idées qu'il produit en nous. Comme la matiere qui fait l'objet de cet organe est plus subtile, moins à notre portée, & qu'elle nous donne des sensations qui nous sont plus avantageuses, il est naturel que nous portions un jugement moins sain de la nature des objets dont elle nous rend les impressions.

La premiere illusion que produit l'oreille est de nous donner des idées fauſ-

ſes de la diſtance des objets d'où partent les ſens. Je crois devoir dire, à ce ſujet, comment s'opére l'entendement.

Le ſon conſiſte dans les vibrations de l'air. Quand on frappe une cloche, les parties frappées ſe fléchiſſent & s'éloignent les unes des autres, en certains points. Cet éloignement doit néceſſairement faire reculer les parties de l'air : celles-ci ſe compriment; &, quand elles veulent reprendre leur premier état, elles ſe reſſerrent ou s'avancent : c'eſt ce débandement qui, venant à frapper l'oreille, produit le ſon. Quand les parties de l'air ſe débandent, elles agiſſent de tous côtés. Mais, lorſqu'en ſe débandant vers un côté, elles rencontrent quelque corps ſolide, auquel elles ne peuvent pas tranſmettre leur mouvement, elles reviennent ſur leurs pas; ce qui produit le choc. Mais il faut, pour cela, que les rayons ſonores tombent ſur une ſurface concave.

Quelques perſonnes peuvent être ſurpriſes de voir que des ſourds entendent, au moyen d'un cornet. Par ce ſecours, tous les rayons ſonores, qui entrent par le pavillon du cornet, ou par ſa plus grande évaſion, vont ſe tranſmettre dans l'oreille, par l'extrémité la plus petite de ce même cornet. Alors la quantité des rayons ſonores, réunis dans un ſi petit eſpace, occaſionnent une plus grande

vibration de l'air, & par-là rétabliſſent l'ouïe, tant que ce ſecours agit.

Quand on s'eſt habitué, de bonne heure, à connoître les corps capables de produire les bruits même les plus forts, on eſt moins incertain ſur leurs diſtances : on peut alors déterminer la proximité des ſons intermédiaires entre le bruit le plus fort, & le ſon le plus doux. Ceux qui n'ont pas l'oreille habituée à ce manége croient très-éloigné l'endroit d'où vient le coup, tandis qu'il eſt ſouvent très-près ; le ſon très-faux, quand il eſt très-juſte ; & très-aigre, quand il ne l'eſt que médiocrement. C'eſt donc de l'habitude dans la comparaiſon de l'oreille avec le corps ſonore, que dépend la juſteſſe & la ſenſation de l'ouie. Ce que je viens de dire eſt indiſpenſable pour ceux que l'on deſtine à la muſique & à la déclamation. J'expoſerai les moyens que l'on peut mettre en uſage pour y parvenir, lorſque je parlerai de la voix.

SECTION IV. *De la Vue.*

La vue eſt le plus beau de tous les ſens. L'œil, ce globe lumineux, qui ne tient au corps que parce qu'il eſt uni à ſa partie la plus ſubtile, nous trace le tableau de toutes les beautés de la nature, comme il eſt lui-même le por-

trait de nos pensées. Combien de fois ne découvre-t-il pas ce que l'ame voudroit cacher ? Si l'œil est la partie de notre corps la plus vive & la plus animée, on n'ignore point avec quel avantage une jolie femme sçait en profiter, & quels charmes il lui donne. Enfin l'œil nous donne la connoissance des choses les plus éloignées.

Quoique l'œil soit le sens le plus fin, il est pourtant sujet à nous tromper. Il semble qu'il ne nous fasse appercevoir les objets, que pour nous donner des idées fausses, des sensations erronées, & des regrets légitimes. En un mot, plus ce sens nous est précieux, plus les sensations qu'il produit sur nous sont captieuses ; & plus nous devons nous mettre en garde contre l'erreur dans laquelle il nous entraîne assez souvent.

Il y a des circonstances dans lesquelles on doit perpétuellement se prémunir contre les idées que la vue excite. Les jugemens que l'on porte alors doivent avoir l'approbation du toucher. Mais, dans d'autres circonstances, l'œil frappé d'un objet juge aussi-tôt qu'il l'a apperçu. L'effet s'en communique à l'ame ; & cette derniere, une fois d'accord avec l'œil, maîtrise la raison, & détruit son empire. L'œil participe encore à notre instruction bonne ou mauvaise, eu égard aux différens objets que

nous lui préſentons. Ce que l'œil dévore l'eſprit le ſaiſit.

Si l'on conſidere les divers phénomenes qui concourent à la formation de la vue, (ce qu'il ne m'eſt pas poſſible d'expliquer dans cet ouvrage,) on peut être certain que l'ame n'appercevant les objets, qu'à l'occaſion de l'image diſtincte, qui s'en forme dans l'œil, il s'enſuit de-là qu'on ne ſauroit voir clairement les objets éloignés; car l'angle que forment les rayons qui en viennent eſt trop petit, quand la diſtance eſt grande: par conſéquent, la diſtance d'un grand corps pourra ſe réduire à un ſeul point, & ſera par-là confuſe.

Quand on a été dans un endroit obſcur, l'œil ne peut ſouffrir le grand jour, parce que la prunelle qui a été extrêmement dilatée reçoit, en plein jour, une trop grande quantité de rayons lumineux. Lorſqu'on eſt ſur un vaiſſeau, ou dans un batelet, à meſure qu'on s'éloigne du rivage, les objets que nous appercevons ſemblent ſe mettre en mouvement, parce que nous ne ſentons point que nous ſommes entraînés par l'action du vaiſſeau qui nous porte. Enfin, pour que l'organe de la vue procure tous les avantages que nous devons en attendre, il faut que toutes les parties qui le conſtituent ne ſouffrent aucun dérangement. Nous ſerions donc ſujets à une

multitude d'accidens dans cette partie ; ſi l'Auteur de la nature n'y avoit pourvu, en couvrant, pour ainſi dire, l'œil par les paupieres qui ſont revêtues de poils que l'on nomme *cils*, & qui lui ſervent encore de préſervatif.

SECTION V. *Du Toucher.*

Le toucher a ſes avantages réels ; tant parce qu'il eſt le plus étendu de nos ſens, que parce qu'il nous eſt le plus néceſſaire, le moins trompeur, & qu'il contribue à notre tranquillité. Ce ſens eſt le dernier que nous conſultons, parce qu'il eſt comme la pierre de touche de tous les autres : c'eſt lui qui rectifie nos jugemens ; donne de la préciſion à nos idées, & de la force à notre eſprit. Il met, pour ainſi dire, la derniere main aux ouvrages de nos ſens. Il tient notre ame, à chaque inſtant, à l'abri de l'illuſion & de l'erreur. En un mot, le toucher eſt la reſſource de celui qui a perdu la vue : c'eſt la baſe de nos ſenſations, & l'interpréte le plus fidéle de notre ame.

Le tact eſt l'ame de tous les arts. Ce n'eſt qu'en faiſant un fréquent uſage de ſes mains, que l'homme ſe perfectionne dans les différens talens qu'il peut exercer. Mais, pour parvenir à conſerver le tact dans ſon intégrité, il faut, ſi l'on

peut, éviter les travaux durs & pénibles, qui durciſſent l'extrémité des doigts, en les privant de leur ſoupleſſe naturelle.

Si la ſtructure des doigts & la délicateſſe de la peau ſemblent contribuer à la fineſſe du toucher, les femmes doivent, à cet égard, l'emporter de beaucoup ſur les hommes. Mais un doigt de moins, un doigt mutilé, une main deſſéchée, ou goutteuſe, alterent immanquablement la fineſſe du tact.

SECTION VI. *De la Voix.*

Mon intention n'eſt pas de mettre la voix au rang des ſens. Si je parle actuellement de ce moyen d'exciter dans notre ame les mêmes impreſſions que reſſentent ceux qui chantent, c'eſt qu'elles ne peuvent avoir lieu, ſans que l'ame en ſoit vivement affectée.

Toutes les fois que l'on veut chanter, il faut néceſſairement mettre en jeu les muſcles deſtinés à tendre les cordes vocales de la glotte *; & c'eſt cette tenſion qui donne plus ou moins de juſteſſe & de préciſion dans le chant.

Plus l'ouverture de la glotte ** eſt étroite, plus l'air y paſſe avec rapidité;

* M. Ferrein, célébre médecin, eſt l'auteur de cette découverte.

** La glotte eſt ce qu'on appelle la *pomme d'Adam*.

& plus le son est aigu. On voit par-là que ceux qui s'efforcent de donner à leur voix un son fort aigu, seroient enfin suffoqués, s'ils continuoient trop longtems, parce qu'alors, comme ils retréciſſent entiérement la glotte, il ne peut sortir que peu d'air : il leur arrive donc la même chose qu'à ceux auxquels on arrête la respiration. Si l'on élargit trop l'ouverture de la glotte, l'air qui passe, sans beaucoup de vîtesse & sans peine, ne se brise pas, & n'occasionne point de frémiſſement. La glotte, comme on peut le voir, est le véritable endroit où se forme le son. L'espace de la bouche & des narines ne contribue en rien à la production de la voix ; mais il peut lui procurer d'autres avantages : l'altération de la voix devient sensible dans les rhumes, lorsque le nez est bouché, ou qu'il y a quelque fente au palais.

La justesse de la voix dépend encore de celle de l'oreille. Quand la sensibilité des oreilles est inégale, les cordes vocales sont tirées par deux puissances opposées, qui changent la disposition de leur tension naturelle : alors on doit entendre des sons faux, & chanter de même. Mais, lorsque, par accident, une oreille devient plus foible que l'autre, cela n'empêche pas qu'on ne chante juste, parce qu'on a d'abord commencé par entendre chanter ainsi, & que l'ha-

bitude corrige assez souvent le défaut de l'organe.

La voix est regardée, à juste titre, comme l'organe de nos pensées. Il est donc nécessaire qu'elle ait avec notre ame une relation intime : sans cela, elle peut nous tromper, comme les autres sens. Elle est tellement l'interpréte de l'ame, qu'une voix douce semble annoncer la douceur des mœurs, & celle du caractere : au contraire, une voix dure marque la rudesse des mœurs, & celle du caractere. Quoique cette union de la voix avec l'ame paroisse avoir quelque vraisemblance, on observe pourtant quelquefois le contraire ; car un défaut dans l'ouïe diminue le prix de la voix ; & d'ailleurs le nez & le cerveau sont sujets à certaines maladies qui la privent de tout son agrément. La peur fait encore perdre la voix ; mais cette perte n'est alors que momentanée. Les brouillards, la fumée des lampes mal éteintes, les fruits acides, &c. ne contribuent pas peu à altérer cet organe. On peut remédier à cet accident, en faisant usage de quelques tasses de thé, ou d'une infusion de capillaire avec un peu de sucre.

Les noix, les cerneaux & les amandes sont un mêts délicat pour les dames. Cependant, si elles vouloient réfléchir sur les inconvéniens qui resultent

d'une pareille satisfaction, elles se priveroient volontiers d'un tel mêts qui, chargeant trop l'estomac, les excite à tousser, & leur cause ensuite une extinction de voix. Enfin les liqueurs fortes, ou trop épicées, produisent l'épaississement de l'humeur bronchique, & font perdre à cet organe sa justesse & son harmonie.

Quand les accidens qui arrivent à la voix dépendent d'une cause simple, c'est-à-dire, d'un défaut dans le régime, on peut y remédier, 1°. en observant une diéte exacte, & en s'abstenant soigneusement de tout ce qui a pu donner lieu à l'altération de la voix; 2°. en usant, pendant plusieurs jours, de quelque béchique en infusion, ou d'autres remédes de la même classe, qu'on laissera fondre dans la bouche, & que l'on avalera doucement avec la salive. Les infusions pourront être composées de fleurs de violette ou des épluchures du cacao. On peut aussi faire usage des quatre fleurs, ou bien de celles de coquelicot, en ajoutant à l'une de ces infusions un peu de miel de Narbonne. Pour la bouche, on doit employer les tablettes de guimauve sans sucre, le jus de réglisse à la reine, ou le sucre candi.

Si l'enrouement ou l'altération de la voix dépendent des brouillards auxquels on s'est exposé, il faut préférer l'infu-

sion des capillaires, celles du thé, de la racine de scorsonnere, &c.

Si, à l'enrouement & à la difficulté de chanter, il se joint une toux fréquente avec des picotemens & des ardeurs de poitrine, on doit donner la préférence aux bouillons de mou de veau. On fait cuire encore des navets sous la cendre chaude; &, après les avoir épluchés, on les écrase dans du lait que l'on a fait bouillir auparavant, & qu'il faut faire bouillir, une seconde fois avec les navets. Cette espece de potage est très-agréable, & nourrit, sans que l'on soit obligé d'avoir recours à d'autres alimens. Je crois devoir encore prévenir que, dans cette circonstance, on doit éviter le vin, le café, le chocolat, les salades & les autres mêts crus ou épicés.

Je ne parle point des huiles, parce qu'elles ne conviennent pas à tous les tempéramens, principalement à ceux qui sont bilieux ou phlegmatiques.

CHAPITRE X.

De l'Exercice & du Repos.

ON n'ignore pas combien l'exercice est utile à la santé. Si les hom-

mes y sont plus particuliérement destinés, les femmes ne doivent point s'en croire exemptes. Si elles s'y livroient un peu plus, peut-être s'épargneroient-elles beaucoup de maladies. Elles seroient certainement moins sujettes aux vapeurs. La nourriture, sans l'exercice, devient un fardeau; & l'exercice, sans nourriture, ne sert qu'à accélérer notre destruction. Le travail n'est point une chose abjecte, ni une punition; au contraire, il est un préservatif contre les maladies. L'opulence, la médiocrité & la pauvreté ont chacun des travaux qui peuvent leur convenir. Les anciens étoient si convaincus de l'utilité de l'exercice, qu'ils s'en faisoient un devoir indispensable. Mais le luxe & la gourmandise ont insensiblement captivé les hommes, & leur ont fait perdre de vue l'objet le plus essentiel à leur santé.

Si le manque d'exercice peut altérer la santé des hommes, la vie que menent la plûpart des femmes les prive quelquefois, de très-bonne heure, des plaisirs qu'une société honnête peut leur procurer. Mon intention n'est pas de prescrire un exercice forcé: il faut le proportionner à l'état, à l'âge, au tempérament & aux forces des différens sexes. Quand une femme est jeune, forte, vigoureuse, bien constituée & bien portante, croit-elle faire un exercice

convenable, en sortant de son lit pour aller à sa toilette, de sa toilette à la table, de la table au jeu, & de-là au spectacle? Le plus grand exercice des femmes qui vivent ainsi est donc à peu-près de deux heures; encore leur faut-il une voiture commode où elles soient tranquilles, & souvent les glaces fermées. Le reste de la journée se passe ordinairement devant un miroir ou devant une table de jeu où elles ont presque toujours l'esprit tendu, & le corps sans mouvement: de-là les indigestions fréquentes, & quelquefois la suppression des régles, les grossesses plénibles, & enfin les couches fâcheuses. Les courses à pied, & quelquefois à cheval; la promenade du matin dans un lieu pur & serein, & le soir, après le soleil couché; le jeu de boule, l'exercice du volant; une danse modérée, un œil attentif aux affaires de leurs maisons, un soin particulier de l'éducation de leur famille diversifieroient leurs plaisirs, & leurs occupations. Que l'on jette les yeux sur soi-même, sur cette machine admirable, qui constitue l'homme; tout y paroît destiné pour le mouvement. Les muscles font mouvoir le cœur, & circuler le sang: ils broient, divisent & altérent notre nourriture. Il faut donc que leurs mouvemens soient proportionnés à la quantité & à la qualité des alimens que

nous prenons. Les personnes les plus oisives sont celles auxquelles l'exercice est le plus nécessaire, parce qu'elles font un amas plus considérable d'humeurs, & qu'elles regorgent de sucs nourriciers. Celles qui ont l'estomac paresseux, & les fibres délicates, ont absolument besoin de s'exercer; mais elles doivent éviter la danse, les chants forcés & les efforts violens. Ces exercices outrés ne conviennent qu'à des femmes accoutumées à une vie dure & laborieuse, telles que celles de la campagne, & à ces danseuses de profession. Enfin je crois devoir prévenir les femmes de ne point se livrer, pendant l'été, à aucun exercice qui exige certains mouvemens qui peuvent les échauffer & augmenter la transpiration. La promenade est l'exercice le plus salutaire que l'on puisse prendre dans cette saison. La danse convient dans l'hyver, en observant de ne pas s'exposer à un air froid, lorsqu'on a chaud. Il seroit encore à propos que, dans le tems de gelées, les femmes eussent le courage, sauf les précautions requises en pareil cas, de braver un peu cette température d'air, & qu'elles se promenassent, depuis midi, jusqu'à deux heures. Au printems, & dans l'automne, elles pourroient jouer à la boule, au volant, &c. ou bien se promener; mais il faut qu'elles évitent les brouillards

dont ces deux saisons ne sont pas tout-à-fait exemptes.

Enfin le tems que les femmes donnent à leur toilette, au jeu, à certains petits ouvrages, & à la conduite de leur maison, peut être regardé comme un repos suffisant pour elles, eu égard au genre de ces occupations.

CHAPITRE XI.

Du Sommeil & de la Veille.

LE sommeil & la veille partagent le cours de notre vie. Dans la veille, toute la machine est en action. Dans le sommeil, tout est dans le silence. La veille est un état de contrainte; le sommeil, un état naturel. Dans la veille, notre ame paroît participer au calme que nous éprouvons; & nous ne nous appercevons de notre existence qu'à notre réveil qui, en nous rendant nos sens, nous rend aussi nos plaisirs & nos peines.

Si ce sont nos sens qui nous font sortir du sommeil, ce sont eux aussi qui nous forcent d'y rentrer. Les dissipation que nous faisons, pendant la veille, exigent des réparations que nous ne pouvons obtenir que par le sommeil qui diminue les sécrétions, & rend plus

parfaites la coction & la nutrition.

Si le sommeil a ses agrémens, il a ses peines, ses avantages & ses inconvéniens. On ne doit point chercher le sommeil, quand il fuit, ni le fuir, lorsqu'il s'annonce : un trop long sommeil nuit ; un trop court incommode. Quand on ne dort pas assez, on s'énerve, on s'épuise : le sang devient âcre ; la lymphe s'épaissit : on maigrit ; on languit ; & l'ame ne profite qu'aux dépens du corps.

En général, les femmes doivent dormir plus que les hommes : elles sont d'un tempérament plus délicat ; elles mangent & boivent ordinairement moins : en un mot, elles sont sujettes à des pertes & à des dissipations plus considérables, qui exigent une plus grande réparation. Les femmes délicates, & celles qui font peu d'exercice, doivent dormir moins que celles qui sont fortes & robustes, & qui s'exercent davantage. Le sommeil des premieres, & celui des jeunes personnes, ne doit donc être que de sept heures, tandis que celui des dernieres peut être de neuf heures ; & il est encore à observer que les unes & les autres doivent au moins laisser deux heures d'intervalle entre le repas & le moment de se mettre au lit. Celles qui veulent jouir d'une bonne santé, & ne point altérer leurs

charmes, feroient bien de souper très-légérement.

Du lit dans lequel on se couche dépend souvent de la bonté du sommeil. Les saisons semblent pouvoir servir de régles à la composition du coucher. En hyver, les lits de plumes peuvent être permis; mais, lorsque la saison est tempérée, ne seroit-il pas plus salutaire pour la santé de se priver de ces enfans de la molleſſe? Un bon lit de plumes céde facilement au poids du corps; & ses bords relevés, se modelant à la forme du corps, l'échauffent, augmentent la transpiration, & produisent la foibleſſe. Au contraire, un lit composé de trois bons matelats, & d'un sommier de crin, met à l'abri de ces inconvéniens: au moins devroit-on faire observer cette régle aux jeunes personnes.

Quand on est couché, le corps doit être étendu, & la tête peu élevée, c'est-à-dire qu'il faut, dans le lit, avoir la même position que quand on est debout. Les bras doivent être étendus sur les côtés, le long du corps, sans les croiser par-dessus la tête. L'une & l'autre de ces méthodes gênent l'action des muscles pectoraux, & s'opposent à la liberté de la respiration.

Si l'on n'a pas cette attention pour les jeunes personnes, on les expose à

avoir le dos voût , & la tête contrefaite. On doit également éviter de se coucher sur le côté gauche, pour ne point gêner les mouvemens du cœur. Les jambes & les cuisses doivent être étendues, & point rapprochées du ventre ou du derriere. Lorsque l'on releve les cuisses du côté du ventre, on repousse les intestins contre l'estomac dont on diminue le diamettre. Si l'on jette les cuisses trop en arriere, on tire les muscles du bas ventre dont on resserre la capacité. L'un & l'autre de ces inconvéniens troublent les indigestions. Les femmes enceintes ne doivent par perdre de vue ces précations. Pour observer plus exactement ce que je dis, on doit faire faire son lit, de maniere que les côtés soient égaux ; &, si quelque chose doit être plus bas, ce sont les pieds ; mais il vaut mieux que le lit soit égal par-tout. Si la tête est trop basse, ou trop renversée, le sang, qui doit se porter à cette partie, y venant avec trop de rapidité, il en peut résulter des hémorrhagies, des apoplexies, &c. Il y a des circonstances dans lesquelles on peut avoir la tête un peu plus élevée, comme lorsqu'on a la respiration laborieuse, à raison de quelqu'affection particuliere de la poitrine.

On n'ignore point que la propreté est un objet essentiel à la santé. Des draps,

trop long-tems gardés dans un lit, ou venus tout récemment de la leſſive, peuvent avoir des ſuites funeſtes. Il faut en changer ſouvent, & obſerver que ceux que l'on remettra ſoient bien blancs, bien ſecs, & qu'ils ayent une bonne odeur de leſſive, au lieu de ce goût aigre, rance ou moiſi qu'ont ordinairement des draps que l'on a renfermés, auſſi-tôt qu'ils ont été rapportés de la leſſive : je crois même qu'il ſeroit prudent de les déployer, & de les expoſer à l'air, pendant quelques jours, dans l'été, &, pendant trois ou quatre, en hyver, dans une chambre médiocrement échauffée par un feu de cheminée, & à l'abri de toute humidité.

Il ſuffit, en hyver, de ſe couvrir de façon à ſe garantir du froid, ſans avoir trop chaud. Un tems plus doux ne doit point engager à changer la façon de ſe couvrir. Un tems plus froid ne doit point la faire augmenter.

La poſition des lits doit être telle, qu'ils ne ſoient point en face des fenêtres ou des portes. Les rideaux doivent être également fermés. Enfin, dans les appartemens vaſtes, & dont les planchers ſont hauts, il faut, dans l'hyver, entretenir une chaleur douce, pendant la nuit. Les appartemens où l'on couche ne doivent point être expoſés au bruit ; car rien n'eſt plus nuiſible à la ſanté, ni

même quelquefois plus dangereux que d'être éveillé subitement. Il est encore essentiel d'avoir toujours une lampe de nuit, allumée, & quelqu'un couché dans la même chambre, ou du moins tout auprès, pour que, s'il arrive quelqu'accident, pendant la nuit, on puisse avoir du secours, par le moyen d'une sonnette qui sera placée à côté du lit. Ces précautions sont indispensables pour les jeunes personnes, & pour celles qui sont âgées.

Les coëffures de nuit ne doivent point trop serrer la tête, pour ne pas gêner la circulation du sang dans cette partie. En été, la tête doit être moins couverte qu'au printems, en automne & en hyver.

Enfin c'est une mauvaise méthode de coucher la tête nue, en été; de laisser les fenêtres ouvertes, de ne point avoir de rideaux à son lit, & de coucher presque nud, comme le font la plûpart des jeunes personnes. Outre que cette façon est indécente, elle nuit à la santé. Si la transpiration, qui a eu lieu, pendant la nuit, vient à se supprimer subitement par la fraîcheur du matin, elle se répercute, & donne lieu aux pleurésies, aux fluxions de poitrine, aux esquinancies & à des rhumes opiniâtres.

CHAPITRE XII.

De la Beauté.

POUR bien connoître la beauté, il faut consulter le tableau de la nature. Quand on ne suit pas son dessein, on s'égare, & l'on s'expose à être les victimes de l'illusion, de la fantaisie & de la bizarrerie. La diversité des sentimens sur ce qui doit constituer la vraie beauté, fait qu'on peut la diviser en *beauté réelle*, & qui réunit ce que la nature a de plus parfait; & en *beauté imaginaire*, qui doit tout son éclat à certains traits ou à certaines influences qui séduisent notre ame, trompent nos yeux, & captivent nos cœurs, sans que les merveilles de la nature y ayent la moindre part.

La nature, toujours fertile en beautés, n'a pas encore épuisé ses modéles; &, si nous les méconnoissons, c'est à nous qu'il faut s'en prendre : c'est la diversité de notre goût qu'il faut accuser. Jugeons les choses sans prévention : déchirons le bandeau qui nous aveugle trop souvent; & nous serons plus reconnoissans envers une bienfaitrice qui nous offre sans cesse les moyens de re-

connoître ſa puiſſance. Elle ſçait diverſifier nos plaiſirs, en ſuivant des régles invariables, & cacher la beauté dans de grands traits, pour la faire reparoître ſous des traits fins & délicats. En un mot, c'eſt dans l'arrangement ſymmétriſé des parties, & dans la proportion exacte qu'elles ont entr'elles, qu'elle fait réſider ſon ſecret.

Toutes les parties du corps contribuent à la beauté. La figure, la taille, les bras, les mains, les doigts, les ongles même, chez les femmes, augmentent ce qui captive nos cœurs.

En donnant une deſcription exacte des caractéres qui doivent faire diſtinguer la vraie beauté, je ne prétends pas mettre au-deſſus d'elle, ni rejetter les perſonnes qui ne ſeront point conformes au tableau que je vais tracer. Perſonne n'ignore qu'une femme peut être belle, ſans avoir cette exactitude dans les traits & dans la taille, qu'il eſt permis de rechercher, quand on veut connoître à fond juſqu'à quel degré la nature peut-être prodigue envers les unes, œconome pour certaines, & quelquefois avare envers d'autres. Mais, ſi la nature refuſe à quelques perſonnes des avantages paſſagers, elle ſçait les en dédommager par la délicateſſe des ſentimens, par la vertu, la bonté du cœur, la grandeur d'ame, & par mille autres dons

plus

plus flatteurs, aux yeux des gens ſenſés, que la beauté la plus parfaite.

La beauté dépend autant du feu qui brille dans les yeux, & de la forme du nez, que des différentes habitudes de l'ame. On y remarque ſouvent la hauteur, la fierté, l'air ſérieux, le raviſſant, le doux, le tendre, & le languiſſant *.

CHAPITRE XIII.

Du Mariage, en général.

LA plûpart des mariages ſe font par convenance, par néceſſité, & le plus ſouvent par intérêts, ainſi la dignité de notre exiſtence dépend preſque toujours du hazard. D'un côté, la fortune & le rang, de l'autre, les mœurs ou un certain caprice, ſont les ſeules loix que l'on écoute. Qu'il ſeroit, au contraire, à ſouhaiter que l'on ſe guidât ſuivant les vues légitimes du mariage! Les époux ſeroient plus heureux; & l'Etat y trouveroit ſon avantage, ſi l'on avoit un peu plus d'égard à la taille, à la

* Comme tout ce qui doit réellement conſtituer la beauté eſt décrit dans l'*Eſſai ſur la maniere de perfectionner l'Eſpece humaine*, par M. *Vandermonde*, on peut s'en inſtruire dans cet Ouvrage.

figure, à l'âge, au tempérament & aux mœurs des nouveaux époux. Mais, comme on ne consulte ordinairement que la fortune ou la naissance, on ne craint point d'unir une femme jolie & bien faite, avec un homme laid, & contrefait; une femme grasse & en embonpoint, avec un homme maigre, & souvent épuisé, ou une femme maigre, & d'une foible santé, avec un homme fort & vigoureux; enfin une vieille femme avec un jeune homme, ou une jeune femme avec un vieux homme.

Il est certain que la conformation des peres & des meres est une source des perfections ou des imperfections qui se trouvent dans le corps de l'enfant. En effet on voit, tous les jours, des enfans qui ont tout le beau de leur mere, réuni avec les difformités de leur pere, ou qui, par la suite, sont attaqués de quelques vices particuliers, attachés aux mœurs de leurs parens.

Si les défauts corporels du pere & de la mere peuvent influer sur l'enfant, la maigreur n'entraîne pas moins d'inconvéniens. Comme, dans cet état, la surabondance des parties nourricieres n'est pas assez grande, la lymphe prolifique est aqueuse & sans vertu; &, si elle est propre à la génération, l'acrimonie qu'elle contracte se communique aux humeurs du fétus; l'expose

à toutes sortes de maladies & de difformités.

Il y a encore plusieurs difformités du corps, comme les tumeurs de naissance, les taches, les signes, les envies, les boutons, la goutte-rose, qui alterent la beauté de la physionomie, & dont les nouveaux-nés se ressentent très-souvent.

SECTION I. *De la Saison la plus propre pour marier les Demoiselles.*

Il semble que la nature ne nous ait donné d'autres régles pour accomplir le but du mariage, que celle de nos desirs : néanmoins toutes les saisons ne sont pas également convenables à cet objet. Pendant la chaleur de l'été, le sang est épaissi, la bile trop exaltée ; les fibres sont trop relâchés ; la transpiration est plus abondante : on prend moins de nourriture ; à peine la lymphe suffit-elle pour entretenir les forces. Les froids violens ne sont pas plus favorables. Le printems paroît donc la saison la plus tempérée, & la plus égale ; l'air qu'on y respire est plus pur ; en un mot, la nature offre un tableau frapant des avantages du printems, pour la génération & pour la végétation. Les prés se couvrent de verdure; les arbres de feuilles. Dans le printems, on voit

éclorre les feuilles, les fleurs ; les animaux s'accouplent. Dans l'automne, on voit mûrir les fruits.

SECTION II. *De l'Age le plus convenable pour marier les Demoiselles.*

Tous les âges ne sont pas propres à faire goûter les douceurs du mariage. Les premieres & les dernieres années ont leurs obstacles. Si les enfans sont trop foibles, les vieillards sont trop languissans : le milieu de la vie paroît donc le plus propre au mariage qui exige du feu, de la santé & du courage. La force & le tempérament doivent, par conséquent, servir de régles, dans l'établissement des demoiselles.

On a vu des filles de douze ans pouvoir être meres, tandis que d'autres de dix-huit, & même de vingt, n'auroient pu l'être sans danger, à cause de la foiblesse de leur tempérament.

L'enfance * & la puérilité ** ignorent ordinairement ce que c'est que de produire des hommes. Mais à dix-huit ans, il y a dans les deux sexes des sujets assez forts, assez robustes & assez bien constitués, pour être en état de reproduire leurs semblables. Cette préférence, de la part de la nature, s'étend plus

* Son terme ordinnire est celui de quatre ans.

** On compte qu'elle finit à diy ans.

ſur les filles que ſur les hommes. Il y a d'ailleurs, chez les premieres, un ſymptôme non équivoque qu'elles peuvent être meres; c'eſt l'apparition des régles: je paſſe ſous ſilence les ſignes qui peuvent caractériſer la même poſſibilité chez les hommes, parce que cet ouvrage ne les regarde pas.

Quoique l'apparition des régles ſemble le terme marqué pour pouvoir décider l'établiſſement des demoiſelles, on ne doit pas, pour cela, prendre ce terme à la lettre. Les régles ſont ſouvent balancées, tant pour la quantité, que pour le tems où elles doivent paroître. On doit, au contraire, attendre qu'il y ait au moins un an qu'elles ſoient bien établies. Une ſimple réflexion ſuffit pour faire ſentir l'utilité de ce que je propoſe, les régles ne peuvent paroître dans les premiers tems, ſans que les parties qui doivent les fournir & les laiſſer paſſer ſe reſſentent des efforts que la nature fait pour jouir de ſes droits.

Il faut encore obſerver que les parties eſſentielles à l'accroiſſement, & à la vie du fétus, n'acquierent de force & de proportions convenables, qu'immédiatement après l'apparition des régles: c'eſt dans ce tems que le ventre & la matrice ont plus de capacité, & que la gorge acquiert le volume qui lui

eſt abſolument néceſſaire pour contenir le lait qui doit ſervir à nourrir l'enfant ; ce qui ne s'opere que par degrés.

L'inconſéquence qui réſulte du préjugé de l'apparition des régles s'éclipſera ſans doute, ſi l'on fait attention qu'il y a des filles qui ſont réglées à douze ans, d'autres à quatorze ; dans un âge ſi tendre, peut-on raiſonnablement eſpérer qu'une ſi foible créature puiſſe ſupporter ſans danger tous les inconvéniens de la groſſeſſe, & les travaux de l'accouchement. En cherchant à conſerver un nom, ou une fortune, on travaille, au contraire, à perdre l'un & l'autre : on donne le jour à des enfans foibles & délicats, dont la vie eſt ſouvent de peu de durée, ainſi que celle de la mere qui, ſi elle ſurvit, traîne une vie languiſſante, qui la met dans l'impoſſibilité de réparer les premieres pertes. Enfin, ſi d'un mariage trop prématuré, il peut en réſulter la perte de la vie de la mere & celle des enfans, on doit donc écouter la voix de la nature, & la préférer à la fortune ou à d'autres préjugés ſemblables.

SECTION III. *Des momens les plus propres à remplir les Devoirs du Mariage.*

Si l'on ne veut s'arrêter qu'à la ſpé-

culation, il semble, au premier coup d'œil, que, dès que les nouveaux époux sont ensemble, ils peuvent & doivent même suivre leur impatience & leur penchant naturel. C'est aussi l'instant où deux cœurs bien unis, sensibles aux impressions de l'amour le plus tendre, se livrent à toute la vivacité du plaisir. La nature les porte enfin à mettre le sceau à leur bonheur que les loix autorisent, & qui devient intéressant pour la gloire de l'Etat, & le maintien de la société. Des motifs aussi puissans devroient, en effet, ne prescrire aucune régle. Mais comme, en cherchant à remplir toutes les vues du mariage, on doit également s'occuper à la conservation de ceux qui doivent en faire valoir les avantages, les nouveaux époux ne devroient pas se livrer à leurs passions, immédiatement après le repas, parce qu'alors, l'estomac étant rempli d'alimens, il en peut résulter du trouble dans la digestion. Il vaut mieux qu'ils attendent un instant plus favorable; & la raison, dans un cas semblable, doit l'emporter sur les désirs les plus ardens. D'ailleurs c'est un bien dont on est possesseur; & la nuit, qui rafraîchit le corps, mettant une égalité parfaite dans la circulation, favorise les sécrétions, & semble promettre des avantages réels, parce qu'alors on a plus de force.

On voit, tous les jours, les suites funestes de la brutalité de ceux qui veulent se soustraire à ces régles salutaires. Les anciens étoient bien persuadés de ce principe. Pour mieux l'inculquer dans l'esprit des hommes, ils ont eu recours à la fable. Ils ont imaginé que Jupiter excité par les fumées du nectar, dont il s'étoit enyvré, avoit voulu donner à son épouse des marques de son amour, & que Junon avoit mis au monde Vulcain, ce monstre qui n'étoit ni dieu ni homme, que l'on avoit chassé de l'olympe, & qui étoit le fruit de l'imprudence de son pere.

SECTION IV. *Tempérament des Hommes, comparé, pour la génération, à celui des Femmes.*

Si l'on doit en croire plusieurs médecins, les femmes ont plus d'aptitude à la génération que les hommes. Ce principe est fondé sur ce que les femmes sont d'un tempérament beaucoup plus chaud, & beaucoup plus sanguin. D'ailleurs les femmes sont plus ingénieuses, & plus agissantes que les hommes; & leurs parties naturelles parviennent bien plutôt à leur état de perfection. Celles qui sont ainsi prématurées croissent & vieillissent en peu de tems, parce que la nature faisant sur elles plus d'impres-

sion que sur les hommes, produit le dessèchement des fibres, & la dissipation des humeurs.

D'ailleurs les passions sont plus vives chez les femmes que chez les hommes. Elles en supportent moins les effets ; & elles y périssent même quelquefois. La chaleur naturelle du tempérament des femmes fait encore qu'elles supportent plus aisément la rigueur de l'hiver. Il faut cependant observer, à ce sujet, que, si les choses étoient telles que le prétendent les médecins dont j'ai exposé les sentimens, on ne verroit pas les femmes si sujettes aux maladies de langueur.

La violence des passions, chez les femmes, paroît dépendre plutôt de la vivacité de leur imagination, que de leur organisation particuliere. Enfin l'embonpoint dont jouissent particuliérement la plûpart des femmes semble s'opposer incessamment à la pénétration des qualités les plus actives de l'atmosphere ; de plus, comme elles perdent moins que les hommes dans l'accomplissement des devoirs du mariage, elles sont en état d'y résister plus long-tems & de s'y livrer plus souvent.

Ce qui semble encore caractériser la force du tempérament de l'homme sur celui de la femme est qu'un mâle est

plutôt formé dans le sein de sa mere, qu'une femelle ; c'est-à-dire que, dans l'ordre ordinaire, le terme de l'accouchement d'un garçon devance presque toujours, de dix à douze jours, celui d'une fille. Cette différence ne peut être attribuée qu'à la force du tempérament du premier, & à la foiblesse de celui de la fille. De plus, les mouvemens d'un garçon dans le sein de sa mere se font sentir plutôt, & plus vivement que ceux d'une fille. Enfin c'est par ces différences entre la force du tempérament des deux sexes que l'on peut expliquer, pourquoi des jumeaux de différens sexes vivent rarement, tandis que ceux du même sexe vivent plus ordinairement, l'inégalité de force du tempérament fait périr les premiers, au lieu que son égalité conserve la vie aux seconds.

CHAPITRE XIV.

De la Génération.

ON ne peut donner des idées justes de ce mystere de la nature, qui est encore caché à nos yeux. Ce qu'ont pu dire là-dessus, les plus grands philosophes, & les plus grands physiciens, n'a servi qu'à obscurcir la matiere.

Le ſyſtême des œufs eſt celui qui a prévalu le plus long-tems ; &, ſans les expériences de M. de Buffon, & ſon deſir ardent de connoître la vérité, ce myſtere ſeroit encore en proie à l'obſtination de bien de gens qui s'arrêteroient volontiers à l'idée de ceux qui ont travaillé avant ce grand naturaliſte. Quoique l'opinion de M. de Buffon paroiſſe la plus vraiſemblable, cependant je n'oſe la propoſer comme indubitable : je lui donne la préférence parce qu'elle approche plus de la nature, & qu'elle a quelque choſe de plus ſéduiſant, d'autant que ſes expériences ſe ſont étendues ſur les matieres prolifiques des deux ſexes, & que ſi l'une de ces matieres manque de force, d'énergie, ou totalement dans l'un ou l'autre ſexe, la génération ne peut avoir lieu : c'eſt donc prendre les choſes dans leurs principes. M. de Buffon ne s'en eſt pas rapporté à une ſeule expérience. Différens animaux, tels que les chiennes qui n'avoient point approché du mâle ; des lapines, des vaches ; la laite de carpe, la liqueur ſéminale du turbot, du brochet, &c. ont ſervi aux expériences de ce ſavant naturaliſte : le réſultat lui ayant offert les mêmes phénomenes, il a cru devoir s'y arrêter.

En examinant la matiere prolifique

ou séminale des différens animaux, M. de Buffon y vit avec plaisir un nombre prodigieux de particules organiques, semblables à celles du mâle de la même espece, & qui étoient dans un mouvement continuel.

Les expériences de M. Néédham sur les décoctions de toutes les parties des plantes, le résidu de la viande rôtie, & la gelée de veau, fourmilloient de petits corps organiques; d'où l'on peut conclure que, si ces corps organiques avoient été de vrais animaux, le feu les auroit détruit, ces observations peuvent donc faire rejetter l'idée qu'ont eu quelques physiologistes, que la génération dépendoit de certains petits vers ou autres animaux d'une espece quelconque, contenus dans les liqueurs séminales des deux sexes.

D'après ces expériences, & beaucoup d'autres, que l'on peut voir dans *l'Histoire Naturelle* de M. *de Buffon*, il est probable (dit cet Auteur) que la nature a imprimé à ces molécules organiques un mouvement qui leur est essentiel, & qu'avec cette facilité de se mouvoir elles ont reçu celle de se transformer, & de s'altérer, sans se détruire.

L'homme qui se nourrit de toutes sortes d'animaux doit, par conséquent, être composé de particules organiques mieux assorties, plus actives, plus élas-

tiques, plus vivantes. L'élaboration nouvelle, qu'elles subissent dans les vaisseaux humains, les rendent encore plus parfaites.

Parmi les animaux, l'altération des particules organiques est bien plus sensible : la nature cependant ne se trompe pas dans la production des especes. Un homme produit constamment un autre homme, parce que les particules organiques de sa lymphe sont assimilées & changées. Je vais exposer ce qui se passe dans la matrice, après l'accouplement.

Aussi-tôt que la liqueur séminale du mâle a rencontré dans la matrice celle de la femelle, les particules organiques dont elle est chargée s'unissent & s'agitent avec une rapidité étonnante, comme on le voit à l'aide du microscope. Les étuis qui contiennent les spirales se dilatent, s'ouvrent, & continuent leur mouvement d'oscillation, jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé les spirales des mêmes parties organiques de la femme. Il n'est pas possible que cette union se fasse, & que ces spirales concourent à leur union réciproque, sans avoir auparavant rencontré les vraies spirales propres à les engrainer; car elles sont repoussées par leur mouvement d'oscillation, jusqu'à ce qu'elles se présentent de façon à s'emboëter les unes dans les autres : par conséquent, les parties de la

tête de la femme ne pourront s'engraîner que dans les parties de la tête de l'homme, ainsi des autres parties. Chacune se rangera donc dans l'ordre, convenable qui est celui qu'elle occupoit auparavant dans l'animal, puisque, par sa structure particuliere, elle ne peut se ranger ailleurs.

Il n'en est pas de même des parties de la génération. Comme elles sont les plus actives, elles se développent les premieres; & celles du mâle ou de la femelle, qui ont le plus de force & de vivacité se fixent sur le champ. Ainsi, si ce sont les particules organiques du mâle, qui s'unissent les premieres, il naîtra un enfant mâle; &, s'il arrive le contraire, ce sera une femelle.

On conçoit, d'après ces principes, qu'il faut qu'il y ait des degrés infinis de précisions dans la façon dont ces petits corps s'entrelacent pour que le nouvel être soit parfait. Si l'homme est trop grand, ou trop petit ou trop fort, ou trop foible, relativement à la femme, la combinaison ne sera pas juste; & l'enfant qui en naîtra perdra de son élégance dans la conformation.

Il est donc essentiel, quand on veut avoir de beaux & de forts enfans, de bien assortir les deux sexes, pour la grandeur, la force & les autres qualités corporelles. C'est enfin de l'union

des particules organiques qu'il eſt poſſible de rendre raiſon des vices de conformation, parce que les défauts corporels du pere ou de la mere portent leurs impreſſions ſur les particules organiques; ce qui en dérange l'exacte aſſimilation. C'eſt encore à la conformation particuliere des particules organiques, & à leur entrelacement réciproque, que l'on peut attribuer la reſſemblance des enfans à leurs peres & meres.

Si, dans l'aſſemblage des parties du nouvel être, il ſe trouve plus de parties organiques de la femelle, l'enfant ſera le portrait de ſa mere. Enfin, puiſque chaque partie qui provient du pere ou de la mere eſt un extrait des différentes parties de leur individu, le réſultat & l'aſſemblage de toutes les parties doivent compoſer un tout qui n'eſt qu'un petit abrégé d'eux-mêmes. Mais, comme cet aſſemblage n'eſt jamais complet de la part de l'un des deux individus, il n'y a point auſſi de reſſemblance parfaite; car les molécules organiques du mâle, quelque foibles qu'elles ſoient, dérangent toujours la conformation particuliere de celle de la mere, & varient la production nouvelle.

CHAPITRE XV.

De la Groſſeſſe.

LA groſſeſſe eſt cet état dans lequel une femme, après avoir habité avec un homme, éprouve, au bout de quelques jours, un état différent de celui où elle étoit auparavant. Tout lui déplaît aſſez ſouvent, & la dégoûte. Elle eſt ſujette à des maux de cœur : les régles ne paroiſſent plus, & de legers picotemens ſe font reſſentir dans les mammelles qui ne tardent pas à ſe gonfler. Inſenſiblement le ventre devient plus élevé : le repos de la nuit eſt troublé ; le ſommeil eſt interrompu. Cet état de ſouffrance affecte l'ame.

La plûpart des odeurs ſont inſupportables aux femmes qui ſont enceintes : elles éprouvent, de tems à autre, de legers tremblemens, des foibleſſes dans les jambes, & aſſez ſouvent des douleurs de ventre & de reins.

Il y a des femmes chez leſquelles le ventre eſt pareſſeux ; ce qui leur occaſionne des douleurs de colique. Les graces s'effacent ; la pâleur s'empare du viſage : les yeux ſont languiſſans, cernés ; & le reſte du corps eſt dans une

eſpece d'anéantiſſement qui influeroit beaucoup ſur la ſanté de la femme enceinte, ſi le plaiſir d'être mere ne diminuoit en elle le ſentiment douloureux de ſon état.

Quoique les accidens de la groſſeſſe paroiſſent naturels & inévitables, eu égard au changement qui ſe fait dans l'œconomie, & à tout ce que fait la nature pour perfectionner ſon ouvrage, cependant ils ſont analogues au tempérament; car il y a des femmes qui n'éprouvent aucuns maux de cœur, qui dorment très-bien; & d'autres, qui, bien loin d'avoir le ventre pareſſeux, l'ont, au contraire, très-libre dans les commencemens; ce qui paroît dépendre de l'appétit démeſuré des femmes, & du changement qui s'opere dans le ſang menſtruel; & qui, dans la ſuite, les femmes ſont conſtipées, il en faut attribuer la cauſe à la groſſeur du fétus, & au gonflement extraordinaire de la matrice, qui comprime l'inteſtin qui doit particuliérement laiſſer paſſer les excrémens.

Quoique la ſuppreſſion des régles ſoit un ſigne certain de la groſſeſſe, chez une femme qui a eu commerce avec un homme, cependant, s'il n'y avoit que ce ſigne, il ſeroit quelquefois équivoque, puiſque l'on a vu des femmes, qui n'avoient jamais été réglées, de-

venir groſſes, & d'autres, qui, quoique bien réglées, n'ont jamais été meres. Enfin on voit des femmes qui ſont réglées dans leur groſſeſſe, auſſi exactement que dans tout autre tems. Ce ſont des variétés de la nature, qui n'établiſſent aucune certitude dans les jugemens que l'on eſt obligé de porter, dans certaines occaſions. L'attouchement du col de la matrice eſt au moins auſſi équivoque, pendant les ſix premieres ſemaines, & quelquefois pendant les trois premiers mois. Il n'y a guères que l'état de la gorge, & celui du ventre, qui puiſſent conſtater la groſſeſſe : encore voit-on des perſonnes chez leſquelles la gorge & le ventre augmentent, ſans que, pour cela, on puiſſe aſſurer qu'elles ſont enceintes, quand d'ailleurs leur conduite n'a rien de ſuſpect. Les maux de cœur, les douleurs d'eſtomac, l'abbatement des forces, les laſſitudes, les inſomnies ſont encore aſſez ſouvent les ſuites de la ſuppreſſion des régles, ſans que, pour cela, on puiſſe décider l'état de groſſeſſe chez une fille dont on ne peut ſuſpecter la ſageſſe.

L'expérience prouve encore que quelques filles qui ſortent de leur patrie pour habiter les environs, ou les bords de la mer, ſont ſujettes à la ſuppreſſion de leurs régles & preſque aux mêmes ac-

cidens qui semblent caractériser les commencemens de la grossesse. La joie, le chagrin, la peur, produisent les mêmes révolutions. Si l'on objecte à tout ce que je viens de dire, qu'alors ces filles sont sujettes aux fleurs blanches, il est aisé de répondre, 1°. qu'il y a des femmes qui, sans être enceintes, voient de la même façon, sur-tout après une ou plusieurs couches : une humeur séreuse, ou laiteuse, qui suinte des mammelles, est encore un signe équivoque de la grossesse ; nombre d'observations constatent que des femmes grasses & replettes ont été sujettes à cette évacuation qui a lieu, même chez certains hommes : l'état du pouls, & l'inspection du sang, sont également incertains dans les premiers tems ; la preuve la plus complette de la grossesse dépend donc de la conduite & de l'aveu de celle que l'on soupçonne être dans cet état, 2°. des mouvemens & des secousses de l'enfant dont on peut ressentir les effets, au col de la matrice, vers le troisieme mois. Mais si, avant ce tems, on veut décider de la grossesse, tant par les autres symptômes que par l'attouchement du col de la matrice, on est souvent dans le cas de porter un jugement faux, & d'autant plus dangereux qu'il peut influer sur la réputation & la fortune d'une personne, quelquefois très-vertueuse, qu'une

bizarrerie de la nature rend alors la victime de la cupidité ou de la haine de ses parens.

Quelqu'incertains que soient les signes de la grossesse, il est cependant vrai de dire que celle qui y a donné lieu doit avoir une forte présomption sur cet état, quand ses régles disparoissent, que le ventre & la gorge acquierent du volume, & qu'elle doit employer, en conséquence, tous les moyens propres à diminuer les incommodités de son état, & ceux qui peuvent la conduire à un accouchement heureux, en procurant au fruit qu'elle porte la force & la constitution dont il aura besoin pour résister aux efforts qu'il sera obligé de faire, & de supporter, pour sortir de son étroite prison, & pour paroître dans un nouveau monde.

Le premier des moyens que la femme enceinte doit employer est le régime. Elle doit éviter tous les alimens échauffans, & les boissons qui son de la même nature. Les exercices violens, les passions vives, sont également préjudiciables à la mere & à l'enfant. Sans ces précautions, il peut reparoître une portion du flux menstruel ; & alors cette évacuation forcée occasionne presque toujours des dérangemens dans la matrice, & des suites funestes à l'enfant. Si cela arrive, il faut y remédier par

une conduite plus réguliere, par la diéte, le repos, & quelquefois par les saignées; le tout, suivant l'avis d'un médecin éclairé.

Dans le commencement de la grossesse, la femme peut-être sujette à une plénitude produite par la suppression des régles. Un exercice modéré, à pied, sur un terrein uni; l'impression d'un air pur & serein, une nourriture legere, peu de sommeil; un verre, le matin & le soir, de quelque infusion legere de graine de lin, de racine de guimauve, de feuilles de bourrache, &c. auxquelles on ajoutera dix grains de sel de nitre ou de celui de prunelle, remédiera à la plénitude. Enfin elle doit éviter la saignée, dans cette circonstance, quoiqu'elle paroisse très-bien indiquée dans une autre à-peu-près semblable. Le premier tems de la saignée rend la saignée préjudiciable, tandis qu'elle est très-utile dans un tems plus avancé.

Les maux de cœur & les vomissemens se calment par un régime doux & humectant, si on excepte le lait & le beurre. De bon potage fait avec le bœuf, le mouton, & la vieille volaille, ou quelques poissons de mer frits, doivent servir pour le dîner: une soupe, un bouillon gras, ou une couple d'œufs frais, paroissent devoir former le souper. Enfin, si les femmes étoient

un peu plus sobres, elles seroient moins sujettes aux maux de cœur & aux vomissemens.

Quand, malgré le régime ci-dessus indiqué, les accidens subsistent, il faut prendre, avant le repas, un demi-gros d'opiat de Salomon, quelques gouttes de baume du Commandeur, dans une cuillerée de vin, ou sept ou huit grains d'extrait de genièvre : l'une ou l'autre de ces choses, prises une demi-heure avant le repas, calme les maux de cœur & les vomissemens. Mais, quoique ces remédes soient très-efficaces, un régime convenable est toujours à préférer. Enfin quelques personnes se trouvent bien, dans cet état, de manger, avant le répas, cinq ou six pépins de citron.

Mais si, aux accidens ci-dessus détaillés, il se joint de la pesanteur, de la difficulté de respirer, des lassitudes, des maux de reins, & que ces incommodités persistent jusqu'au troisieme mois, alors la saignée paroît indiquée, si la femme est forte & robuste. Si elle est délicate, il vaut beaucoup mieux qu'elle fasse usage de la limonade en décoction, ou du syrop de limon dans de l'eau. On peut encore employer utilement l'eau de groseilles. Quant aux purgatifs & aux autres remédes, ils ne doivent être employés qu'avec beaucoup

de circonſpection, & quand ils ſont preſcrits par le médecin. Si les maux de reins paroiſſent dépendre de chaleur ou de conſtipation, le petit-lait & les lavemens ne peuvent qu'être avantageux. La liberté du ventre eſt indiſpenſable chez les femmes enceintes. Si les urines ne s'évacuent pas aſſez facilement, ou aſſez abondamment, il faut prendre un peu d'exercice, & boire ſuffiſamment d'une tiſane propre à favoriſer la tranſpiration. (*Voyez* le *Dictionnaire de Santé*, au mot GROSSESSE.

Entre le quatrieme & le cinquieme mois de la groſſeſſe, les femmes éprouvent un mal-aiſe plus ſenſible. Ce changement dépend des efforts que fait l'enfant pour ſe retourner. C'eſt ici le cas de modérer ſes exercices, & de vivre de régime, pour donner aux parties plus de ſoupleſſe, & faciliter à l'enfant les moyens de ſe retourner. L'avis du médecin & celui de l'accoucheur ſont ſouvent néceſſaires, dans cette circonſtance. Si les lavemens ſont indiqués, il faut qu'ils ſoient adminiſtrés avec beaucoup de ménagement, ſans le moindre effort, ſimplement tiédes, & jamais purgatifs ni irritans.

Les femmes enceintes ſont encore ſujettes, dans les derniers mois de leur groſſeſſe, à avoir les jambes & les par-

ties naturelles enflées. Comme ces accidens dépendent du poids de l'enfant, ils ne ceſſent guères qu'après l'accouchement. Tout ce que l'on peut faire, en pareil cas, conſiſte dans le régime & dans l'exercice. Enfin l'uſage de l'eau de méliſſe des Carmes, celui de l'eau de Cologne, de l'eau d'Ardelle, employées à petite doſe & avec précaution, remédient aux défaillances auxquelles les femmes peuvent être ſujettes.

Si la groſſeſſe eſt un tems de peine & d'inquiétude, pourquoi cherche-t-on donc à le rendre plus cruel, en ſequeſtrant de la ſociété celles qui doivent la faire revivre ? Ne ſe deshabituera-t-on jamais de cette régle auſtere, d'empêcher les femmes de s'amuſer, de faire des exercices modérés, & de ſe promener à pied ? Il faut les égayer, dans les commencemens ; & l'on prend tous les moyens de les attriſter : elles ont beſoin d'une plus grande diſſipation, eu égard à l'abondance des humeurs, occaſionnée par le reflux des régles, juſqu'à ce que le fétus ait acquis un certain volume, & que la nature ait ſéparé ce qui doit ſe porter aux mammelles d'avec ce qui doit être contenu dans la matrice, pour le bien être de l'enfant ; & l'on ſuit la régle contraire. Non-content des diſgraces qui accompagnent leur état, les femmes doivent être encore

core les victimes de la mode. Que l'on jette les yeux sur celles de la campagne: elles vont, viennent, se promenent, travaillent; en un mot, il semble que la nature augmente leurs forces, & leur inspire une certaine vivacité, pour leur faire oublier les peines de la grossesse: cependant ces femmes ne sont pas construites autrement que celles que l'on tient sédentaire, ou qui ne sortent qu'en carrosse ou en chaise à porteur. Bien loin de s'opposer à la pléthore, il semble que l'on cherche tous les moyens de la faire naître. De cette conduite peu réfléchie naissent les accidens qui accompagnent les grossesses de ces femmes que l'on craint d'abandonner aux soins de la nature si favorable, à tous égards, & celles de la campagne, qui ne connoissent la grossesse que par les approches de l'accouchement, tandis que les autres, privées de leur liberté, ont à souffrir pendant neuf mois. Ne restreignons point la nature: tirons-la des entraves que le luxe & la molesse ont inventées; & nous nous la rendrons favorable. Peut-on croire que le mouvement d'un carrosse, ou que la secousse d'une chaise à porteur, soient moins nuisibles que de marcher à pied, sur un terrein uni? Si l'on examine attentivement la situation d'une femme assise dans l'une ou dans l'autre de ces voi-

tures, on se convaincra facilement que la matrice & le fétus doivent être gênés. Les coussins de ces voitures sont ordinairement très-molets, & cédent facilement au poids du corps. La partie postérieure du corps, qui porte sur le fond de la voiture, fait baisser le derriere du coussin, tandis que le devant de ce même coussin force nécessairement les reins à se déployer, les cuisses à se fléchir, & le bas-ventre à se relever, ce qui diminue son diametre : d'un autre côté, le contre-coup des soubresaults de la voiture porte sur le bassin, se communique à la matrice & à l'enfant ; ce qui nuit à l'une & à l'autre : aussi voit-on plus de fausses couches, & quelquefois plus d'accouchement laborieux chez les femmes que l'on asservit à ces loix dures & contraires à la nature, que l'on n'en observe chez celles qui s'abandonnent à cette mere sage, qui ne cesse d'accorder ses bienfaits à celles qui s'y confient.

Si je crois devoir prescrire l'exercice, la dissipation & la promenade aux femmes enceintes, mon dessein n'est pas d'insinuer qu'il faille les abandonner à elles-mêmes. Il y en a d'assez raisonnables pour n'en point abuser. Mais il en est dont le tempérament vif & bouillant ne connoit aucune régle : il est bon de leur en prescrire.

Ce que je conseille aux femmes enceintes leur sera salutaire, quand, pour se promener, elles choisiront un air pur & serein, qu'elles éviteront le grand soleil, l'humidité & les tems nebuleux; qu'elles auront soin de ne pas trop se fatiguer à marcher, de se reposer souvent, de choisir un terrein uni, & de se faire donner le bras par une ou deux personnes, sur-tout sur les derniers mois, c'est-à-dire depuis le sixieme, pour éviter les faux pas & ne pas tomber, parce que, dans ce tems, elles ont ordinairement les jambes très-foibles. Il ne leur est pas moins utile de prendre les plus grandes précautions, en montant & en descendant les escaliers. La conservation de la vie de l'enfant, & la santé de la mere, exigent encore que les femmes enceintes ne montent ni sur des échelles, ni sur des chaises, des tables, &c. pour avoir quelque chose qui n'est pas à leur portée. Les efforts qu'elles peuvent faire, en étendant les bras, leur sont souvent funestes. La danse, & sur-tout les contre-danses, peuvent nuire également à la mere & à l'enfant, sur-tout chez les femmes qui n'ont point été habituées à cet exercice, dès leur tendre jeunesse. En général, tous les exercices violens peuvent être dangereux dans le tems de la grossesse. Les femmes qui ont fait quelques chutes,

ou quelqu'exercice violent ; qui ont été effrayées, ou qui ont éprouvé quelques révolutions, risquent beaucoup, pour elles & pour leurs enfans, de ne pas prévenir ces contre-tems qui deviennent moins fâcheux, quand on y apporte à tems les secours convenables. Ces derniers objets regardent les médecins & les chirurgiens.

Enfin les femmes enceintes ne doivent point être gênées dans leur habillement : elles doivent éviter les corps à baleine, les busques, qui compriment les mammelles & le ventre. Des souliers avec des talons trop hauts font perdre au corps son équilibre, & donnent lieu aux entorses.

CHAPITRE XVI.

De l'Accouchement & de ses suites.

JE ne crois pas devoir parler, dans ce Chapitre, de ce qui concerne l'accoucheur. Il suffit d'en choisir un qui soit plus connu par sa réussite dans ses opérations, que par une réputation vague, soutenue par un certain brillant, tant dans l'extérieur que dans les propos. L'habile homme est souvent ignoré, tandis que celui qui n'a que l'art d'en

imposer fait aisément des duppes. Au surplus, quand une femme seroit supposée n'être pas complettement attachée à la vie de son enfant, sa propre conservation doit l'engager à faire le choix d'un bon accoucheur.

Si je voulois entrer dans le détail des disputes qu'a suggérées le terme de l'accouchement, je sortirois des bornes de cet ouvrage; j'aime donc mieux m'arrêter à la loi commune, qui est que l'accouchement se détermine, quand l'enfant a acquis assez de volume & assez de force, dans l'ordre ordinaire, pour ne pouvoir plus être contenu dans la matrice; ce qui s'effectue dix jours avant la fin du neuvieme mois de la grossesse, ou dix jours après le neuvieme mois accompli.

Ce moment, qui est pour la mere celui de ses souffrances, pour le fétus l'instant de son bonheur, n'est souvent pour l'une & pour l'autre, qu'un intervalle cruel entre la vie & la mort. Le travail violent de la nature arrache des cris à la mere, sans arracher l'enfant des portes du tombeau; & s'il vient au monde, c'est avec douleur. S'il vit, ce n'est pas sans peine.

Les signes précurseurs de l'accouchement sont plus ou moins violens, eu égard à la souplesse des parties qui forment les obstacles que l'enfant cherche

à vaincre. Ils ſont auſſi plus ou moins longs, relativement à la force de l'enfant, à la diſpoſition des parties, au courage de la mere, &c.

Il y a des femmes chez leſquelles ces ſymptomes ne ſe préſentent quelquefois que peu de tems avant l'accouchement. Il y en a d'autres chez leſquelles ils précédent l'accouchement, de ſix ſemaines, de quinze jours, &c.

Dans tous les cas, lorſque la groſſeſſe tire à ſa fin, le ventre de la femme tombe, & ſe porte plus en bas, avec des peſanteurs ſur le ſiege & ſur les parties naturelles. Quand l'enfant eſt bien ſitué, & que le ſommet de la tête porte ſur l'orifice de la matrice, une pareille ſituation ne tarde pas à faire déclarer les douleurs : alors l'enfant a moins de mouvement, & la mere éprouve une eſpece de tranquillité qui n'eſt pas de longue durée. Les douleurs de reins commencent inſenſiblement, & ſe perdent dans les cuiſſes ; & la mere éprouve une preſſion qui répond, tant au fondement qu'aux parties naturelles : c'eſt ce qu'on appelle *les mouches*. Les parties naturelles laiſſent échapper une matiere glaireuſe dans les premiers jours ; mais, la matrice & l'enfant agiſſant de concert, l'orifice de la matrice commence à ſe dilater, & le premier écoulement devient ſanguinolent : c'eſt dans ce tems-

là qu'on dit que la femme marque. Dans cet état, l'accouchement ne tarde pas à se déclarer. La mere doit alors se promener dans sa chambre, en se faisant soutenir par dessous les bras : ce petit exercice avance le travail, & diminue la force des douleurs. Insensiblement les douleurs des reins augmentent, la mere ne sent presque plus remuer l'enfant ; mais elle éprouve des pressions violentes sur les parties naturelles, qui semblent s'écarter. Cette douleur d'écartement augmente avec les autres symptomes. Ces contractions violentes animent le visage, & augmentent le pouls. Les membres de la femme se roidissent ; &, à mesure que tous ces accidens se suivent, la mere approche de la fin de ses tourmens ; & l'enfant, de celui de son travail personnel. La mere doit alors s'abandonner totalement à ceux qui sont chargés de la secourir. Elle ne doit point s'inquiéter. Il est à propos qu'elle fasse valoir ses douleurs, si elle veut être débarrassée plus promptement, & ménager les forces de son enfant dont le soin ne doit l'inquiéter, que jusqu'à un certain point.

Si l'on suit de près tout ce que la nature fait de son côté dans l'accouchement, on s'appercevra que, pour l'ordinaire, elle seule est chargée de la plus forte partie de l'ouvrage : il est, par

conséquent, inutile de tourmenter une femme, & de la toucher, comme font bien des accoucheurs & des sages femmes. Outre que ces procédés affligent une femme vertueuse, ils ne servent à rien. Que l'enfant soit avancé à un tel ou tel degré, l'accoucheur ne fait pas terminer plus vîte l'accouchement. Quand le travail est réellement déclaré, & que, par un seul attouchement, on reconnoît que la tête de l'enfant se présente bien, on ne doit pas aller plus loin.

Le lit des femmes en couche doit être dans un endroit sain, éloigné du bruit, des portes, des fenêtres; & le jour ne doit pas leur donner sur la vue.

L'accouchement terminé, la femme est exposée à des suites fâcheuses, si elle mange avec excès, Quand bien même elle nourriroit. Le troisieme jour, qui est ordinairement celui auquel la fievre de lait se déclare, est souvent très-critique par l'imprudence des femmes: le lait peut se troubler, la fievre augmenter, & les vuidanges se supprimer; ce qui peut occasionner des convulsions mortelles.

Dès que les femmes sont accouchées, & qu'on a eu soin de leur garnir les parties naturelles d'un linge doux, maniable, assez épais, & un peu chaud; en un mot, quand elles sont dans leur lit, elles doivent conserver la situation hori-

zontale dans laquelle on les a posées ; se tenir les jambes jointes l'une contre l'autre, & se faire entourer le ventre d'une large bande de toile qu'on ne doit pas trop serrer les premiers jours. Il suffit de contenir le ventre. Il ne faut pas avoir moins de soin de la gorge.

Si, après l'accouchement, il survient des foiblesses, ce qui peut dépendre de la quantité du sang que la femme a perdu, il faut faire respirer un peu d'eau des Carmes, ou du vinaigre des quatre voleurs, &c Les précautions qu'exige le sein sont indispensables. Il faut éviter que le froid ne saisisse cette partie, sans cependant outrer la façon de la couvrir: la trop grande chaleur est aussi nuisible que le froid.

Le peu de soin que l'on a des parties naturelles est souvent la cause des douleurs & des excoriations de ces parties. Quand la fievre de lait est passée, l'accouchée doit avoir soin de se laver les parties naturelles deux ou trois fois par jour, avec une décoction de cerfeuil, ou de feuilles de mauve. Après les huit ou dix premiers jours, on pourra ajouter à cette décoction une suffisante quantité de gros vin. De huit jours en huit jours, on aura soin encore de resserrer le bandage du ventre. Les linges doux & mollets serviront à garnir les mammelles. On s'est quelquefois bien trouvé d'em-

ployer, en pareil cas, des pieces de soie ouatées.

Les femmes qui aiment la propreté doivent avoir dans leur lit un drap en plusieurs doubles, & des chemises de couche, que les lingeres font exprès pour cela. Les camisoles à manches fermées, & terminées en amadices, méritent la préférence sur toute autre espece d'habillement.

Quand au régime que les nouvelles accouchées doivent observer, il doit être doux & tempéré. Les crêmes de riz, de gruau, d'orge; des bouillons faits avec de la volaille; enfin les panades, les soupes grasses, &c. doivent composer leur nourriture, pendant les neuf premiers jours: ensuite on pourra, selon le degré de leurs forces, leur permettre la volaille bouillie ou rôtie. En général, il faut proportionner le régime à l'âge & au tempérament. Une personne jeune, robuste & de bon appétit, ne doit pas être réduite à ne prendre que de la tisane, de l'eau de poulet, &c. Ce régime est encore moins convenable aux femmes foibles & délicates. Si le tems des couches est celui où les femmes font une si grande déperdition, tant par les lochies que par les sueurs, il paroit naturel de leur procurer les moyens de se rétablir, & de soutenir cet état, pour les empêcher de périr de

foibleſſe, comme il n'arrive que trop ſouvent. Pourquoi les femmes du commun échappent-elles ſi promptement aux accidens de cet état, tandis que les perſonnes d'un rang plus élevé ont tant de peine à s'en garantir ?

On eſt encore dans l'uſage d'interdire le vin aux femmes en couche : on ſe fonde pour cela, ſur ce que les liqueurs échauffantes & fermentées peuvent avoir des ſuites funeſtes. Croit-on les rafraîchir davantage, en leur permettant l'uſage des ſyrops & des confitures ? Ne vaudroit-il pas mieux leur faire prendre un peu de ſucre dans de l'eau ſimplement rougie avec du vin ?

Enfin c'eſt une erreur de croire que les biſcuits ſoient un bon aliment pour les femmes en couche : ils ſont certainement plus indigeſte qu'un morceau de pain bien cuit & bien fermenté.

On attribue fort ſouvent à l'accouchée les fautes qu'on lui fait commettre dans le régime. S'il eſt trop relâchant pour un tempérament foible & délicat, il augmente les lochies, & donne lieu à des pertes. Il agit tout autrement ſur un tempérament fort & vigoureux. Il faut donc, pour éviter l'augmentation ou la ſuppreſſion des lochies, avoir égard aux différens tempéramens, & leur preſcrire un régime convenable.

On trouvera dans *le Dictionnaire de*

Santé les moyens de remédier à la trop grande abondance des lochies. Les femmes en couche ſont preſques toujours tourmentées par les tranchées. La trop grande abondance des lochies ou des vuidanges, leur ſuppreſſion ſubite, ou quelques portions de l'arrie-faix, ou du ſang, arrêtées dans la matrice, y donnent lieu. Une infuſion de feuilles de menthe y remédie très-ſouvent. On peut auſſi donner des lavemens faits avec la décoction de mercuriale, & en prendre un le matin, & un autre le ſoir. Il faut obſerver de ne pas les donner trop chauds.

Lorſque les accouchées ſont ſujettes aux vents, elles en éprouvent des douleurs colliquatives : on peut y remédier en faiſant prendre à la malade une cuillerée d'eau des Carmes, ou de celle de Cologne, avec parties égales d'huile d'amandes douces, tirée ſans feu, en y ajoutant un peu de ſucre. Les lavemens faits avec une pincée d'anis dans une décoction de mélilot réuſſiſſent très-bien. On peut encore appliquer ſur le ventre des cataplâmes faits avec les feuilles d'armoiſe & de mercuriale.

Lorſque le lait ſe porte aux mammelles, ſon affluence occaſionne aſſez ſouvent des douleurs très-vives, & même des engorgemens que l'on ſent ſous le doigt, comme des eſpeces de nœuds

ou de cordes : les cataplâmes avec de la mie de pain & le lait, & les fomentations émolientes ne doivent point être négligées. La diéte eſt requiſe, en pareil cas, ainſi que les lavemens, pour entretenir la liberté du ventre, & tous les remédes propres à l'écoulement du lait par les parties inférieures, que l'on trouve décrits dans la plûpart des ouvrages de médecine.

L'engorgement laiteux n'a rien que de naturel ; & c'eſt aſſez ordinairement l'effet qu'il produit chez les perſonnes jeunes & robuſtes, d'un tempérament vif, qui ont la gorge bien proportionnée ; car il eſt bon d'obſerver que les femmes qui ont beaucoup de gorge ne ſont pas celles qui fourniſſent le plus de lait. Des mammelles bien arrondies & bien charnues fourniſſent ordinairement le meilleur lait. Celui des femmes brunes a plus de conſiſtance que celui des blondes. Le lait de ces dernieres eſt ordinairement ſéreux : leur ſein, quoique plus replet, & ſouvent plus blanc que celui des brunes, ſe ſoutient moins, & perd bien plutôt ſon éclat. On obſerve même que, dans les maladies, il ſe flétrit plutôt que celui des brunes. Enfin, ſi les blondes éprouvent moins d'accidens, lorſque le lait monte, elles ſont d'ailleurs plus ſujettes que les brunes, à une autre eſpece d'engorgement des

mammelles que l'on nomme *lait grumelé*. La foibleſſe de leur tempérament, la délicateſſe de leurs fibres, & la qualité de leurs humeurs, donnent lieu à ces différences remarquables.

On ſçait combien le froid eſt dangereux aux femmes en couche. L'impreſſion de cet air agit particuliérement ſur les mammelles qui, ſi elles en reſſentent les effets, ne tardent pas à s'engorger. Le lait venant à ſe grumeler, occaſionne la rupture de quelques parties de la peau du ſein, & par conſéquent, des ulceres qui lui font perdre tous ſes agrémens. Les douleurs violentes, que les femmes éprouvent alors, non-ſeulement aux mammelles, mais encore ſous les aiſſelles, l'inégalité & la dureté de la partie malade caractériſent cet accident. Quand le ſein n'eſt pas ouvert, & que l'inflammation n'eſt pas violente, on peut encore appliquer deſſus un cataplâme fait avec une poignée de feuilles de pariétaire, bien pilées, & y ajouter environ deux onces & demie de pain blanc bien écraſé, & un peu d'huile de lys. Si le ſein s'enflamme, il faut ſe contenter d'y appliquer de la mie de pain & du lait avec un peu de ſafran; mais s'il eſt ouvert, on doit conſulter un médecin éclairé, & s'abandonner aux ſoins d'un habile chirurgien.

Comme le traitement du lait répandu exige la plus grande attention, je me dispense de proposer aucun moyen.

Les mammellons, ou les boutons du sein, se fendent quelquefois : dans ce cas, il suffit assez souvent d'y mettre de la poudre de sucre, ou de les étuver avec parties égales de vin & d'eau, en y ajoutant un peu de miel ou de sucre.

Si le cercle qui entoure les mammelons vient à s'excorier, il faut employer les mêmes moyens. L'excoriation du sein exige à-peu-près les mêmes soins, sur-tout dans les commencemens.

Les sueurs que les femmes en couche éprouvent, & les évacuations de quelques portions laiteuses, forment une crasse & une espece de croute qui s'attachent sur le sein, & qui causent assez souvent des démangeaisons, & une espéce d'érésipele. Quoiqu'il leur soit expressément défendu de découvrir cette partie, il y en a pourtant qui ont la coutume de changer tous les jours de linges qui couvrent les mammelles, & qui, bien loin de s'en trouver mal, en retirent de grands avantages en ce qu'elles évitent les maladies dont j'ai parlé ci-dessus. Si d'ailleurs elles ont la précaution de se tenir chaudement dans leur lit, & de remplacer par d'autres linges chauds ceux qu'elles ôtent, j'ose croire qu'elles ne courent aucuns risques,

Néanmoins celles qui ne pourroient, sans inconvénient, s'assujettir à cette régle, se bassineront le sein avec une légére infusion de fleurs de sureau, à laquelle on ajoutera très-peu d'eau-de-vie. Elle doit être d'une chaleur supportable, lorsqu'on l'emploie ; &, dans ce cas ; je préférerois au linge une éponge très-fine pour étuver & bassiner les mammelles. Si l'on aime mieux l'eau de guimauve, il faut la faire extrêmement legére, c'est-à-dire qu'elle ne soit pas gluante. Enfin les nouvelles accouchées ne doivent pas se presser de se lever, de marcher, ou de faire quelques exercices violens. Autrement elles s'exposeroient aux descentes de matrice, &.à des pertes de sang.

La plûpart des accidens qui accompagnent les couches seroient moins fréquens, si les femmes vouloient se donner la peine de nourrir elles-mêmes leurs enfans. Les raisons qu'elles peuvent alléguer pour s'en dispenser sont sans fondément : il me semble même qu'elles devroient s'en faire un devoir, au lieu de s'en rapporter à des nourrices dont elles ne connoissent le plus souvent ni les mœurs, ni les facultés, ni les tempérament. Elles sacrifient donc à leur amour-propre & à leurs plaisirs tout ce qui peut réellement leur mériter une certaine considération dans la société. Le fruit

de leur amour & de leur satisfaction devient l'objet de leur oubli. Enfin il n'y a point de mere tendre, qui ne puisse trouver des momens pour donner une seconde vie à un être qui, quoiqu'avec douleur, a marqué le desir qu'il aura de connoître un jour celle à qui il est redevable de son existence physique.

Les femmes un peu jalouses de leurs charmes refusent de nourrir leurs enfans, parce que, disent-elles, la gorge se flétrit. Mais est-ce, en s'efforçant de troubler l'ordre naturel, qu'elles croient la conserver dans son intégrité ? Si elles se donnoient la peine d'examiner le sein des femmes qui nourrissent, elles reviendroient bientôt de leurs préjugés. Il est d'expérience que les femmes qui avoient une belle gorge, avant que de nourrir, la conservent encore après la nourriture, & que celles qui ne nourrissent pas perdent presque tout l'éclat de cette belle partie. Enfin, comme les raisons que j'ai alléguées pour faire sentir l'avantage qu'il y a que les femmes nourrissent, pourra peut être en ramener quelques-unes à leur devoir, je vais m'étendre sur les moyens qu'elles doivent employer pour se charger de cet emploi.

CHAPITRE XVII.

De la conduite que doivent observer les femmes qui veulent nourrir.

LORSQU'UNE femme est déterminée à nourrir son enfant, elle doit s'y disposer, un mois ou six semaines avant l'accouchement, pour éviter les douleurs que l'enfant lui occasionneroit par la rupture des vaisseaux mammaires. Elle pourroit s'y préparer, en faisant usage d'un instrument appellé *pipeau*, qui se vend chez les fayanciers. C'est une petite bouteille de verre blanc, avec un rebord plat & très-évasé : l'autre extrêmité de ce pipeau est terminée par une tige dont la longueur doit égaler la distance qu'il y a du mammelon à la bouche. Lorsque la mere veut se servir de ce pipeau, elle doit le remplir d'eau tiéde, y introduire ensuite le bout de son sein, l'y laisser tremper un instant, & enfin sucer elle-même avec sa bouche par l'extrêmité la plus longue du pipeau. De cette façon, les mammelons ne tarderont pas à se rompre, à s'allonger ; & il ne s'agira plus que de réitérer cette opération, une fois par jour, pour les entretenir dans cet état, jusqu'à ce qu'il soit tems

d'en faire uſage. Pluſieurs perſonnes prétendent qu'il faut attendre que la fievre de lait ſoit paſſée pour donner le tetton à l'enfant. Cette précaution n'eſt pas inutile, pour faciliter l'expulſion du *mæconium*, (matiere ſemblable à de la poix noire,) qu'il a coutume de rendre, peu de tems après ſa naiſſance ; & en attendant, on pourra lui faire prendre de l'eau miellée, pendant les douze premieres heures ; & ſuppoſé que l'on voulût attendre que la fievre de lait fût complettement paſſée, il faudroit ſuppléer à la nourriture de l'enfant par du lait coupé avec de l'eau, en y ajoutant un peu de ſucre ; ce qui ſuffit juſqu'à ce qu'on lui donne le teton. Il n'eſt pas moins eſſentiel de ne pas faire tetter l'enfant qu'il ne ſoit bien éveillé, & de ne pas lui boucher les narrines avec le ſein. Il faut auſſi le tenir dans une poſition convenable, pour qu'il puiſſe bien avaler. Il doit être plus droit que renverſé : enfin, pour l'engager davantage à prendre le tetton, il en faut mouiller le bout avec du lait.

Comme le lait ſe porte également aux deux mammelles, il faut les préſenter tour-à-tour à l'enfant, & lorſqu'on préſume qu'il peut avoir faim ; car l'abondance ou la privation de cet aliment l'empêche rarement de crier. Au reſte, il en eſt de même des enfans,

comme des hommes faits. Les uns mangent beaucoup, & les autres peu. Si l'enfant n'eſt pas d'un grand appetit, & que la femme ait beaucoup de lait, les mammelles ſe gonflent, & deviennent douloureuſes. Dans cette circonſtance, ſi l'enfant refuſe, deux ou trois fois de ſuite de tetter, la mere peut y ſuppléer, en ſe tettant elle-même avec les pipeaux dont j'ai parlé ci-deſſus. On ne peut guéres, dans les commencemens, régler le nombre de fois que l'on doit donner le tetton aux enfans : ce qu'il y a de certain, c'eſt que la nature ſemble les porter à le refuſer, quand ils n'en ont pas beſoin.

Quant à ce qui concerne la mere, elle doit obſerver un régime très-exact, ne vivre que de bons alimens, & n'en prendre que ce qui lui en faut pour ſe ſoutenir, elle & ſon enfant : autrement elle s'expoſeroit à des indigeſtions qui lui feroient préjudiciables, ainſi qu'à ſon nourriſſon.

Les liqueurs ſpiritueuſes, les ragoûts, les ſalades, les pâtiſſeries, &c. le maigre accommodé au beurre, les fruits crudes, &c. ne conviennent point aux femmes qui nourriſſent. Le genre de vie communique au lait de mauvais principes qui occaſionnent aux enfans des tranchées, des vomiſſemens & des diarrhées. Quand ces accidens arrivent,

il faut leur faire prendre quelques cuillerées de sirop de chicorée délayé dans de l'eau ou dans le lait de la mere. Il faudra quelquefois aussi que la mere donne moins à tetter dans le courant de la journée. Si le devoiement & les tranchées subsistent, l'eau de riz paroît très-bien indiquée. Enfin, si ces accidens dépendent de l'imprudence de la mere, elle ne doit point hésiter à changer de conduite, & à consulter son médecin sur le purgatif qu'elle doit prendre.

La gaieté & le bon air sont utiles à la mere & à l'enfant. L'un & l'autre doivent être à l'abri du grand chaud & du grand froid, du soleil & de l'humidité. Il faut aussi que la mere ait soin de régler ses exercices, & qu'elle ne dorme ni trop, ni trop peu pour conserver la liberté des evacuations.

Il n'est pas moins essentiel aux femmes qui nourrissent de ne point souffrir de froid aux pieds & aux mains ; de ne point marcher nuds pieds, comme font bien de jeunes femmes, en sortant de leur lit : en un mot, elles doivent éviter de se laver les mains dans l'eau froide, en hiver.

Il arrive assez souvent que le tetton ne peut pas suffire à un enfant de deux mois. Pour obvier à cet inconvénient qui nuit à la mere, sur-tout quand elle est jeune & délicate, on y suppléera

par une bouillie faite avec la mie de pain blanc, qu'on aura fait sécher auparavant, pour la réduire ensuite en poudre très-fine. Elle est préférable, à tous égards, à celle que l'on fait avec de la farine ordinaire.

Les besoins de l'enfant augmentent naturellement avec son âge, c'est-à-dire, qu'au cinquieme ou sixieme mois, on peut lui faire manger de la soupe grasse, de la panade, un peu de crême de riz au gras, ou au lait, &c. & lui donner le tetton, tant que la mere le pourra, sans s'épuiser. De cette façon, la mere diminuera ses peines; & l'enfant, s'habituant insensiblement à des alimens plus solides, le sevrage lui sera moins pénible; car ce passage d'un genre de nourriture à un autre est souvent la cause de la perte des enfans, parce qu'on leur refuse trop brusquement le tetton.

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

Des maladies des différens âges.

L'ESPACE de la vie de l'homme & de la femme peut se diviser en six périodes différens. L'enfance commence au moment de la naissance, jusqu'à l'âge de quatre ans ; l'adolescence jusqu'à dix. La puberté se prolonge jusqu'à vingt-cinq ; l'âge viril, jusqu'à cinquante ; la décadence jusqu'à soixante-dix ; & l'âge décrépit conduit au tombeau.

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies de l'Enfance.

ON sait assez ce que c'est que l'enfance. Tout y agit machinalement : aussi est-il très-difficile d'en tirer des lumières, lorsqu'elle est affectée de quelques maladies. Les cris sont les seuls moyens qu'elle emploie pour annoncer que la nature éprouve quelques dérangemens. Du moment de la naissance dépend souvent la vie de l'enfant. La bonne ou la mauvaise conformation de certaines par-

ties le conservent ou le font périr en peu de tems. Si l'*anus* ou le trou par lequel les matieres stercorales doivent s'évacuer ; si l'orifice extérieur du conduit de la vessie par lequel les urines doivent s'écouler ne sont pas percés, la nature ne pouvant pas se débarrasser de ce qui l'incommode, la vie de l'enfant est en grand danger, si l'on n'y apporte pas les secours convenables, qui exigent la main du chirurgien. Par conséquent, si l'on s'apperçoit qu'au bout de quatre ou cinq heures, un enfant ne rend rien par les selles ou par les urines, on ne doit point tarder à le faire visiter par quelque personne instruite. Il vaut encore mieux faire cet examen au moment de sa naissance. L'oreille peut aussi n'être pas ouverte extérieurement ; la chirurgie offre des secours pour y remédier. On doit encore observer si l'enfant refuse constamment le tetton. Ce que l'on attribue souvent au dégoût de l'enfant dépend quelquefois de l'impossibilité dans laquelle il est d'allonger & de remuer la langue, parce qu'il y a sous cette partie un ligament qui, s'il est trop court, ou s'il avance trop sur l'extrêmité de la langue, en gêne les fonctions. Son action se trouve encore gênée par une ou deux petites tumeurs assez dures, qui prennent naissance aux parties latérales du filet dont j'ai parlé.

Enfin

Enfin l'organe de la vue, qu'on n'examine pas assez attentivement, peut être affecté par l'union trop intime des paupieres. Dans le cas où le vice n'existe qu'en partie, on doit prendre garde si les paupieres n'ont pas assez d'ouverture, ou si elles sont complettement unies; ce qui prive l'œil des usages que l'on a droit d'en attendre. Pour remédier aux inconvéniens qu'on vient d'exposer, on peut consulter le *Précis de Chirurgie* de M. *Portal*, qui donne les éclaircissemens les plus satisfaisans sur tous ces objets.

A mesure que l'enfant croît, il est sujet à des maladies que l'on peut regarder comme lui étant propres. Du nombre de ces maladies, il en est une qui a presque toujours pour cause principale la façon dont l'enfant a été nourri : les digestions qui résultent du mauvais régime donnent lieu aux vers. Les rapports aigres que la bouche exhale, la salivation, le vomissement, le hoquet, la soif; l'appétit, tantôt vif, tantôt languissant ; enfin le gonflement du ventre, les tranchées, la démangeaison du nez, la mauvaise qualité des matieres stercorales, les convulsions & les grincemens de dents ne laissent aucun doute sur la présence des vers dans les premieres voies.

On conseille, en pareil cas, d'emplo-

yer le lait bouilli, ou l'eau dans laquelle on a fait bouillir auparavant du mercure crud, enveloppé dans un nouet de peau, enfin la poudre de *semen-contra*, ou poudre à vers. Mais, comme cette maladie eſt ſouvent accompagnée d'accidens graves, on ne doit pas s'en rapporter à ſes propres lumieres.

La fiévre des enfans n'eſt pas moins ſuſpecte. On ſe tromperoit ſouvent, ſi l'on s'en rapportoit à la pulſation des artéres qui forment le pouls chez eux. La rougeur du viſage, la chaleur de la peau, la ſoif, & les inquiétudes, ſont des ſignes moins équivoques. Quant aux ſaignées & aux purgatifs, on ne doit les leur adminiſtrer qu'avec beaucoup de circonſpection. Les ſueurs, auxquelles ils ſont ſujets; les diarrhées, quand elles ne ſont pas trop abondantes, ou d'un certain caractere, ſont ſouvent très ſalutaires aux enfans, ſi l'on a ſoin de leur faire obſerver un régime convenable, tant dans les alimens que dans les exercices du corps. On remarque enfin que la plûpart des maladies qui affectent les enfans dépendent preſque toujours d'un défaut d'attention ſur ces deux points eſſentiels.

La délicateſſe des fibres des enfans, & la fineſſe de la texture de leur peau, ſont autant de cauſes qui favoriſent l'impreſſion de l'air humide ſur ces tendres

conſtitutions : de-là les toux violentes, accompagnées de difficulté de reſpirer, de douleurs cruelles, & de vomiſſemens aſſez ſouvent ſanguinolens. De plus, l'interception de la tranſpiration occaſionne preſque toujours cette maladie que l'on nomme *la coqueluche*. Si on la néglige, dans les commencemens, elle peut prendre, par la ſuite, un caractere de malignité, parce qu'aux cauſes ordinaires, il s'y en joint quelquefois de particulieres. Comme cet article eſt très-eſſentiel, on peut conſulter le *Dictionnaire de Santé*, le *Précis de Médecine* de M. *Lieutaud*, l'*Avis au Peuple ſur ſa Santé*, par M. *Tiſſot*, &c.

Les enfans ont à peine atteint leur premiere année, qu'ils ſont expoſés à pluſieurs autres accidens. La dentition eſt pour eux un écueil très-dangereux. Le développement de la nature n'a pas toujours les mêmes ſignes caractériſtiques. Chez les uns, la conſtipation a lieu, & produit des convulſions : chez d'autres, c'eſt le dévoiement ; ce qui eſt, à la vérité, moins dangereux. Mais, dans l'un & l'autre cas, le malade peut ſuccomber, ſi l'on ne porte pas un œil attentif ſur l'état de la bouche. La ſalivation abondante, l'irritation, l'inflammation des gencives ; leur gonflement, leur tenſion conſidérable, les legers ulceres, que l'on nomme *aphthes*, atta-

quent assez souvent cette partie. On y remédie, en les frottant un peu avec de miel rosat, dans lequel on aura mis quelques gouttes du collyre de Lanfranc, ou un peu de jus de citron. Enfin la rougeur & les boutons dont le visage est couvert, prouvent clairement que la nature opére la dentition; ce qui est encore confirmé par la couleur des excrémens qui sont, tantôt verds, tantôt blanchâtres. En un mot, on peut dire que cette opération de la nature coûte bien cher aux enfans. Quoique la médecine & la chirurgie proposent des moyens curatifs, cependant je crois pouvoir dire que ces secours ne sont le plus souvent avantageux, qu'autant que la nature elle-même surmonte les obstacles qui s'oppose à ses efforts; car, si les bords alvéolaires sont trop renversés, ou complettement réunis, on travaille en pure perte, si l'on tarde à les détruire avec l'instrument tranchant; ce qu'on ne doit faire cependant, qu'après un mûr examen.

Les saignées du pied, & les saignées blanches, calment assez souvent les convulsions des extrémités supérieures, celles de la bouche, des yeux, &c. Les saignées du bras ne sont utiles que dans les convulsions des extrémités inférieures. Mais, dans presque tous ces cas, la liqueur minérale anodine d'Hoffmann

réuſſit aſſez bien, quand on en ſçait proportionner les doſes à l'âge du malade, & au caractere de ſa maladie. Malgré tous ces ſecours, le malade périt quelquefois pour n'avoir pas été ſecouru à tems. Enfin les délayans, en lâchant le ventre, procurent auſſi de très-bons effets. On conſeille auſſi de frotter les gencives avec la cervelle de liévre, ou le ſang de crête de coq; de faire ſucer des racines de guimauve, bouillies dans le miel, &c. Ces moyens curatifs ne ſont pas à rejetter dans les cas ſimples; mais, dans ceux qui ſont compliqués, il faut abſolument conſulter un chirurgien-dentiſte éclairé, qui décidera ſi l'opération eſt néceſſaire.

La nature ſuit, pour les adultes, les mêmes régles que pour les enfans. Leurs évacuations doivent être proportionnées à la quantité d'alimens qu'ils prennent: ſans cela, leur ſanté s'affoiblit. La dentition, comme je l'ai dit plus haut, peut être une cauſe de la conſtipation, comme de la diarrhée. D'autres fois auſſi, le vice du tempérament de l'enfant occaſionne ces deux accidens. Il eſt évident qu'un lait groſſier, & échauffé, eſt capable de conſtiper, & qu'un lait trop ſéreux, ou de mauvaiſe qualité, un défaut dans le régime, ſoit pour le choix, ſoit pour la quantité des alimens, produiſent la diarrhée. Dans la conſtipa-

tion, les matieres ſtercorales ſont dures & recuites, les urines âcres & échauffées. Le viſage eſt couvert de boutons; le teint eſt animé. Dans la diarrhée, les excrémens ſont liquides, le teint eſt pâle, & l'enfant tombe dans une eſpece d'affaiſſement & de langueur qui peuvent le faire périr, ſi le dévoiement eſt conſidérable, & qu'il dure trop long-tems. Mais, s'il n'eſt pas conſidérable, on ne doit pas ſe preſſer de l'arrêter. Enfin, ſi la conſtipation & la diarrhée dépendent du vice du tempérament, il faut en confier le traitement à un médecin habile. On peut cependant conſulter le *Précis de Médecine* de M. *Lieutaud*, le *Dictionnaire de Santé*, l'*Avis au Peuple ſur ſa Santé*, par M. *Tiſſot*; *Les Maladies* de *Lommius*, &c. Il arrive rarement que le dévoiement ne ſoit pas accompagné de divers accidens, tels que les tranchées ou douleurs de bas-ventre, l'inflammation ou l'ulcération du fondement, les fréquentes envies d'aller à la ſelle, les déjections putrides, glaireuſes, ſanguinolentes. Dans ces cas, le dévoiement prend le nom de *dyſſenterie*. Cette maladie peut avoir des ſuites funeſtes, ſi le vice du foie y donne lieu. L'engorgement des glandes du méſenterre n'eſt pas moins ſuſpect. Pour lors, on n'a rien de mieux à faire que de baſſiner ſouvent le fondement, avec du lait

dans lequel on aura fait bouillir du cerfeuil, qu'on pourra même y appliquer, mais toujours avec précaution. Les bains d'eau de tripes, & autres remédes de la même classe, produisent de très-bons effets. Ils diminuent la violence de l'inflammation ; calment les douleurs ; préviennent la chute du fondement, & quelquefois la gangrene. Tout ce que je viens de dire suffit pour démontrer combien il est important de ne pas s'en rapporter, en pareil cas, à ses propres lumieres. Enfin, si le fondement est legérement ulcéré, le vin miellé doit avoir la préférence sur les remédes onctueux, tels que les cérats & les autres onguens, en général. L'eau de M. goulard, une legere dissolution de sel de saturne dans l'eau de frai de grenouilles, ont très-bien réussi, dans les simples fentes de l'*anus*, quand l'inflammation n'est pas violente, & que l'on a soin d'administrer intérieurement les médicamens propres à diminuer le vice qui produit les accidens externes.

J'ai déjà fait sentir l'utilité du régime : je crois devoir encore en parler, sur-tout pour ces meres trop faciles, qui s'imaginent donner des preuves de leur tendresse, en permettant à leurs enfans de suivre leur appétit déréglé ; mais il en résulte des vomissemens qui d'abord paroissent naturels, parce qu'on s'imagine que c'est l'es-

tomac qui se débarrasse du poids des alimens. Mais on en juge différemment par leur odeur putride ou leur acidité. Ensuite ils deviennent bientôt contre nature, parce que l'estomac, absolument gêné dans ses fonctions digestives, perd tout son ressort, & ne peut plus rien recevoir. Insensiblement, les liqueurs empreintes d'un mauvais chyle donnent lieu à des vomissemens glaireux, bilieux, & quelquefois sanguinolens. Dans le premier cas, le moyen d'y remédier est très-facile. Il ne s'agit que de donner à l'enfant une nourriture proportionnée à son âge & à la force de son tempérament. Si l'estomac est trop dérangé, on doit, pendant quelque-tems, supprimer le souper; y substituer une prise de thériaque, de confection d'hyacinthe, ou d'extrait de genievre, à la dose de douze grains. On peut encore, à l'heure du diner, faire prendre quatre ou cinq grains de rhubarbe en poudre, entre deux soupes de pain. Mais, dans le second cas, c'est toute autre chose: il ne faut administrer les remédes qu'avec la plus grande précaution. On doit absolument rejetter les purgatifs violens, qui en produisant une espece d'étranglement dans les boyaux, augmente le vomissement.

La gourmandise, qui est assez naturelle aux enfans, les porte à manger

tout ce qu'ils peuvent attraper, quelquefois même des substances venimeuses, qui leur occasionnent des vomissemens dont la nature décele le poison. Les mouvemens convulsifs, les angoisses, les maux de cœur, l'inflammation de la bouche, & celle des yeux, désignent un poison violent, actif, & qui diffère des narcotiques, tels que l'opium, la graine de pavot, &c. qui ont une vertu soporative. Dans cette derniere circonstance, les extrêmités sont froides; le ventre est élevé; les membres sont tremblans. Quant aux poisons communiqués par la morsure des animaux, outre les symptomes ci-dessus énoncés, la plaie extérieure les caractérise suffisamment.

Enfin, comme le vomissement peut être un symptome de la rougeole, de la petite-vérole, des fiévres continues, des intermittentes, &c. on doit juger de la nécessité qu'il y a de ne point les arrêter trop subitement, sans en apprécier les causes & les effets.

Il n'est pas moins essentiel d'examiner attentivement le ventre des enfans; car, s'il a une élévation contre nature, & que l'enfant soit pâle, languissant, & dans une espéce de maigreur, quoiqu'il mange selon les besoins de son âge, on doit craindre qu'il ne soit atteint de quelque maladie chronique,

qui, le plus souvent, a pour cause l'engorgement des glandes du mésentere. D'autrefois aussi, l'élévation du ventre dépend du séjour des excrémens dans le canal intestinal. Si l'enfant ne va pas librement à la selle; si, de tems en tems, il laisse échapper des vens; s'il sent des flatuosités dans les intestins; si sa respiration est gênée; s'il éprouve enfin des douleurs, en s'appuyant sur le ventre, il n'est pas douteux que l'élévation de cette partie est occasionnée par des vents. Quoique, dans ces circonstances, le régime remédie souvent à ces accidens, il est pourtant des cas où l'on doit appréhender qu'il ne se forme des hernies ventrales. Enfin, pour bien juger de la tension du ventre, il n'est pas indifférent d'examiner la conformation de la partie inférieure de la poitrine: car, si celle-ci rentre, le ventre doit paroître plus élevé.

Les maladies dont j'ai parlé occasionnent fréquemment l'exténuation & la maigreur. Cette maladie s'appelle *atrophie*. Celle qui n'est qu'accidentelle dépend souvent de certaines maladies dont la violence a duré peu de tems. Loin d'être dangereuse, elle est quelquefois salutaire, & conduit à un prompt rétablissement, si on ne s'écarte point des régles qu'un médecin éclairé pres-

crit ordinairement en pareil cas. La seconde espéce d'atrophie est nommée *essentielle*, parce qu'elle est presque toujours accompagnée d'accidens très-funestes, à raison de ce qu'elle indique la présence des vers, les ulcéres aux poumons, &c. D'autres fois, elle annonce un vice vénérien, scorbutique, scrophuleux, ou dartreux. L'enflure, ou la dureté du ventre; le dégoût que produit la fiévre lente; une toux séche, & une mauvaise digestion, sont presque toujours inséparables de cette maladie qui a beaucoup de rapport avec la chartre, ou noueure des enfans. Il en faut voir le traitement dans la nouvelle édition du *Precis de Médecine* de M. *Lieutaud*. Telles sont les maladies du premier âge, ou de l'enfance. Ce n'est pas qu'il n'y en ait beaucoup d'autres; mais, comme leur détail nous meneroit trop loin, il vaut mieux les passer sous silence, que d'en parler trop superficiellement, ou que d'adopter certains traitemens qui sont plutôt dûs au préjugé, qu'aux réussites de l'art.

CHAPITRE II.

Des Maladies de l'Adoleſcence.

A Meſure que l'enfant croît en âge, que ſes alimens & ſes exercices ſont variés, que toutes les parties de ſon corps prennent de l'accroiſſement, & que la nature ſe développe ſous des formes différentes, l'œconomie animale eſt auſſi ſujette à des maladies de différens genres.

Les douleurs cauſées par la dentition ne ſe bornent pas toujours aux accidens que j'ai rapportés plus haut. Juſqu'à ce que les vingt dents ſoient complettement percées, la vie de l'enfant eſt encore en danger. Si cette foible créature a ſouffert ſi cruellement, pour la ſortie des dents inciſives & canines, il n'a pas moins à ſouffrir pour celle des molaires dont la configuration ſe prête difficilement à la diviſion des gencives: auſſi les mouvemens convulſifs, qui accompagnent la dentition, ſont-ils alors portés à leur plus haut degré.

On remarque enfin que, depuis l'âge de trois ou quatre ans juſqu'à celui de cinq, il périt plus d'enfans, que dans l'eſpace de tems que l'on nomme ſtricte-

ment l'*enfance*. Quoique les enfans soient susceptibles de se nouer, dès le moment de leurs naissance, je crois cependant pouvoir faire observer que ceux qui n'ont pas été emmaillotés viennent presque tous très-droits; au lieu que ceux qui l'ont été, & dont les difformités ont paru quelque tems après leur naissance, ne reçoivent presqu'aucun secours de tous les moyens qu'on emploie pour y remédier. Le mieux est de leur éviter la peine de rester trop long-tems sur leurs jambes. Dans les premiers tems, leurs difformités peuvent être regardées comme simples; & l'on ne doit les attribuer qu'à la foiblesse, & au peu de consistance des couches osseuses, qui sont incapables de résister à l'effort des bandes dont on se sert pour les emmailloter. Enfin la position que l'on donne au corps contribue beaucoup au faux *rachitis* qui, sans occasionner une maigreur notable, exige cependant qu'on fasse prendre à l'enfant l'air de la campagne, & qu'on lui prescrive un exercice modéré.

Il n'en est pas de même du vrai *rachitis* produit par la sortie des dents, dont j'ai déjà parlé, & auquel il se joint quelquefois des vices particuliers que l'enfant apporte en naissant, ou qu'il peut contracter, dans le tems qu'on l'alaite. Ces difformités s'accroissent sen-

ſiblement ; & elles ſont ſouvent accompagnées d'accidens très-graves, tels que les écrouêles, les fiévres lentes, le dévoiement, la bouffiſſure, l'élévation du ventre, & même l'hydropiſie & la jauniſſe. Les purgatifs réitérés ; un verre d'infuſion de rhubarbe, pris tous les matins à jeun, ſont ſouvent très-efficaces. La médecine offre encore d'autres moyens curatifs, dont le choix doit être fait par un médecin éclairé, parce que quand il y a complication, cet état tient de la chartre qui ſuit de très-près la coqueluche. J'ai cru devoir faire cette diſtinction pour engager les peres & les meres à ne point livrer leurs enfans aux effets de nombre de machines plus funeſtes qu'utiles, & à conſulter, dans les cas douteux, des médecins & des chirurgiens inſtruits. On conſeille cependant l'uſage de certains paillaſſons faits avec de la fougere mâle. Le marc de vin dans lequel on met les enfans pendant pluſieurs jours, & pluſieurs années de ſuite, dans le tems convenable, réuſſit aſſez ſouvent, ſur-tout ſi la noueure ou le *rachitis* ſont ſitués aux reins, à l'épine du dos, &c. Mais ſi quelques vices externes y donnent lieu, il faut agir en conſéquence.

Le préjugé donne ſouvent lieu à des erreurs qui, en ſe ſoutenant dans l'eſprit des parens ſont ſouvent la cauſe du

peu d'égards qu'ils ont pour leurs enfans. Si un enfant ne peut retenir ſes urines, lorſqu'il a paſſé ſa troiſieme ou ſa quatrieme année, & même au-delà, on ne connoît pas de punition aſſez ſévere pour le corriger de ce défaut : cette ſévérité peut avoir des ſuites funeſtes. Quoique la pareſſe ſoit ſouvent le principe de l'incontinence d'urine chez les enfans ; cependant le profond ſommeil, la quantité & la qualité des boiſſons & des alimens qu'on leur donne peuvent les exciter à laiſſer aller leurs urines, ſans s'en appercevoir. Dans de pareilles circonſtances, tout le tort vient des parens : le ſurplus eſt un effet naturel. Quant à l'incontinence d'urine produite par la foibleſſe des parties qui doivent la contenir & la retenir pour ne la laiſſer paſſer que dans les tems convenables, elle ne peut être imputée ni aux parens ni à l'enfant. Il eſt donc bien eſſentiel de faire cette diſtinction, particuliérement chez les filles qui ſont d'une conſtitution naturellement foible. Si ce défaut croît avec l'âge, il devient habituel, & ne connoît plus de bornes ; ce qui eſt ſuſceptible de mille inconvéniens. Un régime un peu ſec, un exercice modéré, & quelques boiſſons aſtringentes ſont les ſeuls moyens que l'on puiſſe employer. Des eſpéces de matelas faits de cendres de ſerment, & de

celles de genévrier, ont souvent produit de très-bons effets. Si on a l'attention de faire uriner les enfans avant de les coucher, dans le milieu de la nuit, & le matin, dès qu'ils sont éveillés, on leur épargne bien des châtimens qu'ils n'ont pas toujours mérités.

Les accidens auxquels les enfans sont le plus généralement exposés, semblent annoncer que, dès l'instant de leur naissance, ils sont, ainsi que les adultes; assujettis à plusieurs maladies. La petite vérole devient souvent la désolation des familles, par les suites funestes dont elle est accompagnée. Cet hydre ne ménage aucunes parties du corps : le visage en est presque toujours défiguré. On ne peut que louer le zéle de ceux qui ont cherché à détruire ou à modifier ce venin pestilentiel. Quelques réussites semblent devoir autoriser l'inoculation de la petite verole. Mais, comme il est alors question de donner à un enfant une maladie qu'il n'aura peut-être jamais; que, d'un autre côté, il est assez difficile d'apprécier la qualité du virus que l'on emploie pour cet effet, & qu'enfin il est nécessaire qu'il se fasse une espéce de révolution dans l'œconomie animale pour que ce vice emprunté se déclare, il n'est pas douteux que cette opération exige beaucoup de réflexions, parce qu'il y a des preuves

conſtantes que la petite vérole inoculée n'exempte pas abſolument de la récidive. Les connoiſſeurs prennent rarement le change : il eſt aſſez difficile de leur en impoſer. Au reſte, quoiqu'on ſe ſoit efforcé de prouver que l'inoculation a des avantages réels, & qu'elle cauſe moins de ravages que la petite vérole naturelle ; néanmoins, ſi, par malheur, l'enfant qu'on fait inoculer vient à périr, les regrets ſont à leur comble. La tendreſſe d'un pere ou d'une mere l'emporte alors ſur tout autre motif, & fait revivre ſes droits. Les ſignes qui accompagnent la petite vérole naturelle ou l'artificielle, ſont ordinairement le friſſon, la fiévre, les douleurs de tête, celles du dos ; l'éternument, l'aſſoupiſſement ; une eſpéce de délire ; des nauſées ; le vomiſſement ; des laſſitudes ; des coliques ; l'ardeur des urines, la ſoif immodérée, la chaleur de la peau, &c. A meſure que la maladie s'accroît intérieurement, elle ſe déclare extérieurement. Les premieres puſtules paroiſſent au viſage, & à la poitrine, vers le quatrieme jour, & quelquefois plutôt. Inſenſiblement l'éruption ſe fait ; & différentes parties du corps ſont couvertes de puſtules dont l'élévation & la couleur caractériſent l'état de cette maladie qui eſt plus à craindre dans un âge avancé que dans la jeuneſſe. Les douze

ou quinze premiers jours ſont ordinairement le tems critique. Lorſque les croûtes commencent à tomber, le malade eſt cenſé hors de danger. Mais, comme il y a ſouvent des retours périodiques, dont la préſence exige un traitement approprié, l'on doit, pour cet objet, avoir recours au *Précis de Médecine* de M. *Lieutaud*. Je me contenterai ſeulement d'expoſer les moyens de remédier au ravage occaſionné par les boutons; ravage que l'on doit attribuer au degré de cauſticité de l'humeur variolique, ainſi qu'à la maniere dont on ſe comporte pour obtenir le deſſéchement des boutons qu'il n'eſt pas moins dangereux de hâter que de retarder.

Si l'on jette un œil attentif ſur ce qui ſe paſſe dans l'éruption des boutons de la petite vérole, on s'appercevra que la nature opére cette criſe, pour tranſmettre du dedans au-dehors un principe hétérogène qui léſoit ſes fonctions. On peut même regarder ces boutons comme des eſpéces de cauteres naturels, qu'il ne faut laiſſer ſubſiſter que ſelon l'exigence des cas. Si on les ſupprime trop tôt, l'humeur ſe répercure du côté du tiſſu graiſſeux de la peau: elle l'épuiſe, le détruit; donne lieu à des cicatrices & à des dépôts critiques, qui n'exiſteroient pas, ſi l'on avoit eu ſoin d'adminiſtrer à propos les purgatifs conve-

nables. Si on supprime trop tard ces boutons, l'humeur variolique attire avec elle une partie de la lymphe nourriciere qui, contractant de l'acrimonie du virus variolique, produit ces marques larges & blanches qui ressemblent assez aux cicatrices des brûlures. Enfin, du plus ou du moins d'attention que l'on apporte dans leur dessèchement, dépendent presque toujours les convalescences retardées, les ophthalmies rebelles, la foiblesse de la vue, enfin le larmoyement habituel & les fistules lacrymales. Dans cette maladie, la gorge & les yeux sont souvent affectés. Le lait coupé avec égales parties d'eau, où l'on a fait bouillir des figues grasses, ou des feuilles de guimauve, font un très-bon gargarisme. L'eau de guimauve, l'eau d'orge, une décoction de figues grasses peuvent être employées pour bassiner les paupieres ; ce qu'on doit réitérer souvent, pour les empêcher de se coller, parce que la présence du pus produit quelquefois des accidens incurables. On peut également se servir d'un collyre fait avec les eaux de roses, de plantain, & un peu de safran.

Quant aux boutons, on ne doit point les piquer : il faut se contenter de les ramollir & de les disposer à une suppuration louable. Le blanc de baleine, dissous dans l'huile d'amandes douces,

tirée sans feu ; la crême que l'on retire du lait, quand il est reposé, réussissent mieux que tous autres remédes. Quand le pus des boutons est blanc, bien lié, que l'inflammation est passée, il faut abandonner le reste à la nature qui ne manque pas de revêtir chaque bouton d'une croûte jaunâtre, à travers de laquelle s'écoule un humeur claire & limpide. Alors on peut avoir recours à quelques desficatifs, tels que la crême chargée de craie, ou la céruse qu'on ajoûte à du miel rosat. On conseille encore d'étuver ces croûtes avec une legere décoction d'eau de lentilles. Quelques personnes emploient, avec succès, de l'eau de la Reine d'Hongrie, de l'eau-de-vie avec de l'eau ; & d'autres, une dissolution de quelques grains de sel de Saturne dans de l'eau commune. Enfin, comme chacun a son remède particulier, on vante beaucoup un morceau de vieux lard qu'on fait fondre, au bout d'un bâton, & dont on reçoit la graisse dans un vase où l'on a mis de l'eau-rose. On bat bien le tout ensemble ; & on en forme une espéce de liniment dont on frotte les croûtes. Quant aux taches pourprées, qui restent après leur chute, les remédes qu'on proposeroit, à cet égard, deviennent souvent infructueux. On pourroit cependant adoucir la peau avec un cérat fait avec le blanc de ba-

leine, le beurre le cacao, & l'huile des quatre ſemences froides. Le lait virginal eſt également bon.

La rougeole eſt encore une maladie qui attaque ſpécialement les jeunes gens. Elle eſt rarement dangereuſe. Ses ſymptomes, ſes périodes & ſes accidens ne permettent pas de la confondre avec la petite vérole. Le friſſon ſuivi de chaleur, l'apparition de la fiévre, l'appeſantiſſement de la tête, les envies de vomir, le gonflement des paupieres, le larmoyement douloureux, l'inflammation des yeux, la toux, l'éternument, caractériſent ordinairement la rougeole & la proximité de ſon éruption qui arrive ordinairement vers le quatrieme jour. Elle s'annonce preſque toujours par des taches lenticulaires, ou par des puſtules peu élevées, raſſemblées en forme de grappes. Ces puſtules laiſſent ſur la peau une eſpéce d'aſpérité ou d'inégalité que le tact découvre facilement; elles ne ſuppurent point: elles paroiſſent d'abord au viſage, & ſe répandent enſuite ſur les autres parties du corps. Lorſqu'elles paroiſſent dans le tems que je viens d'indiquer, la rougeole n'a pas de ſuites fâcheuſes. Mais ſi cette apparition eſt prématurée ou retardée, qu'elle dure au-delà du quatrieme jour, & que les taches noirciſſent, le malade eſt en danger, parce que le pourpre peut s'y

joindre ; auquel cas, il faut avoir recours au médecin, pour le reste du traitement.

La délicatesse de la peau des enfans & des jeunes gens les rend sujets à une maladie plus incommode & plus douloureuse, qu'elle n'est ordinairement dangereuse, quand elle est bien soignée dans les commencemens. Tout le monde sçait que les engelures, ou les mules, occasionnent la démangeaison & l'enflure bleuâtre des parties qui en sont attaquées. Comme ces tumeurs n'affectent souvent que les pieds, les mains, & quelquefois le nez ou les oreilles, on ne leur donne le nom de *mules*, que quand elles occupent les talons. Il y a divers moyens de guérir cette incommodité. L'expérience prouve que les plus simples sont souvent les meilleurs, & que les différens emplâtres & les onguens proposés par les charlatans & les bonnes femmes sont, pour l'ordinaire, dangereux, & donnent lieu à des ulceres très-rebelles. *

Le mal s'accroît le plus souvent, sans qu'on s'en apperçoive ; &, d'autres fois, il est annoncé par des tumeurs qui viennent entre le col & les oreilles, & qui sont alors très-douloureuses. Ces tumeurs que l'on nomme *parotides*, ou

* *Voyez* l'article ENGELURES, à la suite des Maladies qu'on peut guérir soi-même.

oreillons, ne doivent pas être confondues avec les vraies parotides qui dépendent d'un vice interne & particulier. Celles dont j'entends parler ne viennent point à suppuration : elles font contourner un peu la tête, & gênent assez souvent la déglutition ; mais ces accidens sont passagers. La sortie des dernieres grosses dents y donne aussi lieu quelquefois.*

Comme il arrive fréquemment que, dans les parotides dont j'ai parlé, la gorge s'enfle, il est essentiel d'observer si ce sont réellement elles qui y donnent lieu ; car très-souvent la gorge peut augmenter, sans que cette cause y ait la moindre part. Les douleurs & la difficulté qu'éprouve l'enfant, en tournant le col ; enfin, des espéces de noyaux roulans, que l'on sent sous le doigt, caractérisent ces tumeurs. Mais, si aucun de ces signes ne se rencontre, le gonflement peut dépendre de la structure peu solide des glandes du visage, qui, venant à comprimer celles du col, les surchargent & les engorgent par degré : d'où s'ensuit leur distension, & celle des parties voisines ; ce qui donne lieu à cette élévation, & au gonflement du col, connu sous le nom de *grosse-gorge*, ou *gouêtre*. Cette tumeur n'a pas de

* *Voyez le Dictionnaire de Santé*, au mot PAROTIDES.

ſuites fâcheuſes, ſi on y remédie dans le commencement. L'éponge de mer, calcinée, & mêlée avec parties égales de ſel commun, & quelques grains de camphre, dont on forme un large collier, ont diſſipé, dans l'eſpace de ſix mois, des gouêtres aſſez conſidérables. La ſabine bouillie dans du vinaigre, & appliquée en forme de cataplâme, a la même efficacité, ſur-tout dans les commencemens.

CHAPITRE III.

Des Maladies de la Puberté.

CHEZ les hommes, la puberté s'annonce plus tard que chez les filles : l'apparition des régles, qui en eſt le ſigne précurſeur, indique aſſez les efforts de la nature. Quand elles ſont d'un bon tempérament, c'eſt l'inſtant de leur force & de leur accroiſſement. La forme de leur corps ſe perfectionne : leur teint prend un nouvel éclat ; leur gorge s'embellit : en un mot, tous les ſecrets merveilleux de la nature ſe décelent. Mais, à peine touchent-elles au moment de n'être plus comptées au nombre des enfans, qu'elles éprouvent mille inconvéniens. Ce ſont des maux de reins, de

de tête ; des laſſitudes, des engourdiſſemens, des étouffemens, des peſanteurs ſur les parties naturelles ; enfin des picotemens au ſein, dont le gonflement annonce la prochaine apparition des régles. L'âge auquel ces accidens paroiſſent ne peut être exactement limité. Il y a des filles qui ne ſont réglées qu'à quinze, dix-huit, ou vingt ans ; & d'autres, dès l'âge de dix ans. Ce ſont des variétés qui dépendent, en partie, du tempérament, en partie de la ſtructure des organes deſtinés à cette opération. Relativement encore à ces diſpoſitions, les filles paſſent ce tems, avec plus ou moins de difficulté. Il peut être le terme de leur bonheur, comme celui de leur perte.

Un air libre, pur & ſerein ; l'exercice à pied & à cheval, ſont, dans ce cas, très-efficaces. Cependant, s'ils ſont infructueux, on doit avoir recours aux ſaignées du pied, aux bains des pieds, & à ceux des vapeurs, faits avec les plantes émollientes. Pour tirer avantage de ces derniers bains, il faut faire bouillir une bonne poignée de plantes émollientes dans trois ou quatre pintes d'eau, l'eſpace d'un quart d'heure ; jetter le tout dans un vaſe ſur lequel la perſonne puiſſe s'aſſeoir pour en recevoir la vapeur, à une chaleur ſupportable. L'eau de fleurs d'orange que l'on

peut y ajoûter ne ſert qu'à augmenter l'efficacité de ce remède, qu'il faut continuer, au moins pendant cinq à ſix jours, deux fois par jour, l'eſpace d'une heure chaque fois, à moins que les régles ne paroiſſent plutôt. On peut encore joindre au moyen que je viens d'indiquer la potion ſuivante, faite avec le vin rouge, le miel blanc, le ſafran oriental, la poudre de cannelle. Il faut mêler le tout enſemble, & en faire prendre, le ſoir, à la perſonne, une heure après qu'elle eſt couché. L'eau des Carmes, celle de Cologne, le vin & le miel ont également produit de bons effets, ſi l'on a eu ſoin de faire précéder ces remédes par les ſaignées, les bains, &c. Les ſang-ſuës appliquées aux grandes lévres des parties naturelles deviennent quelquefois néceſſaires.

Si ce que j'ai propoſé ne réuſſit point, la maladie prend quelquefois un caractére qui peut avoir des ſuites funeſtes, telles que les pâles couleurs, la jauniſſe, l'hydropiſie, &c. Dans les pâles couleurs, le teint perd de ſon éclat : la peau du viſage & le tour des yeux contractent une eſpéce d'empreinte verdâtre. Les laſſitudes, les peſanteurs du corps, la bouffiſſure des paupieres, celle des jambes & des pieds ; les douleurs de téte, les difficultés de reſpirer, les palpitations de cœur, accompagnent

ordinairement cette maladie. Mais, si la suppression des régles est occasionnée par quelqu'imprudence, il est plus aisé d'y remédier par les moyens ci-dessus indiqués, que quand elle reconnoît pour cause, dans les premiers tems, un vice dans le sang, ou la lésion des organes destinés à leur évacuation. (Voyez, à ce sujet, le *Précis de Médecine* de M. *Lieutaud*, & le *Dictionnaire de Santé*.)

La jaunisse annonce toujours quelques dérangemens dans les parties qui concourent à la filtration des régles, & souvent des embarras dans les viscères & les canaux qui servent à préparer & à filtrer la bile. La couleur jaune de la peau, celle du blanc des yeux, la salive & la sueur qui ont quelquefois la même couleur, font connoître évidemment le genre & les accessoires de cette maladie qu'il n'est pas possible de confondre avec les pâles-couleurs caractérisées par le vomissement, & par d'autres accidens. La colére, le chagrin, l'ennui, peuvent aussi y donner lieu.

Quand la jaunisse dépend de la suppression des régles ou de quelqu'autre évacuation, la saignée n'est pas à négliger, sur-tout si la personne est pléthorique. L'émétique peut être également utile, si l'état de l'estomac ne s'y oppose pas : enfin les purgatifs doux doivent avoir lieu, de même que les

autres moyens indiqués dans l'excellent *Précis de Médecine* de M. *Lieutaud*. Quoi qu'il en ſoit, il faut, dans ces circonſtances délicates, n'adminiſtrer des remédes qu'avec connoiſſance de cauſe.

Rien n'eſt plus à craindre pour celles qui ſont dans l'âge où les paſſions commencent à ſe développer, que la fréquentation de certaines ſociétés licentieuſes. Il en eſt de même de la lecture de certains Livres qui fourmillent d'obſcénité, ainſi que de la vue des peintures & des ſtatues indécentes. Les ſens extérieurs en ſont tellement affectés, qu'ils tranſmettent auſſi-tôt à l'ame l'impreſſion qu'ils ont reçue. Quand une fois, chez les perſonnes d'un tempérament vif, les paſſions ont établi leur empire, il eſt rare qu'elles ne les conduiſent au libertinage le plus ſcandaleux. Enfin les excès de ces fureurs que l'on nomme *utérines* ſont quelquefois portés à un tel point, que celles qui en ſont atteintes ſe voient expoſées à périr preſqu'auſſi-tôt, ou à languir très-longtems, ſi on n'y remédie promptement, ſoit en les mariant, ſoit en leur adminiſtrant les ſecours que la Médecine indique. Mais il arrive ſouvent qu'en cherchant, par ces derniers moyens, à calmer ces mouvemens tumultueux, on ne peut y parvenir qu'en affoibliſſant la nature qui, dans la ſuite, guidée par la

raiſon, reprend toute ſa ſupériorité, ſi on ne s'obſtine pas à lui refuſer ce qu'elle demande avec tant d'inſtance. S'il y a des circonſtances où les parens doivent préférer l'inclination à la fortune & à la naiſſance, c'eſt, ſans doute, dans celle-ci. En conſervant l'honneur & la vie à leurs filles, ils ne font ſouvent que payer eux-mêmes à la nature une dette qu'ils ont contractée envers elle, par le peu d'atention qu'ils ont apportées dans l'éducation de leurs enfans. On n'ignore pas non plus que celui qui cherche à ſe ſatisfaire met tout en œuvre pour y parvenir : de-là toutes ces reſſources infâmes, que la décence m'oblige de paſſer ſous ſilence, que la nature a en horreur, & dont M. Tiſſot a ſi bien décrit les triſtes effets. On peut cependant employer les ſaignées ; les bains, tant tiédes que froids ; les calmans, les émulſions avec les quatre ſemences froides, l'*agnus-caſtus*, les tiſanes de nénuphar, &c.

Outre ce que je viens de dire, le dérangement des régles produit encore aſſez ſouvent des angines, des eſquinancies, & des échauboulures occaſionnées par l'ébullition du ſang. L'eſquinancie, dont je parle ici, conſiſte dans la difficulté d'avaler, & dans une legere inflammation au voile du palais, à la luette, aux amygdales. Elle n'eſt

dangereuſe qu'autant qu'on la néglige. Comme elle dépend du volume & de l'acrimonie du ſang, elle diſparoît promptement par la diéte, & par les moyens propres à faire reparoître les régles, à diminuer le volume du ſang; & à l'adoucir. Ces moyens étant décrits dans tous les auteurs, je les paſſe ici ſous ſilence.

Les perſonnes jeunes, vives, & d'un tempérament ſanguin, ſont aſſez ſujettes aux migraines, aux maux de tête, aux ſaignemens de nez, enfin aux éblouiſſemens. Quand ces derniers accidens reconnoiſſent pour cauſe le retard des régles, il faut employer les moyens propres à les rappeller. Mais, s'ils ſubſiſtent, malgré le retour du flux périodique, il faut ſe baſſiner les yeux avec de l'eau d'euphraiſe, animée d'un peu d'eau-de-vie. On peut y ſubſtituer l'eau de riviere, & mieux encore celle de puits. Si les éblouiſſemens occaſionnent des nuages ſur la vue, on conſeille une diſſolution de quatre grains de ſel de Saturne dans quatre onces d'eau de plantain, ſur une once d'eau-roſe.

Les migraines, ou maux de tête, dépendent aſſez ſouvent d'un vice dans l'eſtomac, ou d'un défaut de circulation. Quand des cauſes extérieures n'y ont pas donné lieu, il eſt bon de s'aſſurer du tempérament de la perſonne.

La fermentation de la bile peut en être auſſi la cauſe principale. Cette circonſtance regarde le médecin. Les ſternutatoires ont quelquefois réuſſi dans les cas où le *mucus* retenu cauſoit des maux de tête. Ceux qui dépendent de rhumes du cerveau exigent qu'on ſe tienne la tête & les pieds bien chauds. L'inſpiration de quelques plantes émollientes eſt alors à préférer aux ſpiritueux qui ne conviennent que pour les maux de tête occaſionnés par une chute, ou par l'épaiſſiſſement du ſang.*

Quant au ſaignement de nez, on ne doit point s'en effrayer, lorſqu'il n'eſt ni conſidérable, ni trop fréquent : au contraire, il eſt quelquefois très-utile, chez les jeunes perſonnes, quand il n'eſt pas accompagné de ſymptomes particuliers, tels que la rougeur du viſage, l'abbattement des forces, les maux de cœur, la chaleur d'entrailles, la conſtipation, &c. Alors, bien loin que cette eſpéce de ſaignée naturelle ſoit ſalutaire, elle eſt ſouvent un ſigne de quelque maladie critique.

Si le ſaignement du nez dépend de l'abondance du ſang ou de ſon activité, & qu'il en réſulte une hémorragie, il faut l'arrêter par les moyens propoſés dans les *Maladies particulieres*. Si ces

* Voyez les *Maladies particulieres*.

différens moyens ne réuſſiſſent pas, il faut avoir recours aux ſaignées du pied, & à d'autres remédes convenables en pareil cas. On a vu quelquefois auſſi des régles & des flux hémorrhoïdaux remplacés par des ſaignemens de nez. Enfin, comme ces évacuations ſanguines ont ordinairement pour but de ſuppléer au flux menſtruel, je ne ſçaurois trop inſiſter ſur les précautions que l'on doit prendre, lorſqu'on veut les arrêter.

Les maux de cœur, les vomiſſemens, les douleurs d'eſtomac, &c. doivent ſe traiter méthodiquement. Le moindre écart, dans ces circonſtances, peut avoir des ſuites fâcheuſes.

Les cauſes des engourdiſſemens, des tintemens d'oreilles, des ophthalmies, &c. exigent l'examen le plus ſérieux, avant que d'adminiſtrer des remédes, ſur-tout à une fille dont les régles ont ceſſé depuis quelque tems.*

* Voyez les *Maladies particulieres.*

CHAPITRE IV.

Des Maladies de l'Age viril.

PREMIERE ÉPOQUE.

LEs maladies qui arrivent dans la virilité doivent se considérer sous deux époques différentes. La premiere regarde les filles qui ont fait vœu de chasteté; & l'autre appartient à celles qui, en se mariant, ont payé à la nature une dette qu'elles avoient contractées. Si l'on en excepte les maladies critiques & malignes, celles que je me propose d'examiner dépendent presque toujours des suites de couches, ou de la suppression des lochies. Je ne m'étendrai pas beaucoup sur ces articles, parce que j'en ai parlé plus haut. Les maladies qui me paroissent à présent mériter le plus d'attention sont celles de la poitrine, qui se déclarent ordinairement, à l'âge de trente ou trente-cinq ans, chez les filles qui gardent le célibat, ou dont le flux menstruel a souffert quelque dérangement. Ceci regarde particuliérement celles qui, dans leur enfance, ont essuyé quelque maladie grave, ou qui ont eu beaucoup de peine à se dénouer. Quand,

à vingt-cinq ans, la nature ne prend pas le dessus, il arrive assez souvent que la personne maigrit : son teint paroît livide ; ses yeux se cernent & se cavent : la respiration est laborieuse ; enfin la toux s'annonce particuliérement le matin & le soir. Cette maladie se nomme *phthisie* : on l'a souvent confondue avec la pulmonie. Un vice scrophuleux, scorbutique, vénérien ; des douleurs d'estomac, ou dans les hypochodres peuvent y donner lieu. Il peut se faire aussi que l'enfant, apporte ces vices, en naissant, soit qu'il les ait contractés dans le sein de sa mere, soit que sa nourrice les lui ait communiqués. Personne n'ignore que le développement de la nature est souvent pour les filles un écueil dangereux. Comme la phthisie ne fait pas des progrès rapides, on se croit dispensé d'y prendre garde. Si, aux approches de l'âge déterminé pour l'apparition des régles, les symptomes de cette maladie s'annoncent, il faut y remédier promptement, & considérer l'état dans lequel se trouvent la poitrine & le bas ventre : autrement le mal s'accroît insensiblement ; les régles ont de la peine à s'établir, ou bien elles sont remplacées par un écoulement lymphatique d'une nature bien différente : la maladie devient bouffie ; les mammelles sont quelquefois prodigieusement gon-

flées, boursoufflées & mollasses, tandis que le reste du corps maigrit considérablement. Enfin la difficulté de respirer s'accroît de plus en plus : les crachats sont épais, blanchâtres & purulens. La bouche exale une mauvaise odeur. Tous ces symptomes augmentent avec l'âge ; & le malade périt assez souvent d'hydropisie. L'on observe encore que les personnes les plus sujettes à ces accidens sont celles qui ont la poitrine étroite ou plate, & les épaules élevées en aîles de chauve-souris. L'usage des corps à baleine ne contribue pas peu à déranger la poitrine, & à occasionner cette maladie, pour la guérison de laquelle on doit être très-circonspect sur les saignées & sur les purgatifs. Le lait, pour toute nourriture, est ce qui paroît le plus convenable. Le syrop de lierre terrestre avec lequel on peut édulcorer l'eau qui servira de boisson, l'infusion des vulnéraires, celle des capillaires sont également bien indiquées. Les crêmes d'orge, de riz peuvent être encore la base de la nourriture. Enfin les sucs de laitues & des chicorées ont quelquefois été mis en usage avec succès. Pour appaiser la toux, on se sert utilement d'une infusion de guimauve sans sucre, & du jus de réglisse à la reine, qu'on doit laisser fondre doucement dans la bouche.

La suppression des régles joue différens rôles, eu égard à la disposition des organes qu'elle affecte. On remédie facilement aux palpitations de cœur, s'il n'y a pas de vice essentiel dans la structure de cet organe. Il ne s'agit alors que de diminuer le volume du sang; mais, si elles sont occasionnées par un défaut de conformation dans cette partie, elles deviennent presqu'incurables. Les personnes qui ont les pâles couleurs, celles qui sont hystériques, ou qui passent leurs jours dans l'oisiveté, y sont aussi sujettes. D'un autre côté, si les maladies de la peau ont été mal guéries, si l'estomac fait mal ses fonctions, les palpitations peuvent toujours avoir lieu. Enfin la pléthore, les vieux ulceres, la suppression des pertes habituelles, &c. peuvent aussi favoriser leur retour.

De tout ce que je viens d'exposer, il est aisé de conclure que le traitement exige qu'on apprécie la cause de cette maladie, avant d'administrer les remédes. Il suffit assez souvent, chez les jeunes personnes, de rappeller les régles, ou les autres évacuations, par les moyens indiqués. Il faut encore observer si les palpitations sont occasionnées par la tristesse, ou par quelque saisissement de crainte ou de joie excessives.*

* Voyez les *Maladies particulieres*.

Enfin, qu'elles que soient les causes de ces palpitations, il faut tâcher de mener une vie douce, & d'observer un régime rafraîchissant. Les saignées & les purgatifs sont quelquefois nécessaires : c'est au médecin à en juger.

On ne doit pas confondre les palpitations avec ce que l'on nomme *tremblement de cœur*. Le tremblement est un état de foiblesse dans les fonctions de cet organe. La foiblesse du pouls qui est languissant & inégal, l'abattement, les défaillances, les sueurs froides caractérisent cette maladie. Dans les vraies palpitations, le pouls est petit, inégal, intermittent ou sujet à d'autres variations. Les douleurs dans la région du cœur, les vertiges, les éblouissemens, les flatuosités, les rots, &c. accompagnent assez souvent ces accidens.

La joie & la tristesse occasionnent encore une maladie qu'il faut distinguer des palpitations & du tremblement. Elle se nomme *oppression cardiaque*. Dans les commencemens, ce n'est qu'une sorte de pesanteur, avec quelqu'anxiété douloureuse à la région du cœur. Ce premier état est simplement incommode. Mais, si les accidens augmentent, les soupirs que la malade laisse échapper désignent clairement le siége de la douleur. Enfin, si le mal fait des progrès, la respiration est entre-coupée par des

ſanglots ; par des ſymptomes effrayans ; & quelquefois funeſtes ; enfin par la violente ſuffocation que le cœur éprouve. L'inſpiration des odeurs fortes, telles que l'eau des Carmes, l'eſprit volatil de ſel ammoniac, le ſel d'Angleterre, l'huile de ſuccin, &c. ne doit pas être négligé. L'eau de fleurs d'orange, les gouttes d'Angleterre, l'eau de Luce, &c. employées à petites doſes, ſont autant de remédes généraux, & particuliers, que l'on peut faire prendre intérieurement. Tous ces accidens ſont aſſez ſouvent précédés ou accompagnés de la ſyncope, ou défaillance. Cette maladie eſt ordinairement annoncée par la cardialgie ou foibleſſe d'eſtomac, par celle de toutes les forces, par la pâleur du viſage, l'obſcurciſſement de la vue, le tintement d'oreilles, la diminution, & enſuite la perte du mouvement & du ſentiment. La fraîcheur des extrémités ne caractériſe qu'imparfaitement la ſyncope. L'action du pouls, celle de la reſpiration ſont quelquefois tellement interceptées, qu'on regarde la perſonne comme morte, & qu'on l'abandonne comme telle. Mais la flexibilité des membres doit aſſurer du contraire. La ſyncope a pluſieurs degrés. Elle s'annonce ordinairement & inſenſiblement par les ſignes que j'ai décrits. D'autres fois, elle ſe déclare

brusquement. Elle dure plus ou moins de tems ; &, quand on en revient, on est tout brisé, tout rompu, &c. Le défaut d'alimens, une simple saignée, ou quelque grande perte; les excès de la table, du commerce des hommes ; les passions vives, la peur, la vue de quelqu'objet désagréable, les exercices violens, qui procurent des sueurs abondantes, enfin certaines odeurs peuvent donner lieu à la syncope. Cette affection n'est qu'accidentelle : on y remédie, en faisant renifler au malade quelques eaux spiritueuses. On met du sel dans la bouche : on frappe dans les mains : on fait encore avaler quelques cuillerées d'eau de Carmes, ou d'autres liqueurs semblables. Enfin on étend la malade sur le dos ; mais on doit surtout avoir attention de desserrer les corps, les colliers, les jupons, &c. & de mettre les malades à l'air ; car fort souvent la grande chaleur d'un lieu peu élévé, le trop grand feu des chaufferettes peuvent augmenter le mal. On est encore dans l'usage de jetter de l'eau fraîche au visage, pour faire revenir de la syncope. Cette méthode ne doit être employée qu'avec beaucoup de prudence : on ne doit pas même la pratiquer, si la personne est dans un tems critique. Enfin, quand la syncope dépend des grandes pertes, il faut agir en conséquen-

ce, & ne pas chercher à procurer une suppression trop subite.

La derniere maladie que je crois devoir examiner est le hoquet que l'on distingue en *simple* & en *passager*. C'est une legere indisposition, mais qui devient très-incommode, quand elle dure long tems. Les femmes hystériques & les hypochondriaques y sont assez sujettes. La suppression des évacuations habituelles, la répercussion des maladies de la peau, les alimens de mauvaise digestion, les excès dans le boire & dans le manger y donnent souvent lieu. L'interception de la respiration pendant quelque tems ; la simple boisson d'eau froide ou dégourdie, la contention d'esprit, & la surprise, sont autant de moyens propres à guérir le hoquet accidentel. Celui qui est habituel exige un traitement méthodique, que cet Ouvrage ne me permet pas d'entreprendre.

II. ÉPOQUE.

Les vapeurs auxquelles les femmes sont particuliérement sujettes sont devenues les maladies à la mode. Il y a peu de maisons où elles ne soient en vogue. Aussi ceux qui se mêlent de les traiter ont-ils cru devoir profiter de cette sécurité, & soutenir à cet égard des disputes qui, si elles ne tournent point

au ſoulagement des malades, ſervent au moins à faire connoître leurs auteurs & à leur faire une certaine réputation dans l'eſprit de quelques perſonnes qui, avides de nouveautés, croient devoir faire marcher d'un pas égal le ſoin de leur ſanté, & ceux de leur parure. Les vrais & bons médecins ne reconnoiſſent les vapeurs, que quand elles exiſtent réellement. Ils les définiſſent » une diſpoſi-»tion ſenſible & irritable des nerfs, qui »les met dans des mouvemens ſpaſmo-»diques continuels, d'où réſultent des »accidens de tout genre, & ſous toutes »ſortes de formes. »

Le relâchement exceſſif des fibres, un ſang trop raréfié ; dans d'autres circonſtances, le trop de fermeté, ou la ſéchereſſe des fibres, (ce qui eſt rare ;) les embarras des viſceres du bas-ventre ; ceux du foie, de la rate, du pancréas : l'irritabilité de l'eſtomac & du canal inteſtinal ; les virus ſcorbutiques, goutteux, rhumatiſans, écrouelleux, vénériens, &c ; enfin l'imagination frappée, par quelque cauſe que ce ſoit, &c. ſont, en général, les cauſes des vapeurs qui tirent le plus ſouvent leur origine de la molleſſe, de la pareſſe, de la trop grande aſſiduité à l'étude, de la violence des paſſions, ſur-tout chez les filles & les femmes.

Les vraies vapeurs ne laiſſent pas

dans un état tranquille celles qui s'en disent attaquées. Les bâillemens, les hoquets, les défaillances, l'augmentation du coloris des joues ; d'autrefois la pâleur du visage, la vivacité des yeux, l'élévation du pouls, les mouvemens convulsifs, l'insomnie ou le profond sommeil, l'affaissement, enfin la tristesse ou l'excessive joie sont ordinairement les symptomes de ces vapeurs. Celles qui mettent l'œconomie animale dans un état convulsif attaquent le plus souvent les jeunes personnes ; & celles qui produisent l'affaissement portent leur action sur les personnes d'un âge avancé. On observe encore que les vapeurs cessent d'avoir lieu, au-delà de cinquante ans ; mais, depuis vingt jusqu'à quarante, c'est ordinairement le tems de leur violence chez les femmes qui n'ont pas été dans le cas d'accorder à la nature ce qui lui est dû, & chez celles qui en sont trop tôt privées, après en avoir joui, telles que les jeunes veuves qui jouissent de leurs droits. Enfin il est rare que ces dernieres en soient attaquées, à moins qu'elles ne fassent des excès de café, de liqueurs spiritueuses, soit en boisson, soit par l'inspiration. De tout ce que je viens d'exposer, il est aisé de conclure que les vapeurs dépendent en général de la bonne conduite des femmes, ou du régime qu'elles observent ;

& que le plus souvent, elles en seroient exemptes, si elles vouloient prendre un exercice proportionné à leurs forces & à leur tempérament; si elles avoient le soin de respirer un air pur & serein, de faire renouveller celui de leurs appartemens, d'éviter le feu des poëles & des chaufferettes; en un mot, si elles s'astreignoient à n'user que des alimens convenables, sans chercher ceux qui ne flattent que le goût. Les viandes tendres, cuites à propos, celles sur-tout qui sont rôties ou grillées, les herbes des jardins ont aussi leurs avantages, ainsi que les fruits bien mûrs.

Pour boisson, elles doivent faire usage d'un bon vin vieux & agréable, coupé avec deux tiers d'eau, & n'en prendre qu'autant qu'il en faut pour réduire les alimens en une espèce de bouillie claire. Le cidre, la bière, les liqueurs fortes ne conviennent point du tout aux personnes vaporeuses: l'eau froide, au contraire, est très salutaire. Le tems du repos doit être limité. Il faut se mettre au lit pour se délasser seulement des fatigues du jour, & remettre l'esprit & le corps en état de suffire aux travaux du lendemain. On feroit bien encore de se coucher assez tôt pour ne pas s'exposer aux impressions de l'air ou des vapeurs de la terre, qui deviennent plus nuisibles après le coucher du soleil.

Dans le beau tems, il faut se lever de grand matin, parce que c'est l'instant le plus favorable aux occupations de l'esprit & du corps.

C'est avec raison que M. Whitt fait encore observer, dans son *Traite des Vapeurs*, que l'usage fréquentdes bains chauds mérite des égards, rélativement aux personnes vaporeuses. Si les vapeurs ont pour cause le relâchement des nerfs, les bains chauds y sont contraire, à moins qu'en en sortant on ne passe tout de suite dans des bains froids. » Rien »n'est plus propre, (ajoute cet auteur,) »que cette alternative, pour fortifier les »parties du corps, tant interne qu'ex»ternes. L'eau de veau peut avoir les »mêmes inconvéniens. » C'est d'après ces réflexions que notre auteur croit devoir distinguer les vapeurs causées par l'*atrabile*, des obstructions du foie, de la rate, des congestions & autres. Les alimens savonneux, les humectans; ceux qui rafraîchissent légérement, & les mieux indiqués, en pareil cas, sont les épinars, les cardes, les cardons, la laitue, les plantes chicoracées, les asperges. Les fruits les plus convenables sont les fraises, les framboises, les groseilles, les cerises, les poires fondantes & le raisin. Les légumes farineux ne doivent pas avoir lieu. La chair des jeunes volatils, & celle de quelques poiſ-

fons des plus legers ne peuvent nuire.

L'eau pure eſt la meilleure boiſſon dont on puiſſe uſer, pourvu qu'elle ſoit douce, & dépouillée de ſa partie nîtreuſe ; mais on peut y remédier, en y faiſant bouillir de la laitue, de la bourrache, de la bugloſe, des fleurs de mauve, de guimauve, du riz, de l'orge mondé, &c. On pourroit même y mettre un peu du vin, pourvu qu'il fût d'une bonne qualité.

On doit ſe couvrir de façon à ne conſerver qu'une médiocre chaleur. Au défaut d'un exercice convenable, les frictions legeres, principalement ſur le basventre, aux régions du foie & de la rate, peuvent produire de bons effets. La gaité & la diſſipation ſont indiſpenſables dans les vapeurs produites par l'*atrabile*, &c.

Les vapeurs qui dépendent d'humeurs irritantes, dartreuſes, éréſipélateuſes, ſcorbutiques, &c. n'exigent les bains que juſqu'à un certain degré. Un régime doux & humectant, des boiſſons délayantes conviennent très-bien à celles qui ont pour cauſes la ſéchereſſe des fibres ; ce qui arrive ordinairement à la ſuite des fortes compreſſions, d'un frotement rude & fréquent, d'une cicatrice, d'une inflammation, d'un ſquirrhe, d'une adhérence. Enfin un travail de corps exceſſif a produit quelquefois

des sueurs forcées, & une transpiration trop abondante. Il faut encore observer le régime ci-dessus indiqué, diminuer l'action des causes principales, éviter le froid & la chaleur, se reposer & dormir plus long-tems qu'à l'ordinaire, & se vêtir de façon à n'avoir ni trop chaud ni trop froid.

Quand les vapeurs dépendent de certaines maladies de l'estomac ou du canal intestinal, ce qui peut être occasionné par un vice de naissance, ou par quelqu'autre raison, il faut alors observer un régime doux, humectant & lubréfiant, tel que celui qui est prescrit pour les vapeurs atrabilaires *.

Enfin, si les vapeurs sont l'effet d'une imagination frappée c'est aux personnes familieres avec ces sortes de maladies à employer le raisonnement pour les convaincre de la foiblesse & de la fausseté de leur imagination. Les remédes qui paroissent les mieux indiqués en pareil cas, sont ceux qui fortifient le corps, & favorisent la circulation. La promenade & l'exercice doivent tenir le premier rang. Je ne m'étendrai pas davantage sur cet article, parce qu'il me feroit sortir des bornes de cet ouvrage.

C'est ordinairement depuis quarante-

* Voyez encore les *Maladies particulieres*.

cinq ans jusqu'à cinquante, que les femmes éprouvent les accidens les plus graves, par la répercussion des régles. La nature accoutumée depuis long-tems à se décharger d'une portion de sang qui lui est étrangere jusqu'à un certain point, ne peut être surchargée de nouveau, sans qui lui en coûte beaucoup : de-là les pertes abondantes, les maladies qui affectent la matrice, les parties naturelles, & nombre d'accidens fâcheux, qui sont assez souvent les suites du libertinage.

La cessation, ou la répercussion des régles, demande les plus grands ménagemens. Les maux de tête, les étourdissemens, les éblouissemens, les pesanteurs, les lassitudes, les courbatures, & quelquefois les maux de cœur, &c. sont les effets du contraste que la nature éprouve. Cette cessation s'annonce différemment, eu égard à la résistance des vaisseaux de la matrice. Chez les unes, la suppression des menstrues est précédée par des évacuations subites & copieuses que l'on nomme *pertes* ; & chez d'autres, par un retard assez considérable.

Si d'un côté la saignée paroît indiquée pour diminuer le volume du sang, de l'autre, il y a du risque à s'y accoutumer, parce que ce seroit contrarier la nature dont il faut observer scrupu-

leulement les démarches. L'expérience prouve, en effet, que ſi les femmes qui ont commencé à ſe faire ſaigner, dans le commencement de la ceſſation complette de leurs régles, ne le font pas tous les deux ou trois mois, elles en ſont incommodées ; au lieu que celles qui reſpirent un bon air ; qui évitent l'abus des liqueurs ſpiritueuſes ; qui prennent un exercice modéré ; en un mot, qui menent une vie ſobre & réguliere, paſſent ce tems aſſez heureuſement.

Quoique j'aie déjà dit plus haut qu'il étoit quelquefois dangereux de ſaigner, dans le tems que les régles ceſſent, il ne s'enſuit pas de-là qu'il faille abſolument rejetter la ſaignée. Si le pouls eſt plein, fort & vigoureux, elle paroît très-bien indiquée. Les violens maux de tête, les ſaignemens du nez, les crachemens de ſang, ſans toux ni douleur de poitrine, ſemblent encore exiger la ſaignée du bras, & rarement celle du pied, parce qu'on doit éviter de ſurcharger la matrice, en y déterminant la colomne du ſang. Les purgatifs ne ſont pas à négliger. Les eaux dépurées de Paſſy ſont très convenables en pareil cas.

Si la ceſſation des régles paroît dépendre de l'épaiſſiſſement du ſang, alors les vaiſſeaux de la matrice s'engorgent, ſe diſtendent, s'enflamment & ſe déchirent

rent quelquefois, d'où il peut réſulter des ulcéres qui acquiérent un caractére conforme au vice particulier, qui exiſte dans les liqueurs. Cette inflammation eſt dangereuſe, & même aſſez ſouvent mortelle, ſi l'on différe d'y remédier. Les douleurs du ſein, celles du dos, des épaules, des reins, la difficulté d'uriner, le hoquet, le délire, les défaillances, les convulſions, la tenſion, la chaleur & la douleur de la matrice ne donnent point lieu de douter de l'inflammation de cette partie. Dans cette circonſtance, il ne faut pas ménager les ſaignées, ſur-tout dans les trois premiers jours. La diéte, les délayans & les adouciſſans doivent marcher d'un pas égal. Les cataplâmes émoliens, & dans leſquels il ne doit point entrer de corps gras, produiſent de très-bons effets, ſi on les applique nuds ſur la région de la matrice. Les bains de vapeurs, compoſés de plantes émollientes, dont on injecte la décoction dans la matrice même, au moyen des ſeringues deſtinées à cet uſage, ſont autant de moyens que l'on ne doit pas perdre de vue. On conſeille encore les anti-hyſtérique internes.

La matrice eſt ſujette encore à devenir ſquirrheuſe, à la ſuite d'un engorgement qui peut s'y faire : l'obſtruction, inflammation, le poids que les mala-

des reſſentent dans la région de cette partie, & qui ſe communique à l'*anus* & au col de la veſſie ; la difficulté d'uriner, des douleurs ſourdes aux lombes, aux hanches & quelquefois aux cuiſſes, enfin la ſuppreſſion totale, ou en partie des régles ou des pertes conſidérables, ſont les ſignes qui font ſoupçonner la préſence du ſquirrhe dont le traitement exige les ſoins d'un médecin & d'un chirurgien inſtruits.

Les accouchemens laborieux, les efforts violens, la toux, les cris, l'hydropiſie, les fleurs blanches, les pertes, les pierres de la veſſie, &c. peuvent déplacer le vagin, & produire ce qu'on appelle les *chutes du vagin*, ou de cette gaîne qui commence à l'ouverture extérieure des parties naturelles, & qui communique à la matrice. Dans les premiers tems, cet accident paroît faire peu d'impreſſion ; mais le mal s'accroît inſenſiblement, & devient quelquefois très-ſérieux. La fiévre, le délire, les convulſions, & d'autres ſyptomes plus alarmans & preſque toujours funeſtes, accompagnent ordinairement cette maladie. Quoiqu'il en ſoit, il faut faire enſorte de tenter la réduction de cette partie, en employant le miniſtere d'un chirurgien expert en ce genre. Chez les jeunes perſonnes il ſuffit quelquefois, après la réduction, de leur faire garder

le lit pendant plusieurs jours, & de leur prescrire la position qu'elles doivent garder. Les astringens pris intérieurement, les bains de vapeurs de la même classe ne doivent point être oubliés. Au surplus, dans des cas de cette importance, il faut avoir recours aux personnes expérimentées.

Le vagin n'est pas la seule partie qui soit sujette à se déranger. La matrice peut être dans le même cas; alors son fond se présente au-dehors. Un homme instruit ne se méprend pas sur la différence des parties qu'il faut réduire. Le vagin laisse toujours une ouverture; au lieu que la matrice forme une tumeur uniforme, sans ouverture. Cette derniere circonstance exige de prompts secours, & beaucoup d'adresse. Si l'on différe trop long-tems, l'opération est très-difficile, très-douloureuse, & souvent accompagnée de circonstances fâcheuses. Les pessaires, les remédes internes que l'on emploie pour la chute du vagin, conviennent également dans le renversement de la matrice, après la réduction.

La matrice & le vagin sont encore sujets à des excroissances polypeuses ou fongueuses, qui peuvent en imposer aux personnes peu instruites. Les ulcéres de ces parties sont souvent les causes de ces excroissances qui s'opposent non-

seulement au coït, mais encore à l'écoulement des régles.

Les polypes dont je parle se distinguent facilement des autres tumeurs de la matrice & de celles du vagin, 1°. en ce que ces dernieres se forment tout d'un coup, au lieu que les polypes viennent lentement. 2°. Ils différent encore du cancer en ce qu'ils ne sont point douloureux, à moins qu'on ne les ait irrités, soit par des remédes trop actifs, soit par des opérations particulieres. Quoiqu'il en soit, l'opération est le moyen le plus convenable, quand la situation de la partie le permet. Les injections & les fumigations styptiques & astringentes sont plus nuisibles qu'utiles : on s'expose quelquefois même à rendre ces humeurs cancéreuses. Enfin les bains domestiques, continués longtems, ont eu beaucoup de succès dans cette maladie. *

J'ai parlé plus haut de la hernie du vagin, qu'il faut absolument distinguer d'une autre hernie qui a son siege dans le vagin, sans affecter directement cette partie. Celle dont il s'agit actuellement s'appelle *hernie intestinale*. Elle reconnoît pour cause le relâchement du tissu des fibres membraneuses, qui tapissent

* Il faut voir le détail de cette opération dans le *Traité des Polypes* de M. *Levret*, célébre accoucheur.

le vagin. Elle eſt ordinairement blanchâtre, indolente, & ne quitte ſa place, qu'au bout d'un certain tems : elle ne différe pas même beaucoup des autres hernies. Quand elle eſt hors du vagin, elle reſſemble aſſez au renverſement de la matrice, qui a lieu chez les femmes nouvellement accouchées ; au lieu que la hernie dont il s'agit attaque particuliérement les femmes qui ſont hors d'âge d'avoir des enfans, & qui ont le tiſſu de la peau, mol, flaſque & délicat. La réduction eſt le ſeul moyen que l'on puiſſe employer. Le peſſaire eſt indiſpenſable, ſi la hernie eſt ancienne, & ſi les parties ont perdu leur reſſort ; au lieu qu'on peut s'en paſſer, ſi la hernie eſt nouvelle, ſi elle n'eſt que la ſuite d'un effort, & ſi la perſonne eſt d'une bonne conſtitution. Le régime doit être un peu ſec, les boiſſons un peu acidulées ; & l'on doit éviter les liqueurs ſpiritueuſes, les mets épicés, ou ceux qui cauſent des vents.

CHAPITRE V.

Des Maladies de l'Age avancé, & de celles qui attaquent l'Age décrépit.

CET âge qui préſage la ceſſation des facultés, eſt plus ou moins ſenſible, ſuivant le genre de vie que l'on a mené, & l'abus que l'on a fait de ſon tempérament. La tranſpiration & la circulation des liqueurs étant moins abondantes & moins vives, ces deux cauſes principales occaſionnent ordinairement les rhumatiſmes, la goutte ; des rhumes, des catarrhes, des indigeſtions, des foibleſſes d'eſtomac, des devoiemens, &c La goutte peut ſe déclarer dans tous les endroits où il y a des jointures & des articulations ; mais communément elle ſe borne aux pieds & aux mains.

Le caractére de cette maladie ſe manifeſte par une douleur vive, & preſque toujours brûlante, dans les articulations où elle établit ſon premier ſiége. Au bout de vingt-quatre heures, il ſurvient un peu de gonflement, de la rougeur à la peau, de l'irritation & de l'engorgement dans les reins ; une chaleur plus ou moins vive, enfin une in-

terruption du mouvement de la partie affectée. Quelque violente que soit l'inflammation goutteuse, on n'a point encore observé qu'elle tournât en suppuration, à moins qu'on emploie des remédes irritans.

Quand elle n'abandonne pas les pieds ou les mains, on la nomme *goutte fixe*. Mais si elle se jette sur d'autres parties, comme sur les viscéres, on l'appelle alors *goutte irréguliere*, ou *remontée*. Cette derniere est quelquefois dangereuse, & même assez souvent mortelle.

La goutte peut dépendre du genre de vie que l'on a mené : elle peut même encore être héréditaire. L'âge y contribue beaucoup, soit par la lenteur de la circulation, soit par le défaut de la chaleur naturelle, ou de la transpiration.

Les femmes sont en général moins sujettes à la goute que les hommes qui, quoiqu'assez réguliers dans leur conduite, n'ont pourtant pas quelquefois assez de retenue dans l'usage qu'ils font des liqueurs spiritueuses, dans celui des femmes, ou des mets de haut goût.

D'ailleurs les exercices auxquels ils sont livrés par état, peuvent contribuer à la production de cette funeste maladie. Mais chez les femmes, même les plus sages, il n'y a qu'une vie sédentaire, & l'usage trop fréquent de certains alimens capable d'aigrir ou de dessécher

la lymphe, qui puiſſent en ce point les mettre au niveau des hommes.

Quand la goutte n'eſt point héréditaire, il eſt rare qu'elle attaque les jeunes perſonnes ; elle a même quelquefois un tout autre principe. Il eſt certain d'ailleurs, que de tous les vices qu'on apporte en naiſſant, il n'en eſt point de plus ſuſceptibles de ſe perpétuer, que le vénérien & le ſcorbutique : ils ont l'un & l'autre différens degrés de malignité. Mais, comme les ſymptomes extérieurs qui caractériſent la goutte ne ſont pas équivoques, un homme inſtruit les diſtinguéra facilement. Enfin il eſt rare que la goutte ſe déclare en été : c'eſt ordinairement dans l'hyver, le printems ou l'automne, qu'elle ſe fait reſſentir plus vivement.

Les douleurs cruelles que les goutteux éprouvent, leur font déſirer d'obtenir un état plus tranquille. Cette maladie n'eſt peut-être que trop ſoumiſe à l'empiriſme. On ne manque point de gens qui promettent de détruire non-ſeulement les douleurs, mais la goutte elle-même. La confiance aveugle que 'on accorde à ces impoſteurs, a ſouvent été la cauſe des accidens les plus graves. S'il étoit poſſible que la goutte pût ſe guérir complettement, & ſans danger, peut-on croire que la médecine qui ne ceſſe de donner des preuves de

son zèle pour le bien de l'humanité, ne fût pas aussi bien que ces grands prometteurs, employer à propos les purgatifs violens, les topiques irritans, les caustiques & autres remédes de la même classe, qui ont toujours fait la base de ces prétendus merveilleux secrets ? Un médecin éclairé se conduit différemment. Après s'être assuré, par un nombre infini d'expériences, de la nature du levain goutteux, il sait se conduire avec ménagement, & se garde bien d'allumer la fureur de l'hydre qu'il a à combattre. Guidé par le flambeau de la raison, il n'administre les remédes violens que dans les circonstances les plus urgentes, comme lorsque la goutte paroît disposée à se fixer sur quelque viscere essentiels à la vie. Enfin, peu sensibles aux attraits séducteurs d'une réputation brillante, & sujette à s'éclipser, il sacrifie ses intérêts les plus chers au bien-être de l'humanité : trop heureux, à ce prix, d'obtenir la confiance ou l'estime de ses concitoyens !

Quelques cures dûes au hazard, plutôt qu'à des remédes sagement administrés, ne doivent donc pas faire prendre le change. Il y a plusieurs vices particuliers, tels que les dartres, la gale, la teigne, le feu volage, &c. qui, étant répercutés, semblent avoir les mêmes symptomes que la goutte, quoi-

qu'ils soient d'une nature différente. Un examen particulier de ce qui a précédé le prétendu vice goutteux dévoile assez souvent l'imposture de ces empiriques audacieux, qui se flattent d'avoir guéri complettement des personnes attaquées de cette maladie.

Tout ce que l'on peut faire consiste donc à calmer les accidens, & à rappeller la goutte dans son premier lieu d'élection; à procurer une chaleur modérée, à faire de douces fomentations, en évitant sur-tout de comprimer la partie, les bains, les topiques émollïens, &c. ont produit d'assez bons effets.

Quant aux autres moyens, je crois devoir les passer sous silence, attendu qu'ils ne peuvent être employés que par un médecin instruit, qui, toujours en garde contre les mépriſes, n'administrera jamais que des remédes convenables au genre de chaque maladie.

Le rhumatisme & la goutte ayant beaucoup d'analogie, exigent une attention scrupuleuse. On peu cependant distinguer le rhumatisme de la goutte, par les signes suivans. 1°. Le rhumatisme n'occupe ordinairement que les muscles, & presque jamais les articulations qui sont les lieux d'élection où la goutte se caractérise & se dépose. 2°. Le rhumatisme est ordinairement sans gonfle-

ment & sans rougeur extérieure bien sensible, à moins qu'il ne participe de la goutte; & alors il affecte les articulations. On reconnoît aisément qu'il est vague, lorsqu'il se porte, tantôt sur une partie du corps, tantôt sur l'autre; mais, à moins qu'il ne soit compliqué, il arrive rarement qu'il attaque les articulations. Ceux qui, par état, sont obligés de coucher en pleine campagne, qui habitent des lieux humides ou marécageux, qui respirent un air épais & grossier, sont sujets aux douleurs rhumatisantes, aussi-bien que les personnes d'un tempérament phlégmatique. Les excès dans le boire & dans le manger, ainsi que dans l'acte vénérien; la vie trop sédentaire ou trop appliquée; la suppression de la transpiration; celle des évacuations particulieres aux femmes, peuvent occasionner cette maladie, presque toujours accompagnée d'un sentiment de pression, de tension, de mal-aise, de pesanteur & de fatigue.

Enfin, quoique certains auteurs prétendent que les rhumatismes attaquent plus particuliérement les personnes qui sont à la fleur de leur âge, on observe cependant que cette maladie dépend le plus souvent de l'oisiveté & de l'abondance du sang, comme il arrive à la plûpart des femmes, sur tout à celles qui ne sont pas bien réglées. Mais, si

ces deux causes ne prédominent pas, il n'est pas bien prouvé que les rumatismes ayent lieu. La vieillesse est le tems où les rhumatismes ses déclarent plus particuliérement, parce qu'alors les ressorts de la nature étant affoiblis, & la circulation plus lente, les exercices sont moins violens, les digestions plus laborieuses, les sécrétions moins abondantes, & les engorgemens beaucoup plus faciles. En un mot, ce que l'on prend pour un rhumatisme, à la fleur de l'âge, n'est souvent que la suite d'un travail forcé, ou d'un tempérament épuisé. En effet, quoique, dans l'ordre physique, le travail & la peine soient le partage de l'homme, néanmoins, selon ce que j'ai dit au Chapitre *de la Génération*, une femme, qui s'abandonne aux passions déréglées, travaille, ainsi que l'homme, à la destruction de son individu, soit en suivant les loix de la nature, soit en y suppléant artificieusement.

On peut mettre encore au nombre des accidens qui donnent lieux aux rhumatismes les contusions, les diflocations, les fractures, les plaies anciennes, les vieux ulceres, &c; causes qui ne s'admettent pas absolument pour être celles de la goutte.

Le peu d'action qu'ont toutes les parties, dans l'âge avancé, & la lenteur

de la circulation, en général, occasionnent des stagnations & des engorgemens qui donnent lieu à une infinité de maladies, & particuliérement au catarrhe qui est une toux opiniâtre, & fatiguante pour la malade qui ne jouit alors d'aucun repos. Cette maladie date souvent de plus loin qu'on ne pense. En cherchant à conserver l'éclat de son teint, l'élégance de sa taille, on perd de vue l'objet essentiel. C'est pourtant alors qu'on doit veiller de plus prés à la conservation de sa santé. Dans la caducité de l'âge, la perte de la chaleur naturelle devient plus sensible; & c'est ce qui rend les vieillards plus sujets au catarrhe. Cette maladie est souvent très-douloureuse, & quelquefois même dangereuse : de là ces rhumes de cerveau, dont l'humeur gagne la poitrine, & occasionne des toux opiniâtres, qui fatiguent les malades, nuit & jour.

Il ne faut pas confondre l'esquinancie avec les catarrhes qui tombent sur la gorge. Le gonflement plus ou moins considérable de cette partie, la douleur moins vive, & une fonte d'humeurs gluantes & visqueuses, ne permettent pas de confondre le catarrhe avec l'esquinancie.

La demangeaison dans l'intérieur des narines, la pesanteur & les maux de tête, la disposition au sommeil, le dé-

goût, la perte de l'appétit, enfin l'embarras de la vue, & la difficulté de la reſpiration, démontrent que le catarrhe occupe le cerveau. Si la toux eſt humide, elle eſt catarrhale; mais, ſi elle eſt ſéche, on la regarde comme phthiſique. La premiere ceſſe au bout d'un certain tems; au lieu que la ſeconde va toujours en augmentant. Enfin l'oppreſſion, la difficulté de reſpirer, l'âcreté particuliere de l'humeur que l'on crache, la douleur que l'on reſſent dans la poitrine, indiquent la préſence du catarrhe dans cette partie.

Les cauſes prochaines de cette maladie ſont des levains âcres ou acides, qui épaiſſiſſent la lymphe dans ſes couloirs. Les cauſes éloignées ſont les évacuations ſupprimées.

Le catarrhe exige un traitement conforme aux cauſes qui le produiſent. Quand la ſuppreſſion de quelques évacuations y a donné lieu, il faut employer les moyens propres à les rétablir. Du café en poudre, mêlé avec parties égales de muguet, du ſucre candi pulvériſé, enfin quelques petites priſes de tabac, quand on n'y eſt pas habitué, terminent aſſez ſouvent le catarrhe du cerveau. Mais, quand il occupe la gorge ou la poitrine, il faut recourir aux avis d'un médecin éclairé. On peut, outre cela, conſulter le *Dictionnaire de Santé*, le *Précis de Médecine* de M. *Lieutaud*, &c.

CHAPITRE VI.

Précautions à prendre pour corriger les Difformités naissantes.

ON pourroit, en quelque sorte, comparer notre enfance à la plante qui vient de naître : tout y est tendre & délicat. Il est donc intéressant de ne laisser prendre aux enfans aucun mauvais pli; sans quoi, les difformités croissent avec l'âge, & le corps s'en ressent pour toute la vie. Il y en a qui peuvent influer sur les agrémens auxquels nous avons tous droit de prétendre. Le front, le nez, la bouche, le menton, les yeux, les oreilles, &c. augmentent ou diminuent la beauté du visage.

Un col trop long, des épaules trop élevées déparent la tête, & la font paroître mal placée. Si la table de la poitrine est trop applatie, & que le dos soit voutée, la taille est défectueuse. Il en est de même des extrêmités, quand elles ne sont pas bien proportionnées, tant pour la forme que pour la longueur.

Si les jeunes personnes n'apportent résulter des suites fâcheuses, comme la vermine, la gale, & quelquefois la tei-

pas ces défauts, en naissant, la Médecine & la Chirurgie semblent offrir des moyens satisfaisans pour y remédier. On verra, dans l'*Introduction au Dictionnaire de Santé*, comme on doit s'y prendre pour corriger certains vices de naissance; mais il y en a quelques-uns auxquels on ne pourroit remédier, sans inconvéniens. A mesure que les jeunes demoiselles grandissent, & que, par conséquent, on les destine à entrer dans le monde, on ne doit pas perdre de vue les moyens propres à les conserver belles, & en santé. Les soins du corps & la propreté produisent ces avantages.

SECTION. I. *Des Cheveux.*

Si la chevelure est négligée, cet ornement de la tête en devient l'ennemi, &, j'oserois dire, la honte. Des cheveux mêlés forment des pelotes qui, par leur dureté, compriment la peau du crâne & la tête, & causent des douleurs très-vives. On a vu des maux de tête violens céder par les soins que l'on donnoit à cette partie. D'un autre côté, si la transpiration qui se fait par les pores de la peau du crâne s'épaissit, elle forme des écailles & des croûtes qui interceptent la transpiration. Il peut en résulter des suites facheuses, comme la

gne. On ne doit point négliger, tous les matins, de peigner ſes cheveux. Il eſt même bon de les nourrir avec un peu de pommade. La poudre eſt utile pour enlever la craſſe des cheveux ; mais il eſt intéreſſant de ne pas laiſſer ſéjourner trop long-tems la premiere poudre ; car, ſi on n'a pas le ſoin de l'enlever, elle s'imbibe de la tranſpiration, ſe gonfle, s'aigrit, forme des pelotes, & produit des lentes.

Chez certaines perſonnes, la tranſpiration de la tête a une odeur très-aigre, & même inſupportable. On remédie à cet inconvénient, en mêlant dans la poudre & dans la pommade quelques odeurs agréables. Le choix de la poudre, & celui de la pommade ne ſont pas indifférens. La meilleure poudre eſt celle qui eſt purgée à l'eſprit-de-vin. On fait beaucoup de cas de la pommade faite avec de la graiſſe de veau bien lavée, avant ſa préparation. Celle dans laquelle il entre de la graiſſe de porc ou de mouton ſe rancit facilement, & donne naiſſance à la vermine.

Comme la teigne, la gale de la tête & la vermine ſont quelquefois le produit d'un humeur étrangere, qui exiſte dans la maſſe des liqueurs, on ne doit point chercher à en débarraſſer trop promptement les jeunes perſonnes ; mais il faut avoir recours aux conſeils d'un mé-

decin éclairé. Il arrive encore assez souvent que les accidens dont nous parlons occasionnent la chute d'une partie des cheveux : on ne doit point, en ce cas, hésiter de les couper, & de les raser totalement. Cette opération est même indispensable, si l'on veut que, par la suite, les tempes & le devant de la tête soient suffisamment garnis.

A mesure que les cheveux viennent, ceux des tempes, & ceux du devant de la tête sont assez sujets à se jetter en devant : il faut alors les relever & les coucher avec un peu de pommade en bâton, & mettre un bandeau qui les contienne pendant la nuit. On aura soin de les poudrer un peu, le matin, & de les peigner, suivant l'ordre qu'ils doivent avoir naturellement, c'est-à-dire, de devant en arriere pour le toupet, & à plat pour les tempes. Lorsque les cheveux sont bien partagés, la partie qu'on appelle communément *le chignon* doit décrire supérieurement une ligne demi-circulaire, autour de laquelle doivent régner extérieurement les cheveux qui doivent former les faces. Quant à la ligne du toupet, elle doit décrire également un demi-cercle dont le centre passe par-dessus la tête, tandis que les deux extrêmités touchent les tempes, & les séparent des faces.

Il seroit à propos de choisir un tems

convenable pour la friſure ; car les papillottes caſſent les cheveux, & la chaleur du fer les rougit. Un chignon relevé avec un peigne eſt moins nuiſible à la chevelure, que les nattes. L'habitude qu'ont la plûpart des coëffeurs ou coëffeuſes d'employer de la cendre pour dégraiſſer les cheveux, ne contribue pas peu à les rendre ſec & caſſans.

Pour ce qui eſt de la couleur des cheveux, les bruns & les noirs ſont généralement eſtimés. Après ces deux eſpéces, viennent les châtains foncés, & les clairs qui tirent aſſez ſouvent ſur le roux. Quand à la rouſſeur, c'eſt un inconvénient auquel on pourroit remédier, en les raſant juſqu'à ce qu'on apperçoive un changement de couleur. On conſeille encore de froter la tête avec du jus d'oignon blanc, ou de faire uſage d'un peigne de plomb, &c. Il y en a qui prétendent que la graiſſe d'ours fait croître les cheveux, & quelle les fortifie. Mais, quand ils ſont complettement roux, ou exactement blonds de naiſſance, & que ces couleurs ſubſiſtent juſqu'à la dixieme année, tout ce que l'on peut faire alors devient inutile, à moins qu'on n'ait recours à des moyens factices, tels que les peignes de plomb, les poudres & les pommades brunes ou noires, dont on peut continuer l'uſage, ſi l'on s'en trouve bien.

Enfin il eſt néceſſaire de faire rafraîchir, de tems en tems, la pointe des cheveux, & de ne les paſſer au fer qu'avec beaucoup de précaution.

On doit d'ailleurs régler la couleur de la poudre ſur celle des cheveux & de la peau. La poudre blanche ne convient point aux perſonnes brunes de peau : la griſe leur eſt plus favorable. La blanche ne va pas mal aux blondes, pourvu qu'elles y mêlent un peu de jaune, dans le cas où elles auroient quelques taches de rouſſeur. En un mot, il faut, autant qu'on peut, aſſortir les couleurs.

Les cheveux blonds, par exemple, demandent peu de poudre ; & les blancs, point du tout. Les roux en exigent beaucoup plus de blanche que de toute autre couleur.

Quelques blondes emploient, avec ſuccès, de la poudre un peu rouge.

Les racines des cheveux du devant de la tête & des tempes ſont ordinairement les parties les plus fatiguées dans l'accomodage. Ces extrêmités ſe caſſent facilement ; ou elles ſe ſéparent des autres cheveux. Pour y obvier, il faut avoir ſoin de les renverſer, tous les ſoirs, avec un peu de pommade en bâton.

Quant au bandeau que l'on a coutume de mettre pour empêcher que la friſure ne ſe dérange dans la nuit, il faut le mettre de façon qu'il ne s'imprime

pas dans le front, & qu'il ne le pouſſe pas ſur les ſurcils : autrement l'œil devient trop couvert. La liberté, que l'on doit laiſſer au cours des liqueurs qui ſe portent à toutes les parties de la tête, ne permet pas de trop ſerrer le bandeau deſtiné à contenir la friſure.

A meſure que l'on avance en âge, leur cheveux changent de couleur. Les noirs & les bruns ont coutume de griſonner, * ou de devenir blancs. Ceux qui ſont parfaitement blonds conſervent aſſez long-tems leur premiere couleur ; mais les roux ſe foncent, c'eſt-à-dire, qu'ils deviennent encore plus roux.

Quand la chute des cheveux n'a été précédée d'aucune maladie, ſoit interne, ſoit externe, c'eſt pour lors un défaut du cuir chevelu. Il eſt bien difficile d'y remédier. Les blonds ſont aſſez ſujets à cette eſpéce d'alopécie : on en attribue communément la cauſe à la délicateſſe, & même à la foibleſſe des réſeaux capillaires. Les coups, les plaies du cuir chevelu occaſionnent auſſi la perte des cheveux ſans qu'il y ait eſpérance de les faire revenir ; mais les coëffeurs des dames ont porté leur art à un tel point de perfection, qu'on peut s'en rapporter à eux pour réparer ces défauts.

Enfin les cheveux ſont bien placés,

* Pour y remédier *Voyez* l'article *Alopécie*, dans la troiſieme partie de cet ouvrage.

quand ils n'avancent pas trop ſur le front, & que le milieu, auſſi-bien que les tempes, eſt occupé par une petite pointe.

Si le front & les tempes ſont trop garnis de cheveux, & que ces parties ſe touchent & ſe confondent enſemble, on corrige ce défaut, ſoit en arrachant avec une pince à poil ce qu'il y a de défectueux, ſoit en ſe ſervant d'une pommade épilatoire. Ces deux moyens ſont préférables au raſoir.

SECTION II. *Des Yeux.*

Les ſourcils, ainſi que les cils, exigent également des ſoins. Il faut avoir attention de coucher les premiers, de façon qu'ils forment un bel arc. Cette opération ſe fait avec le bout du doigt, avec un peigne à ſourcils, ou avec une petite broſſe. On met de la pommade aux ſourcils pour les rendre plus luiſans: on en raſe une partie, quand ils ſont trop épais, ou qu'ils ſe joignent; en un mot; on les ébarbe, quand ils ſont trop longs, & on les frotte avec quelques préparations particulieres que j'indiquerai à la fin de cet ouvrage, pour les augmenter, quand ils ne ſont pas ſuffiſamment garnis, ou qu'ils paroiſſent ſe détruire.

Les cils doivent être exactement

droits, de maniere que chaque poil puiſſe, pour ainſi dire, ſe compter; ce qu'on obtient facilement, en ſe ſervant du peigne à ſourcils, dont on garnit les dents d'un peu de pommade pour mieux liſſer les cils. Leurs longueur peut intéreſſer le globe de l'œil. Si les poils ſont inégaux ou trop longs, il faut les égaliſer avec les ciſeaux : ce moyen eſt le ſeul que l'on doit employer.

Il eſt également aiſé de changer la couleur des ſourcils & celle des cils, & de les aſſortir aux cheveux. Pluſieurs perſonnes ſe ſervent d'une pommade noire pour teindre leurs ſourcils. Elle peut ſe faire avec la pommade ordinaire dans laquelle on mêle un peu de noir d'yvoire ou de fumée, ou de bouchon brûlé. Si cette reſſource produit quelques avantages, elle a ſes inconvéniens. En général, elle épaiſſit les poils des ſourcils : elle les empâte & les rend trop mols. Il y en a qui, pour imiter le naturel, ſe ſervent avantageuſement de têtes d'épingles noircies à la lumiere d'une bougie.*

Les cils ſe perdent plus facilement qu'ils ne ſe reparent. Cela dépend ſouvent du peu de ſoin que l'on a des paupieres. Pendant le ſommeil, les points lacrimaux & les glandes ciliaires four-

* Les autres moyens ſont indiqués à la fin de cet Ouvrage, dans l'*Extrait de la Toilette de Vénus.*

niſſent une humeur lymphatique, qui ſe dépoſe au coin de l'œil, & le long des paupieres. Dans l'état naturel, cette humeur ſe deſſeche & devient friable ſous les doigts. Son accumulation bouche les glandes ciliaires, & les points lacrymaux. Ces différentes parties s'enflamment & s'irritent. Il en ſort une humeur âcre, mordante, & quelquefois purulente : on l'appelle *chaſſie*. Si cette humeur eſt viciée, elle donne naiſſance à des ophthalmies rebelles, & même à de petits ulcéres. On ſe met à l'abri de ces inconvéniens, en ſe lavant les yeux, tous les matins, en hyver, avec un peu d'eau dégourdie; en été, on l'emploie telle qu'elle eſt.

Les perſonnes qui ont la vue foible peuvent mettre quelques goutte d'eau-de-vie dans leur eau. L'eau d'euphraiſe, celle de bluet, ſont très-efficaces en pareils cas. Enfin les eaux de roſes, de plantain, d'euphraiſe, ne peuvent pas nuire. Il ſeroit pourtant à propos d'y mêler un peu d'eau commune. Comme on trouve dans le *Dictionnaire de Santé*, & le *Précis de Médecine* de M. *Lieutaud*, un détail circonſtancié des Maladies des Yeux; il faut conſulter ces deux ouvrages, ainſi que le *Précis de Chirurgie pratique*.

SECTION III. *Du Nez.*

Pendant le ſommeil, une partie des évacuations eſt ſuſpendue. La morve, les urines & les ſelles ſont dans le même cas. Il eſt rare qu'en ſe réveillant on n'ait pas envie de ſe moucher, de cracher, &c. La nature cherche à ſortir de ſon aſſoupiſſement pour reprendre le cours de ſes fonctions. Elle demande ſouvent quelques ſecours. Le nez ne ſe débarraſſe ſouvent qu'avec peine de la partie fluide du *mucus*, tandis que la plus épaiſſe y ſéjourne, s'échauffe, & exhale une très-mauvaiſe odeur. Si l'on veut obvier à ces inconvéniens, il faut, tous les matins, ſe laver le nez, & renifler de l'eau commune, dans laquelle on mêlera quelques goûttes d'eau de fleurs d'orange, de violette, d'œillet, &c. Les perſonnes qui prennent du tabac doivent être plus exactes que celles qui n'en font point d'uſage, à ſe conformer aux régles que je viens de preſcrire.

SECTION IV. *De la Bouche.*

Comme la digeſtion eſt plus laborieuſe pendant la nuit que pendant le jour, à cauſe du manque d'exercice, les vapeurs qui s'élevent de l'eſtomac ſont plus épaiſſes & plus groſſieres : il

résulte donc de leur mêlange avec la salive un limon gras & visqueux, qui s'attache, tant sur la langue que sur les dents. Lorsque ce limon est échauffé par le feu naturel qui existe dans l'œconomie animale, la bouche exhale une odeur simplement acerbe, quand il n'y a point de dents gâtées, que les gencives sont en bon état, & que l'estomac n'est pas vicié; car, dans ces dernieres circonstances, la bouche a une odeur fétide & cadavéreuse. Les moyens que l'on peut employer pour remédier aux premiers inconvéniens consistent à se grater la langue avec une balaine, ou avec un petit couteau d'écaille ou d'yvoire. Il faut aussi passer une éponge autour de ses dents, haut & bas, tant en dedans qu'en dehors, & se rinser la bouche, plusieurs fois de suite, avec de l'eau commune, dans laquelle on jettera quelques gouttes d'eaux spiritueuses, telles que l'eau vulnéraire de M. Capron, dans les cas simples; & l'eau-de-vie de gayac, ou celle de cochléaria, si les gencives sont en mauvais état. Quand la mauvaise odeur de la bouche dépend de l'estomac, il est hors de doute que ce viscere est lésé dans ses fonctions: alors il faut consulter un médecin instruit, & suivre exactement ses avis. Si, au contraire, elle est occasionné par quelques dents cariées, il faut en confier le soin

à un dentiſte habile, qui jugera s'il eſt néceſſaire d'ôter ces ſortes de dents, ou de les conſerver par les différens moyens que l'art peut indiquer. Il n'eſt pas moins eſſentiel, après le repas, d'ôter ce qui peut reſter entre les dents, & de ſe rinſer la bouche, pluſieurs fois, avec de l'eau. Les cure-dents de plume, lorſqu'ils ſont minces & flexibles, doivent avoir la préférence ſur tous les autres.

Il n'eſt pas indifférent de boire chaud ou froid. Les deux extrêmes en ce genre entraînent la perte des dents. L'uſage des liqueurs ſpiritueuſes contribue, auſſi bien que les corps trop durs, à leur deſtruction. Les femmes de chambre, qui n'ont pas la bouche ſaine, & qui approchent de très-près leurs maîtreſſes, ne ſçauroient éviter que leur haleine ne donne lieu à des petits boutons qui inſenſiblement alterent la beauté du teint des perſonnes qui ſont expoſées à l'impreſſion de ces exhalaiſons. Les endroits aquatiques & marécageux ſont auſſi nuiſibles que le lait aux perſonnes qui ont les gencives flaſques & molles. Les ſucreries, par l'acidité de leur *gluten*, cauſent aſſez ſouvent la perte des gencives & des dents.

Les dames devroient examiner encore ſi les perſonnes qui apprêtent leurs mets ont la bouche ſaine. Comme elles ont coutume d'y tremper les doigts, à plu-

ſieurs repriſes, leur ſalive peut être imprégnée de parties malignes & putrides, qu'elles communiquent aux ragoûts; ce qui donne lieu à des maladies dont on ignore ſouvent la cauſe.

On ne manque pas de poudres, d'opiats, de racines, de ſpécifiques, &c. dont on vante beaucoup l'efficacité. Mais, de tous ces ingrédiens, il n'y en a point de meilleurs que ceux dont les compoſitions ſont ſimples, & où il n'entre rien de corroſif ni de graveleux. Il s'agit de débarraſſer les dents d'un mucilage gluant, qui les recouvre. Tout ce qui ſera plus dur que cette pâte mucilagineuſe, ou qui le ſera moins que les dents, produira un très-bon effet. Le corail préparé, le ſang de dragon, les poudres de girofle & de canelle, à parties égales, & réduites en poudre très-fine, ſont bien indiqués, & très agréables au goût. La mie de pain blanc ſéchée au four, bien pulvériſée, & incorporée aux ſyrops de roſes, de meures, de framboiſes ou de coquelicot, n'ont pas moins d'efficacité que tous ces opiats dont on vante tant les bons effets. On s'eſt ſervi long-tems avec ſuccès de la croûte de pain brûlé, broyée dans un mortier de marbre, où l'on mettoit tel ou tel ſyrop. Enfin ſi l'on veut donner aux poudres, aux opiates quelque odeur particuliere; on peut y incorporer celle qui

flatera le plus le goût & l'odorat. De tout ce que je viens de dire il eſt aiſé de conclure que nous avons aſſez de reſſources en France, ſans chercher à accréditer, ſous de noms étrangers, des médicamens que l'on peut compoſer ſoi-même. On peut donc rejetter ces opiats noirs, les Pruſſiens, les tréſors de la bouche, &c. les eaux neutro-minérales, &c. & autres remédes de la même claſſe, qui ſont ſouvent plus nuiſibles qu'utiles, & que les charlatans s'efforcent d'accréditer.

Si les dents ſont tellement chargées de tartre, que les moyens que j'ai indiqués ſoient ſuffiſans, il faut le faire enlever par une main habile. C'eſt une erreur de croire que les inſtrumens qui ſervent à cette opération détruiſent l'émail des dents. Quand on s'adreſſe à un homme inſtruit dans ſon art, cette opération ne leur fait aucun tort. L'exemple des perſonnes qui ſe ſont fait nettoyer les dents, & qui les conſervent, doit l'emporter ſur le préjugé, & même ſur les diſcours de quelques gens de l'art qui ne crient contre les inſtrumens, que pour ſe donner un ton. Il eſt aiſé de s'appercevoir de l'aſtuce de ces charlatans, puiſqu'ils emploient eux-mêmes les inſtrumens, & s'il en réſulte des accidens entre leurs mains, leur ignorance eſt conſtante. On court certai-

nement moins de risques de s'en rapporter aux soins d'un habile homme, qu'à faire usage de ces opiats qui ne sont vantés que par ceux qui proscrivent sans raison l'usage des instrumens. Au reste, la décomposition de ces médicamens prétendus merveilleux n'offre qu'une combinaison de différens acides, tels que l'esprit de nître, celui de sel, de vitriol, & autres corrosifs plus nuisibles les uns que les autres. Les seuls avantages qui en résultent sont pour le vendeur qui, avec un peu d'effronterie couverte du voile de la candeur, sait faire payer 3 liv. & 6 liv. ce qui ne vaut souvent que 3 ou 4 sols.

Quoiqu'il y ait des auteurs qui prétendent que les dents séparées les unes d'avec les autres se conservent beaucoup mieux que celles qui se touchent, il est pourtant essentiel d'observer que, si les dents se touchent intimément & dans toute leur intégrité, elles se gâtent beaucoup moins que celles que l'on sépare avec la lime.

1°. Si les dents que l'on sépare avec la lime n'étoit pas sujettes à se rapprocher au bout de quelque-tems, l'opération pourroit être avantageuse. Mais, comme ces mêmes dents ainsi séparées, se rapprochent pour la plûpart, principalement les molaires, & que la lime a diminué d'autant l'épaisseur de

l'émail, il eſt certain que cet émail eſt plus ſuſceptible d'altération. Tout bien conſidéré, la lime a ſes avantages & ſes inconvéniens. Elle a ſes avantages en ce que, ſi une dent eſt cariée ſur les parties latérales, on peut en la limant, éviter les progrès de la carie, & empêcher par-là que la dent cariée n'altere la dent voiſine; mais il faut éviter dans cette opération que la dent limée ne ſe rapproche de celle qui l'avoiſine. Si la carie eſt étendue, & que malgré cela, la dent ne ſoit ni douloureuſe ni ſuſceptible de l'impreſſion du froid ou du chaud, il faut emporter tout ce qui eſt carié intérieurement & ne plomber la dent, que quand le fond eſt exactement ſolide. Il faut ſe méfier des dents que l'on plombe ſur le champ. Il arrive fréquemment qu'elles deviennent beaucoup plus ſenſibles qu'auparavant, ou que le plomb devient vacillant, par les progrès de la carie entre le plomb & la dent, ſur-tout ſi les vaiſſeaux dentaires en ſuppuration; ce que l'on reconnoît à une tache noire, qui s'imprime ſur le coton.*

L'huile de canelle, & les autres huiles eſſentielle, que l'on emploie pour détruire la carie, & pour calmer & diſ-

* J'ai cru devoir donner ces éclairciſſemens, pour que les perſonnes qui font travailler à leur bouche reconnoiſſent ſi le dentiſte qu'elles emploient, fait ſes opérations avec connoiſſance de cauſe.

ſiper les douleurs de dents, ont l'inconvénient de ſe répandre dans la gorge, & d'y cauſer des inflammations : c'eſt pour cela que quelques perſonnes préfèrent le beaume du Commandeur, celui de Fioraventi, &c. & que d'autres cherchent à diminuer l'acrimonie des différentes huiles eſſentielles avec l'æther minéral, qui eſt un calmant ſpiritueux, dont les allemands tirent, dans cette circonſtance, un parti très-avantageux.

Enfin, lorſqu'après avoir employé tous les moyens poſſibles pour calmer les douleurs, & pour plomber les dents, on n'a pas le bonheur de réuſſir, quelques dentiſtes aſſurent que l'uſage réitéré du coton ſec peut accoutumer les dents à la preſſion, afin de parvenir plus aiſément à les plomber. Si ce moyen n'entraînoit pas avec lui l'inconvénient de la mauvaiſe odeur, malgré l'attention qu'on a de changer tous les jours le coton, il ſeroit aſſez commode. La cire vierge, que quelques perſonnes emploient, paroît mériter la préférence. On propoſe auſſi de rompre le nerf, pour faire ceſſer la douleur. Cette opération eſt plus sûre pour les dents à une ſeule racine, que pour celles qui en ont deux ou trois.

Rien n'eſt plus déſagréable pour une femme que de manquer de dents pardevant. La figure & la prononciation s'en

reſſentent. Heureuſement que, tous les jours, on perfectionne l'art merveilleux de replacer les dents ; mais, malgré tout cela, on ne doit pas négliger d'en avoir un grand ſoin. Il faut les laver ſoigneuſement, & même les détacher tous les quatre ou cinq jours, pour les nettoyer & pour ôter les reſtes d'alimens qui s'amaſſent entre ces dents & les gencives. Il eſt donc bien plus sûr d'avoir ces ſortes de pieces doubles pour en laiſſer tremper une, tandis que l'on porte l'autre ; car, quoiqu'en diſent ceux qui ont intérêt à faire valoir ces ſortes de reſſources, il n'en eſt pas moins vrai que les dents artificielles, quelques bien placées qu'elles ſoient, & quelque matiere que l'on emploie, exhalent une mauvaiſe odeur, ſi on n'a pas ſoin de les nettoyer.

Comme on eſt obligé pour obvier à ces inconvéniens, de changer ſouvent les dents artificielles, il vaut mieux les attacher avec les cordonnets de ſoie, qu'avec le fil d'or. Ce dernier, quoique moins ſujets à caſſer, coupe les dents naturelles auxquelles on attache les poſtiches.

Le deſir de ſe faire une réputation, & de tirer de l'art du dentiſte tous les ſecours poſſibles, a engagé quelques perſonnes livrées à cette profeſſion d'ôter la mauvaiſe dent, & d'en ſubſtituer une de

savoyard à la place. On a même avancé qu'on pouvoit se servir de dents séches à la place de celles de Savoyard. A la bonne heure ! Mais ces opérations sont rarement couronnées du succès qu'on ose en attendre. Un moyen plus certain me paroîtroit celui des ressorts en or. On peut de cette façon poser non-seulement une dent, mais même plusieurs, sans fatiguer les dents voisines. On a de plus, l'avantage d'ôter ces sortes de piéces toutes les fois qu'on le juge à propos pour les nettoyer. Enfin, lorsqu'il reste quelques racines des dents incisives & des canines, on a recours aux dents à pivot : elles sont plus solides, & plus conformes à la nature, quand elles sont bien posées. Si le pivot que l'on introduit dans la racine occasionne de la douleur, il faut ôter la dent artificielle & ne la laisser replacer que quand l'introduction du pivot ne sera plus sensible : autrement on s'expose à des douleurs, & à une fluxion violente.

La plûpart des dentistes ont cru devoir suivre les erremens des plus grands maîtres. Ils se sont donc bornés à mieux exécuter les piéces artificielles, qu'on ne le faisoit ci-devant. Il étoit réservé à un seul homme de franchir tous principes raisonnables & naturels : *Audaces fortuna juvat*. Cet auteur s'est imaginé qu'il pouvoit sans danger percer l'os de

la machoire, pour y attacher un ratelier complet avec du fil d'or. Il eſt certain que la douleur ne doit pas être médiocre, lorſqu'on perfore ainſi l'os. Mais ſi la bonne chirurgie nous aſſure que la moindre altération dans les os peut être ſuivie d'accidens graves, ne doit-on pas également redouter la perforation ? L'épanchement, qui doit ſe faire des ſucs oſſeux, peut-il être regardé d'un œil indifférent ? D'ailleurs, ſi comme en conviennent quelques dentiſtes, le fil d'or coupe les dents qui ſont beaucoup plus dures que l'os de la machoire, que ne doit-on pas craindre d'une opération auſſi peu réfléchie ? Au reſte, quoiqu'il en ſoit de ce prétendu prodige de l'art, je ne crois pas que des perſonnes inſtruites puiſſent y applaudir. Pour moi, je ne ſerois pas de leur avis.

Pluſieurs perſonnes ſont dans l'uſage de ſe froter le derriere des oreilles tous les matins, pour s'empêcher, diſent-elles, d'avoir mal aux dents. Si l'on examine les choſes anatomiquement, on ne voit pas que ce procédé puiſſe abſolument répondre aux vues que l'on ſe propoſe dans cette opération. Mais, comme cette habitude devient un objet de propreté pour les oreilles, je ne puis qu'engager à la conſerver.

On ne doit point blâmer les artiſtes qui cherchent à ſe diſtinguer. Quoique

ce qu'ils disent ne soit pas toujours bien utile, il faut néanmoins leur savoir gré de leur émulation. Un auteur moderne, jaloux de faire gémir la presse, a inséré dans une espéce de petite lettre, qu'il ne faut pas s'essuyer les dents avec une serviette, parce que, dit-il, la toile étant mouillée, les fils qui composent son tissu se grossissent, se gonflent, & présentent aux dents un corps dur, qui peut altérer leur émail. S'il avoit réfléchi que, plus les fils se grossissent, plus leurs parties se désunissent & deviennent flexibles, il n'auroit pas tant alarmé certains esprits. En effet, la toile mouillée s'allonge & s'élargit d'abord ; ensuite elle se retire & se raccourcit, à mesure qu'elle est privée d'humidité.

Au surplus, en accordant à cet auteur sa proposition, je ne crois pas qu'il soit bien prouvé que le fils soit plus dur que l'émail des dents, puisqu'il arrive très-souvent que les serviettes qui servent à cette opération, sont usées à l'endroit qui a servi à se froter les dents, & comme le linge que l'on emploie pour cela est plutôt fin que gros, il ne paroît pas qu'il puisse causer aucun dommage. Enfin il arrive quelquefois qu'à la suite de quelques maladies particulieres, ou que, par un vice de naissance, le palais est percé ; ce qui incommode beaucoup en parlant & en mangeant. On remédie à

cet accident par des piéces artificielles, faites en or, & qui ſont du reſſort du dentiſte.

Si les dents ſont l'ornement de la bouche, les lévres ne contribuent pas peu à relever leur éclat. Je donnerai à la fin de cet Ouvrage pluſieurs recettes propres à conſerver les lévres en bon état.

SECTION V. *Des Oreilles.*

Quoique les oreilles ſemblent ſe dérober à notre vue, en comparaiſon des autres parties de la face, néanmoins on doit avoir ſoin de les tenir propres, & d'enlever le *Cerumen* dont l'amas peut cauſer des accidens très-graves. Il faut donc les laver tous les matins, tant en dedans qu'en dehors, avec de l'eau fraîche, animée d'un peu d'eau de vie. Si elles ſe fendent par derriere, comme il arrive quelquefois dans les grandes chaleurs, il faut bien ſe garder d'y appliquer des onguens, ou des corps gras. Les eaux aſtringentes ſont également dangereuſes : l'eau fraîche ſuffit. L'intérieur des oreilles doit ſe nettoyer avec un petit inſtrument que l'on nomme *cure-oreille*. On en fabrique d'or, d'argent, d'écaille, & d'yvoire : ceux de cuivre ſont à rejetter.

J'ai parlé plus haut des effets de l'air humide ; c'eſt pour cela qu'il eſt bon

de se garnir les oreilles avec du coton, en hyver. Il y a même des personnes qui en mettent, en été pour empêcher les insectes de s'y introduire. Cette habitude deviendroit nuisible, si on bourroit trop le coton. Il survient enfin plusieurs maladies qui affectent le conduit auditif. On en trouvera la description & les moyens curatifs dans le *Dictionnaire de Santé*, dans le *Précis de Médecine*, & dans celui de *Chirurgie*.

SECTION VI. *Des Parties naturelles.*

Les parties naturelles sont sujettes, en été, à se charger d'une humeur gluante, & d'une odeur très-forte, principalement chez les femmes, si elles sont grasses, & si elles n'ont pas soin de laver ces parties. En effet, il en résulte souvent, outre la mauvaise odeur, des excoriations, des ulcérations suivies de douleurs en urinant. La gravité de ces accidens est proportionnée au degré d'acrimonie qui existe dans les liqueurs, & à la qualité de tel ou tel vice particulier, dont la masse des humeurs peut être surchargée. Ces accidens dépendent du peu de soin que l'on en a. On emploie indifféremment l'eau fraîche, ou l'eau de cerfeuil; celle de laitue, ou de pourpier; & l'on se bassine avec une

éponge fine *. Mais, dans le cas d'une inflammation violente, l'eau de guimauve mérite la préférence. On pourra quelquefois l'animer d'un peu d'eau-de vie. Les bains de vapeurs sont également bons. Les personnes grasses, qui sont sujettes aux coupures entre les cuisses, ne doivent point négliger de se bassiner, tous les jours, avec une décoction de ces feuilles, dans laquelle on aura fait bouillir des roses de Provins; &, sur la fin de l'ébullition, il sera bon d'y ajouter un peu de vin.

Si les parties naturelles deviennent flasques, molles, il faut éviter de les bassiner avec l'eau tiede. L'eau froide est préférable, si ce n'est dans le tems des régles! dont l'interruption deviendroit préjudiciable. Mais, à l'exception de cette circonstance, l'eau froide doit être employée. Les roses de Provins, l'écorce de grenades, le thym, le romarin, bouillis dans du gros vin, produisent de très-bons effets. Quelques personnes se trouvent bien de se servir d'eau & de vinaigre mêlés ensemble, ou simplement d'eau-de-vie de lavande. Enfin celles qui craignent les odeurs, & qui veulent aller au plus court, se

* Pour la préparation de ces eaux, il ne s'agit que de faire bouillir une bonne poignée des plantes ci-dessus indiquées dans deux pintes d'eau de riviere.

ſervent d'eau alumineuſe toute faite, dont elles mettent un peu dans une ſuffiſante quantité d'eau, excepté toutefois dans le tems des régles, ou dans l'écoulement des fleurs blanches.

Le tems des régles exige beaucoup de propreté. La qualité du ſang menſtruel a quelquefois tant de cauſticité, que les perſonnes qui ſont dans cet état ne peuvent entrer dans les celliers, dans les cuiſines, dans les offices, &c. ſans qu'il en réſulte la perte des différentes liqueurs & des mets ſur leſquels ſe portent les miaſmes du flux menſtruel.

Les remèdes que l'on peut indiquer, pour remédier à ces inconvéniens, ſont en petit nombre. La propreté tient le premier rang. Cependant le camphre porté ſur ſoi a ſouvent eu du ſuccès, dans cette circonſtance. Des ablutions ou lavages faits avec les fleurs de violettes, les feuilles de baſilique, celles d'œillets rouges, bouillies dans de l'eau & employées preſqu'à froid, répriment ſouvent l'âcreté de ces miaſmes.

Les femmes doivent avoir attention de ſe garnir avec ce qu'on appelle *chauffoirs*, & non pas avec des paquets de linge, parce que cette derniere façon meurtrit les parties naturelles. Il eſt également eſſentiel de changer ſouvent de chauffoirs, & de ne les employer que bien ſecs. L'humidité eſt à craindre.

Des chauffoirs chargés de ſang, & qui ſéjournent trop long-tems, donnent lieu à l'inflammation & aux excoriations.

Le ſoin des parties naturelles eſt d'une néceſſité indiſpenſable. Outre qu'il faut les laver, tous les jours, & mettre dans l'eau diſtinée à cet uſage différente plantes aromatiques, ou quelques eaux ſpiritueuſes, on peut encore très-utilement s'injecter; mais il faut éviter de faire pénétrer les injections dans la matrice même. Les ſpiritueux ont tous une vertu ſtyptique & aſtringente. Ils peuvent racornir la matrice, l'irriter, criſper les vaiſſeaux menſtruels, & rendre l'écoulement des régles beaucoup plus difficile. L'eau tiéde peut produire le contraire, & donner lieu à des pertes, aux fleurs blanches, &c. L'eau légérement froide convient. Les injections dans la matrice même ne ſont praticables que dans les cas où cette partie eſt malade.

Il y a des perſonnes chez leſquelles la tranſpiration ſe fait abondamment. Chez les unes, les conduits de la tranſpiration ſont ſi dilatés ſous les aiſſelles, que les robes en ſont toutes tachées; & cette tranſpiration eſt ſi âcre, que l'odeur en eſt inſupportable. Chez d'autres, cette évacuation ſe fait par les mains, par les pieds, ou par d'autres voies. Quel que ſoit le déſagrément de la tranſpiration, il faut bien ſe garder de la diminuer;

& encore moins de la supprimer. L'un & l'autre de ces procédés ont des suites très-funestes : il en résulte même quelquefois la perte de la vie. On corrige la mauvaise odeur, sans danger, en se bassinant les aisselles avec l'infusion de quelques plantes aromatiques. Pour empêcher les robes d'être tachées, on garnit avec de la toile cirée les endroits qui touchent aux aisselles. Les eaux aromatiques simples sont bonnes pour les mains & pour les pieds. Mais, si elles sont chargées de parties spiritueuses, il faut en diminuer l'action, en les noyant dans suffisante quantité d'eau commune.

SECTION VII. *De la Gorge.*

Il est un tems où la gorge développe tous ses charmes ; mais il en est un aussi où elle en perd une partie. Les maladies & l'âge entraînent ces inconvéniens. J'entends, par maladies, les suites de couches ; car il n'est pas douteux qu'une femme qui a eu plusieurs enfans ne doit pas se flater de conserver l'éclat de sa gorge, sur-tout si elle ne nourrit pas. Les moyens que l'on emploie pour dissiper le lait des mammelles, & le faire passer par les voies inférieures, ou par la transpiration, relâchent le tissu glanduleux, & lui font perdre son élasticité naturelle. Au contraire, les femmes qui

suivent les intentions de la nature en retirent des avantages réels, tant pour leur santé, que pour la conservation de leur gorge.

La façon dont les corps & les corsets sont faits ne contribue pas peu à la perte ou à la conservation de la gorge. Si les corps sont trop applatis, ils la dépriment & l'affaissent, & donnent lieu assez souvent aux maladies de poitrine. S'ils relevent trop la gorge, ils la déplacent. Enfin, s'ils sont trop larges, ils occasionnent l'affaissement & la chute de cette partie.

Les bouts du sein sont sujets à s'excorier, par le peu de soin que l'on en a, & par les corps externes, qui les compriment. L'excoriation a encore lieu, quand on n'a pas soin de débarrasser les bouts du sein d'une humeur lymphatique, qui en suinte, sur-tout dans les chaleurs; qui s'y attache, s'y épaissit & s'y durcit. L'eau fraîche, & l'eau de guimauve, s'il y a de l'inflammation, obvient à cet accident *. Si les bouts sont excoriés por la pression ou par le frottement des corps extérieurs, les précautions que l'on prendra en s'habillant, & le plus

* L'eau de guimauve, pour en tirer avantage, ne doit pas être trop gluante. On prend une racine de guimauve, d'une moyenne grosseur : on la ratisse, & on l'effile en forme de balai : on la plonge ensuite à différentes reprises dans l'eau bouillante; après quoi on l'en retire.

ou moins de fineſſe des chemiſes remédieront à cet inconvénient. En général, lorſqu'on ſe fait lacer, il faut que la chemiſe ſoit bien arrangée, & qu'elle ne faſſe point de plis ſur la gorge.

Les corps fermés, quand ils ſont bien faits, dépriment moins la gorge que les corps ouverts : ces derniers l'applatiſſent preſque toujours. En général, toutes les eſpeces de corps ne ſont bons que quand la gorge ne ſe ſoutient pas d'elle-même ; mais, lorſqu'elle poſſéde tous ſes avantages naturels, l'uſage des ſimples corſets de toile, quand ils ſont bien faits, remplit toutes les indications.

Les corps & les corſets ne doivent point être trop décolletés. Une gorge, bien placée, ſe préſente aſſez bien d'elle-même, ſans qu'il ſoit beſoin de lui donner un ſupport qui lui fait perdre ſa belle forme, en l'applatiſſant, en la ſillonnant en deſſous, & en l'allongeant ſur le devant. Ces entraves (les corps) ne ſont tout au plus permiſes que pour ſoutenir la taille. Mais, au reſte, quel avantage y a-t-il d'avoir la taille fine, la gorge haute, ſi on a une mauvaiſe poitrine, un mauvais eſtomac, & ſouvent des accouchemens laborieux, quelquefois mortels, ſi, par la ſuite, on devient mere ? C'eſt ainſi que pour un moment flatteur, on ſe fruſtre, par degrés, des avantages d'un avenir toujours

trop long, par les incommodités que l'on éprouve. Il me reste encore beaucoup de choses à dire sur les soins qu'exige la gorge. J'en parlerai au Chapitre des *Maladies de la Peau*.

SECTION VIII. *Des Mains & des Bras.*

Les épaules, les bras & les mains ne contribuent pas peu à la beauté du corps. Des épaules trop élevées font paroître la tête trop engagée. Sont-elles trop abbaissées ? La tête paroît isolée. Il en est de même de la poitrine, quand les épaules sont trop en arriere. Enfin il arrive aussi que le dos se voûte, ou que la poitrine s'affaise & se rétrécit. Ces défauts naissent avec nous, ou bien ils sont dûs à certaines habitudes que l'on contracte insensiblement, & qui, par le peu d'attention que l'on y fait, croissent avec l'âge, & deviennent pour ainsi dire, naturels.

La Médecine & la Chirurgie semblent indiquer des moyens suffisans pour remédier à la plûpart de ces défauts. Mais, parmi ces moyens, il faut choisir ceux qui ne contrarient pas absolument les vues de la nature. Tout ce qui se fera forcément sera toujours suivi d'accidens graves. On a vu, & on voit encore beaucoup de personnes pulmo-

niques & asthmatiques, parce que, dans leur enfance, on a voulu leur rendre la taille plus parfaite. Ces accidens ont lieu chez les filles & les femmes, plutôt que chez les hommes. On ne manque pas d'en attribuer l'origine à la difficulté qu'ont les régles à paroître, ainsi qu'à leur suppression. Si l'on en excepte les vices héréditaires, les peurs, le chagrin, le mauvais régime, j'ose assurer que la gêne dans laquelle on met les jeunes demoiselles, pour les rendre mieux faites, c'est une des causes principales de leur mauvaise santé. C'est enfin par les mêmes causes que les vices héréditaires se perpétuent de race en race. En général, les enfans contractent plus aisément les vices de leur mere que ceux de leur pere *.

L'action continuelle du bras qui s'articule avec l'épaule, ne manque pas de produire des accidens très-graves, si ces partie ne sont pas à leur aise, & si on n'a pas soin de les tenir propres. Ces causes sont différentes de celles de la sueur. Les aisselles peuvent s'irriter,

* L'analogie du sexe paroît soutenir cette proposition. D'ailleurs, si le pere a quelques vices, il ne peut en faire part qu'au moment de la création A la vérité, le principe est vicié; mais il est inné chez la mere; & il sert d'aliment à l'enfant tout le tems qu'il séjourne dans son sein. Le premier n'est communiqué qu'à l'instant, & en petite quantité; au lieu que l'autre est permanent, & en plus grande abondance.

s'enflammer, se tuméfier, s'excorier, & les glandes, qui s'y trouvent, s'abcéder, ce qui oblige à porter mal son bras, & à lui faire perdre la belle disposition qu'il doit avoir pour accompagner les parties latérales de la poitrine. Tout semble donc indiquer que nous sommes nés pour laisser à notre corps la liberté d'agir, si nous ne voulons pas lui ôter une partie de son élégance. J'ai eu occasion de voir une demoiselle à laquelle il étoit survenu un abcès sous l'aisselle par une entournure mal faite. L'épaule se souleva. L'abcès bien guéri, l'épaule se replaça, & répara le mal que l'obstination des parens avoit occasionné.

Les soins qu'on doit avoir des avant-bras consistent à ne pas trop les serrer, pour les faire paroître moins gros. S'ils sont trop serrés, la distribution du sang est gênée : alors il reflue du côté des épaules, du col & de la gorge, & les rend difformes ; &, si celui qui circule s'arrête dans les mains & dans les bras, il les gonfle, & fait perdre à la peau tout son éclat.

Après la tête & la gorge, le bras est sans contredit, l'objet le plus propre à faire connoître les sentimens de l'ame. Quelles précautions les femmes ne doivent-elles donc pas prendre pour en conserver les charmes ? Ces parties ne

doivent point être exposées aux impressions du grand chaud ni à celles du grand froid. Pourquoi les femmes, destinées à faire le bonheur de l'homme, sont-elles également assujetties à des travaux durs & pénibles, qui effacent leurs graces naturelles ? On n'ignore pas combien certains ouvrages alterent la délicatesse de la peau. L'eau que l'on peut employer, pour se laver les bras & les mains, peut être nuisible, si, outre sa trop grande fraîcheur ou sa trop grande chaleur, elle est encore animée de certains acides dont on se sert quelquefois pour décrasser ces parties, ou pour détruire quelques taches naturelles, comme les signes, les lentilles, les taches de rousseur, &c. Il y a d'autres moyens que j'indiquerai. Ce goût décidé pour les acides corrosifs n'est pas plus avantageux pour ôter le noir des cerneaux, des artichauts, l'empreinte du jus de meures, de groseilles, de fraises*. Tous les acides, en général, nuisent à la peau ; mais les minéraux beaucoup plus que les végétaux. On entend, par acides minéraux, ceux qui sont tirés du sel, du salpêtre, du soufre, du vitriol, du mercure, &c. Les jus d'oseille, de

* J'ai cru devoir faire cette observation, parce qu'en pareil cas, plusieurs femmes se sont servies, en ma présence d'esprit de sel, d'esprit de nître dans de l'eau : j'en connois même qui en ont employé pour le visage.

citron

citron, d'orange, de verjus, &c. ſont des acides végétaux.

Les corps gras ne conviennent pas aux peaux fines. Pour peu que la tranſpiration des bras & des mains ſoit arrêtée, ces parties ſont ſujettes à des taches rouges, à des démangeaiſons, & à des eſpeces d'éréſipèles cutanés, que l'on diſſipe en employant l'eau tiéde, l'eau de fleurs de ſureau, ou celle de racine de guimauve, animées d'une legere partie d'eau-de-vie.

C'eſt auſſi pour conſerver la beauté de la main & celle des doigts, que les femmes devroient être exemptes de certains travaux auxquels le beſoin les aſſujettit. Si elles veulent conſerver la beauté de leurs doigts, elles ne doivent point porter de bagues trop étroites, ni des gants & des bracelets trop ſerrés. En un mot, c'eſt une très-mauvaiſe habitude que de ronger avec ſes dents l'extrêmité de ſes doigts, ou de couper ſes ongles trop courts. Il eſt encore bon d'obſerver qu'il ne faut pas couper ſes ongles trop ſouvent; &, quand on le fait, on doit les couper en rond. Les petites pélicules, ou envies, qui ſe levent autour des doigts, proche les ongles, produiſent quelquefois des accidens très-graves, ſi on les arrache, de quelque façon que ce ſoit; il vaut mieux les couper.

Les femmes, qui ont les ongles courts, ſont aſſez dans l'habitude de les découvrir près de leur racine. Cette opération doit ſe faire avec beaucoup de délicateſſe. On peut ſe ſervir d'un petit canif à pointe mouſſe. Il faut encore prendre garde de trop découvrir la ricine de l'ongle, & ſur-tout de ne pas prendre ſur le vif, de peur que le ſang n'y vienne.

Il arrive quelquefois que l'on ſe coupe les doigts. Quand la coupure eſt ſimple & ſuperficielle, après l'avoir fait un peu ſaigner, il faut rapprocher les lévres de la plaie, & les contenir avec un morceau de taffetas d'Angleterre. Si l'on s'eſt donné quelques coups ſur l'ongle, & qu'il noirciſſe, ce qui prouve qu'il y a du ſang extravaſé deſſous, il faut grater l'ongle, petit à-petit, juſqu'à ce qu'il ſoit perforé. Le ſang extravaſé ſortira : l'ongle reprendra ſa couleur naturelle ; & l'on évitera ces abcès douloureux, qui dégénerent en panaris, & qui ont quelquefois des ſuites funeſtes.

Rien n'eſt plus ordinaire aux femmes que de ſe piquer avec une épingle ou avec une aiguille, lorſqu'elles s'habillent ou qu'elles couſent. Ces piquures ſont ſouvent douloureuſes, & ſuivies d'accidens, ſi l'on n'y remédie pas ſur le champ*. Après avoir un peu exprimé

* Il en réſulte fréquemment des maux d'aventure.

le ſang, il faut tremper ſon doigt dans un peu d'eau & d'eau-de-vie, & l'y laiſſer environ une demi-heure. L'eau, le vinaigre, & un peu de ſel, produiſent le même effet.

Il arrive rarement que les femmes aient les mains & les bras garnis de poils. Mais, ſi elles en ont, au lieu de faire uſage des pommades épilatoires, qui laiſſent leur impreſſion ſur la peau, elles doivent avoir l'attention de coucher avec de gros gants de laine, aſſez longs pour couvrir les bras, s'il en eſt beſoin.

L'eau de ſon, les différentes pâtes d'amandes, ſont ordinairement ce que les femmes emploient pour laver leurs bras & leurs mains, & pour les adoucir. Elles peuvent auſſi porter, pendant la nuit, des gants de peau de chien, bien préparée. Les pâtes d'amandes graſſes ſont également bonnes pour adoucir la peau, quand elle n'eſt pas couverte de boutons, d'échauboulures, ou diſpoſée à l'éréſipèle.

SECTION IX. *Des Pieds.*

La propreté des pieds contribue beaucoup à la ſanté. Si les pieds ſont ſales, ils répandent une odeur inſupportable; & la craſſe s'oppoſe à la tranſpiration. Il faut donc les laver, de tems à autre,

quand des raisons particulieres aux femmes ne s'y opposent pas. A moins que ce ne soit dans les fortes chaleurs, il ne faut pas employer l'eau trop froide, & encore moins quand elle est trop chaude. L'eau fraîche est néanmoins préférable à l'eau chaude, parce que la premiere durcit le tissu de la peau; au lieu que la seconde l'attendrit & la relâche. Mais, en hiver, comme l'eau froide seroit susceptible d'occasionner des coliques & des rhumes, il faut se servir d'eau dégourdie. Enfin cette opération ne doit point se pratiquer immédiatement après avoir mangé, si on ne veut pas troubler la digestion.

La beauté & la conservation des pieds dépend beaucoup de la maniere de les couvrir. Si les souliers sont trop courts, ou trop étroits, il en résulte des cors, des durillons, la courbure des ongles, & plusieurs autres accidens très-graves. On doit également observer, en se chaussant, si les chaussons & les bas sont aisés, s'ils ne font pas trop rentrer le pied sur lui-même, si les ongles n'en souffrent point, & s'ils ne se renversent pas sur le bout extérieur du doigt. Si les ongles sont durs & recourbés, il faut faire tremper ses pieds dans une décoction émoliente, & ensuite couper ses ongles en rond, & avec beaucoup de précaution. J'indiquerai, à la fin de cet

Ouvrage, les moyens que l'on peut employer pour guérir les cors, les durillons, les engelures, les fentes & les gerſures des pieds.

Les chauſſons faits d'une toile trop groſſe, & avec des coutures, ſont préjudiciables aux pieds. Les bas de laine échauffent les pieds, & donnent lieu à la mauvaiſe odeur, ſi on n'a pas ſoin d'en changer ſouvent. Les bas de coton & ceux de Caſtor méritent la préférence en hyver, &, en été, les bas de ſoie ou de fil ſont ceux que l'on doit porter; mais encore ne doit-on pas omettre de porter des chauſſons, & d'en changer ſouvent.

Depuis quelques années, les femmes ſont dans l'uſage de porter des chauſſures que l'on nomme *ſabots*, ou *ſouliers ſans boucle*. Cette chauſſure, qui n'a pas beſoin d'être contenue par une boucle, ſemble très-bien imaginée; mais d'autres femmes s'étant apperçues que les ſabots en queſtion mettoient à nud le coup de pied, ont cru devoir ſubſtituer une roſette à la boucle. Cette mode galante maintient le ſoulier, auſſi-bien que la boucle; & elle n'en a pas les inconvéniens.

Si la plûpart des femmes paroiſſent mal ſur leurs jambes, on peut l'attribuer à la forme & à la hauteur des talons de leurs ſouliers. On obſerve, en effet,

que les Angloiſes & les Hollandoiſes ont la marche plus aſſurée que les Françoiſes, parce que les premieres portent des talons moins hauts, & qui ont, par conſéquent, plus d'aſſiette par leur plus de ſurface.

Quant à la fineſſe de la jambe, elle dépend, en partie de la chauſſure & de la facon de placer la jarretiere. Si le pied & le jarret ſont ſerrés, la circulation ne ſe fait pas librement; ce qui produit le gonflement des parties qui ſont entre les deux ligatures. Ainſi, ſi le pied doit être à ſon aiſe, la jambe a droit d'exiger la même liberté. Toutes les femmes qui ſont jalouſes de profiter de ces avantages placent leurs jarretieres au-deſſus du genou; & elles ont ſoin de les poſer de façon qu'elles ne faſſent pas la corde.

CHAPITRE VII.

Des Bains & des Lavages.

LEs bains ſont de deux eſpeces; les uns ſont, de ſanté; les autres, de propreté. Ceux que l'on prend pour la ſanté ont des régles particulieres aux bains de propreté. Cependant ces deux eſpeces de bains ſe prennent aſſez ſouvent enſem-

ble, & dans les mêmes vues. J'ai cru devoir faire cette différence, parce qu'il y a des cas où le bains n'ont d'autre but que le rétabliſſement de la ſanté, comme, dans d'autres, on ne les prend que pour ſe nettoyer le corps. Par rapport à la ſanté, les bains ſont complets, ou incomplets. Les premiers ſont ceux où le corps eſt dans l'eau juſqu'au col. Dans les incomplets, l'eau ne doit pas paſſer le bas-ventre. Les uns & les autres ſont ſimples ou compoſés. L'eau de riviere eſt aſſez ordinairement la baſe des bains ſimples, qui deviennent compoſés, ſi l'on y ajoute quelques plantes, quelques eaux minérales ou ſpiritueuſes. En un mot, l'on eſt obligé quelquefois d'avoir recours à certains ingrédiens pour leur donner une vertu différente de celle de l'eau ſimple.

L'origine des bains eſt très-ancienne. Les Anciens n'avoient garde de les négliger, parce qu'ils en connoiſſoient les avantages qui conſiſtent à décraſſer le corps, à ramollir les fibres de la peau, ſuivant leur application. Ils ont auſſi, en particulier, la vertu de rafraîchir le ſang, bien plus sûrement que ne le feroient beaucoup de remèdes que l'on pourroit prendre à cette intention.

Enfin les bains ſe prennent chauds ou froids. Mais, quand on eſt d'un bon tempérament, & qu'on ne les prend que

pour la propreté, les bains de riviere, de l'invention de Poitevin, méritent quelque préférence sur ceux que l'on peut prendre chez soi.

Quant aux qualités que les bains doivent avoir pour produire tel ou tel effet dans telle ou telle maladie, c'est aux médecins à en prescrire le choix.

On peut prendre des bains dans toutes les saisons; mais alors les précations doivent être plus ou moins recherchées. Les bains de précaution, de sensualité, de propreté, &c. ne s'administrent guéres en hyver. Le printems & l'été sont les saisons les plus favorables.

Les bains froids conviennent au tempéramens gras, pituiteux, & aux personnes délicates, parce qu'en resserrant les fibres du corps, ils leur donnent plus d'action. Il est cependant bon d'observer que la fraîcheur de l'eau doit être proportionnée à l'âge & à la force du tempérament.

Les bains chauds conviennent aux tempéramens vifs, bilieux & robustes, que ont la fibre dure, & les vaisseaux vigoureux: aussi sont-ils moins propres aux femmes qu'aux hommes. Je crois devoir encore prévenir que les filles qui sont dans le tems de leurs régles, & les femmes qui relevent de couche, doivent s'abstenir de toute espece de bain. Il n'est pas moins dangereux de se mettre dans

le bain, lorsqu'on a l'estomac chargé de nourriture ou de boisson, & que l'on sue. Le matin est le tems le plus favorable pour prendre le bain, ou, le soir, deux heures avant que de se mettre à table. Lorsque l'on sort du bain, si l'on se sent quelques besoins, il faut prendre un bouillon; s'habiller sans être gêné, après s'être fait bien essuyer, & se reposer, au moins une heure, sur un lit, ou sur une chaise longue. On peut même se mettre au lit, en sortant du bain. Il est bon, lorsque l'on prend les bains pour la propreté, & pour conserver sa santé, d'éviter les exercices violens; de ne manger que des alimens de bon suc; d'éviter les liqueurs, les mets du haut goût, les fruits cruts, le café, le chocolat, & généralement tout ce qui peut animer le sang, & y porter de l'acrimonie.

Comme l'effet des bains n'est pas égal sur toutes sortes de personnes, on ne doit point s'exposer à y rester seul. Il faut également éviter d'y lire, & de s'y endormir. On a des exemples de personnes qui se sont noyées dans leur baignoire.

Le tems de rester dans le bain est ordinairement d'une heure, quand on le prend tous les jours. Si l'on n'en prend que de tems à autre, on peut y rester deux ou trois heures, si l'on ne s'en

trouve point incommodé. Rien n'empêche qu'on prenne, dans le bain, un verre de limonade, ou d'eau de groseilles, quand il n'est question que de bains d'agrément, ou de propreté. Si l'on aime mieux les bains chauds, il faut avoir égard à la qualité de l'eau, & la façon de chauffer le bain.

Pour éviter l'embarras, on est assez dans l'usage de se servir de baignoire à cylindre. On fait allumer de la braise de boulanger, ou du charbon, dans le cylindre; &, quand l'un ou l'autre de ces corps combustibles sont bien allumés, on met le cylindre dans la baignoire qui est remplie d'eau, & on y laisse le cylindre autant de tems qu'il est nécessaire pour chauffer l'eau, ayant soin de remettre de la braise, ou du charbon, si la premiere quantité ne suffit pas. Enfin, lorsque l'eau est suffisamment chaude, ce que l'on reconnoît à un barometre destiné à cet usage, on retire le cylindre.

Cette façon de chauffer le bain est bien plus courte, moins pénible & moins coûteuse, & en quelque façon, plus sûre que celle d'apporter l'eau chaude à mesure.

Mais, si l'on gagne d'un côté, on a beaucoup à craindre de l'autre. Quelque bien conditionnés que soient la braise ou le charbon, il ne s'en exhale pas moins

des parties très-nuisibles à la santé, parce que l'un & l'autre sont chargés de parties sulfureuses.

On ne peut être à l'abri de ces accidens, qu'en plaçant la baignoire dans un endroit vaste & élevé, & qu'en laissant les fenêtres ouvertes pendant que l'eau chauffe. Il faut se conduire de même, pendant au moins une demi-heure, après que le cylindre est ôté. Le mieux est d'avoir une baignoire posée sur un chassis à roulettes, & de faire chauffer l'eau dans un endroit écarté de celui où on doit prendre le bain.

Malgré toutes ces précautions, je ne sais si cette façon de chauffer le bain est aussi salutaire que celle de plusieurs chaudieres d'eau bouillante. On ne peut pas assurer que le cylindre qui est de cuivre, & qui reçoit un très-haut degré de chaleur, par le feu qui y est contenu, ne laisse échapper quelques parties vitrioliques, qui peuvent sans doute s'opposer aux avantages du bain. Au surplus, je laisse à des gens plus éclairés que moi à discuter cette question.

Enfin, si les bains chauds produisent la sortie de nombre de petits boutons qui recouvrent la surface de la peau, les femmes ne doivent ni s'en effrayer, ni chercher à faire rentrer ces éruptions cutanées : elles sont salutaires, & font connoître le bon effet des bains sur la

masse des liqueurs, en transmettant au dehors ce qui préjudicioit à l'œconomie animale. D'ailleurs ces éruptions durent peu de tems ; car la peau reprend son premier éclat, lorsque la masse des liqueurs est rétablie dans son intégrité.

Quant aux lavages, ils sont efficaces pour les yeux, les oreilles, le nez, les aisselles, les mains, les pieds, les parties naturelles, & celles qui sont destinées à laisser passer les excrémens. Tous ces différens lavages n'exigent pas grande cérémonie. L'éponge trempée dans l'eau peut remplir une partie de leurs indications : ceci regarde les yeux, les dents, les aisselles, les parties naturelles, & celles qui en sont les plus proches. Les jeunes personnes peuvent, de plus, se laver le reste du corps. Un vase rempli d'eau fraîche ou d'eau chaude, suivant les circonstances & l'état de la santé, pourroit servir à laver les mains & les pieds.

Quant aux oreilles, on emploie utilement un linge mouillé ; & les inspirations d'eau servent à nettoyer le nez. Ces différens lavages se font avec de l'eau simple, ou avec des eaux composées seules, ou mêlées avec l'eau commune. Le goût, l'idée, la vogue & la phantaisie fournissent plus de régles là-dessus que je n'en pourrois donner.

CHAPITRE VIII.

Des Maladies de la peau, que l'on peut guérir sans danger, & de celles qu'on ne doit point supprimer.

MON dessein n'est point d'entreprendre le traitement de toutes les maladies de la peau. Il y a de ces maladies qui, quoiqu'en apparence peu sérieuses, pourroient devenir très-graves, si on ne les traitoit pas convenablement. De ce nombre sont les dartres, le feu volage, les cloux ou furoncles, la gale & la teigne, &c. qui exigent les soins d'un médecin éclairé. Il est presque toujours dangereux d'employer sans examen les remédes extérieurs. La poitrine, le foie, les visceres se ressentent très-souvent de l'effet de ces médicamens.

Enfin, si les topiques peuvent avoir lieu, c'est lorsqu'ils sont précédés & accompagnés des remédes internes. On ne doit pas même en faire usage, à moins qu'on ne connoisse bien leur composition, & qu'elle n'ait été approuvée par des médecins éclairés *.

* Je n'entends pas parler ici de ceux que l'on débite avec approbation : on est trop convaincu de leur altération, dès que ceux qui les ont soumis à l'examen ont la permission de les débiter.

Les maladies de la peau, que l'on peut guérir sans danger, sont les taches de rousseur; celles de la rougeole, de la petite-vérole; les inflammations, & les boutons produits par les piquures de certains insectes; la goutte-rose ou couperose; les échauboulures, les saphirs ou petits boutons rouges & durs, qui blanchissent à leur pointe. Lorsqu'ils sont rouges, ils sont assez difficiles à guérir; &, quoiqu'ils disparoissent, la rougeur reste quelquefois assez long-tems. La peau est encore sujette à des taches que l'on appelle *lentilles*. On en distingue de trois especes. La premiere est plus particuliere; les taches en sont larges & brunes: on les nomme *signes*. La seconde a lieu, quand on a la peau fine, & le teint délicat, & qu'on s'expose à l'ardeur du soleil. La troisieme & derniere espece dépend de la grossesse: cette derniere n'exige pas de remède, parce qu'elle se dissipe ordinairement à la fin de cet état, ou peu de tems après l'accouchement.

Pour ne point se tromper sur le traitement des différentes maladies de la peau, il est essentiel d'observer qu'elles ont chacune un caractere particulier, qui les distingue entr'elles. La teigne n'occupe que la tête, particuliérement celle des enfans, quelquefois celle des personnes qui ont atteint l'âge de dix-

huit ou vingt ans, presque jamais celle des adultes, assez souvent celle des vieillards. Cette incommodité peut dépendre d'un vice des humeurs, ou du peu de soin que l'on a de sa tête. Les personnes sujettes à suer, qui mettent beaucoup de poudre & de pommade, & qui n'ont pas soin de se peigner, s'exposent à cette maladie. Elle est simple, quand elle ne produit que quelques gales jaunâtres, parsemées çà & là, sans grande démangeaison ni inflammation; &, si elle ne suppure pas, on lui donne le nom de *teigne sèche*. Mais, si la tête est couverte de gales épaisses, fendues en différens endroits, avec écoulement d'une humeur âcre & fétide, ou, si elle devient rongeante, & qu'elle reconnoisse pour cause un vice interne, on peut la nommer *teigne complette*.

Enfin, de quelque nature qu'elle soit, elle entraîne la chute des cheveux, & elle en occupe les places, sans en avoir les avantages.

Les dartres se reconnoissent à une tache contre nature, qui survient en différens endroits de la peau. Elles sont vives ou farineuses. Leur couleur rouge, & animée; la démangeaison perpétuelle & douloureuse, que l'on ressent, caractérisent les dartres vives, qui occupent indistinctement différentes places. La seconde espece de dartre se reconnoît à

une multitude d'écailles semblables à celles du son, qui deviennent farineuses, & tombent à mesure qu'on les frotte. Cette seconde espece est moins gênante, moins douloureuse, & moins dangereuse que la premiere, si on ne l'irrite pas, en la frottant trop durement, & en y appliquant des topiques âcres & rongeans; car alors ces dartres d'abord farineuses peuvent dégénérer en dartres vives, & en avoir les suites fâcheuses.

Le feu volage attaque particuliérement le nez, le visage, le tour des lévres, le menton, &c. Les femmes d'un âge fait y sont rarement sujettes. Ce que j'appelle *feu volage* est plus connu sous le nom de *feu sacré* ou *feu de S. Antoine*. Les suites de couche, par le transport du lait, & la mal-propreté des mains, sur-tout chez les jeunes personnes, peuvent y donner lieu. Comme cette maladie tient assez souvent de l'éréſipèle, il faut bien se garder d'appliquer dessus aucun corps gras.

Le feu volage peut encore dépendre du vice des liqueurs. Quand les enfans en sont attaqués, les bonnes gens disent que les enfans se purgent, qu'ils jettent leur gourme. Ce propos, quel qu'il soit, fait conjecturer que la plûpart des maladies de la peau sont assez souvent une dépuration de la nature que l'on doit ménager; &, si l'on examine de près

la croûte galeuse du feu volage, quelle que soit sa dénomination, on y observe presque toujours la même nature, la même texture, &, pour ainsi dire, la même couleur qu'aux croûtes ou gales de la teigne. Enfin on a donné le nom de *feu volage* à la maladie dont il s'agit, parce que l'ulcere, qui en résulte, est très-animé & fort douloureux, & que d'ailleurs il n'a point, sur le visage, de place absolument déterminée. Dans cette maladie, de même que dans beaucoup d'autres, on doit plutôt avoir recours aux remédes internes qu'aux externes; ou du moins faut-il faire marcher d'un pas égal les uns & les autres. Le *Dictionnaire de Santé* donne, à ce sujet, les éclaircissemens nécessaires.

Je ne crois pas qu'il soit plus permis de faire passer les furoncles, que les maladies dont je viens de parler. Si l'on considére attentivement ces tumeurs, on s'apperçoit que ce sont des boutons inflammatoires, qui viennent en différentes parties du corps, & qui ressemblent assez à la tête d'un clou; ce qui leur a fait donner ce dernier nom. Mais, quelle que soit leur dénomination, ce seroit ne pas se tromper beaucoup, que de les regarder comme de petits abcès qui se terminent presque toujours par suppuration. Ces boutons sont très-douloureux, ils sont élevés: leur base est

rouge-violette, & quelquefois pourprée. Ils éprouvent différentes variations, tant dans leur volume, que dans leurs progrès. Tantôt ils sont gros comme des petits pois : d'autres fois ils sont si considérables, qu'ils égalent en grosseur une forte noix, & vont même quelquefois au-delà ; ce qui n'arrive pas sans accidens : alors ils laissent à la peau une cavité qu'il n'est pas toujours possible à l'art de réparer. Un furoncle passager, & de la premiere espece, peut avoir pour cause la mal-propreté. Mais, quand il est de la seconde, il mérite les plus grands égards, parce qu'alors il est produit par un vice interne. Il y a beaucoup d'autres tumeurs qui attaquent la peau. Mais, comme mon intention n'est pas de donner un Traité complet de Chirurgie, je me borne aux tumeurs & aux autres maladies que j'ai déjà indiquées.

CHAPITRE IX.

Concernant quelques Incommodités particulieres.

QUELQUE soin que l'on prenne du corps, on ne peut se garantir de certaines maladies particulieres, qui

ſans être bien graves, ne laiſſent pas d'altérer la beauté. En général, un défaut dans le régime, & quelque foibleſſe dans quelques-uns des principaux organes eſſentiels à la vie ; en un mot, les chagrins, les peines, les veilles, & autres fatigues, tant du corps que de l'eſprit, influent beaucoup ſur la ſanté, & altérent la beauté.

La conſtitution de la femme eſt bien différente de celle de l'homme, comme je l'ai fait obſerver. C'eſt à raiſon de cette différence, que les femmes, en général, ſont plus ſujettes aux migraines. Nées avec des organes ſenſibles & délicats, menant d'ailleurs une vie plus ſédentaire, & bien moins capable d'exciter la tranſpiration, les digeſtions ſont plus laborieuſes. Le mauvais état de l'eſtomac ne ſe borne pas aux migraines : il en réſulte encore le dégoût, la faim irréguliere & le choix capricieux des mets. En s'éveillant, le matin, on a la bouche mauvaiſe & pâteuſe : on ſent des maux de cœur ; on eſt ſujet aux crampes, aux rots, aux borborygmes, aux envies de vomir ; &, par une ſuite de ces accidens, on reſſent dans tout le corps un mal-aiſe général. Enfin à tous ces accidens ſe joignent la conſtipation, les coliques venteuſes, les hémorrhoïdes, l'interruption momentanée des régles, les fleurs blanches, les foibleſſes

d'eſtomac, les bâillemens, les tintemens d'oreille, les vapeurs, &c. Les obſtructions auxquelles les femmes ſont les plus ſujettes dépendent encore du vice des digeſtions, de l'inaction, & de l'effet des paſſions qui troublent l'ordre des différentes ſécrétions, & principalement celle de la bile; ce qui eſt prouvé par nombre d'obſervations. Les nerfs ſont, comme je l'ai dit, les inſtrumens de nos ſenſations. C'eſt du plus ou moins d'impulſion qu'ils reçoivent que dépend l'activité de nos perceptions, & le jeu de l'œconomie animale. Si les nerfs ſont dans une tenſion continuelle, ils ſont ſujets à une irritabilité qui leur eſt nuiſible : s'ils ſont trop long-tems dans l'inaction, ils ceſſent d'avoir le même jeu. Le ſouci, les inquiétudes, l'ennui & l'affaiſſement prennent la place de cette gaieté naturelle, qui nous porte avec plaiſir à toutes les actions honnêtes de la vie.

Dès que les nerfs ſouffrent quelques dérangemens dans leurs fonctions, l'œconomie animale doit s'en reſſentir univerſellement : auſſi l'écoulement des régles eſt-il irrégulier ; ce qui donne lieu aux pâles couleurs; & ſi, chez quelques perſonnes, le flux menſtruel eſt abondant, on peut attribuer cet effet non-ſeulement à la diſpoſition des vaiſſeaux de la matrice, & à la quantité du ſang,

mais encore à l'état des nerfs qui ſont alors dans une eſpece d'irritation qui augmente leur action, &, par une ſuite néceſſaire, celle des vaiſſeaux.

C'eſt encore à l'état des nerfs que l'on peut rapporter, en partie, la cauſe des fauſſes-couches. Les femmes violentes, comme celles d'un caractere paiſible, y ſont également ſujettes. Si la matrice eſt trop foible par elle-même, l'enfant manque de ſoutien, parce que les enveloppes & les autres parties qui doivent le contenir & le conſerver juſqu'au terme preſcrit par la nature n'ont pas aſſez de conſiſtance. Au contraire, chez les perſonnes vives, & ſuſceptibles de paſſions violentes, l'action des nerfs occaſionne quelquefois la rupture des parties adhérentes à la matrice. C'eſt ici l'effet du contre-coup. L'ame éprouve le premier choc: celui-ci ſe tranſmet promptement à ce viſcere; & cette impulſion eſt ſi violente & ſi précipitée, qu'on a vu des femmes accoucher ſur le champ, & même expoſées à des pertes conſidérables, quoiqu'elles fuſſent hors du tems de leurs régles. *

Les femmes doivent donc ſe conduire de maniere à éviter les fauſſes couches qui non-ſeulement occaſionnent la perte d'une créature qui auroit pu faire leur

* Les accouchemens prématurés ſont également précédés ou accompagnés de pertes ſanguines.

consolation, & être utile à la société, mais encore parce que ces accidens altérent & détruisent la santé. Enfin l'on a vu des couches naturelles devenir très-fâcheuses, soit par la disposition du tempérament, soit parce que le lait contractoit un caractére de malignité, à raison de quelques causes particulieres.

Il est dans l'ordre de la nature, que quand une femme est enceinte, ses mammelles grossissent & se rempliſſent de lait après l'accouchement. Alors elles deviennent sensibles, & se tuméfient. Ce transport du lait est annoncé par une fiévre plus ou moins violente, que l'on nomme *fiévre de lait*. Dans cette circonstance, il se fait une révolution sensible, & si à cette premiere fiévre, dont la cause est naturelle, il s'y en joint de particulieres, il en peut résulter des accidens capables de faire périr l'accouchée, si on ne la soigne pas. Le danger devient plus pressant, si le lait, après s'être porté au sein, & l'avoir suffisamment gonflé, disparoît promptement. Si c'est en petite quantité, & qu'il passe par le bas, il y a moins à craindre. Mais s'il arrive que le lait ne prenne aucune des deux routes, alors il existe dans la masse du sang, comme un corps étranger, incapable de suivre les routes de la circulation, & de s'assimiler aux liqueurs. Il n'est plus qu'un véhicule irritant, capable de troubler les fonctions

animales, & de cauſer les plus grands déſordres, ſi la nature ne s'en débarraſſe par les voies ordinaires, telles que la tranſpiration, les ſelles, les urines, & les écoulemens de la matrice. Cependant, quand le lait remonte aux mammelles, il n'y a pas tout-à-fait tant à craindre; mais il arrive rarement que ce retour ait tout le ſuccès qu'on en attend.

L'expérience prouve ſuffiſamment les ſuites funeſtes des maladies produites par le lait des accouchées. Si la nature ne favoriſe pas cette évacuation, ſoit d'une façon, ſoit d'une autre, il en réſulte nombre d'accidens, tant internes qu'externes, tels que des dépôts de différentes eſpéces, une langueur continuelle, & ſouvent la perte de la vie, ſi l'on s'en rapporte aux promeſſes flateuſes de certains empiriques, plutôt qu'aux lumieres & à la conduite d'un médecin auſſi ſage qu'inſtruit.

L'irrégularité du genre de vie des femmes du monde, ou comme on dit, de celles du bon ton, occaſionne très-ſouvent des pertes blanches, qui ſont toujours accompagnées d'un abattement continuel, de la perte des forces, de douleurs au creux de l'eſtomac; du dégoût, de la pâleur & de la maigreur. Si cette maladie ſubſiſte, elle ruine la ſanté.

Il y a encore des femmes qui, dès qu'elles ſont enceintes, ſons ſujettes à

cet écoulement blanchâtre, pendant les premiers mois de leur groſſeſſe, & qui éprouvent pendant ce tems, les accidens dont nous parlons, parce qu'ils ſont preſqu'inſéparables de cet écoulement. Dans cette circonſtance, ſi la femme étoit bien réglée auparavant, il ne faut pas s'effrayer de ces accidens, parce qu'à meſure que la groſſeſſe fera des progrès & ſe perfectionnera, ils ceſſeront. Les femmes qui y ſont expoſées doivent obſerver un régime exact. Le maigre ne leur convient point. On remarque auſſi que celles qui ont les vaiſſeaux du poumon extrêmement délicats, & faciles à ſe rompre, ſont ſujettes, preſque tous les matins à rendre des crachats legérement ſanguinolens. Cet accident dépend de la répercuſſion des régles, dans les premiers tems de la groſſeſſe. La ſaignée y remédie promptement; & elle ſuffit aſſez ſouvent, pour ne point craindre de retour fâcheux, quand on mene un genre de vie convenable, & que d'ailleurs il n'y a point de dérangement dans les fonctions vitales.

Quelque avantage que l'on puiſſe avoir du côté de l'eſprit, on eſt forcé de convenir qu'il n'y en a pas de plus flateur que celui d'une bonne ſanté. Avec un don ſi précieux, on jouit de tous les agrémens de la ſociété.

Fin de la ſeconde Partie.

TROISIEME

TROISIEME PARTIE.

Concernant les Maladies particulieres, auxquelles on peut apporter soi-même les premiers secours.

Abeilles & Araignées: leurs piquures.

POUR remédier à la piquure des abeilles & des guêpes, il faut d'abord retirer l'aiguillon, s'il a resté; ensuite il faut frotter la plaie avec de l'huile d'amandes douces, de l'urine chaude, de la thériaque détrempée dans de l'eau-de-vie. Le vinaigre & le sel fondu sont également bons.

Il y a fort peu d'araignées en France, dont la piquure soit dangereuse. Cependant, si cela arrivoit, les cataplâmes avec la mie de pain & le lait, si l'enflure est forte, réussissent assez bien d'abord: ensuite on a recours aux cataplâmes d'ail & de thériaque, au lait de figuier, à l'eau & au sel, ou a l'esprit-de-vin-camphré.

Alopécie, ou *Chute des Cheveux.*

Quand les oignons ou racines des che-

veux ne ſont pas détruits, on peut eſpérer que la tête ſe regarnira, en ſe la frottant avec du jus d'oignons blanc, de la graiſſe d'ours, celle de taupe, de ſerpent, ou avec une décoction de ſauge & de romarin dans du gros vin. La racine d'aunée, brûlée & réduite en poudre que l'on répand ſur la tête, & enfin l'huile de laurier ſont fort recommandées.

Aphthes, ou *Ulceres ſuperficiels de la Bouche.*

Si les ulceres n'ont point une cauſe particuliere, qui les entretiennent, les décoctions d'aigremoine, de feuilles de petites ronces, & le miel roſat ſuffiſent aſſez ſouvent dans les commencemens : par la ſuite, on y ajoûte un peu d'eau vulnéraire, ſi les aphthes ſont douloureux ; les décoctions émollientes, telles que le lait & les figues graſſes, bouillies enſemble : l'on peut y ſuppléer ou y ajoûter les feuilles de mauve ou de guimauve. Enfin, ſi les ulceres ſont larges & profonds, il faut ajoûter au premier gargariſme demi-gros de collyre de Lanfranc ſur chopine, ou même doſe d'eſprit ardent de cochléaria, ſi l'on ſoupçonne un principe ſcorbutique. Une legere limonnade ; ou l'eau & le vinaigre, avec un peu de miel,

réuſſiſſent aſſez bien dans les aphthes ou ulceres ſuperficiels de la bouche que l'on ne doit point négliger de gargariſer ſouvent.

Appétit perdu.

On ne peut guéres preſcrire de régime, en pareil cas, quand cet accident dépend des peines ou des chagrins : la raiſon eſt le meilleur reméde ; & c'eſt ordinairement à un ami fidéle & compatiſſant qu'il faut s'adreſſer. Au contraire, quand la perte de l'appétit a pour cauſe l'épuiſement & la foibleſſe de l'eſtomac, comme il arrive à la ſuite des maladies graves, il faut employer les ſtomachiques. La rhubarbe en poudre entre deux ſoupes, le poivre en grains, avant que de manger la ſoupe, quelques gouttes de baume du Commandeur dans une cuillerée de vin ; l'extrait de geniévre, la confection d'hyacinthe, l'opiat de Salomon, &c ; enfin le macis ou la cannelle, la moutarde, &c. peuvent produire de bons effets.

Ardeur d'Urine.

Le petit-lait, les bains, l'orgeat, la limonnade, l'eau de groſeille, le repos, un régime doux & humectant, & quelquefois les boiſſons nîtreuſes, & enfin les ſaignées deviennent néceſſaires.

Assoupissement.

Quand cette maladie ne tient point de l'apoplexie, on peut y remédier par le café à l'eau, pris sans sucre; par quelques prises de tabac, par l'exercice. Celui qui dépend de l'abus du vin & des liqueurs se guérit de lui-même, en s'observant sur ces boissons. Les mets aromatisés conviennent encore. Mais, si l'assoupissement dépend de la suppression de quelques évacuations il faut rappeller ces évacuations par les moyens que la Médecine indique : enfin l'assoupissement qui dépend de la fatigue se guérit par le repos.

Asthme, ou courte Haleine.

Un régime doux, l'eau de cannelle, le syrop violat, ou l'oxymel, une once de chaque, mêlés ensemble : on en prend une cuillerée à jeun, & autant, différentes fois la journée, deux heures avant ou après le repas. Le syrop de réglisse, celui de tussilage, à parties égales; le tiers d'oxymel pris de la même façon; la conserve d'*ænulla-campana*, celle de fleurs de violette, le sucre-candi, les raisins de Carême; les figues de Carême, avec un peu de cannelle, de girofle, bouillis dans du vin blanc, sont recommandés. On en prend une cuillerée, matin & soir.

Bâillement.

L'eau à la glace, le café à l'eau ſans ſucre, l'écorce d'orange, ou celle de citron, que l'on mâche, & que l'on avale ; des paſtilles ambrées ou muſquées, le cachou, la cannelle & autres aromats de la même claſſe.

Bains.

Les bains de ſanté & odoriférans ſe compoſent avec le thym, le romarin, le fenouil, l'hyſſope, la lavande, la marjolaine, le pouillot, la ſauge, les roſes muſcades, l'eau de fleurs d'orange, la quinteſſence de bergamotte, celle de cedrat. On trouble l'eau des bains pour être nue, ſans être vu, avec la pâte d'amandes en poudre, le ſon, & généralement avec tous les farineux & les réſineux diſſous d'abord dans l'eſprit-de-vin, & jetté enſuite dans la baignoire.

Bégayement.

Cet accident dépend de pluſieurs cauſes. Quand il eſt né avec nous, il eſt aſſez difficile d'y remédier. Il faut, pour cela, en confier l'examen à un médecin, ou à un chirurgien éclairé. Quand il dépend de l'épaiſſiſſement de

la langue, ou de ſon gonflement, les gargariſmes faits avec le lait coupé, avec l'eau de guimauve, & autres de la même claſſe, ſemblent convenir. Si la langue eſt ulcérée, il faut attaquer & détruire la cauſe des ulceres. Si cette partie eſt meurtrie ou contuſe, il faut préférer les ſaignées ſous la langue aux ſcarifications & aux inciſions que quelques auteurs propoſent. Enfin, ſi le bégayement dépend de l'abondance de la ſalive, ou de celle de la pituite, on peut ſe gargariſer avec une décoction d'hyſſope, d'écorce de caprier, des feuilles de petites ronces, de chaque parties égales : on paſſe le tout, & on y ajoûte un peu d'oxymel ſcillitique. On peut encore mâcher de la pyrethre, du raifort ſauvage, de l'écorce de citron, du *calamus-aromaticus*, de la racine d'angélique, du creſſon alénois : enfin les véſicatoires appliqués à la nuque deviennent quelquefois indiſpenſables. Lanfranc recommande auſſi ſix figues graſſes, l'euphorbe clair & luiſant, avec le miel : on fait du tout une confection dont on prend gros comme une féve, que l'on met ſous la langue. Les pilules de caſtor, d'*aſſa-fœtida*, de térébenthine, & la thériaque dont on frotte la langue ſont indiquées par pluſieurs bons auteurs.

Boſſes du Dos.

Celles qui viennent de naiſſance ſont preſque toujours incurables : on a cependant imaginé, pour cela, des croix de fer, & autres machines. Il y a des tailleurs de corps, qui font alors valoir toutes les reſſources de leur art : il faut les conſulter, ayant eu avant la précaution de conſulter des médecins & des chirurgiens inſtruits, pour ſçavoir ſi la difformité peut ſe réparer, ſans danger pour la vie. On a ſouvent guéri de ces difformités, en faiſant coucher l'enfant bien à plat ſur de la fougere mâle : on emploie encore les frictions faites avec des linges chauds, la graiſſe d'ours ; celles de ſerpent, de taupe ; la moëlle de bœuf, &c. Les preſſions faites avec les mains ſur la boſſe réuſſiſſent aſſez ſouvent. Quant aux boſſes qui ne ſont que des loupes, j'en parlerai à l'article des Loupes.

Bruiſſement des Oreilles.

Les vapeurs de l'eau tiéde, à l'aide d'un entonnoir ; * celle d'une forte décoction de ſauge, d'abſinthe ou de romarin ; les œufs de fourmi, écraſés

* Quand le bruiſſement dépend de la matiere que l'on doit avoir ſoin d'ôter.

dans le suc d'oignons ; l'huile d'amandes ameres, introduite dans l'oreille avec un peu de coton ; l'eau-de-vie tempérée. Bligni recommande l'iris fraîchement cueillie, le pannais, la staphisaigre & le poivre, de chaque parties égales : on met le tout dans un nouet de linge, pour mâcher, tous les matins. Quelques auteurs recommandent la saignée ; mais elle paroît inutile dans cette circonstance.

Brûlure.

Les brûlures superficielles se guérissent avec de l'eau à la glace, que l'on applique sur la partie, ou que l'on trempe dedans, à l'instant qu'on s'est brûlé. L'encre, la peau de l'empois bleu, l'huile d'œuf, le vinaigre mêlé avec de la farine, l'eau-de-vie camphrée, l'huile d'amandes douces, l'eau chaude ; l'oignon blanc, seul ou mêlé avec du sel & du savon ; le cérat de Galien, la pommade de concombre, &c. Quand la brûlure est un peu considérable, les cataplâmes émolliens, l'huile rosat, celles d'œufs, de lys, réussissent. Les grandes & profondes brûlures exigent des soins particuliers. Enfin on recommande beaucoup, pour les brûlures du visage, le lait de femme, le sang de pigeon, l'eau de frai de gre-

nouille, celle de roſes, de plantain; le mucilage de graine de lin, les pommes de reinette, cuites ſous la cendre. Quand la brûlure a été faite par de la poudre à tirer, il faut ôter tous les grains de poudre avec la pointe d'une épingle, ou d'une aiguille, & appliquer deſſus l'eau-de-vie camphrée, la thériaque, le baume du commandeur, le vin d'Eſpagne, l'eau de cannelle, &c. La brûlure faite par le feu du tonnerre ſe guérit de la même façon.

Carie des Dents.

A l'exception d'un fer chaud que l'on paſſe ſur la carie, les autres cauſtiques ſont pernicieux. Mais, comme il n'eſt pas toujours néceſſaire d'en venir à ce moyen extrême, on emploie l'huile de cannelle, ou celle de girofle, dont on imbibe un peu de coton que l'on introduit dans la dent creuſe. Le baume du Commandeur, celui de Fioravanti, l'eſprit-de-vin, l'eau des Carmes, celle de Cologne, &c. l'Æter minéral, le *laudanum*, un grain de ſel, &c. peuvent être employés avec ſuccès. Ces remédes veulent être continués longtems, & toujours appliqués avec un peu de coton.

Catarrhe.

J'entends parler ici du catarrhe qui dépend ſimplement du cerveau. Les inſpirations des décoctions des plantes émollientes, les ſternutatoires, & autres moyens ſemblables; ſi la gorge eſt douloureuſe, les figues graſſes, bouillies dans l'eau, ou dans le lait coupé avec égale partie d'eau; l'eau animée d'un peu d'eau-de-vie, le petit lait, avec le ſyrop de violette, ou celui de meure; les décoctions d'aigraimoine, d'orge, de bec de-gruë, avec le miel, paroiſſent convenir. L'eau de brunelle, avec un peu de miel, & aiguiſée de quelques grains de cryſtal minéral, a ſouvent réuſſi.

Cils : leur chute.

Quand les oignons des cils ne ſont pas détruits par l'effet de quelques maladies graves, qui ont attaqué les paupieres, on peut eſpérer de les faire revenir. La graiſſe d'ours, celles de taupe, de ſerpent, la moëlle de bœuf battue avec un peu d'eau-de vie, ſont les moyens que l'on peut employer. Les cils trop longs ſe coupent avec des ciſeaux.

Cirons : leurs piquures.

La piquure des cirons eſt ſillonnée;

elle se manifeste particuliérement aux mains où ces petits insectes s'attachent. Les différentes saumures y remédient, & font périr l'insecte. Le suc de lierre terrestre, le vinaigre & l'aloës, l'eau-de-vie dans laquelle on aura fait dissoudre un peu de thériaque, l'urine, &c. guérissent ces piquures, ainsi que celles des cousins.

Chutes.

Je n'entends parler ici, que des chutes simples, c'est-à-dire, sans fracture ni déplacement des parties. Si une personne est jeune, l'eau & le sel, l'eau & l'eau-de-vie mêlées ensemble, l'eau le vinaigre & le sel, l'eau-de-vie de lavande, &c. suffisent assez souvent. Cependant, si la tête a porté, si la personne est enceinte, ou dans le tems de ses régles, & que la chute ait causé quelques révolutions, la saignée paroît indiquée, ainsi que les inspirations & les boissons vulnéraires.

Si la personne qui a tombé est âgée, il faut employer l'eau-de-vie camphrée, & les boissons ci-dessus indiquées. En un mot, à quelqu'âge que ce soit, si le front a porté, & qu'il s'éleve une bosse, il faut sur le champ appliquer dessus une plaque d'or, d'argent, ou de plomb, que l'on soutiendra avec un bandeau.

S'il y a plaie legere, on conseille de la baſſiner avec du vin tiéde dans lequel on aura mis quelques gouttes de baume du Commandeur, ou de celui du Pérou. On ſe ſert auſſi du perſil pilé avec de l'eau-de-vie ou du ſucre : enfin l'eau vulnéraire rouge, celles de lavande, des Carmes, de la reine de Hongrie, de Cologne, de boule, &c. peuvent auſſi s'employer.

Cloux, ou *Furoncles*.

J'ai parlé précédemment de ces eſpeces de tumeurs. Les décoctions des plantes émollientes, telles que la mauve, la guimauve, dont on baſſine la tumeur ; les cataplâmes faits de la pulpe de ces plantes, ceux de mie de pain & de lait, conviennent dans les premiers tems. Si ces tumeurs blanchiſſent à leurs pointes, ce qui annonce qu'elles ſuppureront, il faut mettre deſſus un emplâtre fait avec égales parties d'onguent de la Mere, & de celui de diachilon ſimple. Lorſque le pus ſera ſorti, il faut baſſiner la plaie avec du vin tiéde, & un peu de miel ; & on continuera l'emplâtre ci-deſſus, juſqu'à parfaite guériſon.

Cochemar.

Cette maladie prend la nuit. Elle ſe

caractériſe par une peſanteur que l'on ſent ſur la poitrine en dormant ; ce qui donne lieu à des idées effrayantes & chimériques, qui font que l'on ſe réveille agité, & tout en ſueur : alors on éprouve des palpitations & des laſſitudes ; mais ces derniers accidens ſont momentanés. Quand on eſt ſujet à cet accident, il faut ſe modérer ſur le manger, principalement le ſoir au ſouper, & ne pas ſe coucher ſur le dos. S'il dépend de la ſuppreſſion des régles, ou de quelques autres évacuations, il faut employer les moyens propres à les rappeller.

Coliques.

Les coliques d'eſtomac, produites par la quantité ou la qualité des mets, ſe guériſſent aſſez ſouvent avec le thé en infuſion, l'Æther, à la doſe de douze ou quinze gouttes ſur un petit morceau de ſucre, & que l'on avale ſur le champ : Quelques gouttes du baume du Commandeur dans du vin, une cuillerée d'eau de méliſſe dans trois cuillerées d'eau, celle de Cologne produiſent le même effet. Le caſſis, le ratafia de brouë de noix, le kirsche-waſſer, &c. ſont également employés. Enfin les vomotifs deviennent quelquefois indiſpenſables.

Si la colique dépend de l'abus des

boiſſons ſpiritueuſes, l'eau à la glace, le petit lait, la limonade, les bouillons de mou de veau s'emploient avec ſuccès dans ce cas-ci, comme lorſque la colique dépend des poiſons que l'on peut avoir avalé : les vomitifs ſont auſſi d'un grand ſecours dans ce dernier cas. On emploie enſuite les ſtomachiques, la thériaque, l'orviétan, l'extrait de genièvre, &c.

Dans les coliques bilieuſes, qui ſe dénotent par l'amertume de la bouche, les envies de vomir, celles d'aller à la ſelle, & ſouvent par des tranchées accompagnées de dévoiement, il faut employer l'eau de poulet, celle de veau, le petit lait, &c; l'huile d'amandes douces avec le ſyrop de limon, la limonnade, les lavemens adouciſſans avec le ſon, la graine de lin, & le beurre frais. Ceux de tripes avec un jaune d'œuf frais; des fomentations & des cataplâmes émolliens, appliqués ſur tout le bas-ventre, produiſent de bons effets. Les purgatifs & les vomitifs ſont ſouvent néceſſaires. Enfin, dans les coliques venteuſes, qui ſe reconnoiſſent à la tenſion & au bourſoufflement du ventre, aux vents que l'on a envie de lâcher par haut & par bas, il faut employer des lavemens faits avec la camomille romaine, & le jaune d'œuf. On peut auſſi faire uſage du julep ſuivant : Du ſyrop de capillaire, de

ſtæchas & d'armoiſe, de chaque deux onces, le miel ſcillitique, le ſyrop de Byzance ; l'eau de méliſſe, celle d'hyſſope, à des doſes convenables, & mêlés enſemble, ſont également indiqués. On en prend, trois fois par jour, à deux heures de diſtance l'une de l'autre. On peut encore appliquer ſur le ventre de fortes & larges compreſſes que l'on trempera dans de l'eau-de-vie, dans laquelle on aura délayé un jaune d'œuf. Quelques perſonnes prennent de l'anis & de la coriandre qu'elles mâchent, ou dont elles font une décoction pour un lavement. D'autres enfin prennent des lavemens à l'eau dans laquelle elles ajoûtent deux cuillerées d'huile de noix ; ces moyens ne ſont point dangereux.

Conſtipation.

La conſtipation eſt la ſuppreſſion de l'excrétion des matieres fécales dans des tems convenables pour que la nature ne ſoit point ſurchargée, & qu'elle ait la liberté d'exécuter ſes fonctions. Les boiſſons relâchantes, les lavemens, les bains & les onctions ſur le ventre, avec des médicamens émolliens, ſont ce que l'on emploie ordinairement : les purgatifs doux deviennent quelquefois néceſſaires. Enfin les ſuppoſitoires que l'on compoſe avec le miel cuit & le beurre

frais ; un morceau de lard ou de moëlle de bœuf, ont ſouvent réuſſi : on fait ces bougies aſſez groſſes pour qu'elles ſoient retenues dans le fondement, ſans le forcer, & aſſez longues pour qu'elles puiſſent ſe porter à l'entrée de l'inteſtin. Il eſt bon de reſter couché, quand on porte ces bougies.

Cors.

On ſçait aſſez ce que c'eſt que les cors : on peut les détruire complettement ou incomplettement. Il faut, dans les deux cas, porter des chauſſures aiſées, & faire attention que les chauſſons & les bas ne faſſent point de plis ou paquets qui portent ſur le cor, dont la cure palliative & la radicale demandent une préparation particuliere. Si l'on veut ſimplement couper le cor, il faut avant faire tremper le pied dans l'eau chaude, & encore mieux dans une eau de ſon, paſſée, ou dans une décoction émolliente d'une autre eſpéce. * Lorſque l'on coupe le cor, il faut le faire de façon qu'il ne ſaigne pas, quoique coupé près. On peut obtenir la cure radicale, en appliquant ſur le cor des feuilles de lierre, de joubarbe, de poirée ; un morceau de veau trempé dans

* Les bains ne doivent pas être employés pendant le tems critique, ou les régles.

le vinaigre ; le galbanum, la gomme ammoniac, l'emplâtre de Vigo, la poix noire fondue avec le ſain-doux de porc mâle, la peau de l'empois, le navet cuit ſous la cendre, &c. L'un ou l'autre produiſent de très-bons effets. On peut guérir de la même façon les oignons & les durillons.

Coups de ſoleil.

Les ſaignées du bras & celles des pieds ſont quelquefois néceſſaires dans cet accident. La diéte, le petit-lait, la limonnade, les émulſions, les bains, les demi-bains, les lavemens émolliens, les fomentations faites ſur le front & ſur les tempes, avec le ſuc de laitue, celui de pourpier ; enfin avec l'eau à la glace, quand on a employé les ſaignées & les autres moyens. Un gobelet d'eau fraîche, que l'on couvre d'une étamine bien étendue, & que l'on applique, en le renverſant ſur le ſommet de la tête, diſſipe aſſez ſouvent les accidens produits par les coups de ſoleil.

Cours de Ventre.

On ne doit point ſe hâter d'arrêter le cours de ventre : cette évacuation eſt ſouvent ſalutaire, quand elle n'eſt pas abondante, & qu'elle ne dure pas trop long-tems. Mais, s'il en réſulte un des

deux inconvéniens, il faut obſerver une diéte raiſonnable, point de vin ordinaire, fruits, ſalade ni fromage, & ne faire uſage que d'alimens d'un bon ſuc. Le riz, le gruau, le vermichel, la ſemoulte au gras, ne doivent pas être négligés : la bouillie avec un jaune d'œuf eſt encore un aliment convenable. On emploie auſſi, avec ſuccès, des ſtomachiques, tels que l'opiat de Salomon, le diaſcordium, la thériaque de Veniſe, la confection d'hyacinthe, l'extrait de geniévre, &c. en ſe couchant. La tiſane faite avec une cuillerée de mie de pain blanc, & un gros de rapure de corne de cerf, le tout bouilli dans une pinte d'eau, l'eſpace d'un demi-quart d'heure, enſuite on paſſe la décoction, & on y ajoûte un gros d'eau de fleurs d'orange, & un peu de ſucre, convient très-bien dans cette circonſtance : on boit cette tiſane tiéde, dans le courant de la journée, entre les repas. Enfin la rhubarbe en poudre, le ſyrop de coings, celui de Berberis, de grenade, l'un ou l'autre dans de l'eau ; le vin de Rota, dans lequel on délaie du jalap, ſont également indiqués. Mais, ſi le cours de ventre eſt accompagné de coliques violentes, de tranchées, d'excrémens ſanguinolens, ou d'une matiere ſemblable à de la lavure de chair, il faut conſulter ſon médecin.

Crudité d'Eſtomac.

Les rots, les rapports, la peſanteur & le gonflement de l'eſtomac annoncent aſſez ſa mauvaiſe ſituation. Le ſucre mangé avec du pain, le matin, a quelquefois réuſſi. Quelques morceaux de cannelle, de macis; de la coriandre, du gingembre mâchés, ou pris en poudre en deux ſoupes, réuſſiſſent aſſez ſouvent. La thériaque, l'aloës, le corail rouge; l'un ou l'autre pris le matin dans de l'eau ou dans du vin. Enfin on recommande le vin de Rota, celui d'Eſpagne ou de Cahors, après le repas. La rhubarbe, l'agaric en poudre, &c. peuvent auſſi s'employer avec ſuccès.

*Dartres ſimples.**

On ne doit pas s'obſtiner à faire paſſer les dartres, par de ſimples topiques externes, & ſur-tout par ceux que l'on ne ceſſe de vanter. La ſécurité avec laquelle on adopte ces prétendues recettes a coûté la vie à plus d'une perſonne. Les dartres veulent être ſoignées autant, & plus par les remédes internes que par les externes. Tout ce que l'on doit faire pour l'extérieur conſiſte à laver

* Les dartres ſcorbutiques & les véroliques n'entrent point dans cet Ouvrage.

les dartres avec de l'eau de mou de veau ; celles de pourpier, de laitue, de frêz de grenouilles pour en ôter la chaleur, & en diminuer la douleur. L'eau de guimauve animée d'un peu d'eau-de-vie, celles de chardon bénit, de plantain ; la crême que l'on ramasse sur le lait, quand il est reposé, sont les moyens les plus propres & les moins dangereux que l'on puisse employer.

Demangeaisons.

Un régime doux, humectant & rafraîchissant ; l'orgeat, la limonnade, l'eau de groseilles, les décoctions de racine de patience sauvage ; celles de chicorée sauvage, de fumeterre, coupées avec égale partie de lait ; les bains domestiques sont ce que l'on peut employer de mieux. On ne court encore aucun risque de se laver avec de l'eau de guimauve, de l'eau & de l'eau-de-vie, avec une décoction de fleurs de sureau : enfin il y a quelques personnes qui se sont bien trouvées d'appliquer de la crême sur les demangeaisons.

Dérangement des Régles.

L'exercice & la gaieté ont toujours été mis au nombre des moyens les plus favorables de rétablir les regles dans

l'ordre le plus convenable. Les bains des pieds, les saignées, les infusions d'armoise, celles d'ortie blanche, & le safran, produisent souvent des très-bons effets : c'est encore dans les mêmes vues que l'on conseille la limaille d'acier, le crâne humain séché & rapé dans du vin blanc ; enfin les eaux ferrugineuses sont également recommandées. On trouve dans Bligni la recette suivante : Aigremoine, matricaire & persil, de chaque une poignée, que l'on fait cuire avec du son, de l'avoine & un morceau de lard, pour en faire un bouillon à prendre à jeun, tous les matins, pendant huit jours ; l'ail, en forme de cataplâme appliqué sur les reins ; la vieille thériaque, la sabine, les trochisques Alhandal, &c. dont on forme des pilules à prendre, tous les matins, pendant huit jours, à petite dose. On fait aussi des bains avec les feuilles de mauve, de guimauve, de violette, de mercuriale ; des fleurs de camomille, la graine de lin, &c. du tout quantité suffisante, que l'on fait bouillir dans de l'eau, pour en faire un demi-bain, un pessaire fait avec deux onces de graisse de truie, autant de celle de canard, & d'onguent de guimauve ou d'althæa. On fait fondre le tout dans une bassine, & on imbibe des tempons de laine que l'on introduit jusqu'au col de la matrice. Enfin on propose

des injections faites avec la décoction ci-dessus indiquée pour le demi-bain, & dans laquelle on délaie alors une once d'huile de lys, & autant de beurre très-frais. Ces moyens sont également bons, quand un manque de vertu n'a pas donné lieu à la suppression des régles.

Descente de Matrice.

Cette maladie n'appartient qu'aux femmes, à la suite des couches, ou à celles qui sont d'un certain âge. Les vierges y sont rarement sujettes. Un nouvel accouchement remédie quelquefois à cet accident. Dans d'autres cas, quand la matrice est replacée sur le champ, le repos, la diéte, quelques bains aromatiques & astringens; de rester couchée sur le dos, la tête basse, les cuisses élevées : les fomentations sur le ventre avec le gros vin, & les roses de Provins, remédient à cet accident. Si ces moyens sont inutiles, on a recours à un pessaire d'yvoire, d'or ou d'argent : cet article regarde ceux qui s'adonnent au traitement des descentes.

Douleurs, en général.

Le repos, la diéte, les saignées, les boissons, les bains, les lavemens, les cataplâmes, les embrocations; & quel-

quefois les purgatifs ; les vomitifs, les topiques, &c. renferment les moyens propres à diminuer les douleurs : il s'agit d'en faire une juſte application. La ſaignée, les bains, les lavemens & les boiſſons conviennent particuliérement aux inflammations internes : ces moyens peuvent auſſi s'employer pour les inflammations externes.

Les cataplâmes, les embrocations émollientes appartiennent particuliérement aux inflammations externes.

On guérit les douleurs de poitrine par les remédes béchiques, tels que l'eau de veau, celle de poulet, l'orgeat bu tiéde, le lait coupé, l'huile d'amandes douces avec le ſyrop de guimauve, l'eau de ſon miellée, &c. On peut obſerver la même conduite pour les douleurs de bas ventre. On y ajoûte cependant les lavemens adouciſſans, & les cataplâmes de la même claſſe, que l'on applique ſur toute l'étendue du bas-ventre.

Les cataplâmes conviennent auſſi aux inflammations des yeux ; & on lave encore ces parties avec l'eau de guimauve, l'eau & l'eau-de-vie mêlées enſemble ; avec une infuſion de fleurs de ſureau, d'euphraiſe, &c. L'eau fraîche eſt quelquefois ſuffiſante.

Les embrocations, les lavemens & les bains conviennent aux rhumatiſmes,

Les topiques adouciſſans, les décoctions des bois ſudorifiques, dont on boit pendant la journée, ſont ſouvent employées ſeules, ou avec égale partie de lait, pour calmer les douleurs du rhumatiſme & celles de la goutte.

Les émolliens, tels que le lait tiéde, les figues graſſes, bouillies dans l'eau, ou dans égale partie de lait & d'eau; les narcotiques, tels que l'opium, le laudanum, l'æther, calment la douleur des dents. On ſe ſert encore avec ſuccès de l'eau tiéde en gargariſme ou en vapeurs.

Les aromatiques, les amers, & les ſtomachiques, en général, calment les douleurs d'eſtomac, quand la bile n'en eſt pas la cauſe; car alors il en faut confier le ſoin à un médecin inſtruit.

On appaiſe les douleurs d'oreille avec les cataplâmes émolliens, avec un lardon de vieux lard, l'huile de lys, les injections de lait coupé, &c.

Les ſang-ſuës ſont ſouvent employées pour calmer les douleurs de pluſieurs parties externes. Elles remplacent les ſaignées, dans certains cas.

Les infuſions d'abſynthe vulgaire, celles d'aigraimoine, de ſauge, de camomille romaine, de menthe, de ſcorſonere, priſes avec un peu de ſucre, calment ſouvent les douleurs d'eſtomac. Le calamus aromaticus, infuſé dans le vin

vin blanc, quatre gros par pinte, à la dose d'une cuillerée, le matin, à jeun; l'extrait de geniévre, l'opiat de Salomon, &c. un scrupule, le matin, à jeun, ou le soir, trois heures après le souper, calment aussi les douleurs d'estomac. Enfin quelques personnes se sont guéries des douleurs d'estomac en buvant de la limonnade, & d'autres en buvant de l'eau à la glace. Ces deux derniers moyens ne conviennent pas à tous les tempéramens.

Le repos, l'eau pour toute boisson, la diéte blanche, ou le lait pour toute nourriture; le lait coupé avec une infusion de squine; les cataplâmes émolliens, ceux de blanc de poireau bouilli dans le lait, de pulpe de casse, de mie de pain & de lait, avec des jaunes d'œufs frais, & l'huile rosat; enfin la suite, avec une pincée de sel, & des blanc d'œufs, incorporés ensemble, sont autant de moyens que l'on peut employer pour calmer les douleurs de la goutte.

Les frictions séches conviennent beaucoup aux rhumatismes. Les spiritueux aromatiques y sont quelquefois très-utiles. Les peaux de liévres, celles de chiens, lorsque ces dernieres sont préparées, ont souvent réussi. On recommande encore les navets cuits sous la cendre, & incorporés avec du sain-

doux. La farine de ſeigle, incorporée avec des blancs d'œufs, en forme de cataplâme; enfin la poix de Bourgogne, ſaupoudrée de fleurs de ſoufre, & l'exercice, ſont autant de moyens généraux & particuliers, qui calment les douleurs des rhumatiſmes. D'après ce que je viens d'expoſer, il ſera poſſible de connoître ſoi-même ce qui peut convenir à telle ou telle douleur, pour la calmer.

Dents agacées.

Si l'agacement dépend de ce qu'une partie de l'émail a été emportée en mangeant, le feu, ou le cautere actuel, ne doivent point être négligés. Celui qui reſte quelquefois après que les dents ont été limées ſe guérit ou par le feu, ou par des gargariſmes ſpiritueux, & quelques gouttes d'eau vulnéraire dans de l'eau. L'eſprit-de-vin, l'eau-de vie de cochléaria, celle de gayac, auxquelles on ajoûte quelques gouttes de baume du Commandeur, & le miel roſat, peuvent remédier à toutes les eſpéces d'agacemens. Cependant il faut avoir attention de couper les ſpiritueux, avec égale partie d'eau, lorſqu'on veut s'en gargariſer. Enfin on recommande beaucoup un citron piqué de cloux de girofle, qu'on laiſſe infuſer, pendant quinze jours, dans une pinte d'eau-de-

vie. On y ajoûte même un peu de sel ordinaire. On prend plein une cuiller à café de ce mêlange que l'on met dans deux cuillerées à bouche d'eau commune, pour s'en gargariser tous les matins, & différentes fois la journée.

Quant à l'agacement qui a pour cause l'effet que produit le son des instrumens, il ne peut se guérir dans le moment de l'effet, qu'en mettant entre ses dents quelques corps étrangers, tels qu'un morceau de bois, de liége, de plomb ou d'étain. Un corps sonore ne produiroit pas les mêmes avantages. De plus, il faut avoir attention de serrer un peu le corps que l'on aura entre ses dents.

Ebullition.

Ebullition, échauboulures, efflorescence, signifient la même chose, & sont susceptibles des mêmes remédes. Tout ce qui peut rafraîchir & adoucir le sang & les humeurs ne peut être que très-avantageux, dans cette circonstance. L'orgeat, la limonnade, l'eau de groseilles, les tisanes faites avec la racine de patience sauvage, ou celle de chicorée; les bains, le petit-lait, les eaux de Passy, &c. renferment ce que l'on peut prendre intérieurement. On peut laver les échaubulures avec une très-legere décoction de guimauve, ou ap-

pliquer deſſus de la crême qui ſe trouve ſur le lait quand il eſt repoſé. Quelques perſonnes emploient l'eau & le ſel, l'urine du matin. Ces deux derniers remédes peuvent êtres bons ; mais on ne doit les employer qu'après avoir fait, pendant un tems ſuffiſant, ceux que j'ai indiqués d'abord à prendre intérieurement.

Il arrive quelquefois que l'on s'effraie de ce que, deux heures après avoir mangé des moules, on a le corps couvert de boutons. Cet accident dépend d'une eſpéce d'araignée qu'on nomme *crabe*, & qui ſe trouve dans les moules, pendant les fortes chaleurs. Malgré l'effet externe, cet accident eſt ſans ſuite. Il ſuffit, pour le diſſiper, de boire abondamment du thé à l'eau, on ajoûtant une cuillerée de vinaigre & un peu de ſucre ſur chaque verre de thé.

Echauffement.

Les réſultats de l'échauffement ſont toujours nuiſibles à la ſanté, principalement ceux qui ont pour principe les excès dans les paſſions de l'amour, & dans l'abus des liqueurs ſpiritueuſes.

A examiner la conduite des femmes, on ſeroit aſſez porté à croire que la plûpart devroient être exemptes des ſuites de l'échauffement ; mais le peu d'excès auxquels elles ſe livrent peuvent leur

être nuiſibles, eu égard à leur foible conſtitution.

Le repos, un régime doux & humectant, conviennent à l'échauffement qui dépend des excès dans le travail des mains & du corps. Les bains conviennent aux perſonnes échauffées par les travaux d'eſprit. L'échauffement, qui a pour cauſe l'abus des paſſions, demande le repos, des alimens d'un bon ſuc, du vin vieux, & bien trempé : les bains ne conviennent pas, dans cette circonſtance. Enfin les eaux de veau, de poulet, de chicorée ſauvage, & le petit-lait, réuſſiſſent pour l'échauffement produit par l'abus des liqueurs ſpiritueuſes & des ſucreries. On emploie auſſi la limonnade, l'orgeat, les émulſions, les lavemens, &c. La ſaignée eſt quelquefois néceſſaire ; mais c'eſt au médecin à la preſcrire.

Ecorchures.

Si on en excepte les écorchures de la partie antérieure de la jambe, la plûpart de celles que l'on peut ſe faire dans les autres parties du corps ne ſont point dangereuſes, s'il n'exiſte pas quelques vices particuliers dans la maſſe des liqueurs, & ſi la plaie eſt d'abord ſoignée avec attention. L'eau fraîche, l'eau & l'eau-de-vie, ou l'eau & le vinaigre,

avec un peu de sel, suffisent assez souvent. Les spiritueux purs occasionnent quelquefois l'inflammation. Le repos de la partie est absolument nécessaire. Trop de chaleur ou de fraîcheur lui sont nuisibles. Enfin on ne doit point arracher les linges ou compresses qui tennent sur la plaie. Il faut humecter ces compresses, & attendre qu'elles se détachent d'elles-mêmes.

Quelques personnes mettent tout simplement un morceau de papier humecté de salive, le matin, à jeun; & d'autres lavent la plaie avec de l'urine. Enfin il y en a qui, au moment qu'ils se sont écorchés, lavent la plaie avec un peu de vin tiéde, & qui appliquent dessus un morceau de taffetas. Comme l'expérience prouve la bonté de ces moyens, on peut les mettre en usage, & observer sur-tout que la plaie ne soit point exposée à la mal-propreté.

Embonpoint.

Les suites du trop d'embonpoint sont souvent l'apoplexie, l'hydropisie, l'asthme, quelquefois la mort subite, & presque toujours la peine de se mouvoir & l'oppression que l'on éprouve au moindre exercice.

Une diéte raisonnable, des alimens peu nourrissans & aromatiques, peu de

ſommeil, & beaucoup d'exercice du corps, réuſſiſſent ſouvent beaucoup mieux que tous les autres moyens que l'on pourroit tenter. Les frictions ſéches, faites avec la flanelle ſur toute l'étendue du corps, pour agmenter la tranſpiration; les bains, & les étuves chaudes; en un mot, les zeſtes de citron ou d'orange, & le macis, &c; l'un ou l'autre tenu dans la bouche, pendant du tems, augmentent la ſalive, & procurent l'amaigriſſement, conjointement avec les autres moyens que j'ai indiqués.

Engourdiſſement.

Dès que l'on rétablira le mouvement de la circulation, & que l'on rendra aux nerfs leur liberté, l'engourdiſſement ceſſera. Le mouvement gradué, & les frictions ſur la partie engourdie, la remettent dans ſon état naturel. Pluſieurs perſonnes portent des jarretieres de peau d'anguille, pour ſe préſerver de l'engourdiſſement : comme ce moyen ne fait point de mal, s'il ne produit pas de bien, on peut l'eſſayer. On peut encore ſe ſervir des bains tiédes, ou ſe frotter avec l'eau ou l'eſprit-de-vin chaud. Enfin on recommande de frapper ſur la partie, & même de la flageller.

Enrouement.

Le ſyrop de capillaire, celui de guimauve, l'un ou l'autre étendus dans une ſuffiſante quantité d'eau ; le lait coupé, l'eau miellée, ou avec du ſucre ; un lait de poule avec du ſucre-candi ; l'infuſion de fleurs de coquelicot, celle des quatre fleurs, &c. le jus de réglisſe noire, épuré, celui dit *à la reine*, les tablettes de guimauve, le jus de réglisſe blanc ſans ſucre, ſont ordinairement les remédes que l'on emploie pour diſſiper l'enrouement.

Eternument.

Quand l'éternument n'eſt pas exceſſif, on ne doit point ſe preſſer de l'arrêter ; mais, quand il fatigue la malade, on peut lui donner un état plus tranquille, en lui faiſant reſpirer du lait chaud, de l'huile d'amandes douces, des décoctions émollientes, &c. On peut encore arrêter l'éternument, en comprimant fortement avec le doigt le grand angle de l'œil. On recommande encore de tenir long-tems les mains dans l'eau tiéde.

Excroiſſances.

Les excroiſſances que l'on apporte

en naiſſant peuvent ſouvent ſe détruire au moment même. L'inſtrument tranchant, la ligature, différens topiques, & quelquefois les cauſtiques, ſont les moyens auxquels on a recours pour détruire les excroiſſances. L'inſtrument tranchant & la ligature ſont ſouvent à préférer. Les cauſtiques ſont preſque toujours dangereux, par rapport à l'inflammation qu'ils occaſionnent. La plûpart des topiques ſont un compoſé de différens onguens auxquels on ajoûte celui de Vigo, dans lequel il entre du mercure. Mais il eſt bon d'obſerver que ce dernier moyen eſt preſque toujours infructueux, lorſqu'on l'emploie pour les excroiſſances charnues. On préfere alors de toucher l'excroiſſance avec l'eſprit-de-vitriol, celui de nître, ou la pierre infernale.

Quelques perſonnes prétendent qu'une compreſſion bien ſuivie ſuffit, dans la jeuneſſe, pour faire diſparoître une excroiſſance qui a peu d'élévation. L'eau de fougere mâle eſt auſſi recommandée. Enfin on propoſe de frotter, tous les jours, l'excroiſſance avec de cette cire que l'on trouve dans les oreilles. Le tartre qui ſe trouve ſur les dents a des partiſans. On en prend une certaine quantité dont on recouvre l'excroiſſance. Il faut renouveller ce topique tous les jours, & continuer ainſi pendant un certain tems.

Faim canine, ou *démesurée*.

Comme cette maladie a presque toujours pour principe un vice de l'estomac, il ne faut pas croire que de manger beaucoup soit le vrai moyen d'appaiser la faim. La diéte, & un régime doux & balsamique réussissent beaucoup mieux. L'eau de riz, celle de poulet, le petit-lait, les pilules de cynogloſſe, un demi-grain d'ambre gris, la thériaque, &c. conviennent également. Un pain tout chaud sortant du four, & duquel on prend la lie que l'on trempe dans de la lie d'huile, & que l'on mange avec un peu de sucre, appaise assez souvent la faim; & une once de graisse de bœuf, avec pareille quantité d'huile, pour une potion à prendre le matin, & que l'on doit continuer, différentes fois la journée, pendant un tems convenable. Enfin les personnes qui répugnent à prendre des remèdes peuvent se servir du liniment suivant: Cérat stomachique de Galien, huile de nardin, de mastic ou d'absinthe, que l'on mêlera pour en former un liniment dont on oindra la région de l'estomac; &, si l'on veut obtenir un effet plus marqué, on peut joindre à ce liniment des huiles de coings, de lentisque & de myrrhe.

Fer - chaud.

Le fer - chaud se caractérise par une douleur brûlante, que l'on ressent à l'estomac, & qui s'étend communément le long de la gorge. L'usage trop fréquent de la bière est sujet à occasionner cette maladie. La diéte, l'abstinence du vin ; les infusions de bourrache, de chicorée sauvage, de pimprenelle, de fumeterre, de feuilles de patience ; l'eau de poulet, celle de veau, le petit-lait, l'un ou l'autre bus abondamment, ont coutume de calmer les accidens, & de donner le tems d'avoir recours aux conseils d'un médecin, pour terminer la maladie.

Feu volage.

Le feu volage est une espece de gale humide, plate, large, entre - coupée, formant une croûte blonde & friable sous le doigt : la démangeaison & la douleur sont quelquefois assez violentes ; l'humeur qui en découle est aqueuse, gluante, & quelquefois comme du pus. Cette maladie occupe ordinairement le dessous du nez, le coin de la bouche, le menton & les joues : elle est plus commune chez les enfans que chez les adultes. On ne doit point se précipiter de guérir trop promptement le feu volage ;

en appliquant dessus des topiques qui se dessèchent. Les bains domestiques, un régime doux, les tisanes faites avec la chicorée & la patience sauvage ; le suc de fumeterre épuré, à la dose d'une cuillerée à bouche dans un verre de petit lait que l'on prendra, le matin à jeun, & les purgatifs doux sont la conduite que l'on doit suivre pour l'intérieur. Quant à ce qui regarde l'extérieur, on peut se baſſiner avec l'eau chaude, avec du bouillon gras, à moitié fait, sans sel ni légumes, & bien dégraissé : l'eau de guimauve, celle d'orge peuvent être très-utiles ; enfin la crême qui se trouve sur le lait a souvent produit de meilleurs effets que tous les onguens, & autres corps gras que l'on pourroit employer.

Fluxion des Yeux.

Si la fluxion dépend de l'âcreté des humeurs, ce qui se dénote par le degré de la douleur, & par celui de l'inflammation, on est souvent obligé d'en venir aux différentes especes de saignées, & même aux bains. Le régime doit être doux, & les boissons rafraîchissantes. Il faut s'abstenir de vin & de tout exercice qui peut fatiguer le corps, & principalement la vue : on doit également éviter le grand jour, la chaleur & le vent. Pour ce qui regarde les remedes

externes, on peut avoir recours aux décoctions de racine de guimauve, de fleurs de sureau, animées d'une très-legere partie d'eau de-vie. La rouelle de veau crud, appliquée en forme de cataplasme; ceux de mie de pain & de lait, de moëlle de casse, &c. calment la douleur, & s'opposent aux progrès de l'inflammation. Enfin, quand la maladie est rebelle, on a recours aux vésicatoires appliqués à la nuque, ou à l'écorce de garou. Enfin on applique quelquefois les sang-sues à la partie même. Il y a encore différens collyres qui produisent de très-bons effets: on peut voir ceux qui sont décrits dans le *Dictionnaire de Santé*.

Flux immodéré des Régles, ou *Perte*.

Parmi les différens moyens que l'on indique, l'on recommande les pilules de savon, d'aquilégia, du codex, l'agaric trochisqué, incorporé avec du miel rosat pour en former des pilules de la grosseur d'un pois, dont on prendra trois ou quatre, de trois jours en trois jours. Huit jours après, on en prendra cinq ou six; &, huit autres jours après, sept à huit, c'est-à-dire quatre le matin, & autant le soir, d'après le conseil de son médecin; eau d'absinthe, de buglose, d'oseille, de chaque

deux gros; syrop de roses séches & de capillaire, deux onces. On mêlera le tout pour en former quatre doses à prendre, à deux heures de distance l'une de l'autre. On recommande encore l'opiat suivant: la thériaque & le mithridate, à prendre le matin à jeun. La pierre que l'on trouve dans la tête de la carpe vivante, étant séchée & mise en poudre, donnée, à la dose de quinze à vingt grains, dans quatre cuillerées de vin blanc, a souvent réussi. Enfin l'on assure que de prendre le linge qui sort de dessous la femme, & que de le tremper par degrés, dans un seau d'eau de puits toute fraîche, est un moyen assuré, & l'on a soin de prévenir, en même tems, qu'il faut bien se garder de tremper le linge trop promptement, & encore moins de le jetter tout de suite dans l'eau: au contraire, il faut le tenir par un bout, tremper l'extrêmité de l'autre bout, & laisser descendre dans l'eau le surplus du linge le plus doucement qu'il sera possible, & sans le lâcher.

Gale, ou *Gratelle*.

Il faut se méfier de la plûpart des onguens que l'on donne pour la gale, parce que le plus souvent il y entre du mercure. Après les remédes internes, & les préparations convenables, on peut faire

uſage des pommades ſuivantes ſans danger, & même pour les enfans ;

Racine de patience ſauvage bien ratiſſée & réduite en pâte, avec égale partie de beurre frais, pour en faire un onguent dont on ſe frottera tous les endroits attaqués de la gale ;

Racine d'oſeille, ou celle de choux gras que l'on trouve dans les champs, de l'une ou de l'autre une bonne poignée que l'on pilera dans un mortier, avec deux onces de vieux beurre, & vingt gouttes d'eſſence de bergamotte : on formera du tout un onguent dont on frottera les mains tous les ſoirs en ſe couchant ; on peut s'en ſervir pour les enfans. Le bain ſuivant a ſouvent guéri la gale :

Prenez ſuffiſante quantité de toutes ſortes d'herbes odoriférentes, pour en faire un bain complet dans lequel on ſe mettra, ayant ſoin de ſe bien laver avec cette eau, & même de ſe frotter avec les plantes qui auront été amorties dans l'eau. Une forte décoction de lierre terreſtre, & avec laquelle on ſe lavera les mains tous les matins pendant douze jours, eſt très-recommandée.

Gerçure des Lévres.

La tuthie & l'huile d'œuf, autant de l'une que de l'autre pour former une

pommade dont on se frottera les lévres ; les ayant lavées auparavant avec de l'eau d'orge ou de guimauve ; la graisse qui sortira d'une cuiller à pot de bois, que l'on présentera devant le feu ; une croûte de pain chauffée au feu, & appliquée toute chaude sur la gerçure ; l'onguent rosat ; l'huile d'amandes douces, mêlée avec la cire vierge fondue dedans, à une chaleur douce ; du suif mêlé avec de la salive d'une bouche bien saine, & à jeun.

Goûetre, ou *gros-col.*

La racine de bryone cuite à petit feu avec du sain-doux de porc mâle, jusqu'a ce que le tout forme une pâte pour en faire un cataplasme que l'on appliquera sur le col, & que l'on changera, deux fois par jour, pendant quinze jours, est regardée comme souveraine. Il est bon d'observer que, pendant tout ce tems, la malade doit garder le lit, & se tenir la tête plus basse que les pieds. On peut vivre à son ordinaire, c'est-à-dire n'user que de bons alimens. Enfin il faut se purger à la fin ; & pour cela, il faut consulter son médecin.

L'éponge calcinée dans un creuset, & reduite en poudre que l'on mêlera avec autant de sel marin pour en former des colliers de la largeur du goûetre, & que l'on portera, pendant six mois ou un an,

eſt regardée comme un moyen très-efficace.

Hâle : le diſſiper.

Rien de plus ordinaire que de ſe reſſentir du hâle, quand on a eu le viſage expoſé au grand air & au ſoleil. Les femmes qui habitent les campagnes en reviennent ordinairement avec le teint hâlé. L'huile d'amandes douces, d'œufs, des quatre ſemences froides ; le lait d'âneſſe, celui des femmes ; les pommades où l'on fait entrer le beurre de cacao, le blanc de baleine, &c ; un jaune d'œuf battu dans de l'huile de lys ; enfin l'eau de puits toute fraîche, ſi l'état de la ſanté le permet, & l'eau de pimprenelle, ont ſouvent eu beaucoup de ſuccès.

Hémorrhagie du Nez.

Des orties broyées & arroſées d'eau diſtillée de la même plante, appliquées ſous la plante des pieds, & à la paume des mains ; des feuilles de bourſe-à-paſteur broyées dans un mortier, avec des blancs d'œufs & du vinaigre, pour faire un cataplaſme que l'on appliquera ſur le front ; le ſafran de Mars préparé avec l'eſprit de ſoufre dans l'huile de gui de pommier, que l'on applique aux narines ; des coques d'œufs calcinées ſur la pelle à un feu tout rouge, & réduite en

poudre pour en souffler dans les narines. De la mousse qui croît aux pieds des charmes broyée dans les mains, & prise comme du tabac ; enfin des feuilles de menthe sous la langue, & aux narines ; du sang qui coule du nez, séché sur une tuile ardente, pulvérisé & soufflé dans le nez : on emploie encore la clef dans le dos, & la poudre de sympathie.

Hémorrhoïdes.

On connoît les bains simples, les composés avec le lait & le cerfeuil, la joubarbe pilée & appliquée dessus en forme de cataplasme : le populéum, la moëlle de casse sont aussi fort en usage ; la racine de grande scrophulaire pilée & broyée avec le beurre ; l'ardoise préparée de la même façon ; l'oignon cuit sous la cendre, & mêlé avec du beurre bien frais ; la graisse d'anguille avec un jaune d'œuf ; & enfin l'eau de morue avec un jaune d'œuf, & l'huile rosat, battus ensemble pour en faire un onguent, sont également recommandés : on a aussi recours aux sang-sues.

Hoquet.

Des alimens d'un bon suc ; le lait d'amandes douces, l'orge mondé, le suc de chapon. On recommande encore

de retenir ſon ſouffle le plus long-tems poſſible ; de lever la tête en haut, de tenir la bouche ouverte en fixant quelque choſe de ſe faire éternuer, de ſe faire jetter de l'eau au viſage, ou d'exciter la peur ; du ſuc de menthe, du caſtoréum le tout mêlé enſemble, & donné à la doſe de deux ou trois cuillerées le matin ; la poudre d'arum, compoſée du codex avec de l'oxymel, en conſiſtance aſſez dure pour en former des pilules du poids d'une dragme, à prendre, le matin à jeun ; la corne-de-cerf brûlée, réduite en poudre, donnée au poids d'une dragme dans du vin rouge, le matin à jeun : l'un ou l'autre de ces moyens ont ſouvent du ſuccès.

Incontinence d'Urine, ou *Impoſſibilité de la retenir.*

Pour les enfans, il faut les faire coucher ſur de la fougere mâle, ou ſur des matelas compoſés de plantes aromatiques : du ſuc de plantain dans autant d'huile roſat, de celle de myrtille, un ſcrupule ; de ſantal rouge ; de roſes rouges, & de corail rouge pulvériſé : on forme du tout un liment pour en froter le périné, la région de la veſſie & les reins ; l'onguent rafraîchiſſant de Galien, lavé dans l'eau de joubarbe & dans celle de morelle, pour l'appliquer ſur

les reins : ces remèdes peuvent ſervir aux enfans & aux adultes ; de l'encens mâle, des glands de chêne ſéchés, des balauſtes & des noix de galle : on met le tout enſemble, & on en fait une poudre de laquelle on donne ſix grains à un enfant ; douze, même quinze, à l'âge de douze à quinze ans, dans de l'eau froide, avec un peu de miel roſat, le ſoir en ſe mettant au lit, deux heures après le ſouper ; le ſéné & les hermodates réduits en poudre ſubtile, donnés au malade avec un peu d'écorce de citron, le ſoir en ſe couchant. On ne donnera que la moitié de la doſe à un enfant : on fait auſſi des fomentations ſur la région de la veſſie, avec une décoction de feuilles d'abſinthe, de ſauge & de petite centaurée, dans du gros vin rouge. En un mot, ſi c'eſt une femme qui eſt attaquée d'incontinence d'urine, on propoſe de prendre la veſſie d'une truie, de la faire ſécher dans un lieu fort net juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite en cendre, de laquelle on donnera un gros dans un gobelet de bouillon, ou de décoction d'écorce de grenade.

Indigeſtion.

La diéte, le thé bu abondamment, vingt gouttes d'æther minéral ſur un morceau de ſucre, & avalé ſur le champ;

l'eau de méliſſe dans égale partie d'eau ; quelques gouttes de beaume de Commandeur dans une cuillerée de vin ; enfin des lavemens, & quelquefois des vomitifs.

Inflammation des Mammelles.

Un régime doux & rafraîchiſſant, des cataplaſmes émolliens, appliqués ſur la partie même ; une décoction de fleurs de ſureau, animée d'un peu d'eau-de-vie dont on imbibe des compreſſes que l'on applique ſur les mammelles.

Inſomnie.

Tous les narcotiques en général, tels que l'opium, le laudanum, le ſyrop de diacode, &c. provoquent le ſommeil. Mais, comme ces ſecours ſont toujours contre nature, il eſt mieux de tenter des moyens qui ſoient plus naturels : l'exercice & le bon air ont ſouvent réuſſi; d'autres perſonnes emploient avec ſuccès l'orgeat, la limonade, le petit-lait, dont ils boivent un grand verre, en ſe mettant au lit : le ſyrop de violette, celui de nénuphar ſont également employés. Comme l'inſomnie peut dépendre de la difficulté de la digeſtion, pendant la nuit où les fonctions ſont ſuſpendues, il eſt très-prudent de ſouper très-légére-

ment, de ne pas rester trop long-tems au lit, & de s'amuser à la musique & à quelques lectures amusantes ; en un mot, d'éviter les liqueurs spiritueuses, le café, & les mets épicés.

Lait supprimé, le rappeller.

Une poignée de fenouil & une demi-dragme de semence d'orties bouillies dans une chopine de vin blanc. On en donne à boire plein une cuillier à bouche, différentes fois la journée ; & l'on compose avec les mêmes plantes une tisanne de laquelle il faut faire sa boisson ordinaire.

Le lait de vache ou autre, bu en grande quantité avec un peu de sucre, fait venir le lait.

Une quantité suffisante d'aneth que l'on mettra dans le pot, en place de légumes ou d'autres herbes, réussit assez bien.

L'eau dans laquelle on aura fait cuire des pois chiches, employée pour boisson, a été éprouvée plus d'une fois, avec succès. On recommande encore de faire cuire une dragme * de vers terrestres dans une suffisante quantité d'eau & de miel, & de faire prendre le tout à jeun. Enfin la décoction de sésame faite dans du vin, & dont on donne une cuil-

* La dragme est de soixante-douze grains.

lerée d'heure en heure, eſt un reméde prompt & aſſuré pour faire venir le lait.

Lait : le diminuer ſans le faire perdre.

Les feuilles de creſſon de fontaine & de buis, cuites avec de l'urine & du vinaigre appliquées ſur les mammelles en forme de cataplaſme, font perdre le lait.

Les feuilles de romarin préparées comme on le jugera à propos, & mangées, ſont également bonnes : le ſuc de la même plante s'emploi auſſi pour froter les mammelles. Le ſafran en poudre & appliqué entre les deux mammelles, avec du linge, a ſouvent réuſſi pour faire diſſiper le lait : la rhue verte, contuſe & étendue ſur du linge en forme de cataplaſme que l'on applique ſur les mammelles & ſur les épaules, a produit de très-bons effets, ſi on a l'attention pendant cette application de faire pendre entre les mammelles un tuyau rempli de vif argent, & que l'on attachera au col.

Deux onces d'eau-roſe avec autant de verjus, dans leſquelles on fera diſſoudre cinq ou ſix grains de ſel : on fait chauffer ce mêlange ſur un rechaud ; après quoi on y trempe un linge que l'on applique chaudement ſur les mammelles, ayant ſoin de mettre par-deſſus un autre linge plié en quatre ou cinq doubles.

Lait grumelé, ou *Poil.*

Parties égales de populéum blanc & vert, fondus sur les cendres chaudes, pour en frotter chaudement les mammelles, ayant soin d'appliquer par-dessus cette onction du papier brouillard, & une serviette pliée en quatre doubles.

Des fleurs de camomille, de fenouil & d'aneth ; des semences de lin & de fénugrec, de chacune ce qu'il en faut pour faire une décoction à laquelle on ajoutera des huiles de camomille, d'aneth & de lys, dont on se servira pour fomenter la partie affligée.

Enfin des lentilles bouillies dans de la saumure & du fiel de bœuf, qu'on applique sur les mammelles, produisent de très-bons effets.

Lavemens, ou *Clysteres* : *précautions à prendre.*

Les lavemens se prennent en santé, ou en maladie ; mais dans telle circonstance qu'on les emploie, il faut toujours y apporter les précautions convenables, soit pour le degré de chaleur, soit sur la façon de les prendre pour ne pas se blesser. Je n'entre point dans la composition des lavemens, qu'indique l'état de maladie : c'est aux médecins à les prescrire

preſcrire. Les lavemens ſimples, de ſanté, ou à l'eau pure * ſe prennent ordinairement le matin à jeun. Si on le prenoit immédiatement après avoir mangé, il en pourroit réſulter des inconvéniens, par le gonflement qu'occaſionne néceſſairement le volume de l'eau que l'on introduit dans les inteſtins.

Le but que l'on ſe propoſe en prenant des lavemens de ſanté, doit être de débarraſſer les inteſtins des matieres ſtercorales, qui par leur ſéjour gonflent le ventre ; produiſent des irritations, des douleurs de coliques, &c. On a également en vue de rafraîchir les entrailles, & de leur donner plus de ſoupleſſe. L'eau trop chaude produit des irritations, en racorniſſant & en criſpant les fibres des inteſtins. L'eau trop froide eſt également nuiſible, parce qu'elle diminue la chaleur naturelle des inteſtins, qu'elle condenſe, pour ainſi dire, les glandes inteſtinales, & que par-là elle s'oppoſe au ſuintement & à l'écoulement de cette humeur qui entretient la ſoupleſſe des fibres inteſtinales : auſſi la roideur dans laquelle elles ſe trouvent occaſionne-t-elle des tiraillemens & des douleurs de coliques.

Un lavement ne doit donc être pris, que lorſque l'eau a un degré de chaleur ſupportable ; ce que l'on recon-

* L'eau de riviere mérite la préférence.

noît, en appliquant sur la joue la seringue, lorsqu'elle est pleine. A ce degré de chaleur, on peut garder le lavement, pendant un quart d'heure, & même une demi-heure, sans être pressé de le rendre, pourvu toutefois qu'on ne le prenne pas dans un moment où l'on éprouveroit des envies d'aller à la selle. Dans ce cas, il faut s'acquitter d'abord de cette premiere fonction naturelle. Un moindre degré de chaleur fait conserver le lavement plus longtems. La situation que l'on prend, après avoir pris le remède, contribue beaucoup à le faire rendre tout de suite, ou à le conserver. Quand on a pris un remède, il ne faut pas se tenir debout ni se promener, il faut s'étendre horizontalement sur le dos, les jambes & les cuisses un peu élevées, & le ventre tenu bien chaudement : c'est pour cela que quelques personnes ont la précaution de faire chauffer des serviettes, & de se les appliquer sur le bas-ventre. Le tems des régles n'est pas convenable aux lavemens de santé.

Quand on donne un lavement, ou qu'on le prend soi-même, il faut faire en-sorte de bien introduire le canon, suivant la direction du canal intestinal : aussi les personnes qui se chargent de les donner doivent-elles avoir attention d'introduire tout doucement le canon, en écartant

les feſſes avec le pouce & le doigt qui en eſt le plus proche, ayant eu attention de garnir avant d'un peu de beurre frais, de pommade, ou de cérat, l'extrémité du canon qui doit s'introduire dans l'anus. Quand le canon eſt introduit, on y adapte la ſeringue d'une main, tandis que de l'autre on contient le canon entre ſes doigts, de façon que les doigts ſe trouvent entre les feſſes & la plate-forme du canon. Enſuite, pour faire paſſer l'eau de la ſeringue dans les inteſtins, il faut pouſſer doucement le bâton de la ſeringue, ſans ſecouſſe. Si l'on ſent quelques réſiſtances, il ne faut pas s'efforcer à les vaincre; mais on doit attendre, parce que des vents en ſont ſouvent la cauſe. Il eſt encore mieux de laiſſer un peu d'eau dans la ſeringue, que de donner le remède juſqu'à la fin du bâton. Lorſque le remède eſt donné, on retire tout doucement le canon & la ſeringue enſemble. On ſent bien que, pour ſe faire donner un remède, il ne faut pas être debout: au contraire, on doit être couché ſur le côté, & le derriere avancé ſur le bord du lit; il ne faut pas non plus fermer la bouche, ni pouſſer ſon vent ſur le ſiege, comme ſi on vouloit aller à la ſelle: il vaut mieux ſe tenir la bouche ouverte, reſpirer naturellement, & avoir les bras étendus le long du corps, que de les porter ſur ſa

tête. Enfin, eu égard à l'âge & au plus ou au moins de diametre de l'*anus*, la groſſeur des canons doit varier.

La pudeur & la commodité ont engagé nombre de perſonnes à ſe donner elles-mêmes les lavemens : c'eſt pour répondre à des vues ſi légitimes, que l'on a imaginé des ſeringues à canons courbes, & des eſpéces de chaiſes dans leſquelles il y a une ſeringue dont le canon excéde ſuffiſamment pour prendre le reméde en toute sûreté. Ces deux façons de prendre les remédes ſoi-même ſont plus sûres, & moins dangereuſes que de poſer le bâton de la ſeringue à terre. De cette derniere façon, ſi le poids du corps n'eſt pas bien ſoutenu, on peut tomber précipitamment à plomb ſur la ſeringue, & ſe bleſſer ; ou, ſi le bâton vient à gliſſer, le canon peut ſe caſſer ; ou, étant poſé obliquement, il en peut réſulter le déchirement de l'*anus*, & nombre d'autres accidens graves, qui ſouvent ont coûté la vie aux malades.

Les perſonnes qui ſont ſujettes aux hémorroïdes éprouvent preſque toutes des douleurs cuiſantes, lorſqu'elles veulent prendre des remédes. Si les hémorrhoïdes ſont externes, elles doivent avoir ſoin, une heure avant que de prendre le reméde, d'expoſer le fondement à la vapeur de quelques décoc-

tions émollientes : ſi les hémorrhoïdes ſont internes, elles peuvent employer le même moyen ; mais, dans ce cas, on préfére des eſpéces d'allumelles faites avec de la graiſſe de veau fraîche. L'un ou l'autre de ces moyens amortiſſent les hémorrhoïdes, diminuent la ſenſibilité, & permettent l'introduction du canon.

Il arrive encore ſouvent que l'on ne rend pas tout ce que l'on a pris du reméde, & que le ſurplus tracaſſe, occaſionne quelques tranchées, & même des envies d'aller, qui ſont infructueuſes. On obviera à cet inconvénient, 1°. en ſe tenant le ventre chaudement, 2°. en ſe faiſant ſoi-même, avec la paume de la main de legeres frictions circulaires ſur toute l'étendue du bas-ventre, à meſure que l'on rend le reméde. Enfin quand on ſe préſente ſur le ſiege, il faut y être poſé de façon que le bas-ventre ſoit libre.

Leſſive propre à laver la tête.

L'eau de ſon, l'eau & l'eau-de-vie, en proportion convenable, une leſſive de cendres de ſarment, une diſſolution de ſavon blanc dans l'eau ordinaire, & ſouvent l'eau ſeule, ſuffiſent pour ſe laver la tête. On rend ces leſſives plus ou moins odoriférentes, ſuivant ſon

goût : on se lessive la tête avec une éponge fine que l'on trempe dans l'une ou l'autre de ces lessives. En hiver, il faut les faire dégourdir ; & en été, on doit s'en servir sans les faire chauffer. Il faut encore observer qu'on ne doit point se laver la tête, quand on y a chaud. Les personnes sujettes aux rhumes de cerveau, ou à une humeur catharrheuse qui a son siege dans la tête, doivent éviter de se la laver. Enfin, après cette opération, on doit éviter soigneusement de s'exposer tout de suite au grand froid ou à la grande chaleur ; & on ne doit la pratiquer qu'à trois heures de distance des repas.

Luette relâchée.

On reconnoît assez le succès du poivre concassé, que l'on met sur le manche d'une cuilliere à bouche, & dont on touche la luette. A ce moyen tout simple, on peut ajouter poivre, noix de galle & alun, de chaque parties égales, & en poudre que l'on incorpore avec du blanc d'œuf, jusqu'à une consistance suffisante pour en former des petites touches ou bâtons dont on se sert pour toucher la luette.

La graine d'aneth mise en poudre que l'on souffle sur la luette, par le moyen d'un chalumeau, produit de très bons effets.

Maladie du Pays.

Ce que l'on nomme *maladie du pays* eſt toujours l'effet que l'on éprouve, en ſortant de ſon pays natal, pour ſe fixer dans un autre dont l'expoſition & la température de l'air ſont différentes : le genre de vie y contribue également. L'ennui, la déplaiſance, la perte de l'apetit, l'aſſoupiſſement, l'inſomnie, le devoiement, les pâles couleurs, &c. ſont ordinairement les ſuites de ce changement de climat. La raiſon, l'exercice, les amuſemens variés ſont ſouvent plus de bien que les médicamens. Malgré cela, s'il ſe préſente quelques ſymptomes graves, il faut avoir recours aux conſeils d'un médecin prudent ; car le retour dans ſon pays natal eſt preſque toujours le reméde le plus aſſuré.

Migraine.

La conſerve de Citro & de Diacatthami : on fait du tout un bol avec du ſucre, à prendre le matin à jeun, à petite doſe ;

Deux gouttes d'huile de ſouffre, le matin à jeun, dans un verre d'une décoction faite avec feuilles & fleurs de verveine : il faut réitérer ce reméde, trois fois la ſemaine. Le ſuc des feuilles

de lierre, mêlé avec un peu d'huile rosat, & dans lesquels on trempe du coton que l'on applique sur le front, dans les narines, & sur les tempes : deux ou trois grands verres d'eau fraîche, pris au moment même que la migraine commence, ayant soin de se promener quelque tems ; trois ou quatre feuilles de sureau, appliquées sur le front, & que l'on y contiendra avec le bonnet, ou avec une serviette, le front appuyé sur un oreiller ; enfin la cuisse la plus proche de la tête d'un crapaud vivant, que l'on coupe, & que l'on fait calciner sur une tuile rouge, que l'on pulvérise ensuite pour la mettre dans un sachet de peau, & la porter sur le cœur, sont autant de remédes généraux & particuliers, qui guérissent la migraine. Il est bon d'observer que, si la migraine dépend du dérangement des régles, ou de quelques levains qui séjournent dans l'estomac, il faut agir en conséquence, pour détruire ces causes primordiales. Les remédes que j'ai indiqués ne peuvent convenir qu'aux migraines qui dépendent de l'embarras des vaisseaux qui se distribuent au cerveau, qu'à celles qui ont pour cause l'excès du travail d'esprit, l'impression du soleil sur la tête, la fatigue du corps, les veilles, &c.

Maigreur.

Le bon vin, l'exercice, la gaieté, ſont des ſecours préliminaires, qui doivent être accompagnés d'un régime doux, humectant & rafraîchiſſant. Les crêmes d'orge, de riz, le gruau, le ſalop, les gelées de viande, les bouillons de poulet, le petit lait, les émulſions conviennent, lorſque l'eſtomac peut les ſupporter. Les œufs frais; de bon potage, du bon vin vieux, du pain bien fermenté, & cuit convenablement, peuvent encore s'employer. Quelques verres de bière, quand on peut ſupporter cette boiſſon, peuvent ſervir de boiſſon dans le courant de la journée. On conſeille encore, pour le déjeuner, le chocolat de ſanté à l'eau, dans lequel on mettra un jaune d'œuf, lorſqu'on eſt prêt à le prendre. Il faut éviter les ragoûts, les ſalades, les liqueurs, le café, &c.

Morſure des Animaux enragés & venimeux.

Le plus sûr de tous les moyens que l'on puiſſe employer eſt, ſans contredit, de brûler la plaie avec un fer rouge: les autres moyens ſont douteux. En général, il faut ſe méfier de ces ſortes

de plaies qui se referment tout de suite, lorsqu'on les abandonne : il faut les tenir ouvertes, pendant quarante jours, & les faire suppurer avec des onguens dans lesquels on fait entrer le camphre, la thériaque, & le sel ammoniac : on conseille encore les frictions mercurielles jusqu'à la salivation, & enfin le voyage de la mer pour y être plongé ; mais tout cela doit se faire, avant que les quarante jours soient expirés, à compter du jour de la morsure : autrement, tout devient souvent inutile.

Quand on a été mordu par la vipere, il faut sur le champ faire une ligature au-dessus de la plaie, & la brûler avec un fer chaud : on conseille encore d'écraser la tête de la vipere sur la plaie ; d'appliquer dessus cette plaie des cataplâmes d'ail, de thériaque, & de sel ammoniac. On traite de même la morsure de l'aspic. La morsure du crapaud, ou plutôt l'effet de sa bave, car cet animal n'a point de dents, se guérit, en lavant l'endroit touché avec de l'eau salée, de l'urine, de vin, &c. L'huile d'olive convient à la piquure du scorpion. L'huile que l'on retire de l'animal même est préférable, quand on en peut avoir : on prétend aussi que l'animal écrasé sur la plaie est un remède souverain. Je passe sous silence les remédes internes, qui conviennent aux circonstances que j'ai

exposées, parce qu'ils n'entrent pas dans le plan de cet ouvrage.

Mules, ou *Engelures.*

Lorsque l'on est sujet à avoir des engelures aux pieds ou aux mains, on conseille, lorsque les fraises sont mûres, d'en laver les parties affectées, & d'en former des cataplâmes que l'on appliquera dessus, & que l'on réitérera plusieurs fois. La décoction de raves cuites dans l'eau, ou les raves cuites sous la cendre sont également recommandées. On lave les parties malades dans la décoction, & l'on forme un cataplâme de celles qui sont cuites sous la cendre. Les châtaignes peuvent être utiles, étant employées de la même façon, ayant soin de les peler, avant que de les faire cuire. La graisse de chapon, si recommandée, n'a pas toujours le succès qu'on veut bien en faire espérer. Quelques personnes se trouvent bien de laver les engelures ou mules avec de l'urine d'une personne bien saine. L'eau & le sel, l'eau phagédenique, &c. produisent le même effet. Enfin quelques personnes assurent s'être bien trouvées de s'être lavé les mains & les pieds dans la premiere neige; & d'autres annoncent en avoir été guéris pour toujours. Ces trois derniers moyens peu-

vent être bons, quand les engelures ne ſont pas entamées; mais, ſi elles le ſont, & qu'il y ait beaucoup d'inflammation, les décoctions émollientes ſemblent mériter la préférence; après quoi, le vin miellé, & ſur-tout le repos de la partie, ſont ce qu'il y a de plus convenable.

Odorat offenſé.

Les ſternutatoires, tels que les différens tabacs, la poudre de muguet, celle de bétoine, &c. ſuffiſent aſſez ſouvent. L'huile roſat, l'eau de roſes, le vinaigre & le camphre, de chaque égales parties mêlées enſemble pour en faire reſpirer au malade; des feuilles de rhue pilées dans un mortier avec du vinaigre, & tenues, le plus ſouvent qu'on pourra, auprès des narines. Il eſt bon d'obſerver que l'on doit avoir de l'eau fraîche dans ſa bouche, avant & pendant l'attraction ou l'inſpiration que j'ai indiquée en dernier lieu.

Pâles-Couleurs.

Le ſafran en poudre, ou infuſé dans l'eau, le vin d'abſinthe; les tiſanes de patience ſauvage, d'orties blanches, d'écorce de citron; la limaille d'acier, les eaux minérales, &c. & par-deſſus le tout l'exercice & la diſſipation.

Palpitation de Cœur.

L'infusion de feuilles de menthe, prise comme le thé; celles de mélisse & de bourrache; un gros d'yeux d'écrevisses, & un gros de tartre vitriolé, mêlés ensemble, trois fois par jour. La seignée est quelquefois nécessaire, ainsi que le petit-lait, les eaux minérales, le safran de mars, les cloportes, le savon, &c; enfin les eaux de fleurs d'orange, de mélisse, de tilleul, &c.

Pieds-bots, ou *contournés.*

Les pieds-bots sont contournés en dehors ou en dedans. Il est assez rare que ce vice vienne de naissance : ainsi il est possible d'empêcher cette difformité, en veillant, de bonne heure, aux enfans. Le maillot y donne souvent lieu. Quand on s'y prend à tems, les bandages convenables, & les bottines faites exprès, ont souvent du succès. *

Poreaux, ou *Verrues.*

Les feuilles de caprier, celles de carottes, de rhue, l'un ou l'autre dont on frottera les poreaux sont recomman-

* Le sieur Balin, Bandagiste, place de Grève, a perfectionné ces sortes de machines.

dées. Le lait de figues, celui du thytimale, le levain détrempé, sont également indiqués. On peut encore appliquer dessus des feuilles d'oseille pilées avec du suif. Si l'on veut les détruire complettement, il faut les faire tremper, plusieurs jours de suite, & assez de tems, dans l'eau tiéde, pour les amollir & les emporter, le plus qu'il sera possible, avec la pointe d'un canif, observant de ne point aller jusqu'au sang. On peut, après cela, toucher les poreaux avec quelques gouttes d'eau de vitriol. Quelques personnes assurent que de se frotter les mains, tous les jours, avec de la terre noire de jardin, ou avec de la terre glaise, suffit pour détruire les poreaux. On propose encore d'appliquer dessus du tartre ou limon pâteux, qui se forme sur les dents; enfin on veut que l'on coupe une pomme de reinette par la moitié, & que, de chaque moitié, on en frotte les poreaux, pour réunir ensuite la pomme, passer une ficelle à travers, & la suspendre au plancher. A mesure que la pomme se pourrira, les poreaux s'en iront par écailles.

Poux.

Le poivre & le vinaigre mêlés ensemble, le jus de coloquinte, dont on frottera le peigne; l'oignon blanc, dont

on frottera la tête ; l'onguent gris, à petite dose, mêlé avec la pommade ; l'herbe aux poux, ou l'herbe aux capucins, & la grande propreté de la tête. Je crois devoir faire observer qu'on ne doit pas se presser de détruire ces insectes trop promptement sur les enfans ni sur les personnes âgées, parce qu'ils sont souvent les avant-coureurs, les préservatifs, ou la terminaison de quelques grandes maladies. On connoît encore les ceintures de vif-argent pour les vieillards qui ont des poux au corps. La propreté du corps est souvent le meilleur remède.

Puanteur des Narines.

Des noix muscades concassées & infusées dans du gros vin rouge ; du girofle, du bois d'aloës, & quelques grains de musc bouillis dans du gros vin : on respire de l'une ou de l'autre de ces recettes, tous les matins ; l'eau des Carmes, celle de Cologne, & autres de la même classe, mêlées avec de l'eau tiéde pour en respirer, tous les matins.

Puanteur de la Bouche.

On peut mâcher, tous les matins ; du girofle, de la cannelle, du macis, de la coriandre, de l'angélique, de la fleur

d'orange, de fleurs de violette, de la petite sauge, &c. On peut se gargariser avec l'eau vulnéraire, & avec les autres eaux spiritueuses, mêlées avec de l'eau ordinaire : on peut aussi remplir les dents cariées avec de la cire ou du coton, pour empêcher les alimens de s'y introduire, & d'y séjourner.

Rhume.

La tisane faite avec les quatre fleurs béchiques ; le syrop de capillaire, celui de guimauve, l'eau de son miellée, ou l'eau miellée simple ; les infusions de coquelicot, le lait coupé avec le bouillon, les laits de poulet, les navets cuits sous la cendre, & mangés avec du lait & du sucre, en guise de soupe ; les jus de réglisse de toute espéce, les pâtes de guimauve, & autres remédes que les circonstances peuvent seules indiquer. On observera toujours de manger peu, principalement le soir, & de garder un régime doux & humectant ; d'éviter le vin, les liqueurs spiritueuses, les fruits crudes, les fromages, &c.

Stérilité.

La stérilité dépendant d'une maladie de la matrice, ou d'un défaut de conformation dans les parties de la généra-

tion, il faut détruire ces causes principales, si l'on veut que les autres moyens réussissent. Comme la stérilité peut dépendre d'un vice des humeurs, il faut se conduire avec prudence. Si la personne est d'un tempérament froid, & qu'elle éprouve des digestions laborieuses, le fenouil, la noix muscade peuvent être employés dans les mets dont on use. La véronique, la menthe, la mélisse, la racine & les feuilles de chardon-rolan se prennent en guise de thé. Les bains, les tempérans & les apéritifs s'emploient pour les tempéramens chauds; mais rien n'est au-dessus des eaux minérales : c'est au médecin à en prescrire le choix.

Soif : l'appaiser.

L'eau acidulée avec quelques gouttes d'esprit-de-nître, ou avec un peu de vinaigre : on ajoûte au tout un peu de sucre; la limonade; l'eau de groseilles, l'eau de fraises, celle de framboises, le syrop de Berberis dans de l'eau, ou celui de vinaigre.

Surdité.

Prenez un oignon : crevez-le du côté de sa racine; rempliſſez-le de poudre de cumin; couvrez-le d'une ou de deux

de ſes paux ; faites le cuire ſous la cendre chaude ; & le preſſez enſuite pour en retirer le jus dont vous mettrez quelques gouttes dans l'oreille ; la graiſſe d'anguille mêlée avec de l'eau de la reine d'Hongrie, on en imbibe le bout d'un coton que l'on introduit dans l'oreille ; les œufs de fourmis pilés & broyés avec du ſuc d'oignon, employés comme ci-deſſus ; le ſuc de choux mêlé avec du vin clairet ; le ſuc de laurier, l'huile de romarin, celle d'amandes ameres, de lys, &c.

Syncope, ou *Défaillance.*

Le vinaigre appliqué ſur les tempes, & dont on frotte les narines, & que l'on fait reſpirer ; les eaux ſpiritueuſes, en général ; l'eau à la glace, que l'on jette au viſage, quand l'état de la femme ne s'y oppoſe pas ; la fumée de papier brûlé, celle du tabac, le ſel volatil d'Angleterre : enfin on frappe dans les mains ; on facilite la reſpiration, en deſſerrant les corps ou les corſets. On fait encore étendre la perſonne tout de ſon long à terre, & quelquefois le derriere à nud ſur le carreau.

Tranchées après l'Accouchement.

Fondrée d'huile de noix, du ſon de

froment, du vinaigre, & de la mie de pain blanc, de chaque un peu : faites cuire le tout enſemble dans un poëlon pour en faire un cataplâme que l'on étend ſur des étoupes, & que l'on appliquera ſur le ventre ; un mêlange de deux onces d'eau de fleurs d'orange : on en donne une cuillerée à bouche, de demi heure en demi heure. On peut faire avaler à la malade de la décoction de camomille & d'armoiſe dans un bouillon de poulet ; deux onces d'huile d'amandes douces, une once de ſyrop violat, & demi once d'eau de bourrache ; mêler le tout enſemble pour le donner à la malade, en une ſeule priſe ; une demi once de ſucre avec deux œufs frais du jour ; faire avaler le tout en une ſeule fois.

Tremblement.

Romarin, ſauge, lavande, marjolaine & vers de terre, de chaque une quantité ſuffiſante pour faire une décoction avec du vin rouge, à laquelle vous ajoûterez quelques gouttes d'huile de nardin, de caſtoréum & d'eau-de-vie, pour en frotter la partie tremblante ; huile de tartre, bien rectifiée, & huile de fleurs de trifolium aſphalticum, de chaque parties égales mêlées enſemble, pour en frotter chaudement la partie :

les bains des eaux minérales & des thermales réuſſiſſent aſſez ſouvent.

Vapeurs.

L'eau de Luce, celle des Carmes, d'Ardel, le vinaigre des quatre voleurs : on peut reſpirer de l'un ou l'autre de ces eaux, & même en boire avec de l'eau, quand il n'y a que de l'affaiſſement ou de l'aſſoupiſſement ; mais on peut compoſer des pilules avec le caſtoréum, le ſel volatil de corne de cerf, le ſuccin, le baume du Pérou liquide, le diaſcordium, quantité ſuffiſante pour former du tout trente petites pilules, d'un poids égal pour ſix doſes, une le matin, & une le ſoir.

Vers.

La poudre de ſemen-contra, ou poudre à vers, à la doſe de douze ou quinze grains pour un enfant, & de celle d'un demi gros, & même d'un gros, pour un adulte ; l'ail bouilli dans le lait, l'huile d'amandes douces, dans laquelle on a fait infuſer de la fume terre, l'agaric mâchée, la thériaque, l'orviévan, le vif-argent crud, enfermé dans un nouet de peau, & bouilli dans de l'eau & dans un pot de terre ; le ſuc de centaurée, & le lait de figuier introduits

dans l'oreille font périr les vers qui peuvent s'y former.

Ventre de Chapon.

Cette difformité dépend souvent de l'habitude qu'on laisse prendre aux enfans pour les faire tenir droits, de tendre le ventre. Il faut obvier à cet accident, dès qu'on s'en apperçoit. Les chirurgiens-herniaires, & les tailleurs de corps doivent travailler conjointement.

Fin de la troisieme Partie.

INTRODUCTION

A L'EXTRAIT DE LA TOILETTE DE VÉNUS.

LES maladies, ou plutôt les défagrémens que la beauté ne peut ouvertement tolérer, ne laiſſent pas que d'influer quelquefois ſur le tempérament des femmes délicates. Je ferai d'abord obſerver qu'il y en a dont on peut aſſez ſouvent ſe débarraſſer, & d'autres qu'on ne peut effacer complettement. Ainſi, dans le dernier cas, il faut avoir recours à l'art, pour tromper l'œil ſurveillant, & lui faire eſtimer & chérir la nature dans ſa propre illuſion. C'eſt ici que le rouge, le fard, les mouches, les colliers, les bouquets, les aigrettes, les bagues, les bracelets & les ceintures remplacent ſouvent ce que la nature n'a pas été la maîtreſſe d'accorder ou de conſerver. On doit bien preſſentir que toutes ces reſſources ſe ſont accrues par degrés. Le deſir de conſerver la beauté, de l'augmenter, d'en approcher, ou de la réparer, a donné lieu à la toilette. Inſenſiblement, ce qui ne paroiſſoit qu'un ſoin pur & ſimple, eſt devenu un art très-raffiné; &, s'il étoit poſſible de

connoître à fond combien il a éprouvé de changemens, pour parvenir au degré où il eſt, & combien il eſt encore ſuſceptible de reſſources & de découvertes, on ſeroit forcé d'avouer que cet art merveilleux, inventé pour embellir la nature, eſt encore au berceau. Ne nous plaignons donc point des femmes nées avec les graces : elles ſçavent aſſez nous récompenſer de nos aſſiduités par les peines qu'elles ſe donnent pour perfectionner leur toilette. C'eſt ainſi qu'elles ſçavent nous faire trouver des agrémens dans ce que la nature ſeule n'offriroit pas toujours avec autant de ſéduction. Tel eſt l'homme, en effet. Incertain dans ſon jugement & dans ſes connoiſſances, il veut être ſéduit par l'apparence : la raiſon n'eſt pas toujours ſon guide ; & le caprice lui fait faire des ſacrifices que la reflexion ne tarde pas à déſavouer.

Cette blancheur déſirable, qu'une peau baſanée ne pourroit acquérir ſans quelques ſecours ; cette peau égale qu'une maladie * ennemie jurée de la beauté ſe plaît à creuſer & à ſillonner, & que l'art ſçait réparer ; enfin le vermillon bien poſé, & une mouche artiſtement placée au coin de l'œil ; tous ces agrémens ſont dûs à la toilette.

Les colliers doivent leur origine au tems où les hommes, après avoir dé-

* La petite vérole.

coré leurs dieux, crurent devoir également rendre leurs hommages à la beauté. Après avoir employé des couronnes de fleurs pour embellir la tête de celles qui captivoient leurs cœurs, ils imaginerent des especes de guirlandes qu'ils mirent au col de leurs maîtresses.

Tout ce qui peut augmenter les charmes à le droit de plaire. Les fleurs ont l'inconvénient de se fletrir & de perdre leur éclat; ce n'étoit donc qu'un charme passager: il falloit qu'il fût durable. L'industrie vint au secours. Les entrailles de la terre, les endroits les plus périlleux furent mis à contribution. L'homme sçut alors sacrifier jusqu'à sa vie, pour chercher les pierres de différentes especes, auxquelles le goût & le caprice sçurent mettre un prix. Outre l'éclat qu'un collier peut produire, il a, de plus, l'avantage de s'opposer au désagrément d'un col trop long. Les premiers charmes obtenus, l'homme en distribua d'autres sur ce qui peut attacher ses regards. Le bouquet fut placé comme le trophée de son hommage; le bracelet, la bague & la ceinture, comme des ornemens faits pour relever l'éclat des endroits sur lesquels ils furent placés. C'est ainsi qu'en décorant l'objet de ses vœux, on augmente ses plaisirs, & qu'on soustrait à sa vue des difformités qui font naître cette tiédeur & cette indifférence

indifférence qu'occasionne nécessairement un objet moins agréable qu'un autre.

Quoi qu'il en soit de tous les avantages que produit une parure riche & élégante, cependant il est très-certain que la beauté n'en a pas besoin, & qu'elle en souffre même quelquefois. La simplicité lui est favorable. Belle par elle-même, son amour-propre est bien plus satisfait, quand c'est à ses graces naturelles qu'elle doit ces avantages qu'elle a sur nos cœurs. Elle en conserve les suites; &, jusqu'aux derniers momens de la vie, elle jouit encore des restes de ces empreintes heureuses des dons de la nature. En effet, une femme bien parée ne doit souvent ses charmes qu'à toutes les ressources de la coquetterie & de la toilette, qu'elle a mises en œuvre; au lieu qu'une femme négligée plaît, seulement parce qu'elle est aimable. La beauté de sa figure, sa taille fine & legere, le contour & la forme de son corps l'emportent sur l'art le plus raffiné. Les hommages qu'on lui rend lui sont réellement dûs. La nuit & le jour soutiennent également cette beauté naturelle; & le crépuscule de l'aurore ne fait que découvrir ce que le voile épais de la nuit avoit caché, pour rendre la vue plus jalouse de la contempler, lorsque le jour lui prêtera de nouveaux charmes.

SUPPLÉMENT

En faveur des jeunes Dames.

OU

EXTRAIT DE LA TOILETTE DE VÉNUS.

Balles odoriférentes.

BENJOIN, deux dragmes ; ſtorax très-pur, & laudanum, de chaque une dragme ; écorce de cédre, des limons le jaune ſeulement ; fleurs de violettes, de roſes muſcades, de romarin, de ſantal rouge, & de calamus aromaticus, de chaque une dragme ; cloux de girofle, cloux de cubebes & d'iris de Florence, de chaque deux ſcrupules : réduiſez tout cela en poudre, & en formez une patte avec la gomme adragante diſſoute dans l'eau de roſes : faites un peu chauffer un mortier de marbre, en l'expoſant devant le feu ; verſez dedans une cuillerée ou deux d'eau de fleurs d'orange pour y broyer un ſcrupule de civettes, une dragme & demie d'ambre gris. Il faut que le pilon ſoit un peu chaud. Quand le tout ſera bien incorporé, mettez-y un ſcrupule & demi de

musc très-pur ; lorsque ce tout sera refroidi, mêlez ces différens mêlanges avec la premiere pâte pour bien unir le tout ensemble, en le pétrissant ; &, sur la fin, vous y ajoûterez vingt gouttes d'huile essentielle de canelle, que vous pétrirez avec la pâte générale, de laquelle vous formerez des balles ou boules, de la grosseur que vous le jugerez à propos.

Bains de modestie.

J'ai parlé plus haut de la préparation de quelques bains ; mais, comme dans ces préparations je n'ai exposé que les plus simples, je crois devoir parler de celles qui sont plus recherchées, & qui font une partie essentielle de la toilette.

Prenez quatre onces d'amandes douces mondées, une livre d'ænulla-campana, une livre de pignons doux, quatre poignées de semence de lin, une once d'oignons de lys : broyez & réduisez ces choses en pâte, & faites-en trois sachets, un fort & deux plus foibles. Quand l'eau sera suffisamment chaude, jettez-les dans la baignoire. La personne qui prendra le bain s'asséyera sur le plus fort sachet ; & elle se servira des deux autres pour se frotter le corps. Ce mouvement & l'eau, dont les sachets se rempliront, détrempera la pâte contenue dans les sachets ; & l'eau deviendra lai-

teuſe : de cette façon, la perſonne peut être vue dans ſon bain, ſans qu'on puiſſe découvrir rien qui bleſſe la pudeur.

Quand on veut rendre les bains odoriférans, on y ajoûte différentes eſpéces de ſenteurs, telles que les eaux de roſes, de fleurs d'orange, de cedrat, de bergamotte. Les perſonnes qui veulent des odeurs plus fortes peuvent employer le ſtorax, le benjoin, l'ambre, &c. La poudre des balles ci-deſſus indiquée peut ſervir pour les bains. Une once de cette poudre ſuffit pour un bain.

Bandeaux pour le Front.

Faites fondre de la cire blanche dans une terrine neuve : trempez-y un linge fin & blanc que vous expoſerez enſuite devant le feu, pour qu'il ſoit bien imbibé ; puis, paſſez le fer deſſus. Il faut conſerver cette toile dans une ſerviette bien propre dans un lieu ſec, pour en couper des bandeaux, quand on en a beſoin, pour s'oppoſer aux rides du front.

Beaume contre le Tremblement de la Tête, des Mains, &c.

Feuilles & fleurs de rhue ; de ſauge & de camomille, de chaque deux onces ; bayes ou graine noire de laurier, quatre onces ; roſes pâles ſéches, trois

onces : pilez le tout, & le mettez dans une phiole de verre avec deux livres d'eau de-vie, & l'expoſez au ſoleil, pendant un mois, au bout duquel vous exprimerez le tout. Il faut ſe frotter de ce beaume un peu tiéde les parties tremblantes, les matins, deux ou trois fois par ſemaine, ayant le ſoin de frotter auparavant la partie affectée avec un linge chaud & neuf.

Beaume blanc pour l'Embéliſſement de la Peau.

Le beaume blanc n'eſt autre choſe que l'huile de talc par défaillance : on en trouve chez les apothicaires. Lorſque l'on veut employer le baume blanc pour un teint gras & huileux, il faut le mettre avec égale partie d'eſprit-de-vin bien rectifié dans une bouteille de verre exactement bouchée, pendant quelques jours, & remuer fortement, de tems en tems, juſqu'à ce que tout ſoit incorporé enſemble, enſuite le paſſer par un linge fin. Lorſque l'on veut ſe ſervir de ce beaume, on en jette trois ou quatre gouttes dans une cuillerée d'eau bien claire ; &, après s'être lavé le viſage avec un linge blanc de leſſive dans de l'eau ordinaire, & s'être bien eſſuyé, alors on s'humectera le viſage avec l'eau teinte du baume.

Si le teint eſt ſec, il faut incorporer le beaume avec de l'huile d'amandes douces tirée ſans feu, en ajoûtant, de tems à autre, quelques gouttes d'eau pour réduire le tout en conſiſtance de pommade. On retirera la premiere eau, & on jettera la pommade dans de nouvelle eau fraîche que l'on changera, toutes les vingt-quatre heures, pour conſerver la pommade. Quand on voudra ſe ſervir de cette pommade, on en prendra au bout du doigt pour s'en frotter le viſage; & on ne l'ôtera que le lendemain au matin avec un linge fin, dans lequel il y aura des pignons pelés, &, en s'eſſuyant, on aura ſoin d'appuyer un peu.

Blancs propres à incorporer dans les Pommades pour le Teint.

Mettez telle quantité que vous voudrez de talc de Veniſe dans un creuſet au feu de flamme : laiſſez-l'y un quart d'heure. Pendant ce tems, faites preſque rougir un mortier de fer, & le bout de ſon pilon : verſez le talc dans le mortier, & l'y battez fortement, juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en poudre ſubtile, que vous paſſerez par un tamis de ſoie, & que vous conſerverez. On peut encore réduire le talc en poudre, en en mettant une certaine quantité avec des pe-

tits cailloux de riviere, les plus blancs que l'on pourra trouver. On renferme le tout dans des sachets de cuirs assez longs, pour que le talc & les cailloux puissent aller & venir, en les secouant à tour de bras. On passe ensuite par un tamis de soie pour avoir la poudre.

Blanc de Perles, admirable pour le Teint.

Faites dissoudre dans un matras, avec quantité suffisantes d'eau forte, deux onces de semence de perles orientales, & autant de corail pâle réduits en poudre très-fine : mettez dans un autre matras autant d'eau-forte qu'il en faudra pour dissoudre huit onces d'étain de glace pulvérisé. Les deux dissolutions étant faites, mêlez la premiere avec de l'eau dans laquelle vous aurez fait fondre du sel : versez ces mêlanges sur la dissolution de perles & de corail, pour les faire précipiter : versez l'eau par inclinaison, & lavez la poudre avec de l'eau de fontaine, jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'odeur d'eau-forte, ni d'impression de cette poudre sur la langue, en l'y portant. Lorsque l'on veut se servir de cette poudre, on la fait dissoudre dans les eaux de lys, de pourpier, de laitue, de frai de grenouille, &c.

Lorsque l'on veut incorporer avec les pommades pour le teint l'un ou l'autre

des blancs ci-deſſus indiqués, il faut en faire diſſoudre la quantité que l'on voudra dans de la gomme adragante fondue dans de l'eau bien claire ; & ſans nuage, & à une quantité convenable pour former une pâte mollette : on incorpore alors la poudre avec la pommade pour le teint, obſervant de ne faire ce mêlange qu'avec un petit cuiller de cryſtal, & non avec les doigts.

Cornettes jaunes de jour.

Prenez un jaune d'œuf, & quatre cuillerées d'eſprit de-vin : battez-les bien enſemble avec une cuiller, & trempez votre cornette dedans, que vous aurez auparavant purgée, trois ou quatre fois avec de l'eau de roſe, & la laiſſez ſécher à l'ombre.

La ſeconde écorce de bois d'épinevinette, miſe en infuſion, pendant vingt quatre heures, dans de l'eau froide, produit le même effet que la recette ci-deſſus, ſi on y trempe la cornette.

Dix grains de ſafran en poudre dont on retirera la teinture, en jettant deſſus de l'eſprit-de-vin, juſqu'à ce que le ſafran ne le teigne plus. Pour avoir une teinture comme on la deſire pour le degré de couleur ; il ne s'agit que d'augmenter la doſe de l'eſprit-de-vin, & celle de vin blanc que l'on doit ajouter à la teinture d'eſprit-de-vin.

Cornettes de nuit.

Il faut avoir de la toile jaune de chanvre, telle qu'on l'emploie pour des cornettes ; il faut laver la toile, deux ou trois fois, dans de l'eau-rose, la sécher & la frotter avec des jaunes d'œufs frais, de façon que la toile en soit bien pénétrée ; ensuite il faut faire fondre de la cire, & la mêler avec égale partie d'huile des quatre semences froides : on trempera les cornettes dans ce mêlange : on les étendra sur du papier ; on passera un rouleau dessus ; on les serrera entre deux papiers, & on les mettra dans un endroit tempéré pour le chaud & pour le froid. Il faut enfin observer d'attendre que l'huile & la cire se fondent très-doucement, & qu'elles ne soient que tiédes pour y tremper les cornettes, dans la crainte de faire cuire l'œuf. On peut encore faire des cornettes de nuit de la maniere suivante.

Pommade de pieds de mouton, une once ; graisse de chevreaux & de porc frais, de chacune demi once ; cire grainée, une once. Il faut faire fondre le tout à petit feu, dans une terrine vernissée, puis y ajoûter une once d'huile de courge. On trempera les cornettes dedans, après les avoir purifiées auparavant, comme il a été dit ci-dessus :

on les frotera de jaunes d'œufs ; & on observera ce qui a été indiqué pour les serrer & les conserver.

Dents ; les conserver, &c.

On emploie, pour nettoyer les dents, des poudres, des opiats, des racines, &c.

Les poudres se font avec l'iris de Florence, une once ; crême de tartre, un gros ; corail rouge préparé, quatre gros ; sang de dragon, deux gros ; poudres de girofle & de cannelle, de chaque un gros : on mêle toutes ces poudres ensemble, & on s'en sert pour se nettoyer les dents. Les poudres ci-dessus incorporées avec le miel rosat, le syrop de meures, celui d'épine-vinette, &c. forment un très-bon opiat. Les racines sont ordinairement celles de luzerne ou de guimauve, & que l'on laisse sécher pour en ôter la premiere peau ; ensuite on les fait tremper, pendant deux fois vingt-quatre heures, dans une décoction de roses de Provins, dans du gros vin, avec un peu d'alun, & quantité suffisante de sucre ou de miel. Le jus des pruneaux noirs s'emploie aussi bien que la canelle bouillie dans l'eau avec un peu d'alun, de miel & de sucre. Quand les racines sont ainsi teintes, on les retire, & on les étend sur une table, de façon qu'elle ne se touchent pas. Trois

ou quatre jours après, on leur fait former le balai ou la barbe, en les effilant par les deux bouts, à un doigt de distance, avec la pointe d'un canif; ensuite on les laisse sécher complettement pour les ratisser avec un morceau de verre, afin de les polir : enfin on les frotte avec de la gomme adragante pour les vernir & les rendre luisantes.

L'esprit-de-sel dulcifié & employé avec circonspection enleve les taches noires des dents.

La préparation des éponges consiste à les choisir bien fines, d'une couleur bien uniforme, & sans tache. On les coupe de la grosseur qu'on veut; & on les jette dans l'une des teintures ci-dessus, après en avoir retiré les racines : on les enfile, & on les laisse sécher à l'air.

L'eau vulnéraire, l'eau-de-vie de gayac, celle de cochléaria, les roses de Provins, la petite sauge, bouillies dans du vin blanc, servent à rafermir les dents ébranlées : quelques personnes ajoutent un peu d'alun au vin; & d'autres font rougir la pomme d'une pelle, & l'éteignent dans le vin. Les essences que l'on peut employer pour dessécher la carie des dents, & en calmer les douleurs, sont l'huile essentielle de cannelle, celle de girofle, le baume de Fioraventi, celui du Commandeur, du Pérou, &c. L'æther minéral, les gouttes anodines

d'Hoffmann, le laudanum, l'opium, &c. Quelques perſonnes ont eu recours à un clou aimanté ; & d'autres, à une preſſion faite avec le doigt ſur la gencive malade ; & enfin à des ſcarifications faites aux gencives de la dent malade, & au cautere actuel ou fer rouge pour brûler un cartilage de l'oreille. Mais, comme il arrive quelquefois que tous ces moyens ſont inutiles ou dangereux, on a recours aux gargariſmes d'eau chaude, ou aux décoctions de figues graſſes dans de l'eau ſeule, ou avec égales parties de lait. Les bains de vapeurs faits avec de l'eau, ou avec de la graine d'hyèble, ont quelquefois eu du ſuccès ; mais il ne faut pas s'imaginer que l'hyèble faſſe rendre des vers : ce que l'on apperçoit ſur l'eau, ou ſur les charbons, quand on emploie cette graine, n'eſt autre choſe que ſon germe qui ſe développe. Les emplâtres véſicatoires, ou les autres faits avec de l'encens mâle ou avec l'extrait d'ail & l'opium, & que l'on applique ſur la tempe dans l'endroit où l'on ſent un mouvement, ne réuſſiſſent pas toujours. On ſçait, ou l'on a pu entendre dire qu'on pouvoit charmer la douleur des dents, en touchant la dent avec le doigt. Des perſonnes dignes de foi, & bien au-deſſus de ces reſſources pour vivre, m'ont aſſuré avoir ſoulagé ainſi pluſieurs de leurs vaſ-

faux en campagne. L'intérêt particulier que leur ame bienfaisante prend à soulager les malheureux, les a engagés à me faire part de leur secret, & à le publier sous le nom de *secret d'Isabelle*. Il faut, entre les deux Notre-Dames d'Août & de Septembre, choisir la plus belle taupe toute vivante ; la mettre dans sa main, le dos renversé, & le ventre en l'air, tout le corps dans la main, & la tête dehors. On ferme ensuite la main, les deux premiers doigts, après le pouce, appuyés sur la région du cœur de la taupe; & les autres doigts doivent contenir la taupe que l'on ne doit pas trop serrer, dans la crainte de l'étouffer trop vîte : elle ne doit pas être non plus mollement serrée, parce qu'elle s'échapperoit, ou se remueroit. La taupe ainsi tenue, on appuyera son poignet sur table, de façon que la taupe ait toujours le ventre en l'air, c'est-à-dire, la main renversée. Dans cet état, la taupe doit perdre la vie. Elle se remuera, s'agitera : elle suera, elle écumera ; & enfin elle périra. Alors on aura un pot de terre neuf verniſſé : on prendra la taupe ; on la déchirera par morceaux, & on s'en frottera bien les doigts ci-dessus indiqués ; &, sur le champ, on se garnira la main d'un gant. Quant aux parcelles de la taupe, on les mettra dans le pot de terre : on lutera bien son

couvercle ; & on mettra le tout au grand feu que l'on continuera, jusqu'à ce que l'on présume que toute la taupe est réduite en cendres. On se dégantera, & on se frottera bien la main de cette cendre, & on remettra le gant que l'on gardera encore, pendant trois autres jours, au bout desquels l'opération étant complettement finie, on ôtera le gant, & on se lavera les mains, comme à l'ordinaire. Cette vertu de guérir les dents, par attouchement, peut durer deux ans ; mais il est mieux de recommencer le secret tous les ans. Il suffit de toucher la dent avec l'un des doigts ci-dessus désignés, pendant trois à quatre minutes, pour guérir les dents qui font mal.

Le soin que l'on doit avoir des dents artificielles consiste à ne pas les laisser séjourner trop long-tems dans la bouche, si l'on ne veut pas qu'elles y acquierent de l'odeur. Il faut donc les ôter, tous les deux ou trois jours, & avoir ces sortes de piéces doubles, pour que, tandis que l'une trempe dans de l'eau, à laquelle on aura ajoûté quelques eaux spiritueuses, on puisse porter l'autre, & cela alternativement. Il faut aussi brosser ces sortes de piéces, & les débarrasser du tartre qui peut s'y attacher, & avoir une extréme attention d'ôter les alimens qui peuvent rester

dans leurs interſtices, quand on en a pluſieurs ; enfin, on ne doit pas oublier de ſe laver la bouche, tous les matins, & après le repas. Comme j'ai donné ci-devant les autres ſoins qu'exigent les dents, en parlant des ſoins du corps, je ne m'étends pas davantage ſur cet article. Il y a beaucoup d'autres eaux auxquelles on ne manque pas d'attribuer des vertus particulieres. Il ne convient qu'à des charlatans d'en impoſer ainſi au Public ; mais il eſt honteux, pour des perſonnes qui exercent un état honnête, d'avoir recours à des moyens auſſi bas, pour établir leur réputation. L'inſuffiſance des remédes, une fois reconnue, on recherche l'auteur auquel il reſte, pour tout avantage, le mépris du Public.

EAUX RARES.

Pour rendre la Face vermeille.

Jambe de bœuf ou de veau, c'eſt-à-dire la partie après laquelle tiennent la peau & le pied. Il faut en ôter la peau, & concaſſer le tout ſans en rien perdre ; le faire diſtiller au bain-marie, & ſe ſervir de cette eau tous les matins.

Pour faire reſſembler le Viſage comme à vingt ans.

Ayez deux pieds de veau, & les faites cuire dans dix-huit livres d'eau de riviere, juſqu'à moitié de conſomption; puis y ajoûtez une livre de riz, & laiſſez cuire avec de la mie de pain blanc, du lait & du beurre frais, deux livres de chaque : ajoûtez enſuite dix blancs d'œufs avec leurs coquilles & la peau; faites diſtiller au bain-marie, & ajoûtez dans l'eau que vous aurez retirée par la diſtillation, un peu de camphre & d'alun ſoccotrin.

Pour rendre la Face blanche.

Litharge d'argent broyée, pour deux ſols. Mettez-la dans un vaiſſeau avec du fort vinaigre blanc. Faites bouillir juſqu'à la diminution d'un tiers : laiſſez repoſer; puis collez & gardez. Le lait & le jus d'orange mêlés avec de l'huile de tartre produiſent un très-bon effet.

Eau pour l'Etourdiſſement de Tête.

Prenez quatre livres de guignes noires, ſans les noyaux, que vous broyerez dans un mortier, & que vous mêlerez dans un vaiſſeau de verre : ajoû-

tez-y une bonne poignée de baume d jardin, & autant d'extrémités de ro marin ; de la cannelle, noix muſcade de chacune demi-once. Verſez ſur le tout deux pintes de bon vin d'Eſpagne. Bouchez bien le vaiſſeau, & laiſſez digérer pendant vingt quatre heures, & diſtillez au bain-marie. On y ajoûte enſuite autant de ſucre qu'il en faut pour adoucir cet eſprit. Il faut en boire un petit verre le matin, & un, le ſoir en ſe couchant.

Pour les Teints groſſiers.

Vinaigre blanc, une livre ; les blancs & les coquilles de ſix œufs frais ; borax, maſtic, aloës, de chaque une once ; un fiel de bœuf: diſtillez au bain-marie, & vous lavez le viſage & la gorge un mois entier : après cela, il n'en faut plus mettre que deux fois la ſemaine.

Pour les Rides du Viſage.

Suc de prunelle, une livre ; racines de couleuvrée bien pilées, demi-livre ; myrrhe, ſix onces ; ſucre candi, quatre onces : diſtillez par la cornue, au feu de cendre, & vous lavez de cette eau. L'eau de pommes de pins diſtillées au bain-marie, produit le même effet.

Pour les Tannes du Visage.

Tartre blanc; alun de roche réduit en poudre, de chaque demi-livre; farines d'orge & de féves, demi-livre; vinaigre blanc, une livre: distillez par la cornue, au feu de sable. Trempez un linge dans cette eau, & l'appliquez sur les tannes, & l'y laissez toute la nuit. Il faut continuer pendant un certain tems.

Pour conserver le Teint.

Prenez deux livres de fleurs de féves, une livre de jasmin, & deux onces de borax: mettez le tout dans une cucurbite; versez dessus une chopine d'esprit de-vin: laissez-le infuser une nuit, & distilez jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'humidité au fond du vaisseau; exposez l'eau distilée pendant quarante jours au soleil. Cette eau s'oppose aux taches de rousseur: elle tient le teint frais, le nourrit & le conserve.

Pour blanchir le teint.

Prenez un chapon bien gras, duquel vous ôterez la tête, la peau, les pates, & tout ce qui sera dans son corps: coupez le reste par morceau, & le mettez dans une cucurbite avec du fromage de de crême douce, le blanc & les coques de six œufs frais, deux dragmes de céruse,

une once de borax, & un demi-ſetier d'eſprit-de-vin ; puis diſtilez au bain-marie. Il faut mettre ſouvent de cette eau ſur le viſage, & éviter le grand air.

Pour nettoyer le Cuir.

Prenez deux onces de fleurs de ſoufre, & les faites infuſer, pendant trois jours, dans une chopine de vinaigre blanc. Diſtillez par la cornue, au feu de cendres ; & trempez un linge dans cette eau, & le mettez ſur le viſage. Il l'y faut laiſſer pendant la nuit, & continuer pendant quelque tems.

Pour lever les Cicatrices du Viſage.

Suc de morue & de couleuvrée, de chaque demi livre : diſtillez-les au bain bouillant. Faites diſſoudre dans l'eau diſtillée une drachme de camphre ; puis en mettez ſur les cicatrices avec une plume, trois ou quatre fois le jour, juſqu'à ce que les cicatrices ſoient totalement effacées.

Pour nourrir & laver les Teints corrodés.

Oignons de lys, racine de nénuphar, concombres & melons, le tout coupé par tranches, de chaque demi livre ; ſix pigeonneaux tués ſans les ſaigner, deſ-

quels vous ôterez la peau & les entrailles, & les couperez par morceaux ; ſucre fin, quatre onces ; borax & camphre, de chacun une drachme ; la mie d'un pain d'une livre : faites infuſer le tout pendant vingt-quatre heures au bain-marie, dans deux livres de vin blanc ; puis diſtillez au bain bouillant juſqu'à ce qu'il ne monte plus rien. Si l'on veut rendre cette eau odoriférante, il faut mettre dans le canal de l'alambic quelques grains de muſc, ou d'ambre gris, dans un petit ſachet de toile avec un peu de ſucre : autrement l'ambre & le muſc ne ſe diſſoudroient pas. Il faut mettre de cette eau deux ou trois fois la ſemaine, le ſoir en ſe mettant au lit, ſans s'eſſuyer ſi ce n'eſt le lendemain au matin.

Pour fortifier & embellir le Corps.

Fleurs de ſureau & d'épine blanche, de chacune deux livres ; fleurs de féves de haricots, une livre ; moëlle de citrouille, une livre & demie ; borax, trois onces ; térébenthine de Veniſe, une livre ; quatre pigeonneaux écorchés & coupés par morceaux ; miel de Narbonne, une livre & demie ; lait de chévre, trois livres ; les blancs & coquilles de vingt œufs frais ; quatre citrons coupés par tranches ; ſucre candi, demi livre ; cannelle & cloux de girofle, de chaque

demi once : pilez ce qui pourra l'être ; mettez le tout dans une cucurbite de verre, & distillez au bain marie, à l'eau chaude au commencement, & sur la fin à l'eau bouillante. Il faut garder cette eau dans un lieu frais, pour s'en laver tout le corps au commencement du printems, & sur la fin de l'automne. Pour le visage, il faut s'en frotter une fois la semaine, le soir en se couchant, & le matin en se levant, & s'essuyer avec un linge blanc de lessive.

Pour faire pâlir lorsqu'on est trop rouge.

Eau de plantain, & fleurs de muguet, de chaque deux poignées : versez dessus une chopine de vin blanc, & faites digérer pendant vingt-quatre heures au bain-marie ; ensuite distillez. Il faut se laver tous les soirs avec cette eau.

Pour ôter les Roussеurs & les Rougeurs.

Vinaigre blanc, eau-rose, & suc de limon, de chaque une livre ; soufre en poudre, quatre onces : distillez le tout par la cornue à feu de roue. Il faut laver souvent les roussеurs & rougeurs de cette eau, & mettre un linge trempé dedans sur le visage pendant la nuit.

Pour la Douleur de Tête.

Feuilles de ſauge, de bétoine, de roſes pâles, & de muguet, de chaque deux poignées; pilez-les dans un mortier de pierre, & les mettez dans une courge de verre. Verſez deſſus trois livres de ſucre de laitue & de pourpier : diſtillez au bain-marie, à l'eau bouillante juſqu'à ce que les fèces ſoient ſéches. Il faut boire de cette eau pendant neuf jours, à jeun, au poids de deux onces : il faut auſſi en étuver les tempes, les narines, & la partie douloureuſe de la tête.

Pour les douleurs d'Oreilles.

Térébenthine de Veniſe, bien lavée, trois livres; maſtic, encens, laudanum, de chacun une once : diſtillez par la cornue au feu de ſable. Mettez de cette liqueur un peu chaude ſur la partie douloureuſe. Si l'on met de cette liqueur dans l'oreille, elle a la vertu d'appaiſer les bruits & les ſiflemens qui s'y forment.

Eau de Chair, admirable pour le Viſage.

Prenez quatre pieds de veau, deſquels vous ôterez les os, & les mettrez tremper pendant neuf jours dans de l'eau de fontaine, que vous changerez deux fois

le jour : mettez le tout dans une cucurbite de verre, avec le blanc & les coquilles de deux douzaines d'œufs frais ; la mie d'un pain mollet d'une livre, séchée & mise en poudre ; une rouelle de veau de trois livres, bien lavée & bien désossée, & coupée par morceaux ; un poulet écorché tout vif, dont vous ôterez la tête, les pates & les entrailles ; un citron coupé par tranches ; trois chopines de lait de chévre ; quatre petits chiens nés d'un ou de deux jours : distillez le tout au bain bouillant, jusqu'à ce qu'il ne monte plus rien. Il faut pour le moins continuer la distillation pendant trois jours & trois nuits. On se sert de cette eau trois fois la semaine, le soir en se mettant au lit ; & l'on s'essuie, le matin, avec un linge blanc de lessive.

Pour les Teints jaunes & bilieux.

Deux livres de fleurs de sureau infusées, pendant vingt-quatre heures, dans deux livres d'esprit-de-vin. Distillez au bain chaud, réiterez deux fois la distillation sur les fèces, & vous lavez, soir & matin, de ladite eau.

Pour empêcher de faire des Fausses Couches.

Prenez un peu de clou de girofle, de

canelle ; une branche de baume de jardin, & une de romarin. Mettez le tout dans une chopine de vin clairet qui bouillera un peu, pendant que vous y mettrez le feu avec un papier allumé, puis vous battrez des jaunes d'œufs, que vous mêlerez avec le vin clairet : enſuite vous prendrez le germe de douze œufs, & le blanc d'un que vous battrez enſemble, juſqu'à ce qu'ils ſoient en huile ; vous les écumerez & les mettrez auſſi dans le vin ; mêlez bien le tout enſemble avec du ſucre, & en faites boire à la femme quatre cuillerées à la fois, quand elle ſentira quelques douleurs dans le dos ou dans le ventre.

Pour empêcher qu'un Enfant n'ait jamais la petite Vérole.

Lorſque l'enfant eſt né, & que l'accoucheur eſt prêt de lier le cordon & de le couper, il faut qu'il ait l'attention de ne pas ſerrer d'abord le fils avec lequel il doit le lier ; mais, étant prêt à nouer, il fera monter & ſortir avec ſon doigt & ſon pouce tout le ſang qui ſera à la racine du nombril, lequel, s'il y demeure, cauſe toutes les galles, cloux, abſcès & apoſthèmes qui viennent aux enfans & aux adultes. Ayant ainſi fait évacuer ce ſang, l'accoucheur doit ſerrer le fil & couper le cordon.

Pour

Pour empêcher les Mammelles & le Ventre de ſe rider après les Couches.

Du *ſperma-ceti*, * de la cire blanche vierge, & pure, parties égales. Faites premiérement fondre la cire dans laquelle vous mettrez le *ſperma-ceti* que vous ferez bien incorporer enſemble : jettez-y un peu d'eſprit-de-vin & remuez ; puis le tirez du feu & trempez un linge de la largeur du ventre, pendant qu'il eſt chaud ; & d'autres pour les mammelles : ceux-ci doivent être percés pour laiſſer paſſer les bouts des mammelles. Il faut appliquer ces linges auſſi-tôt que la femme eſt délivrée, & les contenir à l'ordinaire, & comme ils peuvent ſervir des deux côtés, il faut les retourner chaque jour, tous les matins. Huit jours après on en remettra de nouveaux qui ſuffiront pour s'oppoſer totalement aux rides de la peau.

Enfans ; leur faire venir le Dents ſans douleur.

De la cervelle de liévre, mêlée avec du miel : il faut en frotter ſouvent les gencives & les dents. Que la tête du liévre ait été bouillie ou rôtie, la cervelle n'en eſt pas moins bonne pour cela.

* On en trouve chez les apothicaires.

EAUX ET RECETTES PARTICULIERES.

Pour faire tomber le Poil.

Polypode de chêne fendu, & coupé par morceaux, ce qu'il vous plaira : mettez-le dans une cucurbite de verre avec assez de vin pour qu'il surpasse d'un doigt le polypode. Faites digérer, pendant vingt-quatre heures au bain-marie, puis distillez à l'eau bouillante jusqu'à ce qu'il ne monte plus rien. Il faut tremper un linge dans cette eau, & l'appliquer sur le lieu où l'on voudra faire tomber le poil ; le laisser toute la nuit, & continuer tous les jours, jusqu'à ce que le poil soit tombé : l'eau de feuilles & de racines de chélidoine, distillée, & appliquée, comme ci-dessus, fait le même effet.

Pour faire croître les Cheveux en peu de tems.

Pilez dans un mortier telle quantité que vous voudrez de tiges de chanvre, que vous arroserez de suc d'ail nouvellement exprimé : mettez-le tout dans une cucurbite de verre couverte de son chapiteau bien luté, mis dans un bain-marie, à un feu tempéré, pour en faire une distillation, qui vous donnera une eau propre à l'usage indiqué. Il faut laver les cheveux, & les endroits à poil, de cette liqueur.

Pour empêcher les Cheveux & les Poils de tomber.

Roſes rouges ; feuilles de lierre ; balauſtes ; feuilles de ſauge & alun de roche, de chaux, parties égales. Faites bouillir toutes ces choſes dans quantité ſuffiſante d'eau de citerne : faites réduire à la moitié ; coulez votre décoction ; & , lorſqu'elle ſera encore tiéde, faites-y diſſoudre quelque peu de tuthie, d'encens, & du corail pulvériſé, vous laverez les cheveux & les poils avec cette liqueur qui les empêchera de tomber.

Pour faire revenir les Cheveux aux Tempes, & le Poil des Sourcils.

Prenez trois poignées de ces petits filets qui s'attachent aux échalats de vignes : broyez-les dans un mortier pour en tirer le ſuc ; mêlez-les avec trois cuillerées de bon miel blanc, puis lavez de ce mêlange les temples & les ſourcils.

Pour embellir les Cheveux & conſerver leur Couleur naturelle.

Mettez digérer au ſoleil, pendant un aſſez long tems, de l'huile d'olive dans une bouteille avec de la poudre de verre très-ſubtile : il faut oindre les cheveux de cette huile.

Pour faire friſer les Cheveux.

Prenez une once de gomme élémi, &

la mettez tremper dans une livre d'eau-rose que vous ferez bouillir un demi quart d'heure : quand elle sera froide, il faut en humecter les cheveux, les rouler, les mettre dans des papillotes ou sous un bonnet.

Pour noircir les Paupieres & les Sourcils.

Poix réfine & encens, de chacun deux onces; mastic entier, & en larmes, une once : jettez ces choses sur le charbon ardent, & mettez par-dessus un plat pour en recevoir la fumée qui en exhalera. On prendra de cette suie au bout du doigt, & on s'en frottera délicatement les sourcils & les paupieres de tems à autres.

Pour teindre les Cheveux en blond.

Limaille de cuivre ; sel gemme, de chacun demi livre; racines de couleuvrée : coupez les racines, les pilez & les mettez dans une cornue avec le sel & la limaille : faites les infuser une nuit; puis distillez au feu de roue jusqu'à ce qu'il ne reste plus de fumée. Lorsque l'on veut se servir de cette eau, il faut faire dissoudre de la gomme adragant dans de l'eau de rose, ce qu'elle pourra en dissoudre. Ensuite on prendra égale partie de cette dissolution & de la liqueur premiere : on fera un peu chauffer ce mêlange, & on en mouillera les che-

veux avec un pinceau ou avec une petite broſſe douce, & on laiſſera ſécher les cheveux avant que de les peigner.

Pour teindre les cheveux en noir.

Noix de galle, une livre, coupez-les par morceaux, & les faites bouillir dans de l'huile d'olives, juſqu'à ce qu'elles ſoient tendres; faites les ſécher, & les pilez très-bien, & en faites une poudre que vous mêlerez avec égale partie de poudre de charbon de ſault, & une poignée de ſel commun en poudre; un peu d'écorce d'orange, de citrons, ſéchées & miſes en poudre. Enſuite faites bouillir le tout dans douze livres d'eau, juſqu'à ce que les drogues demeurent en conſiſtance d'onguent, duquel on frotera les cheveux; puis on les mettra ſous le bonnet pour les faire ſécher; & quand ils le ſeront, on pourra les peigner: il faut mettre de cet onguent une fois par mois.

Pour faire paroître jeune.

Pilez deux onces de myrrhe, deux onces d'oliban blanc, une once de ſoufre vif. Lorſque ces trois drogues ſeront pilées, mettez-les dans un alambic de verre: ajoutez une livre d'eau-roſe; adaptez le chapiteau; lutez-en les jointures; & faites la diſtilation au bain-marie avec la plus grande attention. Il

faut se laver le visage avec cette eau tous les matins.

Pour blanchir solidement la peau.

Litharge, mastic, oliban & colophane broyés sur le marbre, de chaque quatre onces. Faites infuser ces poudres dans deux pintes de vin blanc, pendant vingt-quatre heures au bain-marie, dans une cucurbite de verre, couverte de son chapiteau : & faites la distillation, en observant de tirer tout ce qui pourra venir. Il faut se laver de cette eau un peu souvent au commencement, & ensuite par intervalle.

Pour conserver le teint fin des personnes maigres.

Faites cuire quatre livres d'orge bien lavé dans une suffisante quantité de lait de chevre, jusqu'à ce qu'il soit réduit en consistance de bouillie. Ajoutez encore une pinte de lait de chevre, deux onces de sucre blanc, deux onces de sucre d'orge. Mettez le tout daus une cucurbite adaptée de son chapiteau & de son refrigérant. Faites la distillation avec beaucoup d'attention & de patience, & vous aurez une eau très-propre pour l'usage ci-dessus indiqué : il faut s'en laver le visage tous les matins.

Pour embellir & fortifier la vue.

Mettez dans une cucurbite de verre quatre pintes de bon vin blanc, & six poignées de tige de mauve concassées. Laissez les digérer ensemble pendant vingt-quatre heures, & ensuite placez votre alambic sur un bain de sable : adaptez le récipient ; lutez exactement l'un & l'autre : faites un feu très-tempéré pour votre distillation, & vous aurez une eau qui fortifiera & embellira la vue. Il faut tremper un linge fin & blanc dans cette eau, & s'en servir pour se bassiner les yeux tous les matins.

Pour blanchir les mains.

Prenez une livre de graine de jusquiame & la concassez ; mettez-là dans une cucurbite : versez dessus le suc de douze citrons & une livre d'esprit de vin : distillez au bain-marie bouillant. Il faut se laver les mains tous les matins, puis mettre des gants cirés *.

Fente des levres & des mains.

Graisse de cerf ou de chevreau, six onces ; graisse de porc frais, quatre onces. Coupez lesdites graisses par morceaux, & les lavez cinq ou six fois de suite dans du vin blanc, & exprimez de façon qu'il ne reste plus de vin. Mettez

* J'en parlerai à l'article *Gants*.

fondre les graisses dans un vaisseau de terre neuf & plombé. Ajoutez ensuite une demi-once de racine d'iris, une noix muscade, deux ou trois belles pommes de reinettes, pelées & coupées par tranches ; une livre d'eau-rose, une once de cire vierge, & une demi-once d'eau de girofle. Faites fondre le tout à petit feu ; puis bouillir environ une demi-heure. Passez dans un linge, une terrine dessous, dans laquelle il y aura quelque bonne eau spiritueuse ; laissez refroidir, lavez la pommade & la pilez dans un mortier de marbre, & l'incorporez avec deux onces d'huile de cire. Il en faut mettre tous les soirs un peu sur les lévres, en se mettant au lit. Pour les mains on se les frottera de cette pommade tous les soirs & le matin. Pendant ce tems, il faut s'abstenir de mettre ses mains dans l'eau jusqu'à parfaite guérison.

Gants ; les purifier & les cirer.

Prenez de gants de cuir très-mince & pâteux ; lavez-les quinze ou vingt fois dans l'eau de fontaine jusqu'à ce que l'eau reste claire ; à la derniere fois vous les laverez dans l'eau rose & les laisserez sécher doucement à l'ombre ; puis prenez des jaunes d'œufs frais ; trempez les gants dedans, & les frottez de telle sorte que les jaunes d'œufs les pénétrent complettement ; trempez-les dans de

l'huile de fleur d'orange ou de jasmin, au défaut d'huile d'amandes douces ou de celle des quatre semences froides ; étendez les gants sur un papier, & les laissez sécher doucement entre deux papiers : il faut les mettre une fois ou deux à l'air de peur qu'ils ne se gâtent, & les serrer dans un lieu sec.

Gants qui embellissent les mains.

Retournez les gants que vous voulez préparer ; faites-les tremper dans de l'eau de fontaine, environ deux heures, ensuite faites chauffer sur un feu doux une terrine de terre vernissée, dans laquelle vous ferez fondre un peu de cire blanche que vous joindrez à quatre jaunes d'œufs frais délayez avec une bonne cuillerée d'huile d'amande douce nouvelle, & tirée sans feu. Il faut faire chauffer un peu les jaunes d'œufs huilés, dans un vaisseau différent de celui dans lequel la cire aura été fondue ; &, lorsque le tout ensemble sera sur le feu ; remuez-le jusqu'à ce qu'il ait acquis le degré de chaleur qui lui convient, de même que votre cire fondue, de peur qu'elle ne se fige trop : entretenez dans un bain-marie ce mélange ainsi tiéde, afin d'avoir le tems d'exprimer l'eau imbibée dans vos gants. Quand elle sera toute sortie, passez-les sur ce mélange de tous côtés, sans qu'il en entre dedans :

maniez-les comme un linge qu'on empese ; puis étendez les sur une table bien unie, que vous aurez auparavant enduite de la même composition ; & dans cet état faites-les sécher à l'ombre, prenant garde de les bien étendre dans leur véritable forme.

Hâle du soleil & du froid ; y remedier.

Prenez de la racine de couleuvrée, ôtez-en l'écorce ; pilez-là, & l'humectez avec de l'huile d'amandes douces : quand elle sera bien cuite, incorporez-là avec partie égale de cire neuve blanche ; cette opération doit se faire à un feu doux ; & sur chaque once de cette composition, mêlez-y un peu de sucre candi, & vingt grains de camphre : coulez le tout, & le mettez dans un pot de verre pour s'en servir au besoin. Quand on veut employer cette pommade, il faut en délayer dans la paume de la main avec un peu de salive, & l'appliquer sur le visage : mise par précaution, elle empêche le hâle ; & elle le guérit, quand on en est marqué.

Huile de cheveux

Prenez des cheveux & en faites de petites pelotes ; rempliſſez-en les trois quarts d'une cornue de laquelle vous adapterez le récipient que vous luterez ; distillez au feu de roue, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de fumée.

Cette huile a l'odeur fort pénétrante; elle eſt bonne contre les ſuffocations de la matrice : il en faut frotter les narines & les tempes ; elle fait auſſi venir les cheveux ſi l'on en met huit ou dix jours de ſuite ſur l'endroit où on veut les faire venir. Avant que de l'appliquer, il faut bien frotter la tête avec un linge un peu chaud.

Lèvres malades.

Prenez de la tuthie & de l'huile d'œufs bien mêlées enſemble ; frottez-en vos lévres après les avoir lavées avec de l'eau d'orge & de l'eau de plantain.

Prenez de l'huile violat, & du ſuc de mauve, de chaque une once & demie ; de graiſſe d'oie & de moëlle de veau, de chacune deux gros : de gomme adragant, un gros & demi : mettez le tout enſemble ſur un feu doux.

Si les gerſures ſont un peu profondes, on peut ſe ſervir du cérat rafraichiſſant de Galien. Si l'on preſſe fortement du froment entre deux plaques de fer bien chaudes, il en ſort une huile que l'on dit être bonne pour les gerſures des lévres.

On connoît encore la croûte de pain brûlée, ſur-tout celle du pain bis, appliquée chaudement pour deſſécher les petits biberons, ou boutons blanchâtres qui viennent aux lévres.

Lait virginal, pour ôter les boutons du Visage

Réduisez en poudre subtile une once de litharge d'argent : mettez-là ensuite sur la cendre chaude en digestion pendant vingt-quatre heures, dans une chopine de vinaigre distillé. Filtrez cette dissolution que vous mettrez dans une bouteille : vous aurez dans une autre bouteille la même quantité d'eau commune, imprégnée de sel marin, laquelle sera aussi filtrée. Lorsqu'on voudra s'en servir, on mettra par parties égales de chaque bouteille, autant qu'il en faudra pour une fois : il se formera une liqueur blanche avec laquelle vous vous laverez le visage soir & matin : on réitérera le mêlange, & l'application, jusqu'à ce que les boutons soient passés.

On peut encore envelopper du salpêtre dans un nouet de linge fin que l'on laissera tremper dans l'eau, jusqu'à ce que le salpêtre soit dissous : on se sert de cette eau pour en toucher les boutons. L'eau simple pour boisson passe pour le remède le plus assuré contre tous ces boutons qui dépendent presque toujours de chaleur,

Lentilles, ou *lignes*.

Prenez égales parties de racines de concombres sauvages, & de narcisse ;

faites-les sécher à l'ombre ; réduisez-les en poudre très-fine, que vous mettrez dans de la bonne eau-de-vie. Il faut s'en laver le visage, jusqu'à ce qu'il commence à demanger : alors on se lavera avec de l'eau fraîche. Il faut recommencer tous les jours jusqu'à parfaite guérison. En général, tous les sels lixiviels dans l'eau simple, procurent le même effet.

Lustre très-beau pour les Dames.

Ayez un très-gros limon ; faites un trou par-dessus, par lequel vous ôterez du dedans du limon la grosseur d'une noix : vous le remplirez de sucre candi, avec cinq ou six feuilles d'or. Vous remettrez sur le trou le morceau que vous aurez enlevé du limon : vous le recousserez avec une aiguille, de façon qu'il soit bien contenu. Mettez cuire le limon sur la braise, la couture en dessus. Tournez-le à mesure qu'il commencera à bouillir, & cela jusqu'à ce qu'il sue extérieurement pendant quelque tems ; ensuite retirez-le du feu. Quand vous voudrez vous en servir, vous mettrez un doigt au trou qui étoit recousu, & vous en frottez la face avec un linge fin.

Mouchoirs de Vénus.

Faites calciner de la terre de Briançon dans un creuset ; détrempez cette

calcination avec de la bonne eau-de-vie, ou mieux avec de l'esprit de vin : laissez bien incorporer ensemble pendant vingt-quatre heures ; ensuite trempez les toiles, & les faites sécher à l'ombre, même loin du soleil. Lorsqu'elles sont séches, trempez-les de nouveau, & recommencez ainsi jusqu'à trois fois. On taille cette toile en mouchoirs, de la grandeur qu'on le juge à propos ; & l'on s'en sert pour se nettoyer le visage.

Masque, les doubler.

Prenez de la toile de chanvre, de la couleur que vous voudrez : (la jaune, la blanche & la grise sont les plus en usage ;) lavez votre toile cinq ou six fois dans de l'eau rose, & la laissez sécher doucement à chaque fois. Délayez des jaunes d'œufs dans de l'eau-rose dans laquelle vous aurez fait dissoudre de la gomme adragant. Trempez votre toile dans cette dissolution, & la faites sécher sur une table bien unie ; ensuite vous la taillerez convenablement pour doubler vos masques.

Mouches.

Les mouches ne contribuent pas peu à relever l'éclat de la beauté ; mais pour cela, il faut qu'elles soient bien faites, & variées dans leur forme. En général,

les mouches ſont faites avec du beau & bon tafetas noir, gommé & découpé. On en fait de tout-à-fait rondes, d'autres en loſange, en croiſſant, en pleine lune, en étoiles, &c. Eu égard aux places que les mouches doivent occuper, elles ont reçu des noms différens. On nomme *aſſaſſine* celle du coin de l'œil ; *majeſtueuſe*, celle que l'on met au front ; *enjouées*, celles qui ſe trouvent renfermées dans les plis que forment les ris ; *galante*, celle qui eſt placée au milieu de la joue ; *coquette*, celle qui eſt auprès des lévres. On nomme encore cette derniere *précieuſe*, *friponne*

Ongles ; leur donner une belle couleur.

Il faut d'abord laver ſes doigts avec de l'eau de ſavon, & frotter ſes ongles avec du cinnabre naturel & de la pierre ponce réduits en poudre très-fine. On humecte un peu cette pâte avec quelques eaux ſpiritueuſes odoriférantes ; après quoi il faut ſe laver les doigts avec un peu d'huile d'amandes douces.

L'eſprit de ſel dulcifié enleve les taches des ongles. Une compreſſe trempée dans l'eau de ſcabieuſe, & appliquée pluſieurs jours de ſuite, diſſipe le ſang caillé amaſſé ſous les ongles. Malgré ces précautions, il arrive très ſouvent qu'il faut en venir à la perforation de l'ongle, pour faire évacuer le pus &

le ſang qui ſont renfermés par-deſſous. A la vérité, cette opération entraîne aſſez ſouvent la perte de l'ongle; mais ce n'eſt que pour un tems, car il revient très-promptement; & l'on évite par-là des accidens quelquefois très-graves.

Enfin la langue de chien eſt recommandée pour faire revenir les ongles dans leur état naturel. La couenne de lard, les différens creſſons ont le même avantage. Il en faut frotter les ongles de tems en tems.

Ouates ; les parfumer

Le goût doit décider de l'odeur que doivent avoir les ouates: ainſi on ſe ſervira de quinteſſence, ou de poudre que l'on répandra ſur le coton qui doit former les ouates; & l'on réitérera ce manége tous les quinze jours, ou tous les mois. L'ambre, le muſc ſe conſervent long-tems.

Paſtilles de bouche.

Prenez ſucre fin tamiſé, une livre; ambre gris, deux dragmes; muſc, une dragme & demie: pilez & broyez le muſc & l'ambre avec un peu de ſucre, en y ajoutant peu à peu, juſqu'à ce que le tout ſoit bien incorporé: faites de cela une pâte avec de l'eau de pepins de coings que l'on a fait, en mettant trem-

per une once de pepins de coings dans un demi-ſeptier d'eau claire, pendant douze ou quinze heures. Cette eau deviendra gluante, & elle vous ſervira pour faire vos paſtilles. Beaucoup de perſonnes emploient une diſſolution de gomme arabique; ce moyen eſt également bon.

Pomme, ou *Caſſolette odoriferante*

Graiſſez votre caſſolette avec un peu de civette, autant que vous pourrez en prendre ſur la pointe d'un couteau, & la verſez deſſus une bonne quantité d'eau de fleurs d'orange, & de celle de cardamome; mettez par-deſſus cela un peu de poudre de buccaros; alors allumez la lampe: ne manquez pas de l'entretenir toujours d'un peu d'eau de ſenteur, juſqu'à ce que, ce que vous y mettez ſoit tout conſumé.

Pilules pour faire dormir.

Extrait de laitue & de morelle, de chacun deux dragmes; opium toréfié, un ſcrupule; graine de juſquiame, & de pavot blanc, de chacune une dragme: reduiſez l'opium & les graines en poudre, & les incorporez avec les extraits pour en faire des pilules, depuis ſix juſqu'à huit grains, à prendre le ſoir en ſe couchant.

Pomade très-excellente pour tenir le teint frais & uni.

Prenez du beurre de mai, & du suif de taureau, de chacun demi-livre : faites les fondre ensemble dans un pot neuf, avec un demi setier d'eau-rose ; puis les passez par un linge dans un autre pot où il y aura demi-setier d'eau rose. Quand le tout sera froid, vous le leverez avec une cuiller, & vous le mettrez dans un mortier de marbre, & l'incorporerez avec six onces de céruse bien lavée plusieurs fois dans de l'eau de rose, séchée au soleil, & réduite en poudre impalpable ; puis la serrerez dans un pot bien net, & mettrez du sucre par-dessus. On se sert de cette pommade, matin & soir, & l'on s'essuye une heure après l'avoir mise.

Pomade pour effacer les marques de la petite-verole, & en remplir les creux.

Prenez deux livres de lard bien gras, de la gorge d'un porc mâle : ratissez-le avec un couteau de bois, & en ôtez toutes les membranes, & les petites fibres : prenez demi-livre de graisse de porc, & la coupez par morceau : mettez-les tremper neuf jours dans de l'eau de riviere, qu'il faut changer deux fois par jour, & les bien manier avec les mains, quand on changera d'eau ; puis faites-

les fondre dans une terrine avec l'eau-rose & l'eau de plantain, de chacune demi-livre ; deux cuillerées d'eau de girofle, un citron & un orange coupé par tranches ; six pommes de reinettes pelées & pilées dans un mortier de marbre, desquelles on aura ôté le cœur ; iris de Florence, deux onces : couvrez le pot & le mettez infuser vingt-quatre heures au bain marie, puis faites bouillir l'eau du bain, de sorte que ce qui sera dans le pot bouille aussi. Il faut remuer de tems en tems les drogues avec une spatule de bois, & lorsque vous jugerez que l'eau-rose & l'eau de plantain seront consumées, ôtez le vaisseau du feu, & passez par un linge blanc un peu épais, dans une terrine où il y aura demi-setier d'eau-rose ; laissez refroidir, puis levez avec une cuiller ce qui sera sur l'eau, & le mettez dans une terrine sur un petit feu, avec six onces d'huile d'amandes douces, tirées sans feu : mêlez bien le tout ensemble, jusqu'à ce que la pommade soit fondue : ôtez-là de dessus le feu, & remuez jusqu'à ce que le tout soit froid ; puis vous la pilerez dans un mortier de marbre bien propre, jusqu'à ce qu'elle soit exactement blanche : vous la mettrez dans un lieu tempéré, & vous mettrez par-dessus l'eau de riviere que vous changerez tous les jours. Quand on veut se servir de cette

pommade, il faut en prendre au bout du doigt, & s'en frotter le visage matin & soir. Si on veut l'employer pour remplir les trous de la petite vérole, il faut y ajouter une quantité suffisante de blanc de céruse pour en former une pâte d'une certaine consistance : on y ajoute aussi un peu de dissolution de gomme arabique dans de l'eau, & réduite en une espece de gelée claire & transparante : enfin on y mêle un peu de carmin, pour lui donner la nuance de la peau.

Pommade pour les mains.

Prenez des pommes de capendu à discrétion, desquelles vous ôterez les pelures & les pepins ; vous les couperez par tranches ; puis les pilerez dans un mortier de marbre, jusqu'à ce qu'elles soient comme de la pâte. Incorporez cette pâte avec une livre de mie de pain mollet, séchée doucement au four, & réduite en poudre impalpable : imbibez le tout avec de l'eau-rose & du vin blanc, parties égales ; puis pilez une demi-livre d'amandes ameres que vous mêlerez avec, & y ajouterez quatre onces de savon de Gènes rapé : incorporez bien le tout, & le mettez dans un poëlon sur le feu, en remuant toujours avec une spatule, jusqu'à ce que l'eau rose & le vin soient évaporés, & que la pommade ne se prenne point au

poëlon. Il en faut frotter les mains, le soir & le matin. Cette pommade se garde long-tems, & elle peut servir à faire des savonettes.

Pommade pour ôter la farine des cheveux.

Prenez graisse de porc demi-livre : faites-là fondre dans une petite terrine, incorporez-là avec fleurs de soufre, & alun calciné, de chacun une once : faites jetter un bouillon, puis passez & exprimez. Il faut se frotter la tête deux ou trois jours, & laissez deux ou trois jours d'intervalle entre chaque fois, & se peigner après.

Poudres parfumées pour les mains.

Ces poudres se font avec les pains de pâte d'amandes ameres, après qu'elles sont sorties de la presse, & qu'elles ont été bien desséchées. On en prend une certaine quantité que l'on pile dans un mortier de marbre pour en obtenir une poudre extrêmement fine. On arrose cette poudre : on y met la quantité qu'on juge à propos de quintessence, dont on régle la quantité & l'odeur au gré de la personne. On se sert de cette poudre comme des pâtes ordinaires : il faut seulement avoir le soin de la tenir dans un pot de fayance qui ferme bien.

Poudre pour conserver les cheveux.

Si l'on prend une certaine quantité

de plantes aromatiques, qu'on la faſſe, & qu'on la réduiſe en poudre très-fine pour l'incorporer avec la poudre ordinaire, ou pour l'employer ſeule, on obtiendra ce que l'on deſire. Les poudres de girofle, de canelle, celles d'écorces d'orange, de noix muſcades, &c. produiſent le même effet.

Poudres colorées.

L'ochre jaune réduite en poudre très-fine, & paſſée au tamis de ſoie avec la poudre ordinaire, donne une poudre blonde. Un peu de carmin mêlé avec la poudre ordinaire, ou l'ochre calcinée, préparée comme l'ochre jaune, donnent une poudre rouge : enfin le papier brûlé, le charbon de bois blanc, & même le noir de fumée, l'une ou l'autre de ces ſubſtances en poudre impalpable, & ajoutées à la poudre ordinaire, donnent une poudre griſe, ſi on en fait régler la quantité.

Rouges, leurs différences.

On fait des rouges de différentes façons, & avec différentes ſubſtances. Le chouan, le bois de Bréſil, l'orcanette, &c. peuvent ſervir pour cela. Mais les meilleurs rouges ont pour baſe le vrai carmin, & le plus beau qui ſoit poſſible de trouver. Les nuances du rouge dépendent du plus ou du moins de talc

que l'on même avec le carmin pour le pâlir, ou pour lui laiſſer plus de vivacité. Comme ces premieres ſubſtances ſeroient trop ſéches par elle-même, on les lie, en les humectant, ſoit avec de l'huile d'olive vierge, ſoit avec l'huile d'amandes douces récente, & tirée ſans feu. Enfin on emploie en doſe convenable la gomme adragant pour donner à toutes ces ſubſtances une conſiſtance qui ne ſoit pas trop dure ni trop molle. *

Sédetif qui charme les douleurs, ſans rever ni dormir.

Prenez de l'opium : calcinez-le légérement ſur une tuile : il ſent l'odeur de la violette. De cet opium, & du ſel de tartre bien broyés enſemble, de chacun deux onces : ajoutez-y du vin muſcat : laiſſez infuſer deux jours ; puis filtrez & laiſſez dans ſa conſiſtance. On en prend avec ménagement : il eſt même prudent de ne s'en ſervir que ſuivant l'avis de ſon médecin.

Savon pour embellir les mains.

Avez une livre de ſavon de Véniſe, deux onces de ſucre rouge, demi-once de gomme adragant ; mettez-les infuſer dans l'eau pendant quelques jours :

* La veuve *Mercier*, rue de la Comédie Françoiſe, au Château de Verſailles, en vend des plus beaux, & de toutes les nuances.

prenez votre savon, & le gratez : puis mettez toutes ces choses dans un chaudron, & les remuez avec un bâton, jusqu'à ce que le tout devienne comme de la colle. On conserve ce savon dans un pot de fayance, & l'on en prend un peu tous les matins pour se laver les mains.

Sachets à odeurs.

Les sachets sont des especes de petits sacs de tafetas, de satin, &c. que l'on remplit de différentes poudres odoriférantes. La poudre d'œillet, celle de violette, de benjoin, de calamus aromaticus, de fleurs d'orange, &c. &c. &c. sont ce que l'on emploie pour cela : ainsi on peut varier l'odeur, suivant son goût.

FIN.